N°1 DES VENTES AUX ÉTATS-UNIS

LE SURVIVANT

MARCUS LUTTRELL
ET PATRICK ROBINSON

28 JUIN 2005, AFGHANISTAN. PROVINCE DE KOUNAR. OPÉRATION REDWING

L'histoire vraie et dramatique d'un commando de Navy SEAL infiltré au cœur des montagnes talibanes

À propos des auteurs

Le maître Marcus Luttrell a passé sa jeunesse dans le ranch de ses parents au Texas. Il rejoint la marine des États-Unis en mars 1999 et se voit décerner son Trident de Navy SEAL apte au combat en janvier 2002. Il intègre l'équipe SEAL 5 à Bagdad en avril 2003. Au printemps 2005, il est déployé en Afghanistan. Marcus Luttrell est titulaire de la Navy Cross, qui lui a été décernée en 2006 pour héroïsme au combat.

Patrick Robinson est connu pour ses best-sellers, basés sur l'univers de la marine américaine, notamment *Nimitz Class*, *Kilo Class*, *USS Seawolf*. Son autobiographie de l'amiral sir Sandy Woodward, *One Hundred Days*, a connu un succès international. Il vit en Angleterre, mais passe ses étés à Cape Cod, dans le Massachusetts, là où Marcus Luttrell et lui ont écrit *Le Survivant*.

MARCUS LUTTRELL
AVEC PATRICK ROBINSON

LE SURVIVANT

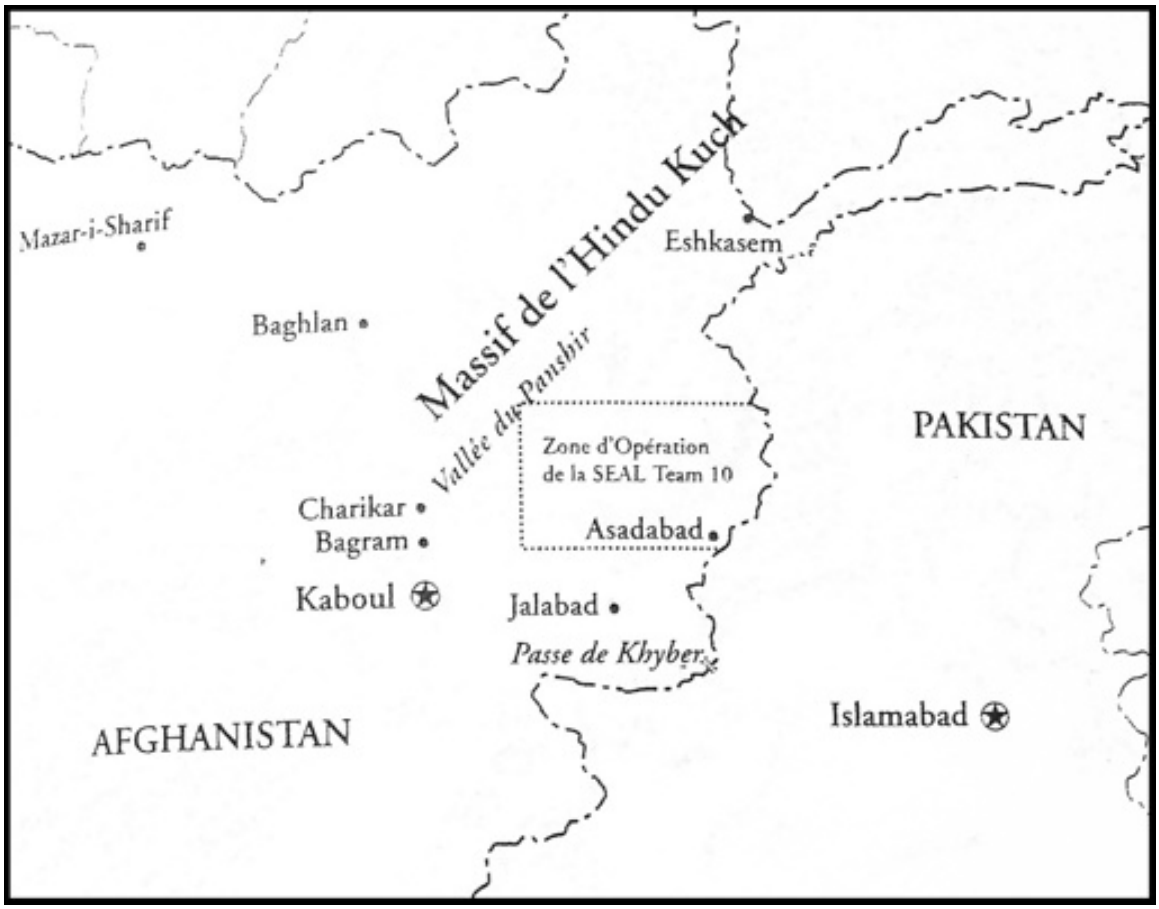
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Franck Mirmont
adapté par véronique Duthille

56 rue de la Verrerie
75004 Paris
WWW.nimrod.fr

Ce livre est dédié à la mémoire de Murph, Axe et Danny Boy, Kristensen, Shane, James, Senior, Jeff, Jacques, Taylor et Mac. Ce sont les onze hommes des sections Alfa et Echo qui combattirent et trouvèrent la mort dans les montagnes afghanes en essayant de me sauver la vie, et avec lesquels j'ai eu l'honneur de servir mon pays. Il ne se passe pas une heure sans que je me souvienne d'eux avec la plus profonde affection et la plus déchirante tristesse.

TABLE

PROLOGUE
1 Jusqu'en Afghanistan… dans un hangar volant
2 Bébés phoques… et vieux alligators
3 Une école pour guerriers
4 Bienvenue en enfer, Messieurs
5 Comme les vestiges d'une armée décimée
6 Salut, les gars, faites-leur vivre l'enfer !
7 Un déluge de mitraille
8 La dernière bataille pour la Montagne de Murphy
9 Pris sous un déluge de roquettes et de balles, et présumé mort
10 Un fugitif américain encerclé par les talibans
11 La nouvelle de ma mort grandement exagérée
12 Deux-deux-huit ! Deux-deux-huit !
ÉPILOGUE
POSTFACE
REMERCIEMENTS


Mazar-i-Sharif
Massif de l'Hindu Kuch
Eshkasem
Baghlan
Vallée du Panshir
PAKISTAN
Zone d'Opération
de la SEAL Team 10
Charikar
Bagram
Asadabad
Kaboul
Jalabad
Passe de Khyber
Islamabad
AFGHANISTAN

PROLOGUE

Se pouvait-il que cela devienne un jour plus facile ? De maison en maison, d'autoroute en autoroute, d'État en État ? Non, c'était impossible. Je me retrouvais une fois de plus au volant d'une voiture de location, à conduire sur une grande artère, à passer devant un alignement de boutiques et une station-service, cette fois sur le littoral sud d'une petite ville de Long Island, État de New York, le long de plages de l'Atlantique fouettées par le vent. L'hiver approchait. Le ciel était platine. L'écume des vagues roulait sous des nuages gris et bas. Un temps parfaitement adapté à la situation, puisque cette fois-ci allait être pire que les autres. Bien pire.

Je trouvai mon point de repère, le bureau de poste local, et me garai derrière le bâtiment. Nous sortîmes tous de la voiture pour affronter le vent glacé qui, en ce jour de novembre, faisait tourbillonner les dernières feuilles de l'automne autour de nos pieds. Aucun d'entre nous ne souhaitait ouvrir la marche, aucun des cinq gars qui m'accompagnaient, et, pendant quelques secondes, nous nous bornâmes à rester plantés là, comme un groupe de postiers pendant la pause.

Je savais où nous devions nous rendre. La maison n'était qu'à quelques mètres plus bas dans la rue. Et d'une certaine manière, j'y étais déjà allé – que ce soit en Californie du Sud, en Californie du Nord ou dans le Nevada. Dans les jours à venir, il me fallait encore aller à Washington et à Virginia Beach. Et tant de choses seraient identiques, à chaque fois.

J'y trouverais les marques familières d'un chagrin dévastateur, le genre de douleur qui jaillit quand des hommes sont fauchés dans la fleur de l'âge. La même impression de vide dans chacune des maisons. Les pleurs incontrôlables. Le même sentiment de désolation, de braves gens essayant de se comporter bravement, de vies uniformément dévastées. Inconsolables. Pleines de regrets.

Comme les autres fois, j'étais le porteur de terribles nouvelles, comme si personne ne connaissait vraiment la vérité jusqu'à ce que j'arrive, plusieurs semaines ou plusieurs mois après toutes ces

obsèques. Et pour moi, cette petite réunion à Patchogue, Long Island, allait se révéler la pire de toutes.

Je tentais de rester froid. Mais, une fois de plus, j'entendis dans ma tête ce cri terrible, atroce, celui-là même qui me réveillait chaque nuit, qui s'infiltrait dans mes rêves solitaires, nuit après nuit, comme la confirmation de ma culpabilité. L'éternelle culpabilité du survivant.

Au secours, Marcus ! Aide-moi, je t'en supplie !

C'était un hurlement désespéré poussé dans les montagnes d'un pays étranger. C'était un cri qui rebondissait, d'écho en écho, contre les falaises de l'un des lieux les plus isolés de la planète. C'était le cri quasi méconnaissable d'une créature mortellement blessée. Et c'était une supplique à laquelle je ne pouvais pas répondre. Je ne pourrai jamais l'oublier, parce qu'elle était hurlée par l'une des personnes les plus admirables que j'aie jamais connues, par un homme qui était devenu mon meilleur ami.

Toutes mes visites avaient été terribles. La sœur et la femme de Dan, effondrées dans les bras l'une de l'autre ; le père d'Eric, un amiral, muré dans son chagrin ; la fiancée et le père de James ; la femme d'Axe et les amis de la famille ; la mère de Shane, dévastée, à Las Vegas. Toutes ces visites avaient été terribles, mais celle-ci ne pouvait qu'être pire encore.

J'ouvris finalement le chemin au milieu des feuilles tourbillonnantes, dans le froid, dans cette rue étrange, et le long de cette petite maison dont le minuscule jardin n'avait pas été entretenu en raison des derniers événements. Mais les lumières éclairaient toujours le drapeau américain accroché au fronton. C'étaient les lumières d'un patriote et elles brillaient toujours fièrement, comme s'il était toujours là. Mikey aurait aimé cela.

Nous nous arrêtâmes pendant quelques secondes, puis nous grimpâmes la petite volée de marches et frappâmes à la porte. Ce fut une femme charmante qui nous ouvrit, aux longs cheveux noirs, aux yeux déjà emplis de larmes. Sa mère.

Elle savait que j'avais été la dernière personne à le voir vivant. Et elle me dévisagea avec un regard chargé d'une telle tristesse que je faillis m'effondrer, puis elle me dit, d'une voix calme : « Merci d'être venu. »

Je ne sais comment je parvins à répondre : « C'est grâce à votre fils que je suis ici aujourd'hui. »

Comme nous entrions, je jetai un coup d'œil en direction de la commode et je vis, posée dessus, une grande photographie encadrée d'un homme qui me fixait avec un demi-sourire. C'était Mikey, égal à lui-même, et au même moment j'entendis sa mère me demander : « Il n'a pas souffert, n'est-ce pas ? Je vous en prie, dites-moi qu'il n'a pas souffert. »

Je dus m'essuyer les yeux du revers de ma manche avant de pouvoir lui répondre. Mais je lui dis : « Non, Maureen. Il n'a pas souffert. Il est mort sur le coup. »

Je lui avais donné la réponse qu'elle voulait entendre. Ce type de réponse tactique tendait à devenir un outil essentiel de ma panoplie de survivant.

J'essayai de lui parler du courage inébranlable de son fils, de sa volonté, de son mental d'acier. Et, comme je m'y attendais, elle n'avait encore rien accepté. Pas avant que je le lui aie raconté moi-même. J'étais le messager de la nouvelle définitive.

Au cours de l'heure qui suivit, nous tâchâmes de converser en adultes. Mais c'était trop difficile. Il y avait tant de choses à dire, et tant de choses que nous ne pourrions jamais dire. Et aucune aide de la part de mes trois camarades, pas plus que de la part du pompier de la ville de New York ou du policier qui nous accompagnaient, ne faisait la moindre différence.

Mais c'était un voyage qu'il me fallait achever. Je m'étais promis de l'accomplir, quel que soit le prix à payer, car je mesurais la signification qu'il revêtirait pour chacun d'entre eux. Le partage d'une détresse personnelle avec quelqu'un qui avait été là-bas. De maison en maison, de détresse en détresse.

Je considérais que c'était mon devoir, mais ça ne le rendait pas plus facile pour autant. Maureen nous serra tous dans ses bras lorsque nous la quittâmes. J'adressai un petit signe de tête à la photo de mon meilleur ami, et nous descendîmes le triste chemin qui menait du perron à la rue.

Le soir même, ce devait être tout aussi pénible puisque nous devions aller voir Heather, la fiancée de Mikey, dans son

appartement du centre-ville de New York. Ce n'était pas juste. Ils auraient dû être mariés, à l'heure qu'il était. Et le lendemain, il fallait que je me rende au cimetière militaire d'Arlington pour honorer les tombes de deux autres amis absents.

À de nombreux égards, c'était un périple coûteux, long et mélancolique à travers les États-Unis d'Amérique, financé par l'organisation pour laquelle je travaille. Comme moi, comme nous tous, ils comprennent. Et comme pour beaucoup d'autres organisations qui disposent d'une main-d'œuvre dévouée, vous pouvez tirer de nombreux enseignements de leur philosophie, de leur constitution écrite, si vous préférez.

C'est ce texte qui définit leurs employés et leur statut. Pendant plusieurs années, j'ai essayé de régler ma vie sur le paragraphe d'ouverture :

« Dans les périodes d'incertitude, il existe un type de guerrier prêt à répondre à l'appel de notre Nation ; un homme ordinaire animé d'une volonté extraordinaire. Forgé par l'adversité, il se tient au côté des meilleurs opérateurs des forces spéciales des États-Unis pour servir son pays et ses concitoyens et protéger leur mode de vie. Je suis cet homme. »

Je m'appelle Marcus. Marcus Luttrell. Je suis un Navy SEAL des États-Unis, chef d'équipe, équipe SDV[1] 1, section Alfa. Comme tous les autres SEAL, j'ai suivi un entraînement au maniement des armes et des explosifs ainsi qu'au combat à mains nues. Je suis un tireur haute précision et je suis également l'infirmier de ma section. Mais, avant tout, je suis un Américain. Et quand l'appel retentit, je pars combattre pour mon pays et mes camarades. Jusqu'à la mort s'il le faut.

Et ce n'est pas seulement parce que les SEAL m'ont entraîné à agir ainsi ; c'est parce que je souhaite me comporter ainsi. Je suis un patriote et je combats avec l'étoile du Texas, l'Etoile solitaire, tatouée sur le bras et un drapeau du Texas dessiné sur le cœur. Pour moi, la défaite est inimaginable.

Mikey est mort à l'été 2005, alors que nous combattions ensemble, au coude à coude, dans les montagnes du nord-est de l'Afghanistan. Il était le meilleur officier que j'aie jamais connu, un guerrier d'une

ardeur exceptionnelle et d'un courage colossal, presque invraisemblable, face à l'ennemi.

Les deux hommes qui *pourraient* le croire sont deux camarades qui ont également combattu et sont morts là-bas. C'est à dire Danny et Axe, deux héros américains, deux personnalités écrasantes dans une section de combat où le courage est une vertu ordinaire. Leurs vies illustrent le paragraphe central de la philosophie propre aux Navy SEAL des États-Unis :

« Je n'abandonnerai jamais. Je persévérerai et je m'épanouirai dans l'adversité. Mon pays attend de moi que je devienne plus fort physiquement et plus solide mentalement que ne le seront mes ennemis. Si je dois être terrassé, je me relèverai, à chaque fois. J'utiliserai jusqu'à mes dernières forces pour protéger mes équipiers et pour accomplir notre mission. Je ne serai jamais mis hors de combat. »

Comme je vous l'ai dit, je m'appelle Marcus. Et j'écris ce livre à cause de mes trois camarades Mikey, Danny et Axe. Si je ne l'écrivais pas, personne ne saurait jamais de quel indomptable courage ont fait preuve ces trois Américains sous le feu. Et ce serait une véritable tragédie.

1

Jusqu'en Afghanistan… dans un hangar volant

L'heure était venue de demander des comptes pour le World Trade Center. Nous allions traquer les responsables. Ou, à défaut des responsables, leurs frères de sang, ces fous furieux qui n'avaient de cesse de nous voir morts et qui essaieraient sans doute encore.

Les adieux ont tendance à être brefs au sein des Navy SEAL. Une claque sur le dos, une accolade amicale, et personne ne prononce les mots qui sont pourtant dans tous les esprits : « Voilà qu'on y retourne encore une fois, les gars, à la guerre, dans un autre coin pourri, avec d'autres salopards qui vont tenter leur chance contre nous. »

C'est quelque chose de propre aux SEAL, ce sentiment d'invincibilité – le code tacite des guerriers d'élite des forces armées américaines. Des hommes surentraînés, rapides, massifs, armés jusqu'aux dents, experts en combat à mains nues, si discrets que personne ne les entend jamais venir. Les SEAL sont des maîtres en stratégie, des tireurs d'élite au fusil, plutôt à l'aise avec les poignards de combat. D'une manière générale, nous pensons qu'il y a très peu de problèmes mondiaux que nous ne pourrions résoudre avec de l'explosif ou une balle bien placée.

Nous opérons sous l'eau, dans les airs, sur la terre. C'est de là que vient notre nom. U.S. Navy SEAL[2], sous l'eau, sur l'eau, ou en dehors de l'eau. En effet, nous pouvons tout faire. Et là où nous partions ce jour-là, c'était exclusivement en dehors de l'eau. À des lieues et des lieues de toute mer. À plus de 3 000 mètres d'altitude, sur les pentes d'une chaîne de montagnes à l'aspect lunaire, dans l'une des régions les moins peuplées et les plus anarchiques du monde. L'Afghanistan.

« Salut, Marcus. » « Bonne chance, Mikey. » « Te prends pas la tête, Matt. » « À plus tard, les gars. » Je m'en souviens comme si c'était hier, quelqu'un qui ouvre la porte de notre baraquement, la lumière qui fuse dans la nuit tiède et noire de Bahreïn, cet étrange royaume du désert relié à l'Arabie Saoudite par le pont autoroutier du roi Fahd, long de plus de 3 kilomètres.

Nous étions six, tous en tenue de combat – des tenues kaki désert mat avec des bottes d'assaut Oakley. Nous sortîmes dans la brise chaude et légère. Nous étions en mars 2005 et il ne faisait pas encore aussi chaud qu'en enfer, comme c'est le cas en été. Mais c'était une température particulièrement élevée pour un groupe d'Américains au printemps, même pour un Texan comme moi. Bahreïn est situé sur le 26e parallèle de latitude nord, c'est-à-dire à plus de 600 kilomètres au sud de Bagdad, et il y fait sacrément chaud.

Notre unité était stationnée au sud de la capitale, Manama, sur la pointe nord-est de l'archipel, ce qui signifiait que nous devions traverser cette ville chaque fois que notre avion atterrissait ou décollait de la base américaine de l'île de Muharraq. Cela ne nous dérangeait pas vraiment, mais nous aurions pu nous en passer.

Ce petit trajet, de moins d'une dizaine de kilomètres, nous faisait traverser une ville dont les habitants partageaient notre manque d'enthousiasme. Les gens du coin ne nous aimaient guère. Ils affichaient tous un air de défiance, comme s'ils étaient écœurés de voir autant de soldats américains autour d'eux. En fait, il y avait même des quartiers de Manama connus sous le nom de quartiers aux drapeaux noirs, où des hommes d'affaires, des commerçants ou de simples habitants arboraient des drapeaux noirs sur leurs façades pour signifier « Les Américains ne sont pas les bienvenus ».

Je suppose que ce n'était pas aussi immoral que « *Juden Verboten* » pouvait l'être dans l'Allemagne de Hitler, mais l'existence de forts courants de haine dans le monde arabe est incontestable et nous savions qu'il y avait là de nombreux sympathisants des musulmans extrémistes et fanatiques que sont les talibans ou les hommes d'Al-Qaida. Les drapeaux noirs avaient pourtant leur utilité. Nous restions éloignés de ces endroits.

Nous n'en devions pas moins traverser la ville dans des véhicules non protégés puis un autre pont autoroutier, celui du cheikh Hamad,

nommé ainsi en hommage à l'émir. Ils étaient assez forts en matière de ponts et j'imagine qu'ils en construiront d'autres puisque l'archipel de Bahreïn, situé à proximité immédiate de la côte ouest de l'Arabie Saoudite, dans le golfe Persique, compte trente-deux autres îles plus petites.

Toujours est-il que ce jour-là nous roulâmes à travers Manama jusqu'à Muharraq, légèrement au sud de l'aéroport international de Bahreïn, où se trouvait la base de l'US Air Force et où nous attendait un gigantesque C-130 Hercules, un appareil de transport à turbopropulseur. Il s'agit de l'un des avions les plus bruyants de toute la stratosphère, une énorme grotte d'acier spécifiquement conçue pour transporter des charges lourdes – et certainement pas de beaux parleurs délicats, poétiques et sensibles comme nous autres.

Nous y chargeâmes et entreposâmes notre matériel essentiel : l'armement lourd (fusils-mitrailleurs), des fusils d'assaut M4, des pistolets 9 mm SIG-Sauer, nos lames de boucher (poignards de combat), nos gilets de munitions, des grenades, des trousses médicales et notre équipement de transmission. Quelques gars improvisèrent des hamacs avec les filets servant à amarrer le chargement. Les autres allèrent s'installer dans les fauteuils qui avaient été fabriqués avec le même genre de filet. Ce n'était pas vraiment un vol en business class, mais les grenouilles ne voyagent jamais léger et ne s'attendent jamais à trouver du confort. Je parle des hommes-grenouilles, bien sûr, ce que nous étions tous.

Coincés dans ce hangar volant, le plus primitif des moyens de transport, nous eûmes bien sûr tous notre part de joyeuses récriminations et de lamentations. En revanche, si nous avions été exfiltrés tous les six dans je ne sais quel coin pourri, au beau milieu d'une bataille, trempés jusqu'aux os, frigorifiés, blessés, encerclés, à un contre dix, en train de nous battre pour nos vies, vous n'auriez pas entendu la moindre plainte. C'est ainsi que fonctionne notre fraternité. Une fraternité typiquement américaine, forgée dans le sang. Exigeante, inaltérable. Construite sur une vision partagée du patriotisme, du courage et de la confiance les uns dans les autres. Il n'y a guère d'autres forces combattantes au monde qui soient comme la nôtre.

L'équipage vérifia que nous étions bien tous installés dans nos sièges, puis les monstrueux moteurs du Boeing commencèrent à rugir. Bon Dieu, c'était à chaque fois un bruit inconcevable. J'avais l'impression d'être assis dans la boîte de transmission. Toute la carlingue trembla et l'avion s'ébranla sur la piste pour décoller en direction du sud-ouest droit dans le vent du désert qui soufflait depuis la péninsule Arabique. Il n'y avait pas d'autres passagers à bord, juste l'équipage et, à l'arrière, nous autres, qui nous destinions à accomplir notre boulot à la demande du gouvernement des États-Unis et de notre commandant en chef, le président George W. Bush. D'une certaine manière, nous étions seuls. Comme d'habitude.

Nous perçâmes les nuages au-dessus du golfe de Bahreïn et effectuâmes un long virage à gauche pour mettre le cap à l'est. Il aurait été beaucoup plus simple et plus rapide de se diriger directement vers le nord-est en traversant le Golfe, mais cela nous aurait amenés à survoler les massifs montagneux situés au sud de la République islamique d'Iran, ce qui n'était pas envisageable.

Nous restâmes donc plus au sud, en survolant les côtes désertiques et plus amicales des Émirats arabes unis, au nord des sables brûlants du Rub Al-Khali, désert dont le nom signifie « le quart vide ». Un peu plus loin nous attendaient les chaudrons enfiévrés et débordants de haine de l'Irak et de son voisin le Koweït, des pays où j'avais auparavant servi. Nous survolâmes ensuite le royaume plus éclairé du premier producteur de gaz mondial, le Qatar, puis les terres gorgées de pétrole de l'émirat d'Abu Dhabi, suivi des tours modernes et étincelantes de Dubaï et enfin, encore plus à l'est, la côte irrégulière du royaume d'Oman.

Aucun d'entre nous n'était particulièrement peiné de quitter Bahreïn, le lieu où pour la première fois du pétrole avait été découvert au Proche-Orient. Le pays était chargé d'histoire et nous nous étions souvent retrouvés à marchander dans les souks locaux, mais nous ne nous étions jamais sentis chez nous. D'une certaine manière, tandis que notre avion s'élevait dans le ciel obscur, nous avions le sentiment de laisser derrière nous tout ce qui pouvait être pénible dans la région nord du Golfe et d'embarquer pour une mission entièrement neuve, une mission que nous comprenions.

À Bagdad, nous avions été confrontés à un ennemi pour la plupart du temps invisible, que nous avions été obligés de traquer et de

localiser. Et une fois que nous l'avions trouvé, nous n'avions aucune idée de qui il pouvait bien être – un partisan d'Al-Qaida ou un taliban, un chiite ou un sunnite, un Irakien ou un étranger, un combattant de la liberté aux ordres de Saddam ou un insurgé combattant pour un Dieu différent du nôtre, un Dieu qui d'une certaine manière autorisait le meurtre de civils innocents, un Dieu qui avait expédié les Dix Commandements au-delà de la ligne de touche, hors-jeu.

Ces ennemis étaient partout, chaque fois plus dangereux, et ils nous entraînaient de manière parfaitement claire dans un univers de confusion totale, si vous voyez ce que je veux dire. Quelque part, alors que nous nous tortillions sur les sièges inconfortables de notre avion de transport, nous avions l'impression d'abandonner un endroit voué au chaos et à l'autodestruction où tout le monde s'entretuait pour gagner un endroit sauvage et montagneux où, cette fois, tout le monde s'entendrait pour nous tuer, nous.

Afghanistan. Cette fois, c'était vraiment différent. Ces hautes montagnes au nord-est du pays, à l'extrémité occidentale du massif de l'Hindu Kuch, étaient les mêmes que celles où les talibans avaient abrité les fous furieux d'Al-Qaida, là où ils avaient hébergé les partisans illuminés d'Oussama Ben Laden au moment où ils planifiaient les attaques du 11 Septembre contre le World Trade Center à New York.

C'est dans ces montagnes que les combattants de Ben Laden avaient installé leur base arrière. Ne nous voilons pas la face, Al-Qaida signifie « la base », et en échange de l'argent de Ben Laden, un fanatique saoudien, les talibans exauçaient le moindre de ses désirs. À ce moment, les dernières forces des talibans et les derniers clans guerriers d'Al-Qaida se préparaient à tout recommencer, à reconquérir les passes montagneuses, à édifier de nouveaux camps d'entraînement et de nouvelles bases militaires et, pour finir, même à renverser un gouvernement démocratiquement élu pour le remplacer par le leur.

Il ne s'agissait peut-être pas exactement des mêmes gars que ceux qui avaient planifié le 11 Septembre, mais ils étaient pour la plupart d'entre eux leurs fidèles, leurs héritiers, leurs partisans. Ils faisaient partie de la même mouvance que celle qui avait foudroyé les tours nord et sud de New York en ce tragique mardi matin de 2001. Et

notre mission consistait à les arrêter, là, dans ces montagnes mêmes, par tous les moyens nécessaires.

Jusque-là, ces montagnards avaient causé de sérieux problèmes à nos forces armées au cours de multiples embuscades, ce qui expliquait pourquoi les galonnés avaient décidé de nous appeler. Quand la situation se dégrade, on fait habituellement appel à nos services. C'est d'ailleurs pour cela que la Navy passe des années et des années à entraîner les équipes SEAL à Coronado, en Californie, et à Virginia Beach. Surtout dans des époques troubles comme celle que nous vivons, lorsque le gant de velours de l'oncle Sam doit laisser la place au gant de fer du SPECWARCOM (le commandement des forces spéciales).

Et c'est pour cela que nous étions là tous les six. Notre mission était peut-être stratégique, peut-être même secrète, mais il y avait un point parfaitement clair, en tout cas pour nous autres SEAL enfermés dans cet avion assourdissant qui volait au-dessus du désert arabe. L'heure était venue de demander des comptes pour le World Trade Center. Nous allions traquer les responsables. Ou, à défaut des responsables, leurs frères de sang, ces fous furieux qui n'avaient de cesse de nous voir morts et qui essaieraient sans doute encore. Ça ne faisait pas une grande différence, si ?

Nous savions pourquoi on nous envoyait là. Et nous savions où nous allions : au sommet de l'Hindu Kuch, dans ces montagnes où se trouvait peut-être toujours Ben Laden et où ses nouveaux disciples continuaient à se planquer. Quelque part.

La clarté de notre mission était source d'inspiration. Nous n'avions plus à nous préoccuper des ruelles sombres, poussiéreuses et traîtresses de Bagdad, où l'on enseignait même aux enfants de trois ou quatre ans à nous haïr. Droit devant nous, en Afghanistan, nous attendait un ancien champ de bataille où nous pourrions affronter notre ennemi, opposer nos forces, jauger notre expertise du terrain, confronter nos armes.

Ç'aurait pu paraître inquiétant pour des soldats ordinaires, mais pas pour des SEAL. Et je peux affirmer avec une certitude absolue que chacun d'entre nous était excité à cette idée, que nous étions impatients de pouvoir accomplir notre mission, là-bas, à découvert, et pleinement confiants dans notre succès futur, assurés d'avoir

l'entraînement, l'expérience et le sens du jugement qu'il fallait. Vous voyez, nous sommes invincibles. C'est ce que l'on nous a enseigné. C'est ce que nous croyons.

C'est d'ailleurs écrit, noir sur blanc, dans les deux derniers paragraphes de la doctrine officielle des US Navy SEAL.

> « Nous nous entraînons pour faire la guerre, pour combattre et pour vaincre. Je suis prêt à donner tout mon potentiel de combat pour remplir ma mission et atteindre les objectifs fixés par mon pays. L'accomplissement de mon devoir sera rapide et violent lorsqu'il le faudra, mais restera guidé par les principes mêmes que je sers et que je défends. Des hommes courageux ont combattu et ont trouvé la mort en édifiant cette fière tradition et cette réputation redoutée que je dois perpétuer. Même dans les pires conditions, l'héritage de mes camarades affermit ma résolution et guide silencieusement chacune de mes actions. Je n'échouerai pas. »

Nous nous étions tous laissé pousser la barbe afin de ressembler un tant soit peu aux combattants afghans. Il était important pour nous de ne pas avoir une apparence trop militaire, de ne pas trop attirer l'attention au milieu d'une foule. Malgré tout, je peux vous garantir que si vous mettez trois SEAL dans un hall d'aéroport bondé, je les repérerai tout de suite, en raison de leur attitude, de leur confiance en eux, de leur sens de la discipline, de leur démarche, je ne prétends pas que n'importe qui pourrait les reconnaître, mais, en ce qui me concerne, j'y arriverai, c'est sûr.

Les gars qui faisaient le voyage avec moi depuis Bahreïn venaient d'horizons extrêmement divers, même au regard des normes SEAL. Il y avait Matthew Gene Axelson, qui n'avait pas trente ans, un second maître californien marié à Cindy, dévoué à sa femme, à ses parents, Cordell et Donna, et à son frère, Jeff.

Je l'avais toujours appelé Axe et je le connaissais bien. Mon frère jumeau, Morgan, était son meilleur ami. Il était venu nous rendre visite chez nous, au Texas, et lui et moi avions passé pas mal de temps ensemble dans l'équipe SDV 1, section Alfa. Morgan et lui avaient été frères de nage durant l'entraînement SEAL et ils avaient suivi la formation sniper ensemble.

Axe était un grand blond calme de 1,90 mètre, aux yeux bleus perçants. C'était quelqu'un de brillant, et le meilleur joueur de Trivial Pursuit avec lequel j'aie jamais joué. J'adorais discuter avec lui car il était incroyablement cultivé. Il nous surprenait par des réponses qui auraient surpassé les connaissances d'un professeur de Harvard. Sur des lieux, des pays, leurs données démographiques ou économiques…

Au sein d'une équipe, il se comportait toujours de manière professionnelle. Je ne l'ai jamais vu s'énerver et il savait toujours précisément ce qu'il faisait. C'était tout simplement quelqu'un d'incroyable. Ce qui était difficile et déroutant pour nous autres s'avérait toujours d'une simplicité enfantine pour lui. En situation de combat, c'était un athlète exceptionnel, rapide, violent, brutal s'il le fallait. Sa famille n'a jamais connu cette facette de sa personnalité. Elle ne voyait en lui qu'un marin calme, enjoué, qui aurait pu devenir un joueur de golf professionnel, un homme qui aimait rire et boire une bonne bière de temps en temps.

Difficile de rencontrer quelqu'un comme lui. C'était un homme incroyable.

Et puis, il y avait mon meilleur ami, le lieutenant Michael Patrick Murphy, qui lui non plus n'avait pas encore trente ans, diplômé avec mention de l'université de Penn State, joueur de hockey, qui avait été accepté dans plusieurs facultés de droit avant de décider de changer de cap et de rejoindre la Navy. Mikey était un grand lecteur devant l'Éternel. Son bouquin préféré était *Les Murailles de feu*, de Steven Pressfield, l'histoire du sacrifice légendaire des Spartiates aux Thermopyles.

Il avait déjà une grande expérience du Proche-Orient, puisqu'il avait servi en Jordanie, au Qatar et à Djibouti, dans la Corne de l'Afrique. Nous avions commencé notre carrière comme SEAL à la même époque, et nous nous étions sans doute rapprochés l'un de l'autre en raison de notre passion commune pour l'humour. Nous souffrions également tous deux d'insomnie quand nous étions sous pression, et nous partagions nos insomnies comme notre humour. Nous avions coutume de traîner dehors une bonne partie de la nuit, et je peux sincèrement affirmer que personne ne m'a jamais fait rire autant que lui.

Je n'arrêtais pas de le mettre en boîte sur les libertés qu'il prenait avec l'hygiène. Il nous était arrivé, pendant plusieurs semaines d'affilée, d'effectuer des patrouilles quotidiennes à un rythme tel que nous n'avions guère le temps de prendre une douche, ou qu'il n'y avait guère d'intérêt à le faire puisque nous allions encore nous retrouver immergés jusqu'au cou dans un marais quelques heures plus tard. Dès lors, voici le genre de conversation que nous pouvions avoir entre un quartier-maître chef d'équipe et un officier des SEAL :

— Mikey, bon Dieu, tu pues vraiment. Pour l'amour de Dieu, tu ne veux pas prendre une douche ?

— Bien sûr, Marcus. Rappelle-moi de faire ça demain, tu veux bien ?

— À vos ordres, *lieutenant !*

Pour ses proches et ceux qu'il aimait, il avait coutume de fréquenter une immense boutique de cadeaux que les autres connaissent plutôt sous le vocable de « réseau autoroutier des États-Unis ». Je me rappelle qu'il avait offert à sa splendide amie, Heather, un cône de signalisation emballé dans du papier cadeau en guise de cadeau d'anniversaire. Pour Noël, il lui avait offert un de ces feux clignotants rouges qui se fixent au sommet de ces cônes. Emballée dans du papier cadeau, bien sûr. Une fois, il m'a offert un panneau « Stop » pour mon anniversaire.

Et vous auriez dû voir son sac de voyage. C'était un énorme sac de hockey, le modèle qu'utilisait son équipe favorite, celle des New York Rangers. Il s'agissait sans doute du sac le plus lourd de toute la Navy, mais il n'arborait pas l'emblème des Rangers. Dessus, il n'y avait qu'un seul mot écrit : « Dégage ».

Il n'y avait guère de situation susceptible de l'empêcher de faire preuve d'humour. Une fois, Mikey avait été impliqué dans un terrible accident, presque mortel, et l'un des gars lui avait demandé de nous raconter ce qui s'était passé.

— Fais pas chier, avait répondu notre lieutenant de New York, comme s'il s'agissait d'un sujet dont il s'était lassé depuis longtemps. Tu n'arrêtes pas de parler de cette vieille histoire. Oublie tout ça, tu veux bien ?

L'accident en question s'était déroulé deux jours plus tôt.

Il était également le meilleur officier que j'aie jamais rencontré, un chef naturel, un formidable SEAL qui n'éprouvait jamais le besoin de dominer les autres. Avec lui, c'était toujours « S'il te plaît », « Ça ne t'ennuie pas ? ». Jamais « Fais ceci » ou « Fais cela ». Et il ne tolérait pas qu'un autre SEAL, officier ou sous-officier, s'en prenne à l'un de ses hommes.

Il insistait pour assumer la responsabilité de ce qui se passait. Il était là pour prendre les coups. Si une réprimande devait tomber, il la prenait pour lui. Mais il ne fallait pas passer derrière lui et gueuler sur l'un de ses hommes, car il devenait un formidable adversaire lorsqu'il s'énervait. Et ce genre de situation l'énervait profondément.

C'était un excellent plongeur et un nageur puissant. Il était peut-être un peu lent, mais c'était là sa seule faiblesse. Un jour, alors que nous suivions un entraînement de natation de 3 kilomètres, je ne le vis pas quand j'atteignis finalement la plage. Puis je le repérai au large, à environ 400 mètres de distance, se débattant dans les vagues. « Bon Dieu, il est en difficulté », songeai-je tout d'abord.

Je me précipitai à nouveau dans l'eau glacée pour nager à son secours. Je ne cours pas très vite, mais je me débrouille plutôt pas mal à la nage, et j'arrivai jusqu'à lui assez rapidement. J'aurais dû m'en douter.

— Pousse-toi de là, Marcus !, me cria-t-il. Je suis une voiture de course lancée à plein régime. Ne te mêle pas de ça, Marcus, pas maintenant. Tu as un bolide en face de toi !

Il n'y avait que Mike Murphy pour se permettre cela. Si j'avais raconté cette histoire à quelqu'un de notre section sans mentionner son nom, puis en demandant de qui il pouvait bien s'agir, tout le monde aurait deviné qu'il s'agissait de Mikey.

En face de moi dans le Hercules se trouvait le sergent-maître Daniel Richard Healy, une autre formidable personnalité des Navy SEAL, 1,86 mètre, trente-sept ans, marié à Norminda et père de sept enfants. Il était né dans le New Hampshire et avait rejoint la Navy en 1990, progressant jusqu'à servir dans les équipes SEAL et parlant un russe quasi parfait.

Danny et moi avions servi pendant trois années dans la même équipe, l'équipe SDV 1. Il était un peu plus âgé que la plupart d'entre nous et nous considérait comme ses enfants – comme s'il n'en avait

pas assez. Et il nous aimait tous avec la même passion, deux grandes familles, l'une avec son épouse et ses enfants, ses sœurs, ses frères et ses parents, et l'autre, plus nombreuse encore, qui avait été basée jusque-là sur l'île de Bahreïn. Dan était pire encore que Mikey lorsqu'il s'agissait de défendre ses hommes. Personne n'aurait jamais osé crier sur l'un d'entre nous quand il se trouvait à proximité.

Il veillait religieusement sur ses hommes, préparait chaque mission avec une extrême minutie, rassemblait un maximum d'informations et vérifiait les cartes, les plans, les photographies et toutes les données issues des reconnaissances. Il gardait non seulement un œil sur toutes les missions qui s'annonçaient, mais il se débrouillait également pour que ses hommes soient en première ligne. C'était pour cela que nous nous étions entraînés, et c'était là que nous voulions être.

Dan exigeait énormément de chacun d'entre nous et, plus d'une fois, nous ne fûmes pas d'accord l'un avec l'autre. Il était cependant persuadé que sa manière de faire était la meilleure, voire la seule, mais il n'en faisait pas moins preuve, à chaque instant, d'une affection bienveillante. Dan Healy était un sacré Navy SEAL, un modèle parfait de ce que devait être un sergent-maître, un homme de fer qui était devenu un stratège et qui connaissait son travail sur le bout des doigts. Je conversais les yeux dans les yeux avec le grand Dan presque tous les jours.

Quelque part au-dessus de nous, se balançant dans son hamac, des écouteurs sur les oreilles diffusant du rock'n roll, se trouvait le quartier-maître de seconde classe Shane Patton, un jeune surfeur et skateboarder de vingt-deux ans originaire de Las Vegas, dans le Nevada. Mon protégé. J'avais la qualité de premier opérateur transmission, et Shane me servait de second. Comme Mike Murphy, mais en bien plus jeune, c'était également un adepte des bonnes blagues et, comme vous pouvez vous en douter, un plongeur émérite.

J'avais du mal à m'identifier à Shane car il était vraiment très différent. Un jour, alors que j'étais entré dans le centre de communications, je l'avais surpris en train de commander un manteau en léopard sur Internet.

— Mais qu'est-ce que tu vas foutre avec ça ?, avais-je demandé.

— C'est un truc trop cool, mec, c'est tout, avait-il répondu, ce qui avait mis un terme à notre discussion.

Shane était un grand gaillard blond, avec un sourire mâtiné d'insolence, mais il était sacrément intelligent. Je n'avais jamais besoin de lui expliquer les choses. Il savait tout le temps ce qu'il convenait de faire. Au début, cela m'avait légèrement irrité ; vous comprenez, vous expliquez à un jeunot ce qu'il doit faire, et vous vous rendez compte qu'il l'a déjà fait. À chaque fois. Cela me prit un moment pour m'habituer à l'idée que j'avais un second presque aussi intelligent que Matt Axelson, ce qui n'était pas peu dire.

Shane, à l'image de tous ces dieux de la plage, était quelqu'un de particulièrement facile à vivre. Ses copains l'auraient sans doute qualifié de super cool, ou quelque chose de ce genre, mais pour un opérateur transmission, c'était une qualité inestimable. Dans l'éventualité où vous auriez été pris dans un échange de tirs et auriez cherché à contacter la base arrière, vous auriez eu la chance, avec Shane en charge des transmissions au QG, de tomber sur un opérateur SEAL ultra-calme, au ton posé. Désolé, je voulais dire un *mec*. C'était un mot passe-partout pour Shane. Même moi, selon lui, j'étais un mec. Même le président des États-Unis, pour lui, était un mec. En réalité, il avait même consacré le président Bush en lui accordant l'équivalent pour les dieux du surf de la Médaille d'honneur plaquée or du Congrès : *C'est un vrai mec, lui, un vrai mec.*

Shane était le fils d'un Navy SEAL et son ambition secrète, rarement mentionnée, consistait à suivre les traces de son père. Il voulait intégrer l'équipe de saut de la Navy, comme son père l'avait fait avant lui. Il avait achevé son entraînement initial de parachutiste à Fort Benning, en Georgie, avant de passer les épreuves de qualification pour les SEAL et d'accepter sa mutation dans l'équipe SDV 1, Section Alfa. Cinq mois plus tard, il nous rejoignait en Afghanistan.

Tout ce que Shane accomplit au cours de sa courte existence fut exceptionnel. Au lycée, il était le lanceur étoile et le meilleur joueur champ extérieur de l'équipe de base-ball. Il jouait très bien de la guitare, avait monté un groupe qu'il avait baptisé « True Story » – et dont l'existence demeure assez mystérieuse. C'était également un très bon photographe, un mécanicien et un ingénieur hors pair ; il

avait restauré et customisé deux vieilles Coccinelle et en avait acheté une troisième dont il m'avait affirmé qu'elle deviendrait « La Coccinelle customisée par excellence, mec. Je ne pense qu'à ça. »

Shane était aussi bon en informatique que n'importe qui d'autre sur la base. Il passait des heures devant son écran, sur MySpace, toujours à garder le contact avec ses copains. « Hé, mec, kestudviens ? »

Le sixième membre de notre petit groupe était James Suh, un jeune de vingt-huit ans originaire de Chicago, qui avait grandi en Floride. James faisait partie de l'équipe SDV 1 depuis trois ans avant notre départ pour l'Afghanistan et, durant cette période, il était devenu l'un des gars les plus appréciés de la base. Il n'avait qu'une seule sœur, plus âgée, mais il avait environ trois cents cousins, auxquels il avait promis qu'il veillerait sur eux.

James, comme son ami Shane, était un autre SEAL excessivement dur à la tâche, un quartier-maître seconde classe. Comme Shane, il avait suivi l'entraînement parachutiste à Fort Benning et avait poursuivi jusqu'à intégrer la section Alfa.

Au tout début, son ambition était de devenir vétérinaire et de se spécialiser dans les soins canins. Mais James était né pour devenir un SEAL et il était immensément fier de son appartenance à l'une des unités d'élite des forces spéciales et de sa capacité à défier les limites de la résistance physique et mentale.

Comme Shane, il avait été un brillant athlète au lycée, se distinguant à la piscine comme sur le court de tennis. Sur le plan purement scolaire, il s'était toujours placé parmi les plus doués et les plus avancés. Au sein de notre section, James était à classer aux côtés d'Axe et de Shane comme un SEAL d'une intelligence supérieure et d'une fiabilité à toute épreuve au combat. Je n'ai jamais rencontré personne qui ait émis la moindre critique à son égard.

Il nous fallut près de trois heures pour atteindre le golfe d'Oman. Nous avions coupé au sud du détroit d'Ormuz, en restant bien à l'écart de cette gigantesque autoroute pour superpétroliers ou gaziers qui desservaient les nombreux docks du golfe d'Iran. La marine iranienne s'entraîne dans cette région, en opérant depuis la base principale de Bandar Abbas et, un peu plus bas sur la côte, depuis

une base sous-marine à l'activité croissante. Certes, nous ne pensions pas qu'un fou de la gâchette iranien puisse nous tirer dessus avec je ne sais quel missile à tête chercheuse, mais il valait mieux rester prudent, même si nous avions un faucon à la Maison-Blanche qui avait exprimé de manière très claire sa politique de représailles si un appareil américain, civil ou militaire, était attaqué dans la région.

Il fallait servir au Proche-Orient pour vraiment comprendre le sens du danger, percevoir la menace latente, omniprésente, même dans les pays habituellement considérés comme amis des États-Unis. À l'image de Bahreïn.

La côte déchiquetée du sultanat d'Oman, que j'ai évoquée précédemment, borde la péninsule de Musandam et ses fjords profonds. Cette pointe rocheuse au nord du sultanat, qui fait saillie dans le golfe d'Ormuz, représente le morceau de terre le plus proche de la base aérienne iranienne de Bandar Abbas. La bande côtière qui court au sud de cette pointe offre un relief moins accidenté, qui descend en pente douce depuis la vieille chaîne de montagnes d'Al-Hajar. Nous commençâmes notre traversée de l'océan quelque part par-là, au nord de Mascate, à proximité du tropique du Cancer.

Et, tandis que nous survolions cette bande côtière pour aborder l'immensité de l'océan Indien, j'eus le sentiment de faire mes adieux à la péninsule Arabique et aux États islamiques en perpétuelle agitation situés au nord du Golfe – le Koweït, l'Irak, la Syrie et l'Iran, qui avaient occupé ma vie et mes pensées pendant ces dernières années. Plus particulièrement l'Irak.

J'étais arrivé pour la première fois dans ce pays le 14 avril 2003, pour y être détaché auprès de la Team 5. Avec une douzaine d'autres SEAL, également en provenance du Koweït, nous avions atterri, dans un C-130 en tous points semblable à celui que nous occupions maintenant, à l'aéroport international situé à une vingtaine de kilomètres seulement de Bagdad. Une semaine seulement s'était écoulée depuis que les forces américaines avaient bombardé la capitale pour essayer de frapper Saddam. Les Britanniques venaient tout juste de s'emparer de Bassora.

Le jour de mon arrivée, les Marines américains s'étaient emparés de Tikrit, la ville natale de Saddam, et, quelques heures plus tard, le Pentagone avait annoncé la fin des opérations militaires d'envergure.

Cela n'avait pas eu d'incidence particulière sur notre mission, qui consistait à traquer, et si nécessaire à éradiquer, toute forme d'opposition susceptible de se poursuivre et d'aider à localiser les armes de destruction massive.

J'étais à Bagdad depuis à peine vingt-quatre heures lorsque le président Bush annonça la chute de Saddam Hussein et de son parti Baas, le jour même où mes collègues capturaient en douceur Abou Abbas, le leader du Front de libération de la Palestine, qui avait attaqué le navire de croisière italien *Achille Lauro* en Méditerranée en 1985.

Quarante-huit heures plus tard, le 17 avril, les forces armées américaines capturaient le demi-frère de Saddam Hussein, l'infâme Barzan Ibrahim Al-Tikriti. Tels furent les événements dans lesquels je me retrouvai instantanément impliqué. J'étais l'un des 146 000 soldats des forces américaines et de la coalition, sous le commandement du général Tommy Franks. Il s'agissait de ma première expérience en combat rapproché. Ce fut dans ce pays que j'acquis les connaissances essentielles à mon travail.

Ce fut aussi là que nous eûmes une première idée de la manière dont les partisans d'Oussama Ben Laden relèveraient plus tard le flambeau. Nous savions bien sûr qu'ils étaient toujours dans la région, occupés à se regrouper après que les États-Unis leur avaient porté de sales coups en Afghanistan, mais il ne nous fallut pas longtemps avant d'entendre parler d'une bande se prétendant d'Al-Qaida en Irak, un groupe terroriste malveillant qui essayait de semer le chaos chaque fois qu'il en avait l'opportunité et qui était dirigé par le tueur jordanien Abou Moussab Al-Zarqaoui (aujourd'hui décédé).

Nos missions en ville étaient parfois interrompues pour des fouilles intensives à la recherche d'hommes ou d'équipements disparus. Lors de ma première journée opérationnelle, nous partîmes à quatre en direction d'une zone marécageuse à la recherche d'un chasseur bombardier Super Hornet F-18 et de son pilote qui avaient été portés disparus. Vous vous rappelez sans doute cet incident. Pour ma part, je ne l'oublierai jamais. Nous arrivâmes en rase-mottes à bord de notre hélicoptère MH-47 Chinook et, soudain, nous repérâmes la queue d'un appareil émergeant de l'eau. Quelques instants plus tard, nous découvrions le corps du pilote échoué sur la rive.

Je me rappelle m'être senti accablé, et ça n'allait pas être la dernière fois. Cela faisait pourtant moins de vingt-quatre heures que je me trouvais dans le pays. Nous étions attachés à la Team 5 et gentiment surnommés les « Strapontins », un simple renfort de muscle enrôlé pour des situations particulièrement dangereuses. Nos missions principales consistaient en des tâches de reconnaissance et de surveillance, où l'on photographiait des zones particulièrement chaudes et dangereuses pour lesquelles nous utilisions des appareils dotés d'objectifs extrêmement puissants.

Nous menions toutes nos missions sous couvert de l'obscurité, en patientant parfois de longues heures, en surveillant nos arrières sans pour autant quitter notre cible des yeux, et en transmettant nos clichés numériques à la base alors que nous nous trouvions pour ainsi dire dans la gueule du loup.

Nous travaillions généralement en petites équipes de quatre SEAL. De manière autonome. Ces reconnaissances rapprochées comptent parmi les missions les plus dangereuses de toutes. Elles se mènent dans la solitude et souvent l'ennui, et peuvent se révéler extrêmement périlleuses en cas de découverte. Parfois, lorsque nous avions affaire à des chefs terroristes particulièrement recherchés, nous pouvions avoir à faire mouvement pour les capturer, pour essayer de les ramener vivants. Brutalement, sans pitié. D'une manière générale, on peut dire que les Navy SEAL forment les meilleures unités de reconnaissance au monde.

Cela me fait bien rire quand je lis des articles au sujet des « fiers combattants de la liberté en Irak ». Ils n'ont aucune fierté. Ils vendraient leur propre mère pour cinquante dollars. Lorsque nous pénétrions dans certaines maisons, que nous mettions la main sur celui que nous supposions être le chef de bande et que nous l'entraînions dans la rue, il commençait généralement par nous dire : « Eh, attendez, ce n'est pas moi. Ceux que vous recherchez sont dans cette maison, au bas de la rue. » Ou alors ils proposaient : « Donnez-moi des dollars et je vous dirai tout ce que vous voulez savoir. »

Ils le proposaient, et ils le faisaient. Et ce qu'ils nous révélaient s'avérait la plupart du temps extrêmement important. La plupart de nos succès militaires, comme l'élimination des fils de Saddam Hussein, ou la capture de Saddam lui-même, furent obtenus par le

biais de tels renseignements. Quelqu'un, un homme de leur propre camp, les avait menés à leur perte comme ils avaient eux-mêmes mené des milliers d'hommes à leur perte. Ils auraient vendu n'importe quoi pour un dollar. De la fierté ? Ils n'auraient même pas su épeler ce mot.

Et ce type de renseignement était souvent obtenu à l'arraché. Nous arrivions à toute allure, en traversant les quartiers les plus dangereux de la ville à bord de nos Humvees lancés à pleine vitesse, voire, si nécessaire, en descendant en rappel de nos hélicoptères. Nous avancions, pâté de maisons par pâté de maisons, en nous déplaçant dans l'obscurité, prêts à réagir dès que quelqu'un ouvrirait le feu sur nous, que ce soit depuis une fenêtre, le toit d'un bâtiment, l'autre côté de la rue, ou même depuis une tour. Cela arrivait tout le temps. Nous répliquions parfois, causant alors des dégâts bien plus mortels que ceux de notre ennemi.

Et quand nous atteignions notre objectif, nous y allions avec une masse ou un vérin électrique – une sorte de pince monseigneur qui arrachait la porte de ses charnières – ou alors nous enveloppions la serrure d'une charge explosive et faisions tout sauter. Nous prenions toujours garde de bien diriger l'effet de souffle vers l'intérieur de l'habitation, juste au cas où quelqu'un nous aurait attendu derrière la porte avec une AK-47. Il est difficile de survivre à une porte qui vous fonce dessus à près de 200 kilomètres/heure à bout portant.

De temps à autre, quand nous avions des incertitudes quant à la force d'opposition qui pouvait se trouver derrière la porte, nous lancions quelques grenades incapacitantes dont l'objet n'était pas d'exploser et de détruire des cloisons ou quoi que ce soit de ce genre, mais d'émettre toute une série de détonations extrêmement puissantes, assourdissantes, accompagnées de flash aveuglants. Très utile pour désorienter l'ennemi.

C'est à ce moment-là que notre homme de tête chargeait à l'intérieur du bâtiment, ce qui provoquait toujours un choc pour les habitants. Même si nous n'utilisions pas de grenades incapacitantes, ils étaient réveillés en sursaut et se retrouvaient confrontés à de massives silhouettes masquées et armées de fusils d'assaut, gueulant et défiant quiconque d'esquisser le moindre mouvement. Bien que la plupart de ces maisons aient deux étages, les Irakiens avaient tendance à dormir au rez-de-chaussée, tous ensemble dans le salon.

Il pouvait cependant y avoir quelqu'un au premier étage qui nous tirait dessus, ce qui était toujours une vraie galère. Nous résolvions ce genre de problème en balançant une grenade à main bien ajustée. Cela peut paraître inhumain, mais tous les équipiers dépendent entièrement du collègue et de sa grenade, parce que le type à l'étage en a peut-être une aussi et que ce danger doit être éradiqué. Pour le salut de vos équipiers. Dans les SEAL, il s'agit *toujours* de vos équipiers. Sans exception.

Cependant, dans le salon au rez-de-chaussée, où les Irakiens étaient désormais en mode reddition, nous nous mettions alors en quête du chef, celui qui savait où les explosifs étaient planqués, celui qui avait accès aux bombes ou aux armes qui seraient utilisées contre les soldats américains. Il n'était généralement pas très difficile à trouver. Nous allumions alors la lumière et l'amenions devant une fenêtre de manière à ce que les gars des renseignements restés à l'extérieur puissent comparer son visage avec leurs photos.

Ces photos avaient souvent été prises par l'équipe avec laquelle je travaillais et l'identification était donc assez rapide. En même temps que nous procédions à ces vérifications, l'équipe des SEAL sécurisait la propriété, ce qui grosso modo signifiait que nous faisions en sorte que les Irakiens visés par notre descente n'aient pas la moindre possibilité de mettre la main sur une arme, quelle qu'elle soit.

C'est généralement à ce moment-là que les types que les SEAL avaient surnommés les « Anonymes » se pointaient, des types très professionnels, durs comme de l'acier, qui ne lâchaient jamais rien jusqu'à ce qu'ils aient obtenu ce qu'ils attendaient de leur interrogatoire. Mais ils se préoccupaient avant tout de la qualité des renseignements qu'ils soutiraient à leur informateur, des données inestimables, susceptibles de sauver la vie de dizaines d'Américains. Dehors, nous avions généralement trois ou quatre SEAL qui patrouillaient en périphérie, de manière à garder à distance la foule qui ne manquait jamais de se rassembler. Lorsque tout était sous contrôle, nous procédions avec les Anonymes à l'interrogatoire du chef, en lui demandant de nous indiquer où opérait sa cellule terroriste.

Nous obtenions parfois une adresse, parfois les noms d'autres chefs de bande. D'autres fois encore, un suspect pouvait nous révéler l'emplacement d'un dépôt de munitions, mais cela nécessitait

généralement d'acheter l'information. Quand le type était vraiment têtu, nous le menottions et l'emmenions à la base pour un interrogatoire plus poussé.

Cependant, généralement, nous obtenions quelque chose. C'était là la manière dont nous opérions pour obtenir les renseignements permettant de localiser et de traquer ceux qui se battaient encore pour Saddam Hussein, même si son gouvernement était tombé, que son armée s'était rendue et que son pays était sous le contrôle provisoire des Américains et des Britanniques. Ces jours qui suivirent la fin du conflit militaire proprement dit furent assez dangereux.

Pris pour cibles du haut des toits ou à la merci des voitures piégées, nous apprîmes à combattre comme les terroristes, nuit après nuit, à nous déplacer comme des animaux sauvages dans les rues et les villages. Il n'existe aucune autre manière de vaincre un terroriste. Vous devez vous battre comme lui, sinon c'est lui qui vous tuera. C'est pourquoi nous faisions un tel étalage de notre puissance, que nous pénétrions dans les maisons ou les bâtiments en force, que nous faisions sauter les portes et donnions l'assaut en opérant selon les méthodes maintes fois testées et éprouvées des équipes SEAL qui nous avaient été enseignées au fil des années d'entraînement.

Parce qu'au final, votre ennemi doit avoir peur de vous, il doit comprendre votre supériorité. C'est ce que nous apprîmes là-bas, sur la ligne de front de la puissance militaire américaine. Et c'est probablement la raison pour laquelle nous ne perdîmes aucun Navy SEAL au cours des longs mois durant lesquels je restai en Irak. Parce que nous jouions selon nos règles. Sans commettre aucune faute.

En tout cas, aucune faute majeure, même si je veux bien reconnaître que durant ma première semaine en Irak, nous fûmes victimes d'une… comment dire… d'une petite erreur de jugement après avoir découvert une cache de munitions au cours d'une patrouille le long d'un fleuve, alors que nous étions pris sous des tirs sporadiques depuis l'autre berge. Certains officiers auraient sans aucun doute envisagé de sécuriser la cache et d'évacuer les munitions.

Mais les SEAL réagissent assez différemment et cherchent en général une solution plus rapide. Ce ne fut pas vraiment : « Hé, hé,

les gars… On va tout faire péter », mais l'idée fut assez proche. Nous installâmes nos propres explosifs et nous nous en remîmes ensuite à notre artificier. Il nous fit reculer assez loin, mais quelques-uns d'entre nous l'interrogèrent pour savoir si nous étions vraiment assez loin.

— Pas de problème, les gars. Restez là où vous êtes.

Il avait l'air sûr de lui.

En vérité, ce tas de bombes, de grenades et de je ne sais quels autres explosifs sauta comme une bombe nucléaire. Au début, il n'y eut que des nuages de poussière et des éclats de béton qui fusèrent dans le ciel, puis l'effet de souffle atteignit toute sa puissance et ce furent de véritables morceaux de parpaings arrachés au bâtiment qui commencèrent à nous pleuvoir dessus.

Les gars plongèrent pour se mettre à couvert, dans les camions, sous les camions, vraiment n'importe où, pourvu qu'ils soient à l'abri. L'un d'eux sauta même dans le Tigre ! Nous pouvions entendre ces blocs de béton ou de murs de boue séchée s'abattre tout autour de nous et résonner sur les véhicules. Ce fut un véritable miracle si personne ne fut blessé ou tué.

La tempête finit par se calmer et je rampai hors de mon abri, indemne. Notre maître artificier se tenait à côté de moi. « Superbe, le félicitai-je. Ça a vraiment bien pété, non ? » J'aurais aimé que Mike Murphy soit avec nous. II aurait trouvé le moyen d'inventer quelque chose de mieux.

Nous travaillâmes pendant presque trois mois avec la SEAL Team 5 dans les faubourgs de Bagdad. C'est vraiment là que nous nous aguerrîmes, à explorer ces rues sombres, à dénicher les insurgés où qu'ils se cachent. Nous faisions appel à toutes nos compétences lorsque nous progressions la nuit à travers ces blocs d'immeubles et que nous devions contourner d'étranges carrefours obscurs, en restant prêts à ouvrir le feu à chaque instant.

L'ennui, c'est que tous ces endroits paraissaient souvent normaux. Mais quand vous vous en approchiez, vous constatiez que toutes les façades de ces bâtiments étaient plus ou moins percées ou détruites. Certains n'avaient d'ailleurs plus que leur façade avant indemne, leur façade arrière ayant été détruite par des bombes américaines lorsque

nos troupes avaient progressé pour abattre cet assassin de Saddam Hussein.

De fait, nous nous retrouvions régulièrement dans des rues qui semblaient tout à fait respectables, mais qui n'étaient en réalité que des monceaux de ruines, des planques parfaites pour les insurgés ou même les terroristes sunnites qui continuaient à combattre pour leur ancien leader.

Durant l'une de ces nuits, j'échappai de peu à la mort. Je m'étais avancé sur un trottoir, mon fusil pointé devant moi, et j'avais ouvert le feu pour fournir un tir de couverture à mes camarades. Je m'en rappelle parfaitement bien. J'étais pour ainsi dire assis à califourchon sur une bombe, et je ne l'avais pas vue.

Un de nos gars me gueula : « Marcus, bouge-toi de là ! » et il arriva vers moi en courant, me percuta de toute la force de son corps, et nous roulâmes tous les deux jusqu'au milieu de la rue. Il fut le premier à se relever et m'attrapa aussitôt pour me traîner plus loin. Un moment plus tard, notre artificier faisait exploser la bombe. Heureusement, nous étions alors à bonne distance de ce qui s'était révélé être une petite « bombe improvisée », fabriquée dans une cuisine. Elle n'en était pas moins suffisamment puissante pour me tuer, ou tout au moins pour infliger de sérieux dommages à mes bijoux de famille.

Ce n'est là qu'un des nombreux exemples illustrant l'esprit aiguisé qu'il faut avoir en permanence pour porter le trident des Navy SEAL. Durant notre entraînement, nos instructeurs n'avaient jamais cessé de nous répéter qu'il ne fallait jamais faire preuve de suffisance, qu'il fallait garder à l'esprit l'extrême malignité et l'imprévisibilité des terroristes ennemis et qu'à tout moment, il fallait rester vigilant et garder un œil sur nos camarades. Chaque nuit avant un départ en mission, l'un de nos officiers venait nous marteler : « C'est bon, les gars, Vous pouvez enfiler vos masques de protection. Maintenant, c'est pour de vrai. Regardez où vous mettez les pieds. Restez concentrés. Il n'y a que comme ça que vous vous en sortirez. »

J'ai beaucoup appris sur moi-même avec la Team 5, en progressant dans l'obscurité, en évoluant sur le terrain, en ne faisant jamais rien deux fois de la même manière. C'est ainsi que l'armée fonctionne, en faisant tout de la même manière. Pour notre part,

nous opérons différemment car nous sommes en effectif bien plus réduit. Même dans le cadre d'une opération d'envergure en zone urbaine, nous ne sommes jamais plus de vingt à nous déplacer ensemble, et notre unité de reconnaissance se compose seulement de quatre hommes.

Tout cela multiplie par dix votre acuité sensorielle, alors que vous vous déplacez en silence, comme une ombre, en utilisant tous les angles morts, les coins où votre ennemi ne peut pas vous voir. Quelqu'un nous a qualifiés de combattants de l'ombre. Il avait raison. C'est ce que nous sommes. Et nous avons toujours un objectif très précis, généralement un seul homme, un type à la source de multiples problèmes : un chef terroriste ou une tête pensante.

Et il y a tout un ensemble de règles à se rappeler lorsqu'on lui met finalement la main dessus. Tout d'abord, le désarmer et le plaquer au sol. Il obtempère généralement sans trop protester, mais, dans l'éventualité où il y mettrait de la mauvaise volonté, nous l'y aidons, rapidement. Mais jamais nous ne lui tournons le dos, même pendant une fraction de seconde. Nous ne laissons jamais à ces gars-là la moindre possibilité de réagir, car ils n'hésiteraient pas une seconde à ramasser leur flingue et à nous tirer dans le dos, à bout portant. S'ils le pouvaient, ils nous trancheraient même la gorge. Personne ne peut haïr autant qu'un terroriste. Tant que vous n'avez pas rencontré un de ces gars-là, vous ne pouvez pas saisir pleinement la signification du mot « haine ».

Les terroristes que nous découvrons un peu partout dans le monde ne sont pas vraiment entraînés et sont pour la plupart incapables de manier une arme létale quelle qu'elle soit, notamment ces Kalachnikov d'origine russe qu'ils utilisent. Pour commencer, il s'agit d'une arme très peu précise, et, dans les mains d'un fou furieux comme ils le sont souvent, les rafales dispersent les balles à l'aveuglette. Quand ces gars-là s'en prennent à des soldats américains, ils tirent généralement au jugé depuis l'angle d'un bâtiment, sans rien viser de particulier, et ils finissent par tuer trois passants irakiens. Ce n'est qu'avec de la chance qu'ils arrivent à toucher le soldat américain qu'ils voulaient atteindre.

Le 1er mai 2003, le président Bush annonça la fin des opérations militaires en Irak. Quatre jours plus tard, nous apprenions que

Saddam Hussein et son fils avaient détourné près d'un milliard de dollars en liquide de la Banque centrale. À cette même date, tandis que les recherches pour localiser les armes de destruction massive se poursuivaient, nous fûmes envoyés sur le gigantesque lac-réservoir Tharthar, dans lequel on pensait trouver une incroyable cache d'armes aménagée là par Saddam Hussein.

Il s'agissait d'une étendue d'eau immense, de près de 80 kilomètres sur 40 kilomètres dans sa plus grande largeur, étalée au milieu d'une plaine verdoyante entre l'Euphrate et le Tigre, au sud de Tikrit. Un énorme barrage fermait l'une des extrémités de ce lac et, pour notre part, nous étions stationnés un peu plus au sud, à Hit. Le nom de ce village semblait tout indiqué. Nous en plaisantâmes avant de sonder mètre par mètre, pendant près d'une semaine, les eaux claires du lac, sans rien trouver de plus qu'un pneu de bicyclette et une vieille échelle.

À mesure que les semaines passaient, la température ne cessait de monter, atteignant jusqu'à 46 °C. Nous ne nous arrêtâmes pas pour autant et continuâmes d'opérer, surtout de nuit. Il y eut un moment où tout sembla commencer à se calmer, puis, le 4 juillet, la voix préenregistrée de Saddam Hussein, diffusée sur la chaîne de télévision Al-Jazira, appela tout le monde à rejoindre la résistance et à lutter jusqu'à la mort contre l'occupant américain.

Nous nous dîmes que c'était plutôt stupide puisque nous ne cherchions pas à occuper quoi que ce soit. Nous ne faisions rien d'autre qu'essayer d'empêcher ces fous furieux de massacrer tous les civils de ce pays que nous venions de libérer de l'emprise d'un des plus grands salopards de l'histoire.

Mais ce que nous pensions importait peu. Le lendemain, une bombe assez puissante explosa lors de la cérémonie de remise de diplômes d'une nouvelle promotion de la police irakienne formée par les États-Unis. Sept nouveaux policiers furent tués et soixante-dix autres blessés. Dieu seul aurait pu comprendre ceux qui voyaient un intérêt à ce type d'action.

Nous poursuivîmes nos opérations à la recherche des insurgés clés, en leur achetant ou en leur arrachant des renseignements, mais il semblait déjà qu'ils agissaient en nombre illimité. Peu importait ceux que nous parvenions à mettre au tapis, il en arrivait toujours

plus. C'est à peu près à cette époque que nous entendîmes pour la première fois parler de l'émergence d'un sinistre groupe, baptisé « Al-Qaida en Irak ». Il s'agissait d'une nouvelle offensive terroriste qui ne cachait pas son nom et dont l'objectif était clairement de semer la mort et le désordre, principalement dans nos rangs.

Cependant, le mouvement d'insurrection reçut un sacré coup au moral le 22 juillet, lorsque les fils de Saddam Hussein, Oudaï et Qoussaï, qui étaient aussi démoniaques que leur père, furent finalement abattus dans une maison de Mossoul. Je ne suis pas autorisé à parler de cette opération très secrète, si ce n'est pour rappeler que tous deux trouvèrent la mort lorsque les forces spéciales américaines détruisirent leur bâtiment. Leur mort résultait uniquement de la trahison de quelques-uns de leurs fidèles et dévoués camarades, fiers de leur combat pour la liberté. Une trahison monnayée. De la même manière, ils trahirent un peu plus tard Abou Moussab Al-Zarqaoui.

En dépit de tous nos efforts, les attentats suicides se poursuivaient, avec de jeunes Irakiens persuadés par les prêches d'ayatollahs extrémistes que le meurtre de leurs prétendus ennemis leur ouvrirait les portes du paradis – que les trois trompettes retentiraient et qu'ils franchiraient le pont de la Géhenne pour retrouver Allah et une félicité éternelle.

Alors, ils n'arrêtaient pas. Une nouvelle bombe tua un soldat américain le 26 août, date à laquelle on compta désormais plus de soldats américains morts depuis la fin du conflit qu'il n'y en avait eu durant les combats initiaux. Le 29 août, une voiture piégée explosa devant une mosquée chiite à Nadjaf, tuant quatre-vingts personnes, dont un leader chiite révéré et apprécié de tous, l'ayatollah Mohammad Baqir al-Hakim.

Nous avions le sentiment que la situation commençait à échapper à tout contrôle. Il semblait que, quoi que l'on puisse faire, quel que soit le nombre de ces cinglés que nous pouvions mettre hors de combat, quelle que soit la quantité d'explosifs, de bombes ou d'armes que nous localisions, il y en avait toujours plus. Et il y avait toujours plus de jeunes volontaires prêts à prendre le raccourci vers les trompettes du paradis, à franchir le pont et à se plonger dans je ne sais quel bonheur parfait.

À cette époque-là, fin août, le problème des armes de destruction massives impossibles à localiser devenait de plus en plus pressant. Hans Blix, président exécutif de la Commission de contrôle, de vérification et d'inspection des Nations unies, s'était retiré de la vie publique et les forces armées américaines continuaient à surveiller de très près le sujet. De notre point de vue, la question de savoir si Saddam Hussein possédait des armes biologiques ou chimiques avait déjà une réponse. N'en avait-il pas fait usage à Halabja ?

J'imagine que la question qui taraudait alors les Américains consistait à savoir s'il avait ou non des armes nucléaires, une bombe atomique. Mais, bien entendu, il ne s'agissait pas là de la question essentielle. Il convenait surtout de s'interroger sur l'existence ou non d'un programme nucléaire.

Parce que cela aurait signifié qu'il essayait de produire des armes enrichies à l'uranium 235. Il est possible d'en fabriquer en utilisant une centrifugeuse qui expulse les neutrons lourds de l'uranium 238, à la manière d'une essoreuse à salade. Il s'agit évidemment d'un processus autrement compliqué, qui peut prendre jusqu'à sept années à l'issue desquelles, si personne n'est venu vous mettre des bâtons dans les roues, vous disposez d'un bon paquet d'uranium 235. Vous le coupez en deux, vous insérez au milieu un explosif puissant et vous renfermez le tout dans un caisson d'acier scellé, comme une roquette ou une bombe, et voilà qu'Hiroshima recommence.

C'était là le problème : Saddam fabriquait-il de l'uranium 235, et si oui, où s'était-il procuré de l'uranium en premier lieu ? Et où menait-il ses programmes de recherche ? Rappelez-vous qu'il n'y a aucune raison de posséder de l'uranium 235 à moins de vouloir fabriquer une bombe atomique.

Nous savions que les agences de renseignement américaines estimaient qu'il avait lancé un tel programme et que, quelque part dans ce pays – un pays plus grand que l'Allemagne, presque aussi grand que le Texas –, des centrifugeuses tournaient à plein régime pour fabriquer la substance la plus dangereuse qui soit.

C'était là toute l'information dont nous disposions. Mais nous savions ce qu'il fallait rechercher, et nous l'aurions certainement reconnu si nous l'avions trouvé. Saddam Hussein possédait-il un engin en état de marche, une bombe atomique ou un missile

parfaitement réglé ? Sans doute pas. Personne ne l'a jamais pensé. Mais, comme Donald Rumsfeld, le secrétaire d'État à la Défense, l'avait un jour remarqué : « Que comptez-vous faire ? Attendre que ce soit le cas ? »

Vous vous rappelez peut-être que la CIA pensait avoir découvert, grâce à des photos satellite, la présence irréfutable d'énormes camions du gouvernement qui circulaient sur les autoroutes irakiennes, quatre au total, généralement en convoi, et tous suffisamment grands pour contenir deux centrifugeuses. L'opinion générale voulait que Saddam Hussein ait mis en place un programme de centrifugeuses mobiles difficile à détecter, et susceptible d'aller se planquer au fond du désert ou de passer la frontière jusqu'à la Syrie ou même la Jordanie.

Nous avons fini par trouver ces camions, dissimulés dans le désert, garés tous ensemble. Mais ils avaient été entièrement vidés à l'intérieur. Il n'y avait plus rien. Nous avons vu ces camions, et personnellement je suis convaincu que quelqu'un s'est occupé de les vider de tout leur contenu, et ce de manière précipitée.

J'ai également vu le camp d'entraînement d'Al-Qaida au nord de Bagdad. Il avait été abandonné, mais c'était une preuve flagrante des liens qui unissaient le dictateur irakien et les apprentis guerriers d'Oussama Ben Laden. Des traces des activités qui y avaient été menées étaient visibles tout autour du camp. Quelques-uns des gars qui avaient été en Afghanistan notèrent que c'était la réplique exacte d'un camp que les États-Unis y avaient détruit après le 11 Septembre.

Il y eut de nombreuses fois où nous ne fîmes rien d'autre que chasser des ombres dans cet étouffant désert de sable. Surtout dans le cadre de nos investigations côtières. Là-bas, dans des coins désertiques inexplorés en bord de mer, il nous arriva de distinguer des lanceurs de missiles pointant à l'horizon, mais, quand nous eûmes roulé droit dessus, nous nous aperçûmes qu'il ne s'agissait que de leurres – d'immenses lanceurs de missiles qui se dressaient droit vers le ciel mais qui n'étaient faits que de morceaux de métal et de vieilles barres d'acier.

Après deux jours de patrouille mobile sur ce terrain désertique, dans une chaleur étouffant, nous ressentîmes cette découverte de manière particulièrement désagréable. Si notre équipe avait mis la

main sur Saddam Hussein à ce moment-là, nous l'aurions probablement exécuté sur place pour diverses raisons, mais surtout pour lui faire payer le crapahutage qu'il nous avait obligés à faire pour rien. (Je plaisante.)

J'ajouterai une chose. Le président irakien était un salopard vraiment rusé, qui naviguait d'un palais à un autre pour se planquer – il en avait treize –, qui réussissait à échapper à la capture et qui enregistrait des cassettes où il incitait les vestiges de son armée à nous assassiner tout en encourageant les insurgés à poursuivre la lutte contre le grand Satan (c'est-à-dire nous).

Ce fut plutôt dur, là-bas. Mais pour plusieurs raisons, je suis heureux de cette expérience. J'y ai appris combien un ennemi pouvait être provocateur et fourbe. J'ai appris à ne jamais le sous-estimer. J'ai appris à rester au meilleur de ma forme, en permanence, afin de pouvoir l'affronter. Sans complaisance.

En regardant en arrière, tandis que nous poursuivions notre long vol dans le C-130 qui nous emmenait vers l'Afghanistan, j'avais conscience d'une manière beaucoup plus précise des problèmes auxquels étaient confrontées les forces armées américaines sur leurs théâtres d'opération à travers le monde. En ce qui me concerne, c'est en Irak que je commençai à percevoir l'existence de tous ces babillards de la frange progressiste des États-Unis qui prétendaient que nous étions dans l'erreur, que nous n'étions que des brutes sanguinaires qui opprimaient les autres pays ; que nous – qui étions en première ligne pour notre nation, à la demande de notre gouvernement – aurions dû être inculpés de meurtre pour avoir tiré sur nos ennemis.

Ces critiques des forces armées américaines, de la part des politiciens et des médias progressistes aux États-Unis qui ne connaissent rien de nos combats, de notre entraînement ou des dangers mortels que nous encourions chaque jour, se sont développées de manière insidieuse. Chacun de nous six, dans l'appareil qui volait en direction de l'Afghanistan, gardait à l'esprit nos règles d'engagement, particulièrement pesantes.

Elles ont été conçues à notre attention par quelques hommes politiques assis dans les lointains bureaux de je ne sais quel comité à Washington D.C. Et cela fait un sacré bout de chemin depuis le

champ de bataille, où n'importe quelle balle de sniper peut vous exploser la tête, où la moindre erreur peut vous coûter la vie, où vous devez tuer votre ennemi avant qu'il ne vous tue.

Et ces règles d'engagement sont très strictes : nous ne devons pas ouvrir le feu avant de nous être fait tirer dessus ou d'avoir identifié sans aucun doute possible notre ennemi et d'avoir des preuves de ses intentions. C'est une très noble idée. Mais qu'en est-il dans le cas d'un groupe de soldats américains qui a patrouillé pendant plusieurs jours, qui s'est fait tirer dessus, qui a échappé à des tirs de roquette ou à des engins explosifs, qui a souffert des pertes et qui se retrouve épuisé, voire aux aguets ?

Qu'en est-il lorsqu'une bande de gusses avec des foulards enroulés autour de la tête et brandissant des AK-47 déboulent de l'horizon en leur fonçant dessus ? Les Américains attendent-ils de voir tomber leurs camarades pour se défendre ou ouvrent-ils le feu avant de s'être fait régler leur compte ?

La situation paraît peut-être simple à Washington, où les droits civils des terroristes ont toujours eut la priorité. Et je suis persuadé que certains politiciens à tendance libérale seraient prêts à défendre leurs convictions jusqu'à la mort. Car tout le monde sait que les libéraux ne se sont jamais trompés en quoi que ce soit. Vous pouvez même le leur demander. Quand vous voulez.

Cependant, du point de vue du combattant américain, qu'il s'agisse d'un Ranger, d'un SEAL, d'un Béret vert, ou d'un soldat de n'importe quelle autre unité, ces règles d'engagement représentent une sérieuse énigme. Nous comprenons qu'il faille leur obéir puisqu'elles obéissent aux lois du pays que nous avons juré de servir. Mais elles représentent un véritable danger pour nous ; elles minent notre confiance sur le champ de bataille dans notre lutte contre le terrorisme mondial. Pire encore, elles nous inquiètent, nous démobilisent et, parfois, nous rendent hésitants.

Je peux témoigner en personne de ce que ces règles d'engagement ont coûté la vie à trois des meilleurs Navy SEAL américains. Je ne dis pas, compte tenu de la gravité de la situation, que ces guerriers américains d'élite n'auraient pas trouvé la mort plus tard, mais ils ne l'auraient certainement pas trouvée là et, selon moi, seraient presque sûrement encore en vie aujourd'hui.

J’espère qu’un jour, bientôt, le gouvernement américain apprendra qu’il peut nous faire confiance. Nous en connaissons un rayon sur les salopards, sur ce qu’ils font et, bien souvent, sur qui ils sont. Les hommes politiques ont choisi de nous envoyer au combat, et c’est ce en quoi consiste notre travail. Nous faisons ce qu’il est nécessaire de faire. Et, selon moi, une fois que ces hommes politiques ont choisi de nous envoyer accomplir ce que 99,9 % des citoyens de ce pays seraient terrifiés d’entreprendre, ils feraient mieux de ne plus s’en mêler et de rester à leur place.

Toutes ces affaires de crimes de guerre moderne, ainsi que les présentent les franges progressistes de la politique ou des médias, ont commencé en Irak et sont montées en puissance depuis. Tout le monde veut y fourrer son nez et raconte les pires bêtises sur le droit de l’opinion à savoir.

Pour la majorité des Navy SEAL, le public ne dispose pas de ce droit de savoir, pas s’il implique de mettre nos vies en danger pour la seule raison que quelqu’un à Washington lui bourre le crâne au sujet des droits d’un terroriste fanatique capable de tuer n’importe lequel d’entre nous de sang-froid au premier regard, ou n’importe quel autre Américain sur lequel il pourrait pointer sa vieille AK cabossée.

Si le public insiste sur son droit de savoir, ce dont je doute, alors peut-être les gens devraient-ils aller voir par eux-mêmes et se confronter à ces terroristes armés jusqu’aux dents déterminés à abattre autant d’Américains qu’ils le peuvent.

Je vous assure que tous les insurgés, tous les combattants de la liberté, et tous les hommes armés égarés que nous avons arrêtés en Irak connaissaient les ficelles du métier, savaient que le plus court chemin vers leur libération consistait à proclamer qu’ils avaient été torturés par les Américains, qu’ils avaient fait l’objet de mauvais traitements, ou qu’il leur avait été interdit de lire le Coran, de bénéficier d’un petit déjeuner ou encore de regarder la télévision. Ils savaient tous qu’al-Jazira, la chaîne de télévision arabe, s’en ferait l’écho et que leurs protestations seraient relayées jusqu’aux États-Unis, où les médias progressistes se feraient un plaisir de nous accuser d’être des meurtriers, des barbares ou je ne sais quoi. Ces organisations terroristes se moquent des médias américains et elles savent parfaitement comment utiliser le système contre nous.

Je réalise que je ne donne pas d'exemple précis, et je n'ai pas l'intention d'en donner. Mais ce tableau peint à grands traits a surtout pour objet de rappeler que nos règles d'engagement constituent un danger évident et permanent pour nos soldats, qui tétanise les jeunes soldats qui ont été placés en situation de danger par leur gouvernement et qui pourraient craindre d'être inculpés de meurtre s'ils avaient le malheur de défendre leur peau de manière trop vigoureuse.

Je ne suis pas un homme politique et, en ma qualité de Navy SEAL, j'ai juré de défendre mon pays et d'exécuter les ordres de mon commandant en chef, le président des États-Unis, quel qu'il soit, républicain ou démocrate. Je suis un patriote ; je me bats pour les États-Unis et pour mon État, le Texas. Je voudrais simplement éviter à certains des meilleurs jeunes gens de ce pays d'hésiter à s'engager dans des unités d'élite de l'armée américaine parce qu'ils auraient peur d'être un jour accusés de crimes de guerre par leur propre camp, juste pour avoir attaqué l'ennemi.

Et je suis certain d'une chose. Si jamais je débouchais sur l'autre versant d'une montagne et tombais face à face avec Oussama Ben Laden, l'homme qui a planifié cette attaque aussi vicieuse qu'injustifiée contre mon pays, provoquant la mort de deux mille sept cent cinquante-deux Américains innocents à New York le 11 septembre 2001, alors je l'abattrais, de sang-froid.

Ce qui conduirait les autorités militaires, sous la pression des médias révoltés, à me mettre *derrière* les barreaux. Après quoi je serais inculpé de meurtre.

Mais je vais vous avouer quelque chose. Ça ne m'empêcherait pas de buter cet enfoiré.

2

Bébés phoques… et vieux alligators

Je luttai un jour avec l'un d'eux et fus plutôt soulagé quand l'animal, estimant sans doute qu'il en avait assez, mit le cap sur des eaux plus calmes. Mais depuis ce jour-là, mon frère adore lutter avec des alligators, juste pour le plaisir.

Notre avion poursuivait sa course, survolant le sud du golfe d'Oman. Nous mîmes le cap est-nord-est pour accomplir encore plus de 600 kilomètres à 45 000 pieds au-dessus de la mer d'Oman. Nous coupâmes la longitude 61 aux premières heures du jour. Cela nous amenait au sud de Gavater, la ville portuaire iranienne derrière laquelle la frontière pakistanaise descend vers l'océan.

Le chef Healy ronflait tranquillement, Axe faisait les mots croisés du *New York Times* et, miracle, les écouteurs de Shane n'avaient pas encore implosé alors qu'il écoutait du rock'n roll à s'en faire éclater les tympans.

— Eh, gamin, tu as vraiment besoin d'écouter cette merde aussi fort ?

— Putain, c'est cool, mec… Relax.

— Bon Dieu !

Les turbopropulseurs du C-130 rugirent et il vira légèrement plus au nord, en direction des côtes du Balouchistan qui longeaient la mer d'Oman sur près de 750 kilomètres et dominaient d'un point de vue stratégique l'accès des superpétroliers aux autoroutes maritimes du golfe Persique. En dépit de la colère de nombreux chefs tribaux, le Balouchistan avait été intégré au Pakistan et y était resté attaché depuis sa partition avec l'Inde en 1947.

Et il n'est pas inutile de rappeler qu'aucune nation au monde, ni les Turcs, ni les Tatars, ni les Perses, ni les Arabes, ni les Hindous, ni même les Britanniques n'ont jamais réussi à conquérir entièrement

le Balouchistan. Ces montagnards guerriers ont également tenu à distance Gengis Khan, dont les hommes étaient l'équivalent des Navy SEAL au XIII^{e} siècle.

On ne nous informe jamais, pas plus nous que quiconque, sur les trajets précis des forces spéciales dans un pays. Mais il existe une grande base américaine près de la ville côtière de Pasni, au Balouchistan, et j'imagine que c'est de ce côté que nous vîmes la côte pour la première fois, avant de continuer sur 400 kilomètres au-dessus des montagnes jusqu'à une autre base militaire américaine située près de la ville de Dalbandin.

Notre avion ne s'arrêta pas, mais Dalbandin ne se trouve qu'à une centaine de kilomètres au sud de la frontière afghane et l'espace aérien y est sûr. Enfin, autant qu'il peut l'être dans cette étrange région sauvage, nichée dans un triangle entre l'Iran, le Pakistan et l'Afghanistan.

Les montagnes du Balouchistan, qui s'étendent à l'infini, représentent un véritable sanctuaire pour toutes les recrues d'Al-Qaida en fuite ou les talibans en exil, et elles abritent sans doute à l'heure actuelle près de six mille de ces terroristes potentiels. Et même si le chef Healy, les autres gars et moi-même étions à neuf milles au-dessus de cette étendue de terre déserte et impénétrable, je ne pus m'empêcher d'éprouver quelque inquiétude, et je fus plus rassuré lorsque j'entendis notre pilote nous annoncer que nous avions pénétré l'espace aérien afghan et allions à nouveau changer de cap, pour virer en direction du nord et voler sur 600 kilomètres jusqu'à Kaboul.

Je m'assoupis quelque part au-dessus du désert du Regestan, à l'est de l'une des plus grandes voies navigables de l'Afghanistan, l'Helmand, long de 1 200 kilomètres, qui traverse et irrigue la plupart des terres agricoles du Sud.

Je ne me souviens pas des rêves que je fis alors, mais je suppose que je rêvai de chez moi. C'est généralement ce à quoi je songe quand je suis en opération à l'étranger. Chez moi, c'est un petit ranch à la lisière d'une forêt de pins à l'est du Texas, près du parc national de Sam Houston. Nous habitons au bout d'un long chemin de terre rouge, dans un coin désert, non loin de deux ou trois autres ranchs dont l'un est environ quatre mille fois plus étendu que le nôtre. Cet

isolement nous donne parfois le sentiment d'être plus grand que nous ne le sommes réellement. Je fais le même genre d'effet à mon frère jumeau, Morgan.

Il est plus vieux que moi, de sept minutes, et nous faisons environ le même gabarit (1,95 mètre, 100 kg). Pourtant, j'ai toujours été considéré comme le bébé de la famille. C'est incroyable ce que sept minutes peuvent faire à quelqu'un, non ? En tout cas, elles ont compté pour Morgan et l'ont établi dans son statut incontestable d'aîné de la famille.

C'est également un Navy SEAL, un peu moins gradé que moi car il s'est engagé plus tard. Mais il n'en assume pas moins un vague commandement de notre cellule familiale chaque fois que nous nous voyons. C'est-à-dire assez souvent puisque nous partageons une maison à Coronado, en Californie, à proximité du cantonnement des équipes SEAL.

Quoi qu'il en soit, il n'y a que deux ou trois bâtiments sur notre propriété du Texas, le principal consistant en un ranch de pierre d'un seul étage entouré d'un grand jardin, avec un petit coin potager où poussent quelques épis de maïs et quelques plants de légumes. Tout autour, quelle que soit la direction et aussi loin que vous puissiez regarder, il n'y a que des pâturages avec des troupeaux broutant à l'ombre de chênes centenaires. Un endroit tranquille pour une famille profondément croyante.

Morgan et moi avons été élevés dans la foi. Nous n'étions pourtant pas obligés d'aller à l'église ou quoi que ce fut de la sorte, et aujourd'hui encore notre famille n'est pas très pratiquante. En réalité, je suis le seul à me rendre à l'église de manière plus ou moins régulière. Le dimanche matin, quand je suis chez moi, je prends ma voiture pour me rendre à l'église catholique où les gens me connaissent. Je n'ai pas été baptisé, mais cette religion me convient, je suis en accord avec ses croyances et ses enseignements. Depuis mon enfance, je peux réciter le 23^{e} Psaume, ainsi que plusieurs autres, du début à la fin.

Je pense également que le pape Jean-Paul II a été l'un des plus grands hommes saints de ce monde, un apôtre inflexible du Christ, un homme aux principes inébranlables. Un homme dur, Jean-Paul

II. Beaucoup trop dur pour les Russes. J'ai toujours pensé que s'il n'avait pas été au service de Dieu, il aurait fait un bon Navy SEAL.

Par chez nous, dans notre petit coin tranquille et désert, la vie est plutôt paisible. Il existe bien quelques sujets de contrariété, dont la plupart sont liés aux serpents. Notre père nous a cependant appris depuis longtemps comment nous comporter avec eux, surtout avec les serpents corail et les mocassins à tête cuivrée. Il y a également des serpents à sonnettes, des crotales diamantins de l'Est ou encore des serpents-rois, qui mangent les autres. Dans le lac proche, vous pouvez trouver à l'occasion des mocassins d'eau, de véritables petits salauds qui n'hésitent pas à vous attaquer. Pour ma part, je ne les aime pas particulièrement, mais je ne les crains pas non plus. Morgan, lui, aime bien les traquer comme s'il pouvait s'agir d'un sport ; il les bouscule, les défie.

Un magnifique troupeau de vaches longhorns pâture à environ 2 kilomètres de la route. Derrière notre maison, nous avons une demi-douzaine de paddocks pour les chevaux appartenant à ma mère et ceux qu'elle reçoit en pension.

Des gens lui confient leurs chevaux en raison de ses dons et de ses capacités quasi-occultes à guérir les chevaux et à leur faire retrouver une forme éclatante. Personne ne sait comment elle s'y prend. Elle murmure véritablement à leur oreille, mais elle les nourrit aussi d'une façon particulière, avec notamment, pour certains chevaux de course malades, une sorte de concoction à base d'algues dont elle jure que cela pourrait transformer n'importe quel cheval de trait en un Secrétariat[3]. Désolé, m'man, je ne le pense pas. C'est juste pour rire.

Plus sérieusement, Holly Luttrell est une brillante cavalière, et elle transforme véritablement de malheureux chevaux en de superbes et vigoureux étalons. Je suppose que c'est la raison pour laquelle les gens continuent à lui confier leurs chevaux. Elle peut s'occuper de seulement dix bêtes à la fois et s'installe chaque matin dans la grange, dès cinq heures, pour les soigner. Si vous prenez le temps, vous pouvez tout à fait observer l'effet qu'elle leur fait – les résultats très visibles d'un don évident.

Ma mère est une Texane de la septième génération, même si un jour elle est partie immigrer à New York. Vu d'ici, c'est un peu

comme si elle était partie pour Shanghai, mais ma mère a toujours été une belle blonde et elle souhaitait alors travailler comme hôtesse de l'air. Cela n'a cependant pas duré bien longtemps et elle est rapidement revenue au pays pour se consacrer à l'élevage des chevaux. Comme nous tous, elle considère le Texas comme une partie d'elle-même.

Aucun d'entre nous ne voudrait vivre ailleurs. Nous sommes chez nous là-bas, avec des gens que nous connaissons et auxquels nous accordons notre confiance depuis des années. Il n'y a qu'au Texas que l'on trouve des gens avec cette exubérance, cet optimisme chevillé au corps, ce sens de l'amitié et des convenances. Je réalise que cette vision n'est peut-être pas partagée par tout le monde, mais c'est ainsi que nous nous voyons. Nous nous sentons chez nous uniquement au Texas. Cela ne servirait à rien de prétendre le contraire.

Cela signifie surtout que nous souffrons du mal du pays bien plus vite que n'importe qui d'autre. Je reviendrai vivre ici lorsque j'en aurai fini avec l'armée, et je compte bien mourir ici. Il ne s'écoule pas une journée, où que je sois dans le monde, sans que je pense d'une manière ou d'une autre à notre petit ranch et à notre cercle de proches et d'amis, au plaisir de déguster une bière sur le porche de la maison en se racontant des histoires abracadabrantes, véridiques pour certaines, très drôles dans tous les cas.

Et puisque j'aborde ce sujet, je vais vous expliquer comment un petit fermier d'un coin perdu de l'est du Texas en vient à devenir quartier-maître première classe et chef d'équipe dans les Navy SEAL de l'US Navy.

L'explication la plus courte consisterait à parler d'aptitudes, mais je n'en ai pas plus que n'importe qui. En réalité, mes ressources physiques sont plutôt dans la moyenne. Je suis plutôt grand, ce qui est un accident de naissance. Je suis plutôt costaud, parce qu'un tas de gens ont pris la peine de m'entraîner, et je suis incroyablement déterminé car, quand vous disposez d'aussi peu d'atouts naturels, vous n'avez pas d'autre choix que de continuer à avancer. Pas vrai ?

Je travaille généralement plus que n'importe qui. Je ne m'arrête jamais avant d'y voir plus clair et, généralement, je suis le dernier à quitter la piste d'entraînement. En tant qu'athlète, je ne me

considère pas comme très rapide, mais je suis assez vif. Je sais où me placer, je possède un bon sens de l'anticipation et je suppose que c'est la raison pour laquelle je fais un sportif convenable.

Si vous me donnez une balle de golf, je peux vous l'envoyer à plus de 1 500 mètres. Tout simplement parce que le golf nécessite de l'entraînement, encore de l'entraînement, toujours de l'entraînement. C'est ma marque de fabrique. Je suis entêté. Je joue avec un handicap raisonnable. Je ne suis pas né avec l'étoffe d'un Ben Hogan[4], mais Ben est né au Texas comme moi. Nous sommes nés à 150 kilomètres l'un de l'autre et, à l'échelle de mon pays, c'est l'équivalent d'un bac à sable. Bien sûr, Ben était l'un des golfeurs qui s'entraînaient le plus au monde. Il doit y avoir quelque chose dans l'eau, par ici…

Je suis né à Houston, mais j'ai été élevé près de la frontière de l'Oklahoma. Mes parents, David et Holly Luttrell, possédaient une ferme plutôt importante, d'environ 1 200 acres. Nous possédions environ cent vingt-cinq chevaux, surtout des pur-sang et des quarter horses. Ma mère s'occupait du programme d'élevage tandis que mon père gérait les courses hippiques et les affaires commerciales.

Morgan et moi avons été élevés au milieu des chevaux ; nous les avons nourris, abreuvés, montés, nous avons nettoyé leurs stalles. Presque tous les week-ends, nous accompagnions nos parents et leurs chevaux aux courses hippiques. Nous n'étions alors que des enfants et nos deux parents étaient d'excellents cavaliers, surtout ma mère. C'est ainsi que nous avons appris à monter. Nous travaillions au ranch, nous plantions des clôtures à coup de masses alors que nous n'avions que neuf ans. Nous transportions les bottes de foin dans la grange et avions pris l'habitude, dès notre plus jeune âge, de travailler comme des adultes. Mon père insistait là-dessus. Et, pendant quelques années, l'élevage de mes parents fonctionna très bien.

À cette époque, le Texas était en plein boom. Dans l'ouest de l'État, là où tous les foreurs de puits de pétrole et leurs proches devenaient multimillionnaires, le prix du pétrole grimpa de 800 % entre 1973 et 1981. Je suis né en 1975, avant que cette vague ne reflue, et je dois dire que la famille Luttrell surfait plutôt bien.

Mon père n'avait aucune difficulté à élever un bel étalon d'une valeur de cinq mille dollars et à le vendre plus tard comme yearling pour quarante mille dollars. Il le faisait tout le temps. Il faut dire que ma mère était un véritable génie lorsqu'il s'agissait d'accroître les qualités d'un cheval acheté à un prix raisonnable. Elle passait des mois et des mois à s'en occuper et à le nourrir, jusqu'à en faire un jeune coureur estimé huit fois ce qu'elle l'avait payé.

L'élevage de chevaux était alors le secteur dans lequel il fallait se trouver. Posséder des chevaux était indispensable, au même titre que les montres Rolex, les Rolls-Royce, les Learjet, les Gulfstream 1, les palais plutôt que les maisons, et les yachts – de très grands yachts. Les mètres carrés de bureaux se vendaient à prix d'or dans toute la région et de nouveaux quartiers d'affaires s'élevaient un peu partout. Le commerce de détail était à son apogée. « Ces chevaux sont magnifiques. Vous n'avez qu'à m'en mettre six. Et des rapides, M. Luttrell. Comme cela je pourrai gagner quelques courses. »

L'argent du pétrole coulait à flots et les gens gagnaient des fortunes en vendant tout ce qui évoquait l'univers du luxe, tout ce qui contribuait à flatter l'ego de ces magnats du pétrole qui dépensaient et empruntaient à un rythme encore jamais vu, et qu'on n'a plus jamais vu depuis.

Les banques n'éprouvaient aucune difficulté à prêter cent millions de dollars à un prospecteur ou à un producteur de pétrole. À un moment, il y eut jusqu'à quatre mille cinq cents puits de pétrole en activité aux États-Unis, principalement au Texas. Besoin d'un crédit ? Rien de plus facile. Les banques vous prêtaient un million de dollars en un clin d'œil.

Je n'étais qu'un enfant à l'époque, mais ma famille et moi avons subi le choc qui mit fin à cette exubérance, et, vous pouvez me croire, je me suis intéressé à la question ensuite. D'une certaine manière, je suis heureux d'avoir vécu cette crise car elle m'a enseigné à faire preuve de prudence, à gagner mon argent et à le gérer, à le placer de manière sûre.

Et elle m'a appris à tenir compte du facteur chance lorsque vous en bénéficiez et à garder le contrôle de votre vie. J'ai compris depuis longtemps que les répercussions de la crise qui s'abattit sur le Texas furent amplifiées à la puissance mille tout simplement parce que les

gars des industries pétrolières croyaient sincèrement que l'argent du pétrole n'avait rien à voir avec la chance. Ils pensaient devoir leur richesse à leur seule perspicacité.

Personne ne se préoccupait de savoir que le marché du pétrole était dominé par le Proche-Orient et les musulmans. Ce fut en Arabie que la crise commença, et elle fut aggravée par la politique énergétique du président Carter et par le fait que le baril de brut, quand j'étais enfant, avait atteint les quarante dollars.

La hausse des cours résultait de l'embargo pétrolier de 1973 et de la révolution iranienne, quand l'ayatollah Khomeiny avait renversé le shah en 1979. Il s'agissait uniquement de géopolitique. Et, quelques années plus tard, le Texas ne put rien faire d'autre que regarder, impuissant, les prix du pétrole retomber jusqu'à un plancher de neuf dollars lorsque ces deux premiers chocs pétroliers firent place à une surabondance d'or noir.

Nous étions alors en 1986 et je n'avais pas encore dix ans. À cette époque, une gigantesque banque texane, la First National Bank of Midland, fut mise en faillite après avoir été déclarée insolvable par la commission bancaire gouvernementale. Les répercussions de cette faillite touchèrent tout l'État. L'ère de prospérité et de dépenses à tout va s'acheva brutalement. Les entrepreneurs qui se faisaient construire des palais furent obligés de les revendre à perte. Plus personne n'achetait de bateau de luxe et les concessionnaires de Rolls-Royce disparurent les uns après les autres.

L'élevage de chevaux de David et Holly Luttrell s'écroula en même temps que disparaissaient les grandes sociétés liées à l'industrie du pétrole. Les poulains et les juments que mon père valorisait jusque-là entre trente-cinq et quarante mille dollars ne valaient soudain plus que cinq mille dollars, moins que ce qu'il avait fallu dépenser pour les élever. Ma famille perdit tout, y compris sa maison.

Mais mon père est un homme qui sait encaisser, un homme dur et déterminé. Et il se battit pour remonter la pente, avec un ranch plus petit et les recettes éprouvées de ma mère en matière d'élevage de chevaux. Mais à nouveau tout se termina mal et nous dûmes partir vivre chez mon grand-père. Morgan dormait par terre.

Mon père, qui avait toujours gardé un pied dans l'univers des industries pétrochimiques depuis qu'il était rentré du Vietnam,

retrouva un travail et se remit très vite en selle avec la signature de quelques contrats. Nous partîmes de chez mon grand-père pour nous installer dans une grande maison à trois étages et les jours heureux semblèrent de retour.

Puis un énorme contrat tomba à l'eau et, je ne sais trop comment, nous perdîmes encore tout ce que nous possédions et nous nous retrouvâmes dans une sorte de taudis version rurale. Voyez-vous, mon père, bien qu'il soit né de l'autre côté de la frontière, en Oklahoma, est un Texan dans l'âme. Il était aussi brave qu'un lion lorsqu'il était canonnier dans la Navy durant la guerre du Vietnam. Et au Texas, les hommes, les vrais, ne restent pas assis sur leur tas d'argent. Ils retournent au feu, prennent des risques, et lorsqu'ils touchent le jackpot, ne pensent qu'à faire mieux la fois d'après. En cela, mon père est un vrai Texan.

Vous pouviez en deviner beaucoup sur lui rien qu'à la manière dont il baptisait ses ranches, les petits comme les grands – Lone Star Farms, North Fork Ranch, Shootin'Star. Comme il le disait toujours, « Je préfère viser les étoiles et toucher une branche, plutôt que viser une branche et manquer mon coup. »

Il est difficile de décrire la précarité de notre situation tandis que Morgan et moi suivions nos cours à l'université. Je cumulais plusieurs petits boulots pour pouvoir payer mes frais d'inscription, manger, me loger et rembourser l'emprunt de ma voiture. J'étais maître-nageur sauveteur à la piscine de l'université et je travaillais dans le bâtiment avec Morgan : chantiers, terrassement, jardinage… Le soir, j'officiais comme videur dans un bar fréquenté par des fermiers coiffés de Stetson. Ce qui ne m'empêchait pas de mourir de faim car je n'avais guère plus de vingt dollars à dépenser en nourriture chaque semaine.

Un jour, nous devions avoir vingt et un ans, Morgan se cassa la jambe en jouant au base-ball et en glissant vers sa seconde base. Lorsqu'ils le conduisirent à l'hôpital, Morgan se contenta de leur dire que nous n'avions pas d'argent. Un chirurgien accepta finalement de l'opérer après lui avoir ouvert un crédit, mais l'anesthésiste refusa de s'occuper de lui sans être payé.

Personne n'est plus dur à la peine que mon frère. Il finit par dire : « OK, je n'ai pas besoin d'anesthésie. Vous pouvez m'opérer. Je

tiendrai le coup. » Le chirurgien, horrifié, répondit qu'il ne pouvait pas pratiquer cette opération sans anesthésie, mais Morgan ne dévia pas d'un pouce. « Docteur, je n'ai pas d'argent. Opérez-moi, et je supporterai la douleur. »

Personne n'était enthousiaste à cette idée, surtout pas le chirurgien. C'est alors qu'un camarade de Morgan, Jason Miller, arriva, qui, voyant la souffrance de Morgan, décida de vider son compte d'épargne pour payer l'anesthésiste. Ils opérèrent donc Morgan.

Mais je m'éloigne de mon sujet. Quand nous étions jeunes et que nous aidions avec les chevaux, mon père était extrêmement sévère avec nous. Il considérait que les bonnes notes étaient indispensables, et les mauvaises, inacceptables. Je récoltai un jour un C qui me valut d'être battu à coups de sangle de selle. Je sais qu'il se conduisait ainsi pour notre bien, en essayant d'inculquer à ses fils quelques principes de discipline qui leur serviraient plus tard dans la vie.

Mais il dirigeait nos existences d'une poigne de fer. Il nous disait parfois : « Un jour, je ne serai plus là. Vous ne serez plus que vous deux, tous seuls, et je veux que vous compreniez combien ce monde peut être dur et injuste. Je veux que vous soyez tous les deux prêts à affronter ce qui pourra vous tomber dessus plus tard. »

Il ne laissait rien passer. II était hors de question de lui désobéir. L'impertinence était un crime pour ainsi dire puni de la peine capitale. Nous n'avions aucune liberté de manœuvre et il ne manquait jamais d'insister sur les notions de politesse et de travail. Il continua même quand nous fûmes sur la paille. Mon père était le fils d'un menuisier de l'Arkansas, un autre personnage au caractère bien trempé, et il profitait de chaque opportunité pour nous apprendre à nous débrouiller par nous-mêmes.

Nous passions énormément de temps dans les bois, dans les forêts de pins, les bosquets de chênes rouges ou de liquidambars. Mon père nous apprit à tirer dès l'âge de sept ans, avec une Nylon 66, une carabine 22 long rifle qu'il nous avait achetée. Nous pouvions toucher une canette de bière Miller High Life à 150 mètres. Ça, c'est des trucs de péquenot, pas vrai ? Nous étions des petits péquenots dans un pays de péquenots, apprenant les choses de la vie.

Il nous apprit des trucs de survie. Ce que l'on pouvait manger ou non. Il nous expliqua comment construire un abri, comment pêcher. Il nous apprit même à capturer et à tuer un sanglier sauvage à la corde ; vous lui passez deux boucles autour du cou et vous tirez fort, en priant pour qu'il ne vous charge pas droit dessus ! Je serais toujours capable d'en dépecer et d'en faire griller un.

Quand nous étions chez nous, quel que soit le ranch, mon père nous montrait comment faire pousser du maïs, des pommes de terre, des carottes et toutes sortes de légumes. Nous n'avions parfois que cela à manger quand les temps étaient durs. En y repensant, c'était un entraînement intensif pour des garçons de ferme.

Mais plus important encore, notre père nous apprit à nager. Notre père était un ancien nageur « All American[5] » et cela avait beaucoup d'importance à ses yeux. Il nageait superbement et me transmit son don. De manière naturelle, et dans presque tout ce qu'il fait, mon frère Morgan est meilleur que moi. C'est un très bon coureur, un excellent combattant, un tireur d'élite, et il est doté d'un formidable sens de l'orientation sur terre comme en mer. Il survole toujours les épreuves des concours qu'il passe tandis que, pour ma part, je dois bûcher jusqu'au dernier jour, réviser, arriver le premier à l'entraînement et repartir le dernier. Morgan, lui, n'a pas besoin de faire d'effort.

Il a été élu par ses pairs « homme d'honneur » après ses classes SEAL BUD/S[6]. Je savais qu'il le serait avant même qu'il ait commencé sa formation. Il n'y a qu'une seule discipline dans laquelle il est incapable de me battre, je suis plus rapide que lui dans l'eau, et j'ai encore l'avantage sur lui sous l'eau. Il le sait, même s'il ne veut pas toujours l'admettre.

Il y avait un très grand lac à côté de chez nous, et c'est là que mon père nous entraînait. Nous passions tous nos longs étés texans sur place, à nager, à plonger, à nous entraîner et à nous affronter. Nous étions comme des poissons dans l'eau, et c'est ce que voulait mon père.

Il passa des mois à nous apprendre à plonger, à nager en profondeur, tout d'abord de manière naturelle, puis ensuite avec du matériel de plongée. Nous étions bons, et les gens nous payaient pour retrouver des clés ou des objets de valeur qu'ils avaient laissés

tomber dans l'eau. Bien entendu, mon père trouvait cela un peu trop facile et nous n'étions payés que si nous retrouvions l'objet en question.

Durant cette période, nous eûmes quelques démêlés avec des alligators de passage, mais l'un de mes grands amis texans, Tray Baker, nous montra comment nous comporter avec eux. Je luttai un jour avec l'un d'eux et fus plutôt soulagé quand l'animal, estimant sans doute qu'il en avait assez, mit le cap sur des eaux plus calmes. Mais depuis ce jour-là, mon frère adore lutter avec des alligators, juste pour le plaisir. Bien sûr, il est à moitié fou. Il nous arrive encore de prendre un de ces vieux bateaux à fond plat pour aller pêcher dans le lac, et l'un de ces gros vieux alligators vient parfois glisser le long de la coque.

Morgan jauge alors la bête d'un seul coup d'œil – « les narines à 20 ou 25 centimètres des yeux, il doit faire 2,50 mètres ou 3 mètres ». Il plonge à l'horizontale, se retrouve juste en face de l'alligator, lui emprisonne les mâchoires puis le retourne et lui grimpe dessus sans lui laisser desserrer les dents, et s'amuse de la panique éprouvée par cette bête des profondeurs.

Au bout de quelques minutes, les deux se lassent, et Morgan abandonne. J'estime qu'il s'agit là du moment le plus dangereux, mais je n'ai jamais vu aucun alligator vouloir remettre ça avec Morgan. Ils se contentent en général de faire demi-tour et d'aller ailleurs. Morgan n'a fait à ce jour qu'une seule erreur de jugement, et l'on peut encore voir sur sa main les traces de morsure laissées par les dents d'un alligator.

Vous savez, je pense que notre père a toujours voulu que nous devenions des Navy SEAL. Il nous parlait tout le temps de ces guerriers d'élite, de ce qu'ils faisaient et de ce qu'ils représentaient. À l'entendre, ils étaient tout ce que l'homme américain a de meilleur – le courage, le patriotisme, la force, la volonté, le refus d'accepter la défaite, l'intelligence, une expertise dans tout ce qu'ils entreprennent. Durant toute notre jeunesse, il nous parla de ces gars. Je suppose qu'au fil des ans, cela finit par nous rentrer dans le crâne. Car c'est ce que nous devînmes tous les deux, Morgan et moi.

J'avais environ douze ans quand j'acquis la certitude absolue que je voulais devenir un Navy SEAL. Et j'en savais beaucoup plus sur la

question que la plupart des gamins de mon âge. J'avais assimilé la brutalité de l'entraînement qui serait imposé, le niveau de forme physique qui nous serait demandé et l'impératif d'être à l'aise dans l'eau. Je pensais pouvoir me débrouiller. Mon père nous avait également parlé de l'importance d'être un bon tireur, et cela aussi je le maîtrisais.

Les SEAL ont besoin de se sentir comme chez eux dans des terrains difficiles, ou même de survivre en pleine jungle si nécessaire. Nous avions déjà des compétences dans ce domaine. Depuis l'âge de douze ans, Morgan et moi étions comme deux animaux sauvages à l'aise dans les grands espaces, autonomes avec une canne à pêche et une carabine, tout à fait capables de vivre des ressources de la terre.

Mais au plus profond de moi, je sentais qu'il fallait autre chose pour intégrer ces équipes de combattants parmi les meilleurs au monde. C'était un niveau de forme et de force physique qui ne pouvait être atteint qu'à condition de le rechercher activement. Rien n'arrive tout seul. Il faut toujours se battre.

Dans notre coin du Texas vivent de nombreux membres des forces spéciales, qui le sont encore ou qui l'ont été – des hommes discrets, au mental d'acier, pour la plupart des héros inconnus et anonymes au-delà de leur cercle familial. Mais ils ne servent pas au sein des forces armées américaines pour rechercher la reconnaissance ou la gloire.

Ils servent parce que, au fond de leur âme de granit, ils éprouvent un léger frisson en voyant la bannière étoilée flotter dans le vent au-dessus d'une place d'armes. Les poils de leur nuque se dressent lorsqu'ils entendent l'hymne national des États-Unis et, quand le président avance au rythme de l'hymne *Hail to the Chief*, ils ressentent tous la solennité du moment – pour notre président, pour le pays, et pour ce que celui-ci symbolise aux yeux du monde et de tous ces gens qui n'auraient jamais pu s'en sortir sans l'Amérique.

Ces hommes des forces spéciales ont eu d'autres options dans leur vie, des voies plus faciles qu'ils auraient pu emprunter. Mais ils ont choisi le chemin le plus difficile, cette chaussée étroite que délaissent les patriotes du dimanche. Ils ont choisi la voie du vrai patriote, celle qui pourrait exiger d'eux qu'ils sacrifient leur vie aux États-Unis

d'Amérique. Celle qui n'est accessible qu'aux hommes qui veulent servir leur pays au point que tout le reste leur semble accessoire.

Ce n'est probablement pas très en vogue dans notre monde moderne obsédé par la célébrité, mais les hommes des forces spéciales se fichent également de cela. Je suppose qu'il faut les connaître pour les comprendre. Et même ainsi ce n'est pas évident, car la plupart d'entre eux sont réservés, plutôt taciturnes, et les amener à prononcer quelques mots flatteurs sur eux-mêmes est pour ainsi dire impossible. Ils sont bien sûr conscients de leur chemin de croix, car ils ont juré de défendre ce pays et de combattre pour lui. Et lorsque l'appel du tambour retentit, ils viennent se battre.

Et à ce moment-là, par centaines, leurs proches éprouvent sans doute un pincement au cœur. Les gars le savent bien, mais leur sens du devoir et de l'engagement est plus fort que n'importe quel pincement au cœur et ces guerriers hautement qualifiés ramassent leurs armes pour s'en aller exécuter les ordres de leur commandant en chef.

Le général Douglas MacArthur avait un jour prévenu les élèves officiers de West Point que s'ils devaient un jour devenir les premiers à faillir à la Longue Ligne Grise[7], alors « un million de fantômes vêtus d'uniformes gris-vert, gris argent ou kaki se relèveraient de leurs tombes surmontées d'une croix blanche pour tonner ces mots magiques : *Devoir, Honneur et Patrie* ». Nul besoin de fantômes pour les Navy SEAL. Ces mots sont gravés dans nos cœurs.

Et de nombreux hommes de cette trempe, qui habitaient dans notre coin du Texas, étaient prêts à donner de leur temps, sans rien recevoir en contrepartie, pour montrer à des gamins ce qu'il fallait faire pour devenir un SEAL, un Ranger ou un Béret vert. Celui que nous connaissions tous était un ancien sergent des Bérets verts qui vivait à proximité. Il s'appelait Billy Shelton, et, s'il tombe un jour sur ces quelques lignes, il mourra sans doute d'embarras en se voyant ainsi cité en exemple.

Billy est allé au Vietnam avec les Bérets verts, au sein desquels il a effectué une brillante carrière militaire, avant d'intégrer une équipe SWAT. C'est l'un des hommes les plus durs que j'aie jamais connus, et un après-midi, juste avant que je ne fête mon quinzième anniversaire, je pris mon courage à deux mains et j'allai le voir chez

lui pour lui demander s'il accepterait de m'entraîner afin que je devienne un Navy SEAL. Je me rappelle qu'il était en train de prendre son repas et qu'il apparut à la porte en mâchant sa bouchée. C'était un homme à la stature de taureau, aux muscles d'acier, au teint clair, sans un gramme de graisse. À mes yeux, il avait assez de force pour étrangler un rhinocéros.

Je lui fis ma demande d'une voix hésitante. Il se contenta de me regarder de haut en bas, puis lâcha : « Même endroit, demain après-midi, 16 heures » et me claqua la porte au nez. J'étais un peu jeune à l'époque, mais la phrase que j'avais alors en tête devait être du genre : « Vous ne vous foutez pas de ma gueule, j'espère ? »

Bientôt, tout le monde dans le coin sut que Billy entraînait un groupe de gamins en vue de leur faire intégrer les forces spéciales. Et lorsqu'il nous faisait courir derrière lui dans la rue, quelques conducteurs nous dépassaient en klaxonnant et en nous prodiguant des encouragements.

Il n'en tenait jamais compte et ne faisait preuve d'aucune clémence. Dans le cadre de notre programme d'entraînement, nous fûmes amenés à courir avec des parpaings de béton sur les épaules. Puis, quand Billy eut estimé que nous étions assez costauds, nous accélérâmes encore notre rythme, mais en courant cette fois avec d'énormes pneus de caoutchouc qui donnaient l'impression d'avoir servi à la navette spatiale ou tout au moins à cet énorme tracteur garé à côté de chez nous.

Billy ne donnait pas des cours d'éducation physique ; il supervisait un véritable programme d'entraînement Navy SEAL pour adolescents. Au cours de toutes ces années, il nous traîna en salle de gym pour soulever des poids ou nous torturer sur le rameur, et il nous fit avaler un nombre incalculable de kilomètres sur les routes avant de nous libérer chaque fois en sueur, épuisés, vidés.

Il nous terrifiait, Morgan et moi. Je faisais des cauchemars lorsque nous devions le voir le lendemain matin, car il nous dirigeait d'une main de fer, sans se préoccuper de notre extrême jeunesse. Nous étions une douzaine de gamins, tous adolescents.

« Je vais vous briser mentalement et physiquement, nous hurlait-il. Je vais vous casser, vous m'entendez ? Puis je vais vous reconstruire entièrement, je vais vous transformer en une véritable

unité de combat – pour que votre esprit et votre corps ne fassent plus qu'un. Vous m'avez compris ? Je vais vous faire souffrir comme vous n'avez encore jamais souffert ! »

Ce jour-là, la moitié de notre groupe s'enfuit en courant plutôt que de continuer à affronter ce bulldog, cet ancien quart arrière de l'équipe de football de l'université de Texas Tech qui courait comme un trente-huit tonnes descendant une pente à pleine vitesse. Il avait le soutien d'un lycée du coin, qui l'autorisait à utiliser gratuitement son gymnase pour former les futures forces spéciales de cette partie du monde.

« Je ne suis pas votre ami, avait-il l'habitude de hurler. Pas ici, pas dans ce gymnase. Je suis là pour vous préparer – vous former, vous entraîner, vous qualifier pour les SEAL, les Bérets verts ou les Rangers. Personne ne me donne le moindre centime pour faire ce boulot. Et c'est pour cela que vous allez faire ce que je vous dis, histoire de ne pas me faire perdre mon temps. Parce que si l'un d'entre vous échoue aux sélections dans les forces spéciales, ce ne sera pas en raison de ses insuffisances. Cela voudra dire que j'ai échoué, et vous pouvez être certain que ça n'arrivera pas. Avec moi, l'échec n'est pas envisageable. Je vais tous vous préparer comme il faut. Chacun d'entre vous. C'est bien compris ? »

Il nous faisait courir sur des parcours de 20 kilomètres avec nos parpaings de béton sur les épaules, jusqu'à ce que nous soyons au bord de l'évanouissement, la nuque en sang à cause du frottement de la pierre. Et il ne nous quittait jamais des yeux, ne tolérait aucun accès de faiblesse ou manque de concentration. Il nous contraignait à aller jusqu'où il voulait, jusqu'à nos limites. À chaque fois.

C'est ainsi que je développai ma force, que j'acquis les bases et que j'appris le credo des SEAL, la nécessité d'une parfaite condition physique. Billy était extrêmement fier de ce qu'il accomplissait, fier de transmettre son savoir.

Il demandait en échange une soumission complète à la cause, la discipline d'un guerrier samouraï et des poumons pareils à une cornemuse. Il était absolument impitoyable et il nous aimait vraiment bien, Morgan et moi, deux des six rescapés seulement de cet entraînement.

Un jour, après être rentré d'une opération en Irak et avoir profité pendant quelques semaines de la délicieuse cuisine de ma mère, j'étais allé lui rendre visite. Il m'avait aussitôt renvoyé au gymnase !

« Tu n'es qu'une grosse loque obèse et pitoyable qui ferait la honte de n'importe quel SEAL et je ne supporte pas de te voir ainsi !, m'avait-il crié. Disparais hors de ma vue ! » Bon Dieu ! Je fichai le camp aussitôt, je dévalai ses escaliers au pas de course et je n'osai pas retourner le voir avant d'avoir perdu 4 kg. Par ici, personne ne prenait à la légère ce que pensait Billy Shelton.

Il me restait encore à acquérir une autre qualification dont j'allais avoir besoin. Aucun Navy SEAL ne peut opérer sans un excellent niveau d'entraînement en combat à mains nues. Billy m'assura que je devais suivre des cours d'arts martiaux dès que possible. Je cherchai donc un professeur avec lequel travailler. Durant toutes mes années de collège, de lycée et d'université, je ne cessai de pratiquer et de me perfectionner en arts martiaux plutôt que de m'impliquer dans d'autres sports. Et j'atteignis tous mes objectifs.

Morgan estime que je ne connais pas ma propre force et qu'il est préférable de ne pas m'affronter.

Quelle que soit la manière de considérer les choses, j'avais en tout cas une longueur d'avance pour les épreuves de sélection des SEAL. J'y avais été sensibilisé très tôt et j'avais bénéficié du soutien de deux appuis de taille : mon père et Billy Shelton. Tout ce que j'avais appris en dehors des salles de classe, depuis mes plus jeunes années, paraissait m'avoir poussé vers Coronado. En tout cas, c'est ce qui m'apparaît quand je regarde derrière moi.

Tout le monde comprend les raisons pour lesquelles le taux d'échec est élevé pour ceux qui se présentent aux épreuves de sélection des SEAL. Et quand je repense à tout ce que j'ai enduré au cours des années qui précédèrent ma sélection, je n'arrive pas à imaginer ce qu'ont dû ressentir les gars qui n'avaient bénéficié jusque-là d'aucun entraînement spécifique. Morgan et moi avions été préparés pour devenir des SEAL, pour autant ce ne fut jamais facile. L'entraînement est d'une brutalité sans nom, le programme d'instruction physique est plus dur et plus intransigeant que dans n'importe quelle autre démocratie au monde. Les épreuves de

sélection sont perspicaces et difficiles. Les équipes SEAL n'acceptent strictement rien qui ne réponde pas aux normes les plus élevées.

Et par-dessus tout cela, plus important encore peut-être, votre personnalité est décortiquée à chaque instant ; les instructeurs, les enseignants, les sous-officiers et les officiers cherchent en permanence à mettre le doigt sur vos défauts, à détecter les faiblesses qui pourraient un jour conduire à la compromission de votre équipe. Nous ne pouvons le supporter. Nous pouvons à peu près tout supporter, sauf la mise en danger d'une équipe.

Quand quelqu'un vous apprend qu'il fait partie d'une équipe SEAL, cela signifie qu'il a réussi toutes les épreuves, qu'il a été accepté par l'une des hiérarchies les plus dures de toute l'armée. Vous pouvez même lui adresser un signe de tête en gage de respect, car il est plus difficile de devenir un Navy SEAL que d'intégrer la faculté de droit de Harvard. C'est différent, bien sûr, mais c'est plus difficile.

Quand quelqu'un vous apprend qu'il fait partie d'une équipe SEAL, vous savez que vous vous trouvez en présence d'un animal particulier. En ce qui me concerne, je suis juste né un jour de chance et j'ai réussi à faire mon trou grâce au sens de l'effort que m'avait légué mon père. Mais les autres sont comme les dieux des forces armées américaines. En terre étrangère, ils servent leur nation comme prévu, corvéables à merci, en général sans bénéficier de la moindre reconnaissance.

Ils n'agiraient de toute manière pas autrement, car ils n'imagineraient pas d'autres manières de faire. Les accolades leur glissent dessus, ils se tiennent à l'écart des projecteurs, mais ils finissent toujours par obtenir une récompense plus précieuse que toutes les autres – lorsqu'ils ont fini de combattre, ils savent parfaitement ce qu'ils valent et qui ils sont. C'est assez rare. Et cela, personne ne peut l'acheter.

Dans le C-130 qui survolait maintenant les étendues arides au sud du désert du Regestan, les dieux des forces armées américaines avec lesquels je voyageais étaient endormis, à l'exception de Shane, le dieu des plages, qui vibrait toujours au son de sa musique.

Quelque part dans l'obscurité, sur notre tribord, se trouvait la ville pakistanaise de Quetta, qui avait eu son importance du temps de l'administration britannique. Il s'y trouvait alors un important collège militaire et le vicomte maréchal Montgomery, qui serait plus tard le vainqueur de la bataille d'El Alamein, y avait enseigné pendant trois ans au milieu des années 1930. Ce qui prouve, je suppose, que je suis aussi friand d'anecdotes militaires que de bons mots.

Nous restâmes cependant du côté gauche de la frontière, côté Afghanistan, et nous poursuivîmes notre vol au-dessus du versant ouest de la grande chaîne de montagnes de l'Hindu Kuch. Son sommet le plus méridional, le plus proche du désert, culmine à 3 352 mètres. Après, cette chaîne ne fait que grimper de manière assez raide, et c'est vers ces hauteurs que nous nous dirigions.

Bien plus bas au-dessous de nous se trouvait la ville de Kandahar, qui, quelques semaines plus tard, le 1er juin 2005, fut le théâtre de l'une des plus terribles attaques de la part des talibans cette année-là. L'un de leurs kamikazes se fit exploser dans la plus grande mosquée de la ville, tuant vingt personnes. Cette tragédie, qui se déroula en plein centre-ville, coûta la vie au chef de la sécurité de Kaboul, qui se trouvait dans la mosquée pour assister aux funérailles d'un religieux anti-talibans assassiné trois jours plus tôt par deux inconnus à moto.

Je pense que le chef Healy et moi-même étions particulièrement conscients des dangers encourus dans ce pays déchiré par les conflits. Et nous avions également conscience de l'importance de nos prochaines missions, qui consistait à mettre un frein à l'arrivée croissante des recrues talibans affluant par les hauts cols de l'Hindu Kuch et capturer leurs chefs à des fins d'interrogatoire.

Ce voyage de sept heures depuis Bahreïn nous semblait interminable, et nous étions encore à plus d'une heure de Kaboul, à nous traîner bien au-dessus des frontières traîtresses qui conduisaient jusqu'à l'ancienne passe de Khyber et après cela jusqu'aux sommets et aux cols du nord de l'Hindu Kuch. Ensuite, les montagnes se déportaient vers le Tadjikistan et la Chine, pour se transformer alors en contreforts occidentaux de l'Himalaya.

J'étais occupé à lire mon guide de voyage, à intégrer et à digérer les données à la manière d'un détective dans un roman d'Agatha

Christie. Chaman et Zhob constituaient deux points d'entrée des talibans et des recrues d'Al-Qaida qui fuyaient les bombardements américains ou leurs troupes au sol. Ils traversaient les montagnes par des passes situées à plus de 3 300 mètres d'altitude et allaient chercher de l'aide auprès de chefs de clans du Balouchistan mécontents des interventions du Pakistan, de l'Afghanistan, de la Grande-Bretagne, de l'Iran, des États-Unis, de la Russie et de tous ceux qui se mêlaient de leurs affaires.

Notre future zone d'intervention se trouvait bien plus au nord, et je passai les dernières heures de notre trajet à essayer de rassembler quelques informations. Mais ce n'était pas évident. Le problème, c'est qu'il ne se passait pas grand-chose dans ces montagnes sauvages, où il n'y avait guère de petites villes, seulement quelques villages. D'une certaine manière, c'en était presque comique. Il ne s'y passait presque rien, et pourtant, d'un autre côté, le monde entier dépendait de ce qui se déroulait là : complots, intrigues, conjurations, terrorisme, conspirations incessantes pour attaquer l'Occident, et surtout les États-Unis.

Des cellules de combattants talibans y attendaient la première opportunité pour attaquer le gouvernement afghan. Il y avait également une multitude de fanatiques d'Al-Qaida qui grouillait autour d'un leader que personne n'avait pour ainsi dire vu depuis des années. Les talibans voulaient reprendre le pouvoir en Afghanistan ; la bande de Ben Laden souhaitait la mort et la destruction des citoyens américains, en uniforme ou en civil. Quel que soit le bout de la lorgnette par lequel on les observait, ils représentaient un sacré cauchemar qui ne faisait qu'empirer. Raison pour laquelle on nous avait envoyés là-bas.

Durant les semaines qui avaient précédé notre arrivée, de nombreuses éruptions de violence avaient confirmé les craintes de chacun, à savoir que les talibans, généralement haïs, avaient à nouveau le vent en poupe et qu'ils représentaient une menace sérieuse pour le nouveau gouvernement afghan. Même avec le soutien de trente mille soldats de l'armée américaine ou des troupes de l'Otan, le président Hamid Karzaï devait se battre pour asseoir l'autorité centrale ailleurs qu'à Kaboul.

Quelques semaines plus tôt, en février, les talibans avaient tout simplement annoncé qu'ils amplifieraient leurs attaques contre le

gouvernement dès que les conditions météorologiques le permettraient. Et dès que ce fut le cas, ils lancèrent une série d'attaques – fusillades, attentats à la bombe – dirigés contre des officiels locaux ou des membres du clergé pro-gouvernementaux. Au sud et à l'est, ils commencèrent à tendre des embuscades aux soldats américains.

C'est un mot étrange, « taliban ». Tout le monde l'a entendu, comme les mots « insurgé », « sunnite », « ayatollah » ou « Taiwan ». Mais que signifie réellement « taliban » ? J'ai enduré avec eux ce que vous pourriez décrire comme un tête-à-tête avec les plus effroyables gars sur terre et je me suis pas mal documenté. Les faits sont conformes à la réalité. Ces types sont démoniaques, de véritables fanatiques religieux, des meurtriers en puissance, tous armés d'une AK-47 et assoiffés de sang. Là-dessus, vous pouvez me croire.

Les talibans ont émergé vers 1994. L'un de leurs premiers chefs était le mollah d'un village, le mollah Mohammed Omar, un homme dur qui avait perdu son œil droit en combattant les forces d'occupation soviétiques dans les années 1980. Au milieu des années 1990, les cibles prioritaires des talibans en Afghanistan – avant que je n'arrive – étaient les chefs de guerre tribaux qui leur étaient opposés et qui, primo, avaient formé les moudjahidins et, deuxio, chassé les Soviétiques en dehors du pays.

Les talibans firent alors deux promesses qu'ils comptaient mettre en œuvre une fois au pouvoir : restaurer la paix et la sécurité et renforcer la charia – la loi islamique. Les Afghans, qui s'étaient lassés des excès des moudjahidins et de leurs querelles intestines, accueillirent favorablement les talibans, qui commencèrent par obtenir de bons résultats en luttant contre la corruption, en mettant un frein au banditisme et en rendant les routes plus sûres de manière à permettre l'essor du commerce. Les effets se firent ressentir dans toutes les zones qui passaient sous leur contrôle.

Ils débutèrent leurs opérations dans la ville de Kandahar, au sud-ouest, et les élargirent rapidement au reste du pays. Ils s'emparèrent de la province d'Hérat, le long de la frontière iranienne, en septembre 1995. Et, une année plus tard, leur armée captura Kaboul, la capitale afghane, et renversa le régime du président Burhanuddin

Rabbani et son ministre de la Défense, Ahmed Shah Massoud. En 1998, ils contrôlaient près de 90 % du pays.

Cependant, arrivés au pouvoir, les talibans révélèrent leur vrai visage. Ils mirent en place l'une des administrations les plus autoritaires de la planète et ne tolérèrent aucune opposition à leur ligne politique. D'anciens châtiments islamiques, tels que des exécutions publiques pour les meurtriers ou des amputations de la main pour les voleurs, furent rapidement remis en vigueur. Je n'ose même pas imaginer ce à quoi pouvait s'attendre un violeur ou une femme adultère.

La télévision, la musique, les sports et le cinéma furent interdits, considérés comme des frivolités par les talibans. Ils interdirent aux fillettes âgées de plus de dix ans d'aller à l'école et ordonnèrent aux femmes qui travaillaient de rester chez elles. Les hommes durent se laisser pousser la barbe, les femmes eurent l'obligation de revêtir la burqa. Ces exigences religieuses procurèrent une notoriété universelle aux talibans, qui s'acharnaient à restaurer des pratiques du Moyen Âge au sein d'une nation qui aspirait à entrer dans le XXIe siècle. Leur politique des droits de l'homme révoltante les amena à entrer en conflit avec la communauté internationale.

Mais ce fut autre chose qui les conduisit à leur perte – le rôle qu'ils jouèrent dans l'asile offert à Oussama Ben Laden et à son mouvement, Al-Qaida. En août 1998, des musulmans fanatiques firent exploser des bombes devant les ambassades des États-Unis au Kenya et en Tanzanie, tuant deux cent vingt-cinq personnes. Washington imposa aussitôt un choix difficile aux talibans – expulser Ben Laden, considéré comme le responsable des attentats par le gouvernement des États-Unis, ou subir les conséquences de leur refus.

Les talibans refusèrent catégoriquement de se débarrasser de leur invité d'origine saoudienne, qui représentait une source importante de leur financement. Le président Bill Clinton ordonna alors le tir d'un missile sur le camp d'entraînement principal de Ben Laden, dans le sud de l'Afghanistan, mais celui-ci ne parvint pas à le tuer. Puis, en 1999, les États-Unis persuadèrent le conseil de sécurité des Nations unies d'imposer des sanctions au régime taliban d'Afghanistan. Deux ans plus tard, de nouvelles sanctions, encore

plus dures que les précédentes, furent mises en œuvre pour essayer d'inciter une fois encore les talibans à livrer Ben Laden.

Rien de tout cela ne fonctionna. Ni la politique de sanctions, ni le refus d'octroyer un siège à l'ONU à l'Afghanistan. Les talibans restèrent au pouvoir et continuèrent à protéger Oussama Ben Laden, mais leur isolement, politique et diplomatique, devint pour ainsi dire total.

Les talibans n'en démordirent pas pour autant. Ils se montrèrent fiers de leur isolement et décidèrent d'aller jusqu'au bout de leurs ambitions avec l'achèvement d'un régime encore plus fondamentaliste. Les malheureux citoyens afghans réalisèrent trop tard ce qu'ils avaient fait : confier leur pays tout entier à un groupe de cinglés barbus qui ne faisait rien d'autre que les plonger dans une véritable détresse humaine et qui contrôlait chacun de leurs mouvements en instaurant un cadre de lois draconiennes, brutales et répressives. Les talibans étaient si occupés par la nécessité d'asservir leurs citoyens qu'ils en oublièrent de les nourrir, et la famine frappa bientôt le pays. Plus d'un million d'Afghans fuirent le pays.

Tout cela, l'Occident le comprenait fort bien. Enfin, presque. Mais il fallut attendre un terrible choc, en mars 2001, pour provoquer un véritable scandale. Ce fut lorsque les talibans firent exploser deux statues monumentales du VI^{e} siècle, les Bouddhas de Bâmiyân, l'une haute de 55 mètres, l'autre de 36 mètres, sculptées dans une montagne au cœur de l'Afghanistan, à 230 kilomètres au nord de Kaboul. Dynamiter les pyramides de Gizeh n'aurait pas causé plus d'effroi.

Les statues avaient été sculptées directement dans le grès des falaises de Bâmiyân, une localité située sur l'ancienne route de la Soie – la route qui reliait les marchés de Chine et d'Asie centrale à ceux de l'Europe, du Proche-Orient et de l'Asie du Sud-Est. Il s'agissait également de l'un des sites les plus vénérés de la religion bouddhiste, dont l'histoire remontait au II^{e} siècle, et qui en d'autres temps avait abrité des centaines de moines et de nombreux monastères. Ces deux statues étaient jusqu'alors les deux plus grandes statues de bouddhas debout du monde.

Leur destruction sommaire par les maîtres talibans de l'Afghanistan provoqua des crises cardiaques chez tous les directeurs

ou administrateurs de musée à travers le monde. Les talibans venaient clairement de leur dire d'aller se faire voir. Ce n'étaient pas leurs statues, de toute manière. Ils songeaient par ailleurs à détruire toutes les statues d'Afghanistan, pour la seule et unique raison qu'elles n'étaient pas d'essence islamiste.

« Les Bouddhas de Bâmiyân ont été détruits conformément aux lois de la charia. Seul Allah le tout-puissant mérite d'être vénéré, rien ni personne d'autre. » C'est bon, vous avez compris le message ? Priez Allah et faites passer l'explosif.

La destruction des bouddhas conforta l'opinion mondiale dans le sentiment qu'il fallait faire quelque chose contre les maîtres de l'Afghanistan. Mais il fallut encore une nouvelle explosion pour provoquer des réactions brutales à leur encontre. Elle se déroula le 11 septembre de la même année et marqua le début de la fin pour les talibans et l'organisation Al-Qaida de Ben Laden.

Avant même que la poussière ne soit retombée à Manhattan, les États-Unis exigèrent des talibans qu'ils leur remettent Ben Laden, coupable d'avoir conçu cette attaque sur le sol américain. À nouveau, les talibans refusèrent, sans peut-être très bien réaliser que le nouveau président américain, George W. Bush, était une personnalité assez différente de celle de son prédécesseur, Bill Clinton.

Moins d'un mois plus tard, le 7 octobre, les Américains prirent la tête d'une petite coalition et lancèrent une offensive en Afghanistan qui ébranla cette partie du monde jusqu'à ses fondations. Les renseignements militaires américains avaient localisé tous les camps d'Al-Qaida dans les montagnes au nord-est du pays, et les militaires initièrent l'une des plus grandes campagnes de bombardements aériens de la guerre moderne.

Cela débuta par une salve de cinquante missiles de croisière tirés depuis des navires de guerre américains ou des sous-marins britanniques. Au même moment, bien après la tombée de la nuit, vingt-cinq chasseurs bombardiers décollèrent d'un porte-avions et quinze autres de bases terrestres pour détruire le système de défense aérien des talibans, leurs infrastructures de communication et les aéroports de Kaboul, de Jalalabad, de Kandahar et de Hérat. Les bombardiers américains pulvérisèrent les installations radar ainsi

que la tour de contrôle de Kandahar. Le mollah Omar résidait dans cette ville et un chasseur bombardier de la Navy réussit à larguer une bombe au beau milieu de sa cour, mais le salopard borgne réussit à s'en sortir vivant.

Les talibans, dont le quartier général était désormais la proie des flammes, possédaient des capacités de frappe aérienne plutôt insignifiantes, à peine quelques avions et quelques hélicoptères, et l'armée de l'air américaine leur régla rapidement leur compte à l'aide de quelques bombes à guidage laser.

Les chasseurs bombardiers de la Navy, qui décollèrent des porte-avions, ciblèrent les autres équipements militaires des talibans, les véhicules lourds, les chars et les dépôts de carburant. Entre-temps, des bombardiers B-l, B-2 et B-52 avaient décollé de leurs bases terrestres et les B-52 arrosèrent avec des dizaines de bombes de 2 tonnes les camps d'entraînement d'Al-Qaida situés dans la partie orientale de l'Afghanistan, au sommet des montagnes frontalières que nous irions bientôt visiter.

L'une des cibles prioritaires des États-Unis était la petite quantité de missiles sol-air et de missiles anti-aériens légers qui avaient été volés aux Soviétiques et aux moudjahidins. Ils étaient plutôt difficiles à localiser et de nombreux stocks avaient été transférés et cachés dans les montagnes par différents clans – cachés, malheureusement, pour un usage ultérieur.

Une heure après le début de ce bombardement nocturne, l'Alliance du Nord[8] ouvrit le feu avec une batterie de roquettes depuis une base aérienne située à une quarantaine de kilomètres au nord de Kaboul. Les tirs étaient dirigés contre les forces talibanes de la capitale. Cinq formidables explosions retentirent et la ville se retrouva plongée dans l'obscurité, privée de toute alimentation électrique.

Mais les États-Unis restaient concentrés sur leur véritable objectif, qui n'était autre que l'éradication d'Al-Qaida et de celui qui avait planifié l'infâme attaque contre les Twin Towers – le « Pearl Harbor du XXIe siècle », ainsi que l'avait qualifiée le président. Et cela impliquait un bombardement massif du sinistre réseau de cavernes et de tunnels souterrains qui traversait les montagnes où Ben Laden avait établi son quartier général.

Les missiles de croisière avaient préparé le terrain, mais il ne s'agissait que d'un début. Le véritable coup de massue qu'assénerait la seule superpuissance mondiale viendrait sous la forme d'une bombe gigantesque – la BLU-82B/C-130, connue sous le nom de « Dépose-commando » au Vietnam et aujourd'hui surnommée la « Faucheuse de marguerites ». Il s'agit d'une bombe conventionnelle de près de 7 tonnes, larguée à haute altitude à partir d'un MC-130 car elle est bien trop lourde pour pouvoir être larguée d'un chasseur bombardier.

C'est une arme incroyable. Elle avait autrefois servi à déblayer des aires d'atterrissage dans la jungle pour les hélicoptères. En Afghanistan, elle fut utilisée comme arme anti personnelle contre ceux qui se terraient dans des grottes inaccessibles. Son rayon létal est colossal, peut-être 300 mètres. Le bruit et la lueur de son explosion sont perceptibles à des kilomètres à la ronde. La BLU-82B est la plus grande bombe conventionnelle jamais construite, et, bien sûr, elle ne provoque aucune retombée radioactive. (Pour information, la bombe atomique larguée à Hiroshima était environ mille fois plus puissante.)

D'une manière générale, la Faucheuse de marguerites est extrêmement fiable et ne souffre d'aucun problème dû à la vitesse du vent ou aux variations de température. Sa méthode de détonation conventionnelle repose à la fois sur la combustion et la surpression. Il ne s'agit pas d'une arme incendiaire de type « Fuel Air Explosive », un système utilisé sur des bombes bien plus petites. La Faucheuse mesure plus de 3,50 mètres de longueur sur 1,20 mètre de largeur.

L'efficacité de la BLU-82B repose sur une visée précise de l'avion largueur, selon des coordonnées reçues depuis des radars terrestres ou les équipements de navigation embarqués. L'avion doit être parfaitement positionné avant le compte à rebours final et le largage ultérieur. Le navigateur doit procéder à des calculs balistiques extrêmement poussés, ainsi que déterminer de manière très précise la vitesse du vent.

L'effet de souffle massif de la bombe justifie qu'elle ne puisse être larguée à une altitude inférieure à moins de 6 000 pieds. Sa charge explosive, qui contient près de 6 tonnes d'explosifs GSX peu coûteux (un « aqua gel » constitué de nitrate d'ammonium, de poudre d'aluminium et de polystyrène) est mise à feu par une tige fusible

d'un mètre située sur le nez de la bombe, laquelle lui permet d'exploser au-dessus du sol sans creuser de cratère trop important. L'effet de souffle se propage alors tout autour du point d'impact, en produisant une pression de près de 400 kg par centimètre carré. D'où le surnom de « Faucheuse de marguerites ».

Les États-Unis n'ont jamais indiqué combien d'engins de ce type avaient été largués sur les blanches montagnes de Tora Bora, où étaient situés les camps d'entraînement d'Al-Qaida. Mais il y en eut au moins quatre, peut-être sept. La première, selon une annonce officielle faite par le Pentagone, fut larguée après que Ben Laden eut fait l'objet d'un contact visuel. Il est difficile d'imaginer les terribles conséquences que l'effet de souffle dut provoquer dans les grottes d'où le haut commandement et les chefs d'Al-Qaida opéraient. L'effet aurait été dévastateur s'ils s'étaient trouvés au milieu d'un champ, alors dans une grotte ! Cet engin doit avoir pulvérisé des centaines d'ennemis d'un coup.

Les États-Unis marquèrent véritablement des points contre les talibans en écrasant leur bastion de la province de Kunduz, au nord du pays, en les chassant de la plaine de Shomali au nord de Kaboul et en arrosant de bombes leurs positions tout autour de la base aérienne de Bagram, là où, quatre ans plus tard, devait atterrir notre C-130.

À l'automne 2001, la plupart des talibans ou des fidèles d'Al-Qaida fuirent l'offensive américaine ou déposèrent les armes. Au cours des années qui suivirent, ils se dispersèrent de l'autre côté de la frontière pakistanaise, puis se rassemblèrent et préparèrent leur contre-offensive pour reprendre l'Afghanistan.

Aussi résistants que du bois d'hickory, ils avaient non seulement survécu aux bombardements américains et à l'avancée de l'Alliance du Nord, mais ils étaient également passés au travers des mailles de la plus grande chasse à l'homme de l'histoire militaire organisée par des États-Unis qui, frustrés, étaient décidés à retourner chaque centimètre carré du pays pour mettre la main sur Ben Laden, le mollah Omar et tous leurs acolytes. J'imagine que le penchant des talibans à fuir comme des dératés toute opposition un peu trop forte et que leur fuite rapide vers les montagnes pakistanaises, de l'autre côté de la frontière, leur permirent de limiter leurs besoins ultérieurs en équipement ou en effectifs.

Cela leur offrit également un sursis. Et tandis qu'ils perdaient sans aucun doute possible un grand nombre de leurs fidèles après avoir vu de leurs propres yeux, et aux premières loges, ce que l'appareil militaire américain pouvait leur faire subir et continuerait à leur faire subir, ils bénéficièrent de plusieurs mois de répit pour commencer à recruter et à entraîner une nouvelle génération de partisans. Et à présent ils étaient de retour, organisés en groupes de combat efficaces, occupés à mener des actions de guérilla contre la coalition sous commandement américain, quatre ans seulement après avoir abandonné le pouvoir, connu l'exil et manqué de disparaître.

Tandis que nous nous préparions pour notre approche finale sur l'immense base aérienne américaine de Bagram, les talibans écumaient à nouveau la région, exécutaient des travailleurs humanitaires ou enlevaient des employés de sociétés étrangères. Certaines parties du pays, à l'est et au sud, avaient été officiellement déclarées dangereuses en raison d'attaques toujours plus audacieuses de la part des talibans. De nombreuses preuves existaient de l'élargissement de leur zone d'influence, de leur collaboration toujours plus étroite avec les membres d'Al-Qaida et de la conclusion de nouvelles alliances avec d'autres groupes d'insurgés ou des seigneurs de la guerre antigouvernementaux. C'était de cette façon qu'ils s'étaient emparés du pouvoir la dernière fois, en 1996, vous vous rappelez ?

À cette différence près qu'ils avaient cette fois-ci une ambition majeure avant de reprendre le pouvoir, qui consistait à déstabiliser les forces de la coalition et, en fin de compte, à les chasser hors d'Afghanistan pour toujours.

J'aurais dû prendre le temps de mentionner les Pachtouns, l'une des plus anciennes ethnies, forte de quarante-deux millions de membres. Vingt-huit millions d'entre eux vivent au Pakistan et douze millions cinq cent mille en Afghanistan, ce qui représente près de 42 % de toute la population du pays. Ils sont environ quatre-vingt-huit mille en Grande-Bretagne et quarante-quatre mille aux États-Unis.

En Afghanistan, ils vivent surtout dans les zones montagneuses du Nord-Est, mais sont également présents de manière assez importante à l'est et au sud. Il s'agit d'un peuple fier, qui adhère aux lois de l'islam et vit selon un code de l'honneur très strict, dans le

respect de règles et de lois connues sous le terme de *pachtounwali* qui leur ont permis de se préserver pendant plus de deux mille ans.

Ce sont également les soutiens essentiels des talibans. Leurs guerriers constituent l'ossature des forces talibanes et leurs familles les abritent dans leurs villages de montagne, les protègent et leur procurent des refuges dans des endroits qui sembleraient sans doute inaccessibles aux yeux des Occidentaux – ce qui n'inclut par les Navy SEAL, qui ont des yeux d'Occidentaux mais pour lesquels rien n'est inaccessible. Nous pouvons aller où nous voulons.

Il est relativement facile de voir pourquoi les Pachtouns et les talibans s'entendent bien. Les Pachtouns furent ceux qui refusèrent de céder devant l'armée soviétique. Ils se battirent. Au XIX^{e} siècle, ils combattirent les Anglais jusqu'à ce que ceux-ci déposent les armes et retournent au Pakistan. Trois cents ans plus tôt, ils avaient anéanti l'armée d'Akbar le Grand, le plus terrible des empereurs moghols.

Ces Pachtouns sont fiers de leur héritage militaire et cela vaut la peine de se rappeler que, durant les siècles d'affrontements brutaux et sauvages qui ravagèrent le Balouchistan, une période durant laquelle cette région ne fut jamais soumise, la moitié de la population était d'origine pachtoune.

Leur concept d'héritage ethnique est très strict. Il met en avant les liens du sang et s'appuie sur des lignées qui s'étendent sur plusieurs siècles, génération après génération. On n'intègre pas une tribu comme on pourrait devenir citoyen américain. Les tribus ne distribuent pas de permis de séjour ni de passeport. Soit vous en faites partie, soit vous n'en faites pas partie.

La langue, les traditions, les coutumes et la culture jouent un rôle, mais, je le répète, vous ne pouvez pas intégrer les Pachtouns. Et cela les conforte dans leur dignité d'airain et leur orgueil. Leurs villages ne sont peut-être pas les véritables bastions militaires que souhaiteraient voir les talibans, mais les Pachtouns ne se laissent pas intimider.

Ce sont les liens entre les uns et les autres qui régissent leur organisation, les liens mâles bien entendu. L'appartenance ethnique passe par le père, l'ancêtre mâle. Je crois comprendre qu'ils se contrefichent de la mère et de ses ancêtres. Les garçons héritent de tous les biens, et des terres en particulier.

Ils ont un proverbe très éloquent : « Moi contre mes frères ; mes frères et moi contre mes cousins ; mes cousins, mes frères et moi contre le reste du monde. » C'est ainsi qu'ils fonctionnent. Leur formation militaire limitée leur a permis, encore et encore, de résister à des envahisseurs bien plus sophistiqués qu'eux.

Leur code de l'honneur, le *pachtounwali*, exige beaucoup : l'hospitalité, la générosité, et l'obligation de venger la moindre insulte. La vie au sein des Pachtouns est exigeante – elle dépend du degré de respect de vos pairs, de vos proches et de vos alliés. Ce qui peut être dangereux. Seules les règles d'honneur empêchent une tribu de sombrer dans l'anarchie. Un Pachtoun n'hésitera pas à se battre, et même à tuer, pour éviter que le déshonneur ne s'abatte sur lui ou sa famille.

Et l'acte de tuer sème la confusion dans tout le système, car la mort doit être vengée ; les tueurs et leur famille vivent sous une menace permanente, ce qui met un frein à tout excès de violence. À en croire Charles Lindhorn, professeur d'anthropologie à l'université de Boston, le taux d'homicides au sein des tribus pachtounes est bien plus bas que n'importe quel taux d'homicides dans une quelconque zone urbaine des États-Unis. Je suis reconnaissant au professeur Charles Lindhorn de son enseignement sur le sujet.

Le dogme des talibans semble tout droit inspiré du manuel du parfait Pachtoun : les femmes ne sont que des utérus destinés à assurer la descendance mâle, la source de l'honneur tribal et de sa continuité. Leur sécurité et leur mode de vie vertueux sont l'unique garantie d'une pureté de la descendance. Cet isolement de la femme est connu sous le nom de *purdah*, une pratique conçue pour garder les femmes à l'intérieur du foyer, et pour leur inculquer un sentiment très fort de l'honneur.

Le *purdah* est un symbole d'appartenance. Le mari pourra aller combattre l'envahisseur tandis que son épouse gardera le foyer, goûtera l'amour et le respect de ses fils, en s'attendant à régner un jour en matriarche sur ses belles-filles et leurs enfants. Il s'agit là de la vision de la femme telle que les talibans la conçoivent. Je suppose qu'elle fonctionne plutôt bien dans les montagnes de l'Hindu Kuch, mais je ne suis pas sûr qu'elle soit très adaptée au centre-ville de Houston.

Bref, les terres pachtounes ont connu bon nombre de combats, principalement du fait d'envahisseurs étrangers, mais l'ancestral *pachtounwali* a toujours permis de les préserver. Leurs traditions d'hospitalité, sans doute leur plus grande qualité, intègrent le concept de *lokhay warkawal*. Ce qui signifie « offrir le gîte ». Il implique de protéger un individu, notamment dans l'hypothèse où la tribu serait plus faible que les ennemis de l'individu en question. Lorsqu'une tribu accepte le *lokhay*, elle entreprend de protéger et de sauver cet individu de ses ennemis, quel que soit le prix à payer.

Peut-être plus que n'importe quel autre visiteur occidental, j'ai des raisons de leur être éternellement reconnaissant de cette tradition.

Nous étions en phase d'approche de la gigantesque base aérienne américaine de Bagram. Tout le monde était réveillé, sept heures après avoir quitté Bahreïn. Il faisait jour et, dessous, enfin, nous pouvions distinguer les montagnes dont nous avions tant entendu parler et qui constitueraient notre zone d'opération durant les semaines suivantes.

Les sommets qui scintillaient dans le soleil levant étaient toujours enneigés. Et sous cette calotte neigeuse, nous devinions des pentes très escarpées. Nous étions trop haut encore pour distinguer les villages bâtis à mi-pente, mais nous savions qu'ils existaient et que nous nous y rendrions probablement dans un futur très proche.

L'immense tarmac de Bagram courait sur tout la longueur de la base, devant des centaines et des centaines de préfabriqués en bois, alignés les uns derrière les autres. Sur le terrain, nous pouvions voir quelques avions garés et de nombreux hélicoptères Chinook. Nous ne nous faisions pas trop de soucis sur ceux que nous aurions à côtoyer. Les SEAL sont toujours cantonnés ensemble, séparés des autres afin d'éviter d'éventuelles indiscrétions sur nos missions, classées confidentiel. Toutes nos missions sont bien sûr classées confidentiel, et nous ne commettons jamais d'indiscrétion, mais d'autres unités de l'armée pouvaient ne pas avoir été sensibilisées comme nous l'avions été et il était préférable de ne courir aucun risque.

Enfin nous y étions, dans cette République islamique d'Afghanistan, un pays de la taille du Texas, cadenassé de toutes parts, protégé par les murs granitiques des montagnes, déchiré par la

guerre depuis des années et des années, en guerre perpétuelle. Et, comme toujours, les seigneurs de la guerre locaux tentaient de chasser les envahisseurs. Nous autres. Alors que nous n'essayions même pas de les envahir, mais plutôt de prévenir un nouveau bain de sang intertribal et un nouveau changement de régime, d'une démocratie vers une dictature.

Bon Dieu. Le programme paraissait plutôt chargé, mais nous étions assez excités. C'était ce pour quoi nous avions signé. En réalité, nous étions impatients de descendre de l'appareil et de nous mettre au boulot. D'une certaine façon, ce serait assez simple. Il nous faudrait d'une manière ou d'une autre parvenir jusqu'à ces terribles passes montagnardes et mettre un frein à l'infiltration clandestine de guerriers anonymes qui traversaient la frontière, en silence, avec obstination, et étaient prêts à combattre à la première chute de turban.

Nous avions conscience de leurs antécédents et nous savions qu'ils pouvaient se déplacer très rapidement dans les montagnes. Ils avaient dominé ces pentes, ces grottes, ces cachettes pendant des siècles et les avaient transformées en forteresses imprenables pour les nouveaux venus.

Et ils avaient déjà affronté des SEAL en combat à découvert là-haut, car les SEAL étaient venus les premiers. Ces guerriers étaient prêts à nous recevoir, nous le savions. Mais, comme toutes les équipes opérationnelles des SEAL, nous avions la certitude d'être les meilleurs et nous pensions qu'il valait mieux pour ces salopards de talibans surveiller leurs arrières.

Danny, Shane, James, Axe, Mikey et moi. Nous étions là pour le boulot, parfaitement entraînés, armés jusqu'aux dents, prêts à renvoyer ces armées de talibans et de fanatiques d'Al-Qaida d'où ils étaient venus, prêts à capturer leurs chefs et à nous débarrasser de tous ceux qui représenteraient un danger. Et à restaurer l'ordre dans ces montagnes.

Je me trouvais à 13 000 kilomètres de chez moi, mais je pouvais communiquer par mail avec ma famille et mes proches. J'étais un peu léger côté confort, mais j'avais dans mon sac à dos un lecteur de DVD et un DVD de l'un de mes films préférés, *Le Comte de Monte-Cristo*, d'après un roman d'Alexandre Dumas père. Voir un homme

courageux, un homme solitaire et innocent, se battre contre des forces démoniaques irrésistibles dans un monde impitoyable m'avait toujours inspiré et réchauffé le cœur.

C'est mon truc. Le dos au mur. Ne jamais s'avouer vaincu. Le courage, les risques, une audace incomparable. Cependant je n'aurais jamais imaginé que mes propres problèmes refléteraient, même brièvement, ceux d'Edmond Dantès et que j'éprouverais un jour le sentiment de désespoir qu'il avait éprouvé au cours de ses années de solitude dans cette triste forteresse du Château d'If.

Et je n'aurais jamais cru non plus que ces mots inoubliables, qu'il avait tracés avec un silex sur les murs de la plus impitoyable des prisons, seraient un jour pour moi source d'espoir – un espoir désespéré, mais un espoir tout de même. Durant les heures les plus sombres et les plus périlleuses que je traversai, je songeai à ces mots, encore et encore, plus souvent que je n'aurais voulu l'admettre : « Dieu me rendra justice ».

3

Une école pour guerriers

Bien qu'il fît noir comme dans un four, il portait des lunettes de soleil à vision panoramique, à la monture d'un noir brillant. « La plupart d'entre vous ne seront plus là dans quelques mois, indiqua l'instructeur Reno. Et si vous ne commencez pas à travailler en équipe dès maintenant, il n'en restera bientôt plus aucun. »

Notre équipe de six SEAL venus de Bahreïn atterrit à Bagram, au nord-est de l'Afghanistan, peu après le lever du soleil. Mais, tandis que je réalise que je viens de consacrer deux chapitres entiers à l'importance de cet événement, à notre arrivée et au travail que nous allions accomplir au sein des meilleures troupes de montagne de l'armée américaine, il me vient à l'esprit que vous vous interrogez peut-être sur cette foutue tendance que nous avons à nous croire supérieurs à tout le monde, sur les raisons pour lesquelles nous dégageons une telle impression d'arrogance.

Ne voulant pas être tourmenté par votre scepticisme envers moi et mes camarades, et avant de poursuivre, je me propose de vous expliquer précisément pourquoi nous ressentons les choses ainsi. Il ne s'agit en aucune sorte d'une forme de consécration prématurée, et il serait absurde de définir cet état d'esprit comme la simple expression d'une confiance en soi. Cela reviendrait à affirmer que les eaux du Pacifique sont humides.

C'est une forme de lucidité plus grande, et je ne prétends pas cela pour paraître prétentieux. Certains affirment que seuls les gens très riches comprennent le niveau de différence qui les sépare des pauvres, et seuls les gens très brillants perçoivent les différences entre eux-mêmes et des gens moins évolués.

Eh bien, seuls ceux qui ont traversé les épreuves que nous avons traversées peuvent concevoir ce que nous avons de spécial. Même les autres au sein de l'armée comprennent ce qu'il nous a fallu donner pour gravir la pente qui mène à l'excellence dans le combat. Pour ma part, cela commença de manière fâcheuse. Au bout du chemin menant à notre ranch, avec ma mère en larmes qui refusait de quitter la maison pour me voir partir. Le 7 mars 1999. J'avais vingt-trois ans.

Dire que je ne faisais pas de grands progrès dans ma ville natale serait un euphémisme. La réputation que Morgan et moi avions acquise n'était pas pour nous rendre service. Il y avait toujours des gars qui se demandaient si nous étions de vrais durs. Je suppose que mon père considérait que ce n'était qu'une question de temps avant que l'un d'entre nous tombe sur un pugiliste plus vicieux que les autres qui nous blesserait, Morgan ou moi, ou finirait lui-même à l'hôpital. Je décidai donc de quitter la ville et d'intégrer les Navy SEAL. Morgan songea que c'était une idée formidable et il me présenta à l'officier recruteur d'une ville voisine, le quartier-maître première classe Beau Walsh. Il me conduisit jusqu'au centre de recrutement de Houston ; celui de la Navy.

Bien entendu, je leur expliquai tout de suite que je n'avais pas besoin de faire mes classes. J'avais déjà tout l'entraînement nécessaire. Oui, monsieur, il me suffit d'aller à Coronado, jouer directement dans la cour des grands. Parce que je suis un Navy SEAL déjà à moitié formé, vous comprenez.

Évidemment, ils m'envoyèrent plutôt faire mes classes. Je signai les papiers d'engagement et me préparai pour ma convocation, quelques jours plus tard. Lorsque je quittai le ranch, il n'y eut pas de cérémonie de départ, mais tout le monde était là, y compris Beau Walsh et Billy Shelton. Comme je l'ai indiqué un peu plus tôt, Maman s'était retranchée dans la maison, incapable d'assister au départ de son bébé. C'est-à-dire moi.

Je devais gagner le Centre de recrutement et d'entraînement de la Navy situé à Great Lakes, dans l'Illinois, à plus de 1 600 kilomètres de chez moi plein nord. Et je peux sincèrement affirmer que j'y passai les huit semaines les plus misérables de toute mon existence. Je n'avais jamais vu de neige et j'arrivai là-bas en pleine tempête de blizzard, la pire qu'eut connue le camp en onze ans. C'était comme envoyer un Zoulou au pôle Nord.

Le vent et la neige balayaient avec fureur la surface du lac Michigan avant de déferler en bourrasques terribles sur la côte ouest où nous étions situés, à une soixantaine de kilomètres au nord de Chicago. Juste au bord de l'eau. J'avais du mal à croire que l'on puisse souffrir à ce point dans ce froid glacial. Le gigantesque campement accueillait plusieurs centaines de jeunes recrues qui essayaient de passer du statut de civil à celui de matelot. C'était une métamorphose radicale, à la fois mentale et physique, et elle aurait été assez difficile déjà dans des conditions météorologiques normales. Mais dans cette neige, ce vent, cette glace… Bon sang ! Les mots me manquent.

Comme je n'avais jamais eu besoin de vêtements d'hiver, je n'en possédais aucun. Je me souviens avoir été particulièrement heureux lorsque la Navy procéda à la distribution du paquetage adéquat – d'épaisses chaussettes, des bottes, des pantalons bleu marine, des chemises, des pulls et des manteaux. Ils nous expliquèrent comment plier et ranger tout cela et faire notre lit au carré chaque matin. Sans perdre une minute, ils commencèrent aussitôt après l'entraînement physique – course à pied, musculation, marche, pas cadencé, et bien d'autres choses.

Je n'eus pas trop de difficultés dans l'ensemble, et je me débrouillai particulièrement bien aux épreuves de natation. Il fallait sauter dans l'eau les pieds en premier, flotter à la surface pendant cinq minutes, puis nager sur cinquante mètres selon la technique de son choix, j'aurais pu faire tout cela en dormant, d'autant qu'il n'y avait même pas à s'inquiéter de l'éventuelle présence d'alligators ou de mocassins d'eau.

Courir n'aurait pas été plus difficile que ça par une température décente, mais le campus était glacial et le vent qui venait du lac nous transperçait les os. Même un pingouin ne se serait pas senti à l'aise. Nous courions sur la neige, nous effectuions des marches dans la neige, et nous fîmes toutes nos classes dans la neige.

Au cours de cette première semaine, tandis que nous tâchions de ne pas mourir de froid, ils nous firent entrer dans le crâne trois mots qui ne m'ont plus jamais quitté depuis. « *Honneur, courage, sacrifice* », la devise de la marine des États-Unis, les valeurs cardinales qui devinrent aussitôt les idéaux de notre vie. Je me rappelle encore cet instructeur qui nous disait : « Ce que vous ferez

de cette expérience à Great Lakes vous définira plus tard en tant que personne. » Il avait raison. Je l'espère.

Durant la deuxième semaine, ils nous embrigadèrent dans le cours de confiance, conçu pour simuler des situations d'urgence à bord d'un navire de guerre de la Navy. Ils nous apprirent à être vifs, autonomes et, par-dessus tout, à prendre des décisions dont notre vie ou celles de nos camarades pourraient dépendre. L'expression « travail d'équipe » domine et influence chaque aspect de notre vie au sein de la Navy. Durant les classes, ils ne se contentaient pas de nous l'enseigner, ils nous endoctrinaient. « Travail d'équipe ». C'était la nouvelle force motrice qui devait mener nos vies.

La troisième semaine, ils nous firent monter à bord d'un vaisseau en cale sèche, dans lequel tout était conçu pour l'entraînement. Nous apprîmes le nom de quasiment toutes les pièces qui constituaient le navire. Ils nous enseignèrent les gestes de premiers soins, les signaux de communication de navire à navire avec des drapeaux (sémaphore). Nous passâmes également beaucoup de temps en classe, où nous nous concentrâmes sur les usages et les civilités à bord des navires, les lois régissant les conflits armés, les systèmes de communication embarqués, l'identification des avions et des navires et les qualifications de base d'un matelot.

Tout cela était entrecoupé d'épreuves physiques, de séances d'abdominaux, de pompes et de musculation. Rien de tout cela ne me contrariait beaucoup, mais l'épreuve de course à pied de 2,5 kilomètres par ce temps épouvantable serait venue à bout de la résistance d'un ours polaire. Ils nous avaient indiqué que quiconque échouerait pourrait toujours revenir et tenter à nouveau sa chance. Je me dis qu'il valait encore mieux courir pieds nus à travers l'Arctique plutôt que subir cette épreuve encore une fois. Je donnai tout ce que j'avais dans le ventre. Je réussis, Dieu merci.

Pour la quatrième semaine, nous eûmes l'occasion de manier pour la première fois quelques armes – notamment le fusil M 16. Je maîtrisai assez rapidement tout ce qu'il y avait à savoir dans ce cours, notamment sur le terrain de tir. Après cela, la Navy s'intéressa au parcours que chacun d'entre nous aimerait suivre au sein de la marine. Ce fut également quelque chose que je résolus assez rapidement. Les Navy SEAL. Et rien d'autre, d'accord ?

Les procédures de lutte contre l'incendie et de maîtrise des dommages à bord d'un navire firent l'objet de notre instruction suivante. Et nous apprîmes tous à éteindre des feux, à s'échapper de compartiments noyés dans la fumée, à ouvrir et à fermer des portes étanches, à utiliser des appareils respiratoires et à manier des lances à incendie. La dernière partie fut la pire – la salle de confiance. Vous entriez dedans avec votre classe et vous enfiliez un masque à gaz. Puis quelqu'un balançait une grenade lacrymogène dans la pièce et, les uns après les autres, nous devions enlever notre masque, le lancer dans un container et réciter à haute voix notre nom et notre numéro de sécurité sociale.

Toutes les recrues qui intègrent la Navy doivent se soumettre à cet exercice et, lorsqu'il est fini, les instructeurs vous annoncent que vous avez ce qu'il faut dans le ventre. Une place vous attend au sein de la Navy.

La dernière session s'intitule « Aux armes ». Différentes équipes sont confrontées à douze scénarios, qui ont tous fait l'objet d'un enseignement au cours des semaines précédentes. C'est à ce moment-là qu'ils notent les recrues, de manière individuelle ou par équipe. Une fois que vous en avez terminé, les instructeurs vous offrent une casquette de la Navy, qui signale au monde entier que vous êtes désormais un marin. Vous avez prouvé que vous faisiez partie de cette arme, que vous aviez les capacités nécessaires.

La semaine suivante, j'achevai mes classes dans mon tout nouvel uniforme. Je me rappelle m'être regardé dans le miroir, là, debout, et m'être à peine reconnu. Cela signifiait réellement quelque chose que d'aller au bout de cet entraînement ; je suppose qu'il s'agissait surtout d'un sentiment de fierté. Mais nous savions également qu'il y en avait beaucoup qui n'avaient pas été jusqu'au bout. Cela n'était pas pour nous déplaire, surtout pour quelqu'un comme moi, dont le principal exploit jusque-là avait consisté à expulser je ne sais quel cow-boy à moitié saoul du bar dans lequel je travaillais comme videur.

À l'issue de mes classes, je m'envolai immédiatement pour San Diego, puis pour Coronado Island et sa base navale. J'y allai tout seul, avec quelques semaines d'avance, et passai mon temps à préparer mes uniformes, mon matériel, ma chambre, et à essayer de récupérer quelques forces.

La plupart d'entre nous avaient pas mal souffert durant les classes en raison des conditions climatiques. Il avait été impossible de sortir courir à cause du blizzard et de la neige. Vous vous rappelez peut-être cet homme courageux qui partit au pôle Sud en compagnie de l'officier de la Royal Navy Robert Falcon Scott, en 1912. Le capitaine Oates. Il était persuadé de ralentir toute l'équipe en raison des engelures dont il souffrait. Une nuit, il rampa hors de l'abri en pleine tempête de neige et prononça ces mots immortels : « Je vais faire un tour dehors. Je ne sais pas quand je reviendrai. »

Ils ne retrouvèrent jamais son corps, et quant à moi je n'ai jamais oublié ces mots. On peut dire qu'il en avait, non ? Eh bien, sortir dehors à Great Lakes aurait été à peu près pareil, et presque aussi courageux. Mais, contrairement à ce valeureux capitaine, nous avions préféré rester près du radiateur.

Et maintenant, nous courions le long de la plage afin de reprendre du poil de la bête pour les deux semaines d'endoctrinement à venir. Il s'agit des deux semaines d'instruction connues sous le nom d'» Endoc », durant laquelle les SEAL vous préparent pour les légendaires cours de BUD/S. Ces derniers durent sept mois et sont beaucoup plus difficiles que les deux semaines d'Endoc. Mais, si vous ne passiez pas les deux premières semaines d'échauffement, alors vous n'alliez pas à Coronado, et de toute manière ils n'auraient pas voulu de vous.

La doctrine officielle de la Navy concernant l'Endoc stipule : « Il s'agit de préparer mentalement et physiquement le candidat SEAL et de l'adapter à l'environnement dans lequel il accomplira la formation BUD. » D'une manière générale, les instructeurs ne vous mettent pas la pression pendant l'Endoc. Vous ne faites que monter en puissance avant d'affronter l'épreuve du feu.

Elle n'en reste pas moins extrêmement difficile pour tout le monde, pour les officiers comme pour les engagés, tout le monde étant logé à la même enseigne. Le programme de formation des SEAL n'établit aucune distinction entre les officiers de la flotte et nous autres. Nous sommes tous dans le même bateau, et la première chose qu'ils nous inculquent à l'Endoc, c'est que nous vivrons et nous entraînerons toujours tous ensemble, en équipe. J'ai dit « inculquer » ? Pardon, je voulais dire « faire entrer dans le crâne avec un marteau piqueur ». Ils vous hurlent cette expression à

chaque instant : « Travail d'équipe ». « Travail d'équipe ». « Travail d'équipe »…

C'est aussi là que vous comprenez pour la première fois le concept de frère de nage, qui est quelque chose d'incontournable dans l'esprit SEAL. Vous travaillez en équipe avec votre frère de nage. Vous ne vous séparez jamais de lui, même pour aller aux toilettes. Si l'un de vous glisse du boudin d'un canot pneumatique et tombe dans l'océan glacé, l'autre le rejoint. Immédiatement. Dans la piscine, vous ne vous éloignez jamais l'un de l'autre de plus de la longueur d'un bras. Plus tard, vous pouvez être exclu de la formation BUD/S pour ne pas être resté suffisamment près de votre frère de nage.

Tout cela remonte aux vieilles traditions à toute épreuve des SEAL – nous n'abandonnons jamais un homme derrière nous, qu'il soit mort ou vivant. Aucun d'entre nous n'est jamais seul. Quels que soient les risques encourus par les vivants, quelle que soit la puissance de feu ennemie, les SEAL n'hésiteront pas à affronter la mort pour récupérer la dépouille d'un camarade tombé au combat. Ce précepte, qui a survécu depuis la création des SEAL, en 1962, est toujours d'actualité.

C'est vraiment quelque chose d'étrange, mais ce n'est pas fait pour soutenir les veuves ou les proches des disparus. C'est avant tout destiné aux SEAL qui combattent. Il n'y a rien de mieux que de rentrer chez soi, et c'est ce que souhaitons tous faire, vivant si possible. Mais chacun éprouve, à sa manière, un sentiment d'effroi à l'idée d'être tué et abandonné sur une terre étrangère, sans sépulture dans son pays, sans personne pour venir se recueillir sur sa tombe.

Je sais que cela peut paraître fou, mais c'est pourtant la vérité. Chacun de nous porte cette certitude dans son cœur : quoi qu'il arrive, je ne serai pas abandonné, on me ramènera chez moi. Chacun d'entre nous est prêt à donner tout ce qu'il a avec, en retour, cette seule exigence qui ne nous semble pas exagérée, d'autant plus que nous combattons, quasiment sans exception, en terre étrangère.

Le poète et soldat anglais Rupert Brooke, qui servit durant la Première Guerre mondiale, admettait que les Britanniques ne rapatrient pas les corps de leurs soldats morts. Et il l'avait exprimé d'une manière juste : « Si je devais mourir, ne retenez qu'une chose de moi / Qu'il y a un petit lopin de terre étrangère / Qui à jamais sera

terre d'Angleterre. » Il n'y a pas un seul Navy SEAL au monde qui ne comprenne ces quelques lignes et les raisons pour lesquelles Brooke les a écrites.

Il s'agit d'une promesse sacrée de notre commandement. C'est pourquoi elle nous est enfoncée dans le crâne dès notre premier jour à Coronado – vous ne resterez jamais tout seul. Jamais. Et vous ne laisserez jamais votre frère de nage tout seul.

Je souffris d'un revers accessoire au début de l'été, alors que je me trouvais dans la classe 226. Je réussis à tomber d'une hauteur d'environ 15 mètres en grimpant à la corde et je me fis vraiment très mal à la cuisse. L'instructeur se précipita vers moi et m'interrogea :

« Vous abandonnez ? »

— Négatif, répondis-je.

— Alors remontez tout de suite là-haut, aboya-t-il.

Je remontai aussitôt, retombai, mais, je ne sais trop comment, parvins à poursuivre l'exercice. Ma jambe me faisait souffrir le martyre, mais je continuai l'entraînement pendant deux semaines, jusqu'à ce que les toubibs m'annoncent que j'avais un fémur fracturé ! On me fournit aussitôt des béquilles, mais cela ne m'empêcha pas de continuer à clopiner le long de la plage et dans l'écume avec les autres. Entraînement en conditions de combat, pas vrai ?

Enfin, quand ma jambe fut guérie, je fus mis en attente, puis intégré en décembre à la classe BUD/S 228 pour la phase 2. Nous étions cantonnés dans des petits baraquements situés juste à l'arrière du broyeur BUD/S – en réalité une place goudronnée[9] où plusieurs générations d'instructeurs SEAL ont mis fin à des milliers de rêves et d'espoirs et conduit des hommes déterminés aux portes de la mort.

Ces instructeurs ont vu des hommes s'écrouler, d'autres échouer, ils les ont vus abandonner et les ont regardés faire en silence, le visage fermé. Non pas parce qu'ils étaient dénués de sentiment, mais parce que ce sont les autres qui les intéressaient, ceux qui ne craquaient pas et n'abandonnaient pas. Ceux qui auraient préféré mourir plutôt qu'abandonner. Ceux qui étaient enragés.

Ce n'était que le premier jour d'Endoc et ma petite chambre était située juste à côté des douches. En fait, « douches » sonne un peu

trop raffiné. Il s'agissait de douches, en effet, mais pas au sens contemporain du terme. Elles ressemblaient plutôt à une station de lavage pour voitures et nous étaient connues sous le terme d'» unités de décontamination ». Quelqu'un les mettait en marche vers quatre heures du matin et le sifflement de l'air comprimé et de l'eau glaciale sous pression se frayant un chemin dans la tuyauterie donnait l'impression que quelqu'un essayait d'étrangler une locomotive à vapeur.

Bon Dieu ! La première fois que j'entendis ce bruit, je crus que nous étions attaqués.

Mais je savais ce qu'il fallait faire : enfiler son maillot de bain UDT[10] en toile et prendre place sous les jets d'eau glacés d'une puissance incroyable. Nous haïssions tous ce moment, et nous continuâmes de l'avoir en horreur jusqu'au bout. Cette saloperie avait été conçue pour nous décaper et nous débarrasser du sable dont nous étions couverts lorsque nous revenions de la plage – et comme nous avions alors été plongés dans les eaux glaciales de l'océan Pacifique, le choc du jet d'eau en était légèrement atténué. Mais à quatre heures du matin ! Whaou ! C'était insupportable, et j'entends encore le sifflement et le grondement de l'eau à travers la tuyauterie.

Transis et mouillés, nous nous rendîmes ensuite jusqu'au bassin d'entraînement où nous roulâmes et rangeâmes la bâche qui le recouvrait. Puis, peu avant cinq heures du matin, dans l'obscurité la plus totale, nous nous alignâmes sur le broyeur et nous nous assîmes en nous emboîtant les uns dans les autres, ventre contre dos, le plus collés possible afin de conserver la chaleur de nos corps. Nous étions censés être cent quatre-vingts, mais, pour une raison mystérieuse, nous n'étions que cent soixante-quatre.

Nous avions désormais un chef de classe, le lieutenant David Ismay, diplômé de l'École navale et ancien boursier Rhodes[11], qui avait déjà passé deux ans en mer et était désormais un officier navigant expérimenté sur bâtiment de surface. David avait hâte de pouvoir accomplir le rêve de sa vie, devenir un SEAL. Il n'avait pas droit à l'erreur. Les officiers n'avaient droit de passer les épreuves BUD/S qu'une seule fois. Ils étaient censés savoir mieux que tout le

monde qu'ils n'avaient pas à faire perdre leur temps aux instructeurs s'ils n'étaient pas qualifiés.

Celui que nous attendions tous était notre superviseur – l'instructeur qui nous avait été assigné, celui qui nous entraînerait, nous torturerait, nous observerait et, si nécessaire, se débarrasserait de nous. Il s'agissait de l'instructeur Reno Alberto, une montagne de muscles de 1,68 mètre dont émanait une impression de discipline et d'intelligence. C'était un tyran impitoyable, cruel et implacable, mais nous apprîmes très vite à l'aimer pour deux raisons : il était d'une honnêteté scrupuleuse et il ne cherchait qu'à tirer le meilleur de nous-mêmes. Il se révélait un homme formidable lorsque vous lui donniez tout ce que vous aviez dans le ventre, mais si vous ne parveniez pas à lui montrer ce dont vous étiez vraiment capable, il aurait été capable de vous virer avant que vous ayez eu le temps d'aboyer « À vos ordres, chef ! ».

Il se pointa à cinq heures précises, et nous initiâmes le rituel que nous ne cesserions de respecter tout au long de l'entraînement. Voici comment cela se passait :

— À vos rangs !, criait le chef de classe.

— À vos rangs !, répétait en écho un grondement de cent soixante-quatre voix qui déchirait la nuit tandis que chacun bondissait pour se mettre debout et tâcher de former les rangs.

— In-structeur Ree-no !, lançait ensuite le chef de classe.

— *Hooyah*, instructeur Ree-no !, répondions-nous tous d'une seule voix en gueulant.

Vous feriez mieux de vous y habituer : *hooyah*. Nous ne disons pas « oui », ou « tout de suite », ou « merci beaucoup », ou « j'ai compris et je vais le faire ». Nous répondons simplement « *hooyah* ». C'est un truc de BUD/S dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Il y a tant d'explications possibles à cela que je ne prendrai pas le temps de m'y attarder. La seule chose à savoir, c'est que les recrues ne répondent pas autrement à l'instructeur, que ce soit pour le saluer ou pour accuser réception d'un ordre. *Hooyah*.

Pour une raison obscure, l'instructeur Reno était le seul que l'on appelait par son prénom. Tous les autres étaient appelés par leur nom de famille – instructeur Peterson, Matthews ou Henderson.

Seul Reno Alberto avait exigé de se faire saluer par son prénom. J'ai toujours trouvé que ce prénom lui allait bien.

Lorsqu'il s'avança sur le broyeur ce matin-là, nous sûmes tout de suite que nous nous trouvions en présence d'un homme exceptionnel. Ainsi que je l'ai indiqué, il faisait noir comme dans un four et il portait des lunettes de soleil à vision panoramique, aux montures d'un noir étincelant. Il semblait qu'il ne s'en séparait jamais, de jour comme de nuit. En réalité, un jour, je le vis sans ses lunettes, mais, dès qu'il remarqua ma présence, il plongea sa main dans sa poche et les chaussa aussitôt.

Je pense qu'il portait des lunettes parce qu'il ne tenait pas à ce que nous puissions lire l'expression de son regard. Derrière cette apparence sévère, implacable, se dissimulait un homme formidablement intelligent – et il ne pouvait sans doute pas s'empêcher d'être amusé par le numéro d'Attila le Hun qu'il jouait au quotidien pour nous. Mais il ne souhaitait pas que nous puissions voir la lueur d'amusement qui brillait au fond de son regard, et c'est sans doute pour cela qu'il ne la montrait jamais.

Il vint se planter devant nous, bras croisés, et promena son regard sur le bassin d'entraînement à peine visible plus loin dans cette matinée sombre et brumeuse. Enfin, il se retourna et nous fixa d'un air impitoyable.

Nous ne savions absolument pas à quoi nous attendre. D'une voix neutre, l'instructeur Reno annonça : « Plaquage au sol ! »

Nous répétâmes « Plaquage au sol ! » et nous nous bousculâmes pour nous mettre à quatre pattes sur le béton, puis en position de pompes, les bras tendus, le corps droit, rigide.

— Poussez, ordonna Reno.

— En haut, aboya le chef de classe.

— En haut, répéta l'écho.

— En bas.

— Un.

— En bas.

— Deux.

Nous comptâmes chacune des vingt pompes de la série, puis nous nous remîmes en position de repos, à l'horizontale, les bras tendus. Le chef de classe appela : « In-structeur Ree-no ! ».

« *Hooyah*, instructeur Ree-no ! », répondit le groupe.

Il nous ignora, puis, d'une voix calme, annonça : « Reprenez ! »

Il le répéta encore deux fois supplémentaires avant de nous laisser en position de repos, les muscles en feu, les bras tendus, le corps raide. Il nous laissa ainsi près de cinq minutes, alors que nous avions tous les muscles qui nous élançaient. Quatre-vingts pompes, et maintenant ce nouveau supplice, qui ne s'acheva que lorsqu'il annonça, très lentement, très calmement : « Repos ».

Nous criâmes tous « À vos rangs ! » en réponse et parvînmes, je ne sais trop comment, à nous redresser sans tomber les uns sur les autres. C'est alors que David Ismay annonça le mauvais nombre d'hommes présents. Pas sa faute. L'un d'entre nous avait tout simplement disparu. En moins d'une seconde, Reno tomba à bras raccourcis sur Dave. Je ne me rappelle plus ce qu'il lui dit exactement, mais sa phrase comportait le mot « erreur » prononcé d'une voix forte.

Et il ordonna au lieutenant Ismay ainsi qu'à l'étudiant sous-officier le plus ancien dans son grade de maître, « Plaquage au sol, poussez ! ». Je me souviens de cette première journée comme si c'était hier. Nous nous assîmes et nous les regardâmes tous les deux effectuer une nouvelle série de pompes. Quand ils eurent fini, à bout de forces, ils se redressèrent et crièrent : « *Hooyah*, Instructeur Reno ! »

« Reprenez », assena une nouvelle fois Reno d'une voix douce. Et, je ne sais trop comment, ils repartirent pour une nouvelle série de vingt de ce sport assassin. Ils parvinrent à la fin de la série en s'interrogeant sans aucun doute, comme le reste d'entre nous, sur ce qu'il allait leur rester comme réserves de forces pour la suite. En tout cas, ils ne commirent plus jamais d'erreur sur les effectifs de l'appel.

Je comprends maintenant cet esprit SEAL – tous les officiers et sous-officiers doivent savoir précisément où sont leurs hommes. Aucun doute ne doit être possible. À ce moment-là, au tout début de notre entraînement, notre chef de classe, David Ismay, ne savait pas

combien nous étions. Reno, qui n'était pas avec nous depuis plus d'un quart d'heure, le savait déjà.

À nouveau, il balaya son fief du regard. « La plupart d'entre vous ne seront plus là dans quelques mois », indiqua l'instructeur Reno. Puis, comme s'il blâmait chacun d'entre nous individuellement pour le mauvais décompte de l'effectif présent, il ajouta : « Et si vous ne commencez pas à travailler en équipe dès maintenant, il n'en restera bientôt plus aucun. »

Il nous expliqua ensuite que nous devions repasser le test de base de sélection pour le BUD/S. Je le vois encore en train de nous rappeler que nous avions déjà réussi ce test une fois, ce qui nous avait permis d'arriver jusque-là. « Mais si vous ne le réussissez pas ce matin, ajouta-t-il, nous vous renverrons d'où vous venez aussi vite que possible. »

À ce stade des opérations, aucun d'entre nous ne se sentait vraiment… le bienvenu. En réalité, nous commencions à nous sentir abandonnés dans cette arène de renommée mondiale – une arène dans laquelle quelqu'un s'apprêtait à lâcher les lions. Un test composé de cinq épreuves nous attendait :

1. 500 mètres à la nage, à la brasse ou en nage indienne, en moins de 12 minutes 30 secondes.

2. Un minimum de 42 pompes en 2 minutes.

3. Un minimum de 50 abdominaux en 2 minutes.

4. Un minimum de 6 tractions.

5. Une course à pied de 2,4 kilomètres en moins de 11 minutes 30 secondes en rangers et en treillis.

Un seul d'entre nous échoua à l'épreuve. En réalité, la plupart effectuèrent des temps encore meilleurs à ceux qu'ils avaient réalisés la première fois. Je me souviens avoir fait près de 80 pompes et une centaine d'abdos. J'imagine que la vision que j'eus de Billy Shelton se tenant près de moi, me hurlant dessus et menaçant de me faire virer de la Navy si j'échouais eut un effet bénéfique sur mes performances.

Plus important encore, l'instructeur Reno nous regardait avec des yeux pareils au radar d'un avion de chasse. Il m'indiqua plusieurs mois plus tard qu'il avait repéré que je donnais tout ce que j'avais

dans le ventre pour lui. Il se fit une idée de moi à ce moment-là, ainsi qu'à quelques autres moments. Il précisa qu'il n'avait pas eu à changer d'opinion ensuite. J'avais pris la bonne décision. Je donnais tout ce que j'avais. À chaque fois. Tout le temps. Cela ne suffisait peut-être pas toujours, mais c'était alors ce que je pouvais faire de mieux.

A posteriori, je ne suis pas certain que cette première épreuve ait révélé grand-chose. Il y avait pas mal de types assez musclés, le genre bodybuildé, qui semblaient assez féroces. Je me rappelle cependant que ceux-là furent parmi les tout premiers à partir, parce qu'ils n'y arrivaient pas. Leurs jambes et le haut de leur corps étaient tout simplement trop lourds.

Les SEAL attachent une grande importance à la force brute, mais ils attachent une importance plus grande encore à la vitesse. C'est-à-dire à la vivacité sur l'eau, à la vivacité sur terre et à la vivacité de l'esprit. Aucun prix n'est décerné à la plus belle paire de biceps huilés de Coronado. Une trop grande masse corporelle ne peut que vous ralentir, surtout dans le sable mou, et c'était là que nous nous entraînions, tous les jours de notre vie, kilomètre après kilomètre.

En cette première matinée de la classe 226, nous apprîmes tout de suite une des autres particularités du BUD/S. On ne se promène pas, on ne marche pas, on ne fait pas de jogging. On court. On court même comme des dératés. Partout. Tout le temps. Vous vous rappelez cette superbe réplique de Tom Hanks dans *Une équipe hors du commun :* « Ça ne sert à rien de pleurer, au base-ball » ? Eh bien, nous avions une phrase de ce genre à Coronado : « Ça ne sert à rien de marcher, au BUD/S ».

Nous prîmes connaissance pour la première fois de cette terrible et cruelle règle lorsqu'il fut l'heure de prendre le petit déjeuner. Le réfectoire se trouvait à environ à 1,6 kilomètre, ce qui signifiait que nous avions plus de 3 kilomètres à faire en courant – aller et retour – pour quelques toasts, des œufs et du bacon. Pareil pour le déjeuner. Pareil pour le dîner. Pour n'importe qui sachant compter, cela impliquait que l'on courait 10 kilomètres juste pour trouver quelque chose à manger, ce qui n'avait rien à voir avec nos autres footings quotidiens, qui nous rajoutaient encore une quinzaine de kilomètres dans les jambes.

Ce matin-là, nous courûmes en formation à travers toute la base navale, jusqu'au Special Warfare Center. Et là, l'instructeur Reno, après un bon millier de pompes et Dieu sait combien d'autres supplices, nous invita finalement à nous asseoir et à l'écouter d'une manière satisfaisante. Ce n'était pas gagné, car il avait des yeux d'aigle et un diplôme de pilote de chasse. Il savait parfaitement ce qu'il attendait de nous et ne ratait jamais sa cible.

Là, il ne fallait pas que j'oublie l'une des leçons que Billy Shelton m'avait fait entrer dans le crâne quand j'étais gamin : lorsqu'un officier ou un sous-officier des forces spéciales fait référence, même de la manière la plus anodine qui soit, à quelque chose qui « pourrait être utile », alors, écoute et *fais-le*. Même si ça te semble accessoire, même s'il ne s'agit pas d'un ordre à proprement parler, même si ça commence ainsi : « Je pense que ça pourrait être une bonne idée… »

Toujours faire attention, puis accomplir la tâche en question, même si elle semble d'un intérêt mineur. Ce que cherchait à illustrer Billy, c'est que les forces spéciales recrutent les meilleurs, et que, parfois, ce sont uniquement des différences minimes qui distinguent des gars très bons de ceux qui sont excellents, exceptionnels. « Écoute, Marcus, m'avait dit Billy, prête toujours une oreille attentive et réfère-toi toujours à ce que te dit ton instructeur. Fais-toi vite repérer comme l'un des meilleurs. Et restes-y. »

Eh bien, ce matin-là, l'instructeur Reno se redressa de toute la hauteur de son mètre soixante-huit, en tout cas j'en eus l'impression, et il nous expliqua qu'il souhaitait nous parler, brièvement, et que nous ferions mieux de l'écouter. « Et le mieux encore, ce serait de prendre des notes. »

Je plongeai aussitôt la main dans mon sac plastique zippé et j'en tirai un calepin sec ainsi que quelques stylos tandis que la recommandation de Billy Shelton sonnait encore à mes oreilles : même une remarque bénigne, même une suggestion, *fais-le*.

Je jetai un coup d'œil autour de moi et vis que quelques autres faisaient de même, mais pas tous, loin de là. Plusieurs se contentaient de rester assis là sans bouger, à contempler l'instructeur Reno qui, soudain, demanda tranquillement : « Combien d'entre vous ont apporté du papier et des stylos ? »

Je levai la main, avec quelques-uns des autres gars qui avaient apporté du matériel. Soudain, une tornade sembla s'abattre sur le visage de Reno.

« Plaquage au sol ! Tout le monde ! », cria-t-il. Et il y eut un tumulte incroyable tandis que les chaises étaient poussées en arrière et que nous nous jetions au sol en position de faire des pompes.

« Poussez ! », aboya-t-il. Nous fîmes notre série de vingt, puis il nous laissa en position d'attente.

Il nous fusilla du regard et dit : « Écoutez-moi. On vous a demandé d'avoir en permanence sur vous du papier et un stylo. Alors pourquoi vous ne le faites pas ? Pourquoi diable refusez-vous d'obéir ? »

La classe resta murée dans le silence. Reno promenait son regard furieux sur chacun d'entre nous. Je n'étais pas capable d'écrire, puisque j'étais prosterné sur le sol, en appui sur la paume de mes mains, et je ne peux donc pas reproduire verbatim ce qu'il nous dit ce jour-là, mais je jurerais que c'était quelque chose d'assez proche.

« Ici, c'est une école pour guerriers, vous comprenez ? Ce que nous faisons est foutrement sérieux. Et si ça ne vous intéresse pas, alors vous n'avez qu'à foutre le camp. »

Bon Dieu. Il ne plaisantait pas. Pour ma part, j'espérais sincèrement qu'il avait eu le temps de remarquer qui avait un papier et un crayon et qui n'en avait pas. Plusieurs mois plus tard, je lui reparlai de ce jour-là et lui posai la question. « Bien sûr que je le savais, me répondit-il en ajustant ses lunettes. C'était votre première épreuve. J'avais écrit les noms de tous les gars qui s'étaient bien préparés avant que vous ayez eu le temps de finir votre première série de vingt pompes. Je me rappelle encore que vous étiez sur cette liste. »

Bref, durant cette première matinée, nous fîmes encore quelques séries de pompes, puis réussîmes à hurler un tonitruant « *Hooyah*, instructeur Reno ! » avant qu'il nous laisse nous rasseoir.

Ce qui suivit fut sans doute le cours le plus strict sur l'esprit et l'éthique SEAL auquel je n'assistai jamais. Je pris de nombreuses notes et, aujourd'hui encore, je me souviens de tout ce qu'il nous

expliqua. Je vais essayer de le restituer comme Reno, je pense, aurait voulu que je le fasse.

« Il s'agit maintenant d'un entraînement à haut risque. Et nous définissons cela comme la possibilité qu'il y ait à chaque instant un danger de blessure sérieuse ou d'accident mortel. Si l'un d'entre vous voit quelque chose qui lui semble dangereux, ou se trouve dans une situation qui l'expose au danger sans que cela soit nécessaire, alors faites-le savoir immédiatement. Nous n'aimons pas commettre des erreurs. C'est compris ? »

« *Hooyah* ! »

« Gardez en permanence à l'esprit que vous êtes responsable ; envers vous-même, envers vos supérieurs, envers vos camarades. La chaîne de commandement est sacrée. Utilisez-la. Tenez votre chef d'équipage ou votre chef de classe informé de tout écart. Et restez auprès de votre frère de nage. Je me fiche qu'il aille aux poulaines[12]. Vous restez avec lui. C'est compris ? »

« *Hooyah !* »

« Le respect. J'attends de chacun d'entre vous qu'il fasse preuve d'un respect sans faille envers les instructeurs, les chefs de classe et les sous-officiers. Vous êtes des militaires. Vous ferez preuve de courtoisie. En toute occasion. C'est compris ? »

« *Hooyah !* »

« L'intégrité, messieurs. Pas de mensonge, pas de tricherie, pas de vol. Jamais. Si vous perdez du matériel, vous le signalez et vous le remboursez. Vous ne piquez pas le matériel de quelqu'un d'autre. Je ne prétends pas que ce n'est jamais arrivé par le passé, car c'est déjà arrivé, mais ceux qui ont tenté leur chance ont été aussitôt renvoyés. Ils n'avaient pas posé le pied à terre qu'ils étaient déjà dehors. Vous respectez vos camarades. Et leur matériel. Vous ne prenez pas ce qui ne vous appartient pas. C'est compris ? »

« *Hooyah !* »

« Je serai votre superviseur pour les deux prochaines semaines. Et je vous aiderai si vous avez besoin d'aide, qu'il s'agisse de problèmes avec votre solde, votre famille, ou des problèmes personnels. Si vous vous blessez, allez voir le toubib, faites-vous soigner, puis revenez-vous entraîner. Je suis votre superviseur, pas votre mère. Je suis là

pour vous instruire. Si vous restez dans les clous, je vous aiderai. Si vous sortez des clous, je vous écraserai. C'est compris ? »

« *Hooyah !* »

« Pour finir, un mot sur notre réputation. Votre réputation commence ici, ainsi que celle de la classe deux-deux-six. Et elle se reflétera sur moi. C'est une responsabilité que je prends très à cœur. Car une réputation est essentielle dans la vie de quelqu'un, surtout ici, à Coronado. Alors, restez concentrés. Gardez la tête droite dans la partie que vous allez jouer. Investissez-vous à 100 % à chaque instant parce que si vous ne le faites pas, nous le saurons. Et n'abandonnez jamais, je dis bien jamais, votre frère de nage. Des questions ? »

« Négatif ! »

Qui aurait pu oublier tout cela ? Pas moi. J'entends encore parfaitement le claquement sec que fit l'instructeur Reno en refermant son calepin. À mes oreilles, ce son fut semblable à celui qu'aurait pu faire Moïse en claquant l'une contre l'autre les deux tablettes de pierre portant l'inscription des Dix Commandements. Ce Reno était un géant de 1,68 mètre. Il compta vraiment dans nos vies.

Ce jour-là, nous sortîmes de la salle de classe sans trop de casse et partîmes effectuer un jogging de 6 kilomètres sur la plage. Il nous fit arrêter trois fois de suite pour nous ordonner de nous immerger dans l'écume. « Baignade dans l'eau d'abord, et roulade dans le sable ensuite. »

Nos rangers étaient pleines d'eau et chaque nouveau kilomètre était une véritable torture. Il nous fut impossible de nous débarrasser du sable que nous avions dans le short. Nous avions la peau irritée, mais Reno s'en foutait complètement. À la fin du jogging, il nous ordonna de plonger à terre et de commencer à pomper. Il nous fit faire deux séries de 20 et, vers la fin, je me rendis compte qu'il faisait les pompes avec nous. À cette différence près qu'il ne se servait que d'un seul bras et qu'il n'avait même pas l'air de souffler.

Ce mec aurait pu faire un bras de fer avec un gorille de 500 kilos. Et cette seule vision de notre instructeur qui faisait ses pompes sans même donner l'impression de s'en rendre compte nous donna une idée assez précise du niveau de forme physique et de force requis pour réussir le stage BUD/S.

Tandis que nous nous préparions à faire notre 1,6 kilomètre pour aller déjeuner au réfectoire, Reno nous annonça calmement : « Rappelez-vous qu'il y en a plusieurs d'entre vous qu'il nous faudra sans doute tuer avant de pouvoir les faire abandonner. Nous le savons, et j'en ai déjà identifié quelques-uns. C'est d'ailleurs pour cela que je suis là. Pour savoir lesquels d'entre vous peuvent supporter la douleur, le froid, la souffrance. Nous sommes ici pour distinguer ceux d'entre vous qui en veulent le plus. Certains ne voudront pas s'accrocher, d'autres n'y arriveront pas et certains n'y arriveront jamais. Il n'y a rien de personnel. Mais ne nous faites pas perdre notre temps plus longtemps que nécessaire. »

« Un grand merci, Reno, vraiment. Mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi cette langue de bois est nécessaire. Pourquoi ne pas nous dire les choses comme elles sont ? » Évidemment, je ne dis rien de tout cela à haute voix. Quatre heures en compagnie du cuirassé de poche de Coronado avait pesé sur mes réserves de blagues à deux sous. De toute manière, il m'aurait probablement brisé le bassin étant donné qu'il n'était pas assez grand pour m'atteindre au menton.

Nous eûmes droit à un nouvel instructeur pour le bassin, mais nous fûmes d'abord tous conduits à travers les jets d'eau glacés de l'unité de décontamination pour nous débarrasser du sable qui nous recouvrait la peau. Cette saloperie aurait arraché les écailles d'un haddock frais. Après cela, nous nous entassâmes dans l'eau, divisés en plusieurs équipes, et nous commençâmes à effectuer les premières des quelque dix millions de longueurs que nous aurions à faire avant que notre engagement dans la Navy arrive à son terme.

Les premiers jours, nos instructeurs se concentrèrent sur le contrôle de la flottabilité et la nage en surface – ils nous firent faire la planche, de plus en plus longtemps, en nous chronométrant, en insistant sur la règle d'or des jeunes SEAL : il fallait être à l'aise dans l'élément liquide, quoi qu'il puisse y avoir par ailleurs. Et le taux d'attrition commença tout de suite à grimper. Il y en avait un qui ne savait pas nager ! Un autre jura sur la Bible que les médecins lui avaient interdit de mettre la tête sous l'eau, quelles que soient les circonstances !

Cela en faisait deux de moins. Ils nous firent nager sans relever la tête, en tournant lentement la tête dans l'eau pour respirer, de

manière à ne pas créer de remous à la surface de l'eau, au lieu de ressortir précipitamment le visage pour happer une goulée d'oxygène. Ils nous montrèrent la méthode habituelle de nage SEAL, une sorte de nage indienne ultra-efficace avec des palmes. Ils nous montrèrent la technique du battement de pieds, de la brasse, de la coulée, les bases de l'incroyable formation subaquatique SEAL qui permettait d'estimer les distances et de nager sous la surface de l'eau avec une précision étonnante.

Ils nous apprirent en somme à nager comme des poissons et non plus comme des humains, en nous faisant par exemple effectuer des tours de bassin en nous servant uniquement de nos pieds. Ils n'arrêtaient pas de nous répéter que pour toutes les autres unités de l'armée, l'élément aquatique était une écharde dans le pied. Pour nous, c'était le paradis. Ils étaient implacables sur les temps que nous réalisions et essayaient sans arrêt de nous faire aller plus vite, de gagner quelques secondes chaque jour. Ils insistaient sur le fait que la force brute n'était pas la réponse appropriée. La seule manière de gagner en vitesse était la technique, et encore la technique. Rien d'autre ne fonctionnait. Et tout cela, ce n'était que pour la première semaine.

Durant la deuxième semaine, et jusqu'à la fin des cours, ils se débrouillèrent pour nous entraîner quasiment tout le temps sous l'eau. Rien de très sérieux. Ils se contentèrent de nous lier les chevilles ensemble, puis les poignets derrière le dos, et nous jetèrent dans le grand bain. Cela provoqua un certain degré de panique, mais nos instructions étaient limpides : avaler une grande goulée d'air et se laisser couler jusqu'au fond de la piscine en position assise. Rester au fond pendant au moins une minute, refaire surface pour reprendre sa respiration, puis se laisser à nouveau couler pour une minute, ou plus si vous pouviez.

Les instructeurs nageaient parmi nous en portant masques et palmes, en ayant l'air de marsouins, plutôt amicaux vers la fin, même s'ils évoquaient plutôt des gros requins au premier abord. La problématique de cet exercice était la gestion du stress. Si un homme se laissait gagner par la panique alors qu'il était pieds et poings liés sous l'eau, il ne parviendrait sans doute jamais à devenir un homme-grenouille – la peur était trop profondément ancrée en lui.

Je bénéficiais à ce niveau-là d'un formidable avantage. J'avais pris l'habitude de nager sous l'eau avec Morgan depuis l'âge de dix ans. J'avais toujours su nager sous l'eau ou à la surface de l'eau. Et j'avais appris à retenir ma respiration pendant au moins deux minutes. Je me concentrai, donnai tout ce que j'avais dans le ventre et ne m'éloignai jamais de plus d'un mètre de mon frère de nage – sauf quand il s'agissait d'une course et qu'il devait rester sur le bord.

J'arrivai premier au 50 mètres sans palmes. Je connaissais déjà le secret de la nage sous l'eau : plonger aussi profond que possible, dès que possible. Comment gagner un peu d'argent en allant chercher des clés sous l'eau si vous n'êtes même pas capable de plonger jusqu'au fond et de rester suffisamment longtemps sous l'eau ? À la fin, ils nous attribuèrent des notes en fonction de nos performances sous l'eau. J'étais dans les premiers.

Durant toute cette semaine, nous emportâmes des cordes avec nous. Nous avions toute une série de nœuds marins à faire sous l'eau, en profondeur. Je ne me rappelle pas combien de gars nous perdîmes durant cette phase d'épreuves immergées de l'entraînement d'Endoc, mais il y en eut pas mal.

Cette deuxième semaine s'avéra très éprouvante pour beaucoup de gars, et j'en garde un souvenir très précis : les instructeurs prêchaient la compétence dans toutes les techniques et tous les exercices. Parce que la semaine suivante, quand la phase 1 du programme BUD/S commencerait, ils attendraient de nous la réussite à toutes les épreuves. Les instructeurs BUD/S exigeraient qu'à compter de la fin de l'Endoc, nous puissions tout faire avec aisance. Tous ceux qui n'y arriveraient pas seraient exclus. Les responsables de l'Endoc seraient en effet mal vus s'ils envoyaient des gars moyens subir l'un des pires entraînements militaires au monde.

Et tandis que nous sautions dans ou hors de la piscine ou du Pacifique, nous avions également droit à un programme d'éducation physique plutôt costaud, mâtiné de callisthénie[13] à haute dose. Nous n'avions pas droit à la surface plane du broyeur, la place goudronnée située au centre du complexe BUD/S. Les gamins de l'Endoc que nous étions, qui n'étaient même pas encore assez qualifiés pour faire partie des jeunes recrues bénies du programme BUD/S, étaient exilés sur la plage, loin derrière les bâtiments.

Et là, l'instructeur Reno et ses collègues faisaient de leur mieux pour nous casser. Le bon vieux temps, avec seulement vingt pompes à vous déchirer les muscles, n'était plus qu'un lointain souvenir. Là-bas sur la plage, c'était généralement des séries de cinquante pompes, suivies aussitôt d'une foule d'exercices conçus pour sculpter et affiner certains muscles, notamment ceux des bras et des abdominaux. Les instructeurs avaient des tablettes abdominales monstrueuses, pour des raisons qui nous sont aujourd'hui évidentes : les abdominaux sont la source de puissance d'un guerrier, qu'il s'agisse d'escalader des falaises, de grimper à la corde, de ramer, de soulever des poids, de nager, de se battre ou de courir.

Mais à ce moment-là, au cours de l'Endoc, cela ne nous apparaissait pas très clairement. Tout ce que nous savions, c'est que les instructeurs nous faisaient souffrir l'enfer au quotidien. Ce que j'avais en détestation, c'était le relevé de jambes : vous vous allongiez sur le dos, vous tendiez les jambes à dix centimètres au-dessus du sable, puis vous battiez des jambes comme pour un dos crawlé dans la piscine. Et n'imaginez surtout pas que vous pouviez reposer vos jambes quelques secondes sur le sable car des instructeurs déambulaient en permanence parmi nous, comme s'ils étaient les membres d'un peloton d'exécution aux ordres d'un mystérieux Prince des Ténèbres.

Un jour, durant la période initiale de l'entraînement, mes nerfs et mes tendons me firent tant souffrir au niveau des cuisses et du dos que je laissai retomber mes pieds. En réalité, je les laissai retomber trois fois, et cela n'aurait pas été pire si j'avais commis un meurtre. La première fois, il y eut un véritable hurlement de colère de la part d'un instructeur ; la seconde, l'un d'eux me traita de lopette, et, la troisième fois, un nouveau cri de colère retentit tandis que je me faisais encore traiter de tous les noms. Évidemment, à chaque fois, on m'ordonna d'aller plonger dans les eaux glaciales du Pacifique avant de me rouler dans le sable.

Ce ne fut pas avant la troisième fois que je réalisai que tout le monde pour ainsi dire se trouvait soit dans les eaux du Pacifique, soit en train de se rouler dans le sable. Nous avions l'air de créatures du marais. Mais ils n'arrêtèrent pas pour autant et nous firent poursuivre les exercices. C'est vraiment étonnant, mais au bout de quatre ou cinq jours, ces relevés de jambes ne présentèrent plus

aucun problème. Et nous étions tous en bien meilleure condition pour les effectuer. Tous ? Presque tous. Deux ou trois gars n'avaient pu le supporter et avaient mis les bouts avec un sourire aux lèvres.

Moi ? Je m'accrochais, je faisais le décompte des mouvements à haute voix, du mieux possible, tout en maudissant Billy Shelton de m'avoir entraîné dans cet asile de fous même si ce n'était clairement pas sa faute.

J'achevai les exercices avec une motivation évidente, non pas parce que je voulais faire bonne impression, mais parce que j'aurais fait pour ainsi dire n'importe quoi pour éviter d'avoir à retourner plonger dans les eaux glaciales de l'océan et à me rouler dans le sable. Les instructeurs ne rataient jamais les tire-au-flanc. À chaque minute qui passait, l'un d'entre nous se faisait interpeller. « Baignade et roulade ! »

Ce n'était pourtant pas ce qu'il y avait de pire. Juste après ces exercices, et une fois remis debout, l'instructeur Reno, dieu de toutes les compassions, nous envoyait faire un footing de 6 kilomètres sur le sable mou, en courant à côté de nous (à une vitesse sans doute inférieure de moitié à celle qu'il avait l'habitude de pratiquer), en nous encourageant à fournir de plus grands efforts, en nous aboyant ses instructions, en nous harassant ou en nous cajolant. Ces courses à pied étaient particulièrement difficiles, surtout pour moi, et je me traînais dans la deuxième moitié du peloton en forçant mes jambes à bouger plus vite.

Reno savait pertinemment que je faisais de mon mieux, mais durant cette phase initiale, il ne gueulait pas moins mon nom pour m'ordonner d'avancer plus vite, puis il me criait d'aller dans l'eau et dans le sable, et je courais alors me jeter dans l'océan, avec mes rangers et tout le reste. Ensuite, c'était à moi de rattraper mon retard sur le groupe, avec mes bottes pleines d'eau. Je suppose qu'il se doutait que je pouvais encaisser, mais j'aurai toujours du mal à croire que, derrière ses lunettes noires, il ne se marrait pas à s'en faire péter la panse.

Ensuite, c'était généralement l'heure du déjeuner, et cela ne faisait que 2 kilomètres de plus pour se trouver quelque chose à se mettre sous la dent. Et pendant tout ce temps-là, il nous faisait un cours sur l'alimentation, ce qu'il fallait manger, ce qu'il ne fallait pas manger,

combien de fois il fallait le manger. Bon Dieu ! C'était un miracle de parvenir jusqu'au réfectoire en prêtant l'oreille à ses discours sur l'alimentation.

Il y avait également le parcours d'obstacles, que nous appelions tous le parcours O, un parcours d'une telle cruauté que les véritables SEAL, des guerriers vétérans de nombreux combats, revenaient pour compléter leur entraînement avant de repartir en opex dans une zone de guerre : jungle, montagne, océan ou désert.

Le parcours O de Coronado était célèbre dans le monde entier. Et s'il mettait à l'épreuve les guerriers de nos équipes SEAL, imaginez ce qu'il pouvait représenter pour nous, de jeunes recrues tout droit sorties de leurs classes, avec moins de dix jours d'ancienneté, aussi frais que des bébés comparés à ces gars-là.

La première fois que nous nous y rendîmes, je regardai le parcours avec des yeux ronds comme des soucoupes. On nous fit faire le tour : grimper de corde, filet de débarquement de 20 mètres de haut, mur d'obstacle, barres parallèles, barbelés, pont de singe, etc.

Pour la première fois de ma vie, j'aurais souhaité mesurer 30 centimètres de moins. Il me semblait évident qu'il s'agissait d'un divertissement plutôt à l'usage des gabarits plus petits. L'instructeur Reno nous fit quelques démonstrations. Il donna l'impression d'être né sur un pont de singe. Cela serait plus difficile pour moi. Dès qu'il s'agissait de grimper ou d'escalader, les choses se compliquaient toujours, car, en ce qui me concernait, il s'agissait de soulever 103 kilos. C'est la raison pour laquelle tous les grands grimpeurs du monde ont des petites carrures avec des surnoms tels que la Mouche, la Puce ou l'Araignée, chacun ne pesant pas plus de 55 kg tout mouillé.

Je supputai avec justesse que ce serait une épreuve capitale pour moi. Mais il y avait de nombreux SEAL qui avaient un grand gabarit, et qui avaient tous réussi. Cela signifiait que je pouvais également réussir. De toute manière, j'étais toujours dans le même état d'esprit. Soit je le ferais comme il convenait, soit je crèverais en essayant. La deuxième option me semblait d'ailleurs plus proche de la réalité.

Le parcours était divisé en quinze sections différentes et il fallait passer à travers, sur ou sous chacune d'entre elles. Bien entendu, ils nous chronométrèrent dès la première fois, alors que les gars y

allaient en douceur, tombaient, s'emmêlaient les pinceaux, se retrouvaient coincés ou, d'une manière générale, foiraient le parcours. Ainsi que je l'avais appréhendé, les gros gabarits étaient ceux qui rencontraient le plus de problèmes, notamment parce que tout le parcours reposait sur l'équilibre et l'agilité. Les gymnastes olympiques mesurent rarement plus de 1,50 mètre. Et quand avez-vous vu pour la dernière fois un pro du patinage artistique mesurant plus de 1,90 mètre et pesant plus de 100 kg ?

C'était l'escalade qui mettait les gros gabarits en difficulté. L'une de ces épreuves avait pour nom « le fil de la vie ». Il s'agissait de parvenir au sommet d'une tour de béton de quatre étages en se hissant d'un palier à l'autre à la force des bras, puis de redescendre le long d'une corde de nylon de 24 mètres dont une extrémité était accrochée au sommet de la tour et l'autre à un poteau de 3 mètres planté plus loin à terre. Il fallait alors se laisser glisser ou avancer à la force des bras, au choix.

Pour information, lorsqu'il nous fallait grimper le long de différentes cordes, l'instructeur Reno se divertissait en grimpant aussi haut que nous, mais en utilisant *deux cordes*, une dans chaque main, sans jamais perdre sa prise ni lâcher. Aujourd'hui encore, je suis persuadé que c'est impossible et que Reno n'était qu'une sorte de mirage affublé de lunettes noires flottant au-dessus du sable.

Je me débrouillai pour me hisser au sommet de la tour en tirant sur mes bras, puis je fis le parcours retour en me laissant glisser tranquillement sur la corde, mais l'un des gars perdit sa prise, tomba, droit sur le sable, et se brisa un bras – ainsi qu'une jambe, je crois. C'était un gabarit plutôt costaud, et cela en faisait encore un de moins. L'autre épreuve qui reste gravée dans ma mémoire est celle du filet de débarquement. Vous savez, le genre de grosses cordes épaisses nouées les unes aux autres à angle droit, un filet tout droit sorti d'un chantier naval. Il était impératif que nous soyons tous parfaitement à l'aise avec, car les SEAL utilisent ce type de filet pour embarquer ou débarquer depuis des sous-marins ou des navires et rejoindre leurs canots.

Mais j'eus du mal. Quand je mis le pied dans le filet et m'élançai pour m'y accrocher, mon pied glissa et je dus lancer le bras plus haut. Il ne fait aucun doute que si j'avais pesé 55 kilos tout mouillé, ça n'aurait pas été le cas. La première fois que je grimpai à ce filet, en

enfonçant mes pieds dans les mailles, je me retrouvai coincé à environ 14 mètres du sol, les bras et les jambes en croix. Je devais ressembler au capitaine Achab prisonnier du fil de son harpon après un périple dans l'océan avec Moby Dick,

Cependant, comme pour tous les autres exercices, il s'agissait pour celui-ci aussi de posséder la bonne technique. Et l'instructeur Reno était là pour me remettre dans les clous. Quatre jours plus tard, j'escaladais ce filet comme un acrobate de cirque. Bon, d'accord… plutôt comme un orang-outan. Il me suffisait ensuite d'attraper l'énorme poutre au sommet, de basculer par-dessus, puis de redescendre de l'autre côté comme Spiderman. D'accord, d'accord… comme un orang-outan.

J'éprouvai des problèmes similaires avec le pont de singe, qui semblait toujours être détraqué lorsque c'était à moi de m'y engager – il basculait toujours trop à gauche ou trop à droite. Mais l'instructeur Reno était toujours là, présent à mes côtés, pour m'aider à retrouver mon équilibre en m'envoyant prendre un rapide bain dans l'océan, dont l'eau était si froide que mon cœur manquait s'arrêter à chaque fois. Bien sûr, les bains étaient suivis de quelques roulades dans le sable, histoire d'être sûr que la suite de la journée serait un véritable enfer, un concert de démangeaisons, en tout cas jusqu'à ce que je parvienne à l'unité de décontamination pour me faire décrasser, tel un tracteur maculé de boue.

Cependant, le tracteur avait un avantage sur nous, parce que personne ne se serait amusé à le balancer au fond d'une piscine et à l'y laisser jusqu'à ce qu'il lui pousse des palmes. Bref, c'était encore un jour merveilleux dans la vie d'une jeune recrue passant l'Endoc. Comme on pouvait s'y attendre, les effectifs de la classe 226 diminuaient chaque jour. Et nous n'avions même pas entamé la phase BUD/S.

Vous pensez peut-être que c'était formidable d'arriver en fin de journée et de pouvoir enfin se reposer dans nos chambres et dormir un peu ? Vous rêvez. Il n'y a rien à Coronado qui puisse s'apparenter à la quiétude. Cet endroit était un hommage vivant au stratège romain qui le premier annonça au monde : « Qui désire la paix prépare la guerre » (*Qui desiderat pacem, praeparet bellum* – Flavius Vegetius Renatus, IV^{e} siècle). Ou, en langage SEAL : « Si tu

ne veux pas t'en prendre plein la tête, mec, tu ferais mieux de te bouger le cul. » Je savais que je n'étais pas loin.

Ce vieux Romain savait une ou deux choses. Son traité de stratégie militaire *De Rei Militari* servit de bible pour toutes les guerres européennes pendant plus de mille deux cents ans, et il continue aujourd'hui de servir à Coronado, en mettant l'accent sur les exercices, l'entraînement et la discipline. Il conseillait aux commandants romains d'amasser des informations, d'utiliser le relief du terrain, puis de lancer leurs légionnaires afin qu'ils encerclent leur objectif. C'était plus ou moins la manière dont nous opérons aujourd'hui durant nos opérations à l'étranger contre des terroristes. *Hooyah*, Flavius Vegetius.

Coronado, à l'image de New York, est une ville qui ne dort jamais. Les instructeurs sont toujours dehors, à patrouiller dans les couloirs de nos baraquements, toute la nuit jusqu'aux premières heures du jour. L'un d'eux entra un jour dans ma chambre après que je l'eus nettoyée à grande eau et cirée jusqu'à voir mon reflet sur le sol. Il laissa tomber un peu de sable par terre et me sauta dessus en me demandant comment j'osais vivre dans une telle porcherie. Puis il m'envoya faire un tour dans le Pacifique, en compagnie de mon frère de nage et bien sûr de lui-même, pour une session « baignade et roulade ». Puis nous eûmes droit au retour dans le sas de décontamination, et le grondement de ces tuyauteries glacées et de leurs féroces jets d'eau réveilla la moitié du baraquement en même temps qu'il nous mettait en état de choc. Le fait qu'il fût deux heures du matin importait peu, sans compter que nous aurions à y retourner quelques heures plus tard.

Je pense que ce fut à ce moment-là. Je ne peux pas en être vraiment sûr, mais mon coturne partit cette nuit-là. Il avait commencé à vaciller à la seule vue de ce qui m'arrivait. Je ne sais pas trop ce qu'il avait pu imaginer sur ce que je devais ressentir.

Une fois, au cours de l'Endoc, alors que nous faisions un footing nocturne, un des instructeurs escalada littéralement un des baraquements, entra par une fenêtre qui avait été laissée ouverte et dévasta la chambre, en renversant tout par terre, en vidant un flacon entier de lessive liquide sur le lit du bonhomme. Il repartit comme il était venu, attendit que le footing soit terminé et que chacun réintègre ses quartiers, puis frappa à la porte du type et annonça une

inspection de chambre. Le gars ne savait pas trop s'il devait être furieux ou dégoûté, mais il passa le reste de la nuit à tout nettoyer, sachant qu'il lui fallait encore être sous la douche avec nous à 4 h 30.

Quelques semaines plus tard, je demandai à Reno les raisons de tout cela et il me répondit : « Marcus, le corps peut presque tout endurer. C'est l'esprit qui a besoin de s'endurcir. La question qui était posée au gars nécessitait qu'il fasse appel à la force de son esprit. Était-il capable de supporter une telle injustice ? Était-il capable d'encaisser quelque chose d'aussi arbitraire, d'aussi pesant ? Et de revenir le lendemain les dents serrées, toujours déterminé, prêt à jurer devant Dieu qu'il n'abandonnerait jamais ? C'est le genre de type qu'on recherche. »

Là encore, je ne prétends pas citer l'instructeur Reno mot pour mot. Mais je sais ce qu'il a dit, et je me rappelle la manière dont il l'a dit. Personne ne lui adresse la parole pour repartir perplexe après l'avoir écouté. Vous pouvez me croire.

Jusqu'ici, je n'ai parlé que des deux premières semaines d'entraînement, et je n'ai peut-être pas suffisamment souligné la manière dont les instructeurs veillaient à ce que chacun d'entre nous ayons un régime équilibré. Ils nous donnaient des cours sur ce sujet, nous martelant combien de fruits et de légumes nous devions avaler, ou l'impératif qu'il y avait d'ingurgiter des glucides et de l'eau.

Le mantra était simple – vous prenez soin de votre corps comme vous prenez soin de votre équipement. Vous le nourrissez et vous l'abreuvez, entre 4 et 6 litres par jour. Ne commencez aucune épreuve avec votre gourde vide. De cette manière, votre corps prendra soin de vous lorsque vous commencerez à exiger beaucoup de lui. Car il ne fait aucun doute que dans les mois qui viennent, vous serez très exigeant.

C'était un domaine dans lequel, je me rappelle, il y avait énormément de questions parce que même après avoir passé quelques jours seulement sur place, les gars commençaient déjà à en ressentir les effets : courbatures dans les muscles, douleurs aux épaules, aux cuisses ou au dos alors que ce n'était pas arrivé jusque-là.

L'instructeur qui s'occupait de cet aspect de notre entraînement nous mit en garde contre des médicaments de type Tylenol, sauf

pour de la fièvre, et il comprit rapidement que nous aurions besoin d'ibuprofène. Il voulut bien reconnaître qu'il était difficile de réussir la Semaine d'Enfer à venir sans ibuprofène et il nous indiqua que le service médical ferait le nécessaire pour que nous en recevions en quantités suffisantes pour apaiser nos douleurs, même si nous n'en aurions pas autant que nous le souhaiterions.

Je me rappelle qu'il nous précisa d'une voix neutre : « Vous allez vous blesser pendant votre séjour ici. Ça fait d'ailleurs partie de notre boulot, de vous faire mal ; pas des blessures avec des séquelles, mais des blessures qui font néanmoins souffrir. C'est important pour devenir un SEAL. Nous avons besoin d'obtenir la preuve que vous pouvez supporter la douleur. Le seul moyen de vous en sortir est mental, c'est dans votre tête. Ne cédez pas à la souffrance, blindez-vous, faites preuve de motivation, battez-vous pendant les cours. Répétez-vous sans cesse que vous ne voulez rien lâcher. »

La dernière partie de l'Endoc impliquait l'usage de canots pneumatiques, des petits bateaux gonflables de légende que, dans notre jargon, nous appelions des « tout petits bateaux ». Ces canots font moins de 4 mètres de long et pèsent un peu moins de 80 kg. Ils sont difficiles à transporter et peu maniables et, pour plusieurs générations d'entre nous, ils ont été utilisés pour apprendre aux recrues BUD/S à pagayer en rangs serrés, à gagner la haute mer malgré des rouleaux déchaînés et à appareiller correctement. Nous avons également appris à les ramener ensemble sur le sable toutes les sept minutes environ. Pour inspection. Du moins c'est ce qu'il nous semblait.

Quand c'était le cas, nous nous alignions tous sur la berge avec nos gilets de sauvetage sur le dos, à côté de nos embarcations. Les pagaies devaient être rangées à l'intérieur du canot avec une précision toute géométrique, les amarres de bout parfaitement enroulées sur le tapis de sol. Au centimètre près.

Nous commençâmes l'initiation par une série de courses nautiques. Mais avant cela, chacune de nos équipes bénéficia d'un chef d'équipage, choisi parmi ceux d'entre nous qui avaient le plus d'expérience comme personnel navigant de la marine. Ils s'alignaient au garde-à-vous, pagaie sur l'épaule, puis saluaient les instructeurs et annonçaient que leurs embarcations étaient prêtes et qu'ils étaient parés à appareiller.

En même temps, d'autres instructeurs inspectaient chacun des bateaux. Si une pagaie n'était pas parfaitement alignée, ils s'en saisissaient aussitôt et la lançaient violemment sur le sable. Cela nous arriva bien sûr dès le premier jour, et l'un des gars tout à côté de moi s'élança, anxieux de la récupérer et de corriger son erreur, mais son frère de nage oublia de courir avec lui, ce qui ne fit que décupler la fureur de l'instructeur.

« Plaquage au sol ! », hurla-t-il. Et nous nous jetâmes tous dans le sable pour exécuter la pire sorte de pompes que je connaisse : les pieds sur les boudins pneumatiques du canot, à pousser sur nos bras engoncés dans les gilets de sauvetage. Les mots de Reno sonnent encore à mes oreilles : « Si quelqu'un a foiré, tout le monde en paie les conséquences. »

Tous les équipages se ruèrent ensuite dans leurs canots pour être les premiers à gagner le large, au-delà des rouleaux, et nous nous affrontâmes jusqu'à avoir l'impression que nos bras allaient tomber. Tous les équipages pagayaient comme des fous, de manière grotesque, en faisant progresser vers le large leurs petits bateaux lourdauds. Et cela n'avait rien à voir avec une compétition Yale contre Harvard, sur la Tamise dans le Connecticut, au cours de laquelle les étudiants pagayent en rythme. Notre course évoquait plutôt un asile d'aliénés embarqué qu'autre chose, mais c'était le genre de truc que j'aimais bien.

Les exercices de navigation sont plus faciles pour les grands gabarits qui savent pagayer – pagayer comme des fous. C'est également le cas lorsqu'il s'agit de courir en portant le bateau sur le dos avec son équipe.

Laissez-moi vous parler d'une de ces courses. Tout d'abord, nous emmenâmes le bateau dans des eaux peu profondes, puis nous attendîmes que les rouleaux parviennent jusqu'à nous. Le chef d'équipage eut le temps de nous faire un briefing d'une minute, mais nous nous concentrâmes bientôt sur le mouvement des vagues, sur ces rouleaux de 1,50 mètre à 2 mètres de haut. Cette phase s'appelait le passage des rouleaux, et nous attendions l'ordre de nous élancer, à la première opportunité. Il n'était pas question de foncer tête baissée dans la plus grosse des vagues montantes, mais il ne s'agissait pas non plus de prendre tout son temps.

La température de l'eau ne dépassait guère les 15 °C. Nous savions tous que nous devions prendre la première vague par la proue, mais nous ne voulions pas affronter la plus grosse, aussi nous attendîmes encore. Puis le chef d'équipage repéra un rouleau plus petit et gueula : « Maintenant ! Maintenant ! Maintenant ! » Nous nous élançâmes droit devant, en priant Dieu pour qu'une autre vague ne vienne pas percuter le canot de flanc et le retourner. Les uns après les autres, nous montâmes à bord, en pagayant comme des forcenés, en essayant de dépasser la crête de la vague fouettée par une forte brise marine.

« Du nerf ! Du nerf ! Du nerf ! », gueulait le chef d'équipage alors que deux autres murs d'eau nous arrivaient dessus. Il s'agissait de l'océan Pacifique, pas d'un quelconque lac du Texas. À côté de nous, l'un des neuf canots se retourna, et très rapidement pagaies et recrues se dispersèrent dans l'eau. Pour notre part, nous ne pouvions rien entendre d'autre que le grondement de l'écume et les cris du chef d'équipage : « Du nerf ! Pagayez ! Sur bâbord… sur tribord… Redressez ! Allez, allez, allez ! »

Je pagayai jusqu'à ce que nous ayons dépassé la déferlante, alors que mes poumons étaient sur le point d'exploser. C'est alors que notre chef d'équipage cria : « Chavirement ! » Les hommes côté proue basculèrent par-dessus bord tandis que les autres (dont moi-même) se saisissaient des poignées fixées sur l'extérieur des boudins pneumatiques, se relevaient, puis basculaient à leur tour dans l'eau, en faisant chavirer le bateau sur eux.

Dès que le bateau heurta l'eau, trois d'entre nous se raccrochèrent aux mêmes poignées et escaladèrent le fond retourné de l'embarcation. J'arrivai le premier. Dans l'eau, je ne pèse rien, vous vous rappelez ? Il suffit de me donner ma chance.

Nous reculâmes jusqu'au bord de la coque et tirâmes encore une fois sur les poignées, pour redresser le canot, puis le retourner du bon côté. Nous avions tous conscience que le courant nous ramenait vers les déferlantes et, gagnés par un sentiment proche de la panique ou de l'agitation, nous luttâmes, nous attrapâmes nos pagaies, et nous regagnâmes des eaux plus calmes en visant la ligne d'arrivée. Nous pagayâmes comme des fous, donnant tout ce que nous avions pour atteindre l'objectif, une tour sur la plage. Puis, arrivés en eaux peu profondes, nous fîmes à nouveau chavirer le canot, attrapâmes

les poignées et transportâmes l'embarcation jusque sur la plage, où nous la portâmes alors sur nos têtes.

Nous montâmes en courant jusqu'en haut des dunes, pour virer autour d'un camion, puis redescendîmes la dune aussi vite que possible, le canot toujours sur la tête, et regagnâmes le point sur la plage où nous avions commencé l'épreuve et où les instructeurs nous attendaient pour enregistrer la position à laquelle nous avions terminé et le temps que nous avions réalisé. Après réflexion, ils permirent à l'équipe gagnante de s'asseoir quelques minutes pour récupérer. Tous les autres, les perdants, eurent droit à des pompes. Il n'était pas inhabituel d'effectuer six courses de ce genre dans le même après-midi. À la fin de la deuxième semaine d'Endoc, nous avions encore perdu vingt-cinq types.

Nous autres, qui restions, avions d'une manière ou d'une autre réussi à persuader l'instructeur Reno et ses collègues que nous étions suffisamment qualifiés et en suffisamment bonne condition physique pour attaquer la phase BUD/S.

Je le vis un peu plus tard en dehors de la salle de classe et, toujours planqué derrière ses lunettes, il me gratifia d'une poignée de main et d'un sourire. « Bon boulot, Marcus », me dit-il. Il avait la poignée de main aussi ferme qu'une grue. Sa main aurait pu être rivée à une barre d'acier, je n'aurais pas vu la différence, mais je la serrai aussi fort que je le pus. « Merci, chef ».

Nous savions tous qu'en deux semaines seulement d'Endoc, il nous avait totalement transformés. Il nous avait montré tout le chemin qu'il nous restait à parcourir, il nous avait guidé jusqu'au bord de l'abîme mystérieux qu'était le BUD/S. Il nous avait débarrassés des dernières certitudes mal placées que nous aurions pu encore receler.

Nous étions beaucoup plus durs, et je le dominais encore de toute ma taille. Pourtant, Reno Alberto me semblait mesurer 5 mètres de plus que moi. Et ce sera toujours le cas.

4

Bienvenue en enfer, Messieurs

Les exercices de combat rythmés par les coups de sifflet étaient menés au milieu de jets d'eau à haute pression, d'explosions assourdissantes, d'instructeurs vociférants, dans une confusion totale… « Rampez jusqu'au sifflet ! Rampez jusqu'au sifflet ! Et baissez la tête, bon Dieu ! »

Nous fûmes rassemblés en salle de classe peu après 13 heures en ce dernier après-midi d'Endoc. L'instructeur Reno fit son entrée à la manière d'un empereur romain, la tête droite, le menton fier, et il nous ordonna aussitôt de pomper. Comme à l'accoutumée, les chaises raclèrent le sol tandis que nous nous jetions au sol avant de compter à haute voix.

Arrivés à vingt, Reno nous laissa en position d'attente, puis, d'une voix sèche : « Repos ! »

« *Hooyah !* »

« Donnez-moi l'effectif, M. Ismay. »

« Cent treize hommes sur les rangs, instructeur Reno. Tous présents, sauf deux qui sont à l'infirmerie. »

« Vous y étiez presque, M. Ismay. Deux hommes ont abandonné il y a quelques minutes. »

Nous nous interrogeâmes tous pour savoir de qui il pouvait bien s'agir. Des membres de mon équipage de canot ? Les visages s'agitèrent dans tous les sens. Je n'avais aucune idée de qui avait bien pu trébucher sur le dernier obstacle.

« Vous ne pouviez pas savoir, Mr. Ismay. Vous étiez déjà dans la salle de classe lorsqu'ils ont décidé d'abandonner. La classe deux-deux-six débutera la première phase BUD/S avec un effectif de cent onze hommes. »

« *Hooyah !* »

Je réalisai alors que nous avions perdu des gars à un rythme assez constant. Compte tenu de ces chiffres, la classe 226 avait eu un effectif initial de cent soixante-quatre hommes, et nous en avions donc déjà perdu plus de cinquante. Je sais que certains ne s'étaient jamais présentés, trop effrayés à l'idée de ce qui les attendait. Mais les autres s'étaient mystérieusement volatilisés. Je n'en avais jamais vu aucun abandonner, même pas mon coturne.

Et je n'arrive toujours pas à comprendre comment cela pouvait arriver. J'imagine qu'ils atteignaient un point de rupture quelconque, ou peut-être qu'ils angoissaient pendant des jours sur leur incapacité à réussir. Mais quand ils avaient décidé de partir, ils partaient pour de bon. Je ne le comprenais pas vraiment à l'époque, mais mes cent dix camarades et moi-même assistions en direct au processus d'élimination impitoyable mené par une force combattante américaine incapable de tolérer le moindre élément sujet à caution.

L'instructeur Reno continua sur un ton formel : « Vous vous apprêtez maintenant à entamer la première phase de l'entraînement BUD/S et je veux pouvoir être fier de chacun d'entre vous. Ceux qui parmi vous survivront à la Semaine d'Enfer auront encore à réussir les épreuves en bassin, qui se dérouleront dans une seconde phase. Mais je veux pouvoir assister à votre remise de badge et, tout de suite, j'aimerais vous serrer la main. Je veux me souvenir de chacun d'entre vous comme de l'un des guerriers de Reno. »

Le cri « *Hooyah*, instructeur Ree-no ! » que nous poussâmes en brandissant le poing au-dessus de notre tête aurait pu faire décoller le toit de la salle de classe. Nous l'aimions tous, car nous sentions tous qu'il souhaitait véritablement tirer le meilleur de nous-mêmes. Il n'avait pas une once de méchanceté en lui. Pas plus qu'il n'avait une once de faiblesse.

Il répéta les consignes dont il n'avait pas cessé de nous abreuver au cours de ces deux dernières semaines. « Restez sur vos gardes. Soyez à l'heure. Soyez responsable de tout ce que vous faites, à tout moment, en civil ou en uniforme. Rappelez-vous, votre réputation représente tout pour vous. Et nous vous donnons à tous la chance de construire cette réputation, ici même, à partir de mardi matin, 5 heures. Phase 1.

« Que ceux d'entre vous qui arriveront à intégrer des équipes SEALS se rappellent qu'ils intégreront une fraternité. Vous serez plus proche de ces hommes que vous ne l'avez jamais été avec vos amis à l'école ou à l'université. Vous vivrez avec eux et, au combat, certains d'entre vous mourront avec eux. Votre famille devra toujours compter plus que tout, mais cette fraternité sera un espace privilégié. Cela, vous ne devrez jamais l'oublier. »

Sitôt qu'il eut prononcé ces quelques mots, il nous quitta, traversa la classe et disparut par une porte du fond en laissant planer derrière lui une très longue ombre : un groupe de mecs remontés à bloc, enthousiastes et prêts à se donner au maximum pour réussir les épreuves à venir. Exactement comme le souhaitait Reno.

L'instructeur Sean Mruk (prononcer « MUR-rock »), un ancien SEAL de l'équipe 2, vétéran de trois déploiements à l'étranger, originaire de l'Ohio, se présenta alors. C'était un personnage à l'allure enjouée, que nous n'avions pas croisé durant l'Endoc et qui tiendrait le rôle d'assistant auprès de notre nouveau superviseur. Mais ce fut d'abord sa voix que nous entendîmes, le commandement « Plaquage au sol, pompez ! » qu'il hurla avant même d'avoir fini de traverser la salle de classe.

Dans les minutes qui suivirent, il aborda la multitude des choses que nous aurions à accomplir durant les premières heures de la phase 1 de la formation BUD/S. Des trucs comme préparer les embarcations et les véhicules, ou nous assurer d'avoir le bon équipement. Il nous indiqua qu'il attendait de nous que nous soyons impliqués à 100 % à chaque minute car, si ce n'était pas le cas, il nous le ferait payer.

Il vérifia que nous avions bien quitté nos baraquements de l'Endoc, derrière le broyeur, pour rejoindre notre nouveau cantonnement, à quelques centaines de mètres plus au nord, du côté du Centre de combat naval. Des logements de premier choix sur la plage, qui nous étaient entièrement réservés – du moins tant que nous restions au sein de la classe 226, dont le numéro fut rapidement inscrit au marqueur blanc sur l'un ou l'autre des côtés de notre tout nouveau casque vert de la phase 1. Ce numéro nous accompagnerait tout au long de notre service dans la Navy. Les trois chiffres peints en blanc sur mon casque deviendraient un jour ce qui m'enchanterait le plus lorsque je les entendrais.

L'instructeur Mruk nous adressa un signe de tête amical et nous indiqua qu'il se rendrait à notre nouveau cantonnement à 10 heures dimanche pour s'assurer que nous savions comment préparer nos chambrées pour l'inspection. Il nous donna un dernier conseil : « Vous êtes une véritable classe maintenant. Vous appartenez à la première phase. »

Et ainsi, le lundi matin 18 juin à l'aube, sous un ciel sans nuage, nous nous rassemblâmes devant les baraquements deux heures avant le lever du soleil. Il était 5 heures et il ne faisait guère plus de 15 °C. Notre nouvel instructeur, un homme que nous n'avions jamais vu, se tenait devant nous en silence. Le lieutenant Ismay annonça d'une voix formelle : « La classe deux-deux-six est rassemblée, chef. Quatre-vingt-dix-huit hommes sur les rangs. »

David Ismay salua. Le chef Stephen lui retourna son salut, sans pour autant l'accompagner d'un « Bonjour » ou d'un « Comment ça va ? ». À la place, il se contenta d'aboyer : « Baignade, lieutenant. Et tout le monde avec vous. Après, je veux vous voir en salle de classe. »

Et voilà, ça recommençait. La classe 226 sortit de l'enceinte en courant et nous nous précipitâmes tous sur la plage. Nous nous immergeâmes dans l'eau glacée, ressortîmes trempés, puis retournâmes en classe en pataugeant, tremblants de froid, ruisselants, d'ores et déjà gagnés par une nouvelle appréhension.

« Plaquage au sol », ordonna l'instructeur. Puis encore une fois. Et encore une fois. Finalement, l'enseigne Joe Burns, un officier SEAL au visage sinistre, prit place devant toute la classe et nous informa qu'il était l'officier responsable de la première phase. Quelques-uns tressaillirent. Sa réputation d'homme brutal l'avait précédé. Il se révéla plus tard être l'un des hommes les plus endurcis que j'aie jamais rencontrés.

« J'ai cru comprendre que vous vouliez tous devenir des hommes-grenouilles ? »

Hooyah !

« Je pense que nous aurons le temps d'en reparler, indiqua l'enseigne Burns. De voir si vous y tenez vraiment. Je suis responsable de cette phase de l'entraînement, et voici mon équipe d'instructeurs. »

Chacun des quatorze instructeurs se présenta à nous par son nom. Puis le chef Schulz, sans doute terrifié à l'idée que nous nous soyons ramollis pendant ces deux minutes de présentation, hurla : « Plaquage au sol et pompez ! » Et encore. Et encore.

Il nous ordonna ensuite de nous rendre jusqu'au broyeur pour une séance d'éducation physique. « Allez ! Allez ! Allez ! »

Et nous nous rassemblâmes enfin, pour la première fois, sur la plus célèbre place de goudron noir de toutes les forces armées des États-Unis. Il était 5 h 15 et nos places étaient indiquées par des petits pieds palmés de grenouilles peints sur le sol. Ça n'aurait pas suffi à justifier le détour.

« Tout le monde à la baille ! Baignade et roulade !, ordonna Schulz. Dépêchez-vous ! »

Nos veines pompèrent de l'adrénaline, nos jambes pompèrent, nos bras pompèrent, nos cœurs pompèrent. Tous nos corps pompèrent tandis que nous quittions le goudron au pas de course, toujours chaussés de nos bottes trempées et de nos treillis ruisselants, que nous retournions à la plage et que nous nous immergions à nouveau dans l'eau.

Bon Dieu que c'était froid ! Les rouleaux faillirent m'emporter alors que je revenais vers la rive, puis je me jetai dans le sable et m'y roulai. Je me relevai comme si j'étais le marchand de sable, sauf que je n'apportais aucun rêve à personne. J'entendais le tumulte tout autour de moi, mais j'avais également entendu le dernier mot qu'avait prononcé Schulz. *Vite*. Et je me souvins une fois encore de ce que m'avait dit Billy Shelton : « Écoute bien ce qu'on te dit, fais attention à la moindre remarque »… et je m'élançai parmi les premiers vers le broyeur en courant, comme si ma vie en dépendait.

« Trop lent ! », brailla Schulz. « Beaucoup trop lent… Plaquage au sol ! »

Les instructeurs de Schulz se dispersèrent parmi nous, nous engueulèrent, nous admonestèrent, nous insultèrent, nous harassèrent tandis que nous transpirions sous l'effort et le stress. « On dirait la fée Clochette. » « Ressaisis-toi. » « Bon Dieu ! Fais au moins semblant d'essayer ! » « Allez, vas-y ! Vas-y ! Vas-y ! » « T'es sûr que tu veux rester avec nous ? Tu ne voudrais pas plutôt abandonner maintenant ? »

J’appris au cours des minutes suivantes qu’il y avait une différence essentielle entre « Baignade et roulade » et juste « Au bain ». Il y avait deux canots rangés de l’autre côté du broyeur, remplis jusqu’aux plats-bords d’eau et de glace. « Au bain » signifiait entrer dans le canot par l’avant, nager dans l’eau en passant sous les montants des sièges plastique, puis ressortir de l’autre côté. Cinq secondes, dans l’obscurité, dans la glace, sous l’eau. Même un cachalot aurait crié grâce.

Jusqu’à présent, je m’étais gelé les couilles dans ce putain de Pacifique, pas vrai ? Mais l’eau contenue dans ce petit bateau aurait fait exploser celles d’un pingouin. Je ressortis de là quasiment tétanisé par le froid, de la glace dans les cheveux, et je regagnai maladroitement mes petits pieds palmés marqués au sol. Au moins avais-je réussi à me débarrasser de mon sable, comme tous les autres. Deux instructeurs remontèrent les rangs en nous visant avec leurs lances à incendie qui vomissaient de l’eau glacée à pleine puissance, aspergeant tout le monde de la tête aux pieds.

Vers 6 heures du matin, nous avions dû faire quatre cent cinquante pompes. Il y en eut encore beaucoup d’autres, mais à ce stade j’avais cessé de compter. J’avais également fait plus d’une cinquantaine d’abdos. Nous passions d’un exercice à l’autre sans répit. Tous les gars qui étaient jugés un peu lents recevaient l’ordre d’effectuer une série de relevés de jambes.

Il en résulta un chaos effroyable. Certains n’arrivaient plus à suivre, d’autres faisaient des pompes alors qu’ils avaient reçu pour ordre de faire des abdos, d’autres encore s’abattaient, face contre terre, pour pomper. Vers la fin, la moitié d’entre nous n’avait plus aucune idée de l’endroit où nous étions ni de ce que nous étions censés faire. Quant à moi, je continuais, en faisant de mon mieux, malgré les engueulades qui n’arrêtaient pas de pleuvoir ou le jet d’eau glacé craché par les lances à incendie : des pompes, des abdos, n’importe quoi. Je ne voyais plus la différence. Chaque muscle de mon corps me faisait souffrir le martyre, surtout mes abdominaux et les muscles de mes bras.

Finalement, Schulz nous offrit un moment de répit et un verre. « Hydratez-vous ! », hurla-t-il avec ce charme de l’Ancien Monde qui lui allait si bien, et nous attrapâmes tous nos gourdes pour nous les vider dans la gorge.

« Rangez les gourdes !, cria Schulz, une pointe d'indignation dans la voix. Plaquage au sol, pompez ! »

Ah, oui. Bien sûr. J'avais déjà oublié. Il faut dire que j'avais eu neuf secondes de temps mort. Nous nous jetâmes encore une fois tous au sol et nous reprîmes nos exercices avec nos dernières réserves de forces, en comptant nos pompes à haute voix. Nous n'en fîmes que vingt cette fois-ci. Schulz avait dû être victime d'un accès de remords.

« Baignade pour tout le monde, aboya-t-il. Tout de suite ! »

Nous nous traînâmes jusqu'à la plage et nous écroulâmes dans l'écume. Nous nous étions tellement échauffés que nous ne ressentions même plus le froid. En tout cas, plus beaucoup. Et lorsque nous nous effondrâmes ensuite sur la plage, le chef Schulz nous y attendait, en criant et en nous ordonnant de former les rangs pour courir les 1 600 mètres qui nous séparaient du réfectoire.

« Bougez-vous, ajouta-t-il. Nous n'avons pas que ça à faire. »

Lorsque nous arrivâmes, je tenais à peine sur mes jambes. Je ne pensais même pas avoir assez de forces pour mâcher l'intérieur d'un œuf à la coque. Nous entrâmes dans la cantine comme les soldats de Napoléon lors de la retraite de Russie, débraillés, épuisés, à bout de souffle, trop affamés pour manger, trop harassés pour se soucier de quoi que ce soit.

Tout cela était bien sûr fait exprès. Il ne s'agissait pas d'une quelconque futilité imaginée par les instructeurs. C'était un test extrêmement sérieux de leur part, une méthode qu'ils utilisaient pour déterminer, de la manière la plus brutale qui soit, qui parmi nous souhaitait vraiment poursuivre, qui y attachait suffisamment d'importance pour tout encaisser, qui était à même d'endurer les quatre semaines à venir, qui précéderaient la Semaine d'Enfer, celle où les choses se corsaient vraiment.

Tout cela avait été conçu pour nous obliger à réfléchir à nouveau sur notre degré de motivation. Étions-nous vraiment capables de tout endurer ? Nous étions quatre-vingt-dix-huit à nous être rassemblés sur le broyeur deux heures plus tôt. Nous n'étions plus que soixante-six à prendre le petit déjeuner.

Quand nous eûmes fini de nous restaurer, nous étions encore trempés, des rangers au T-shirt en passant par le pantalon de treillis. Et, une fois de plus, nous repartîmes en direction de la plage, accompagnés par un instructeur qui était apparu je ne sais d'où et qui courait à côté de nous en braillant pour que nous allions plus vite. Il nous avait prévenus de ce qui nous attendait. Nous courûmes 6 kilomètres sur la plage, en direction du sud, 3 kilomètres aller, 3 kilomètres retour. Et que Dieu vienne en aide à celui qui était incapable de courir un kilomètre en moins de cinq minutes.

J'avais peur de cela car je n'étais pas un très bon coureur, et je me motivai mentalement pour aller aussi vite que possible. Je me persuadai que j'avais passé toute ma vie à courir comme cela. Et quand nous arrivâmes sur la plage, je compris que j'allais avoir besoin de ce conditionnement mental. Il n'y avait pas pire moment pour courir. La marée était presque à son maximum et ne laissait quasiment pas de bande de sable dur. Cela signifiait que nous devrions courir les pieds dans l'eau ou dans le sable mou, ce qui était une plaie dans les deux cas.

Notre instructeur, le chef Ken Taylor, nous fit mettre en ligne et nous dressa un sombre tableau de ce qui nous attendrait si nous n'arrivions pas à faire le parcours en moins de trente-deux minutes. Et il donna le signal du départ, alors que le soleil apparaissait au-dessus du Pacifique, sur notre droite. Je choisis la ligne dans laquelle je courrais, au bord du ressac, là où l'eau refluait en laissant derrière elle une fine bande de sable dur. Cela m'obligerait à courir parfois dans l'eau, mais il s'agissait d'une écume superficielle et cela valait toujours mieux que de courir dans le sable mou qui s'étendait à ma gauche.

Le problème, c'est qu'il ne faudrait surtout pas quitter cette ligne, car si je déviais sur la plage, j'aurais très rapidement un kilo de sable collé aux semelles de mes rangers. Je ne pensais pas pouvoir suivre le rythme des hommes de tête, mais j'estimais que je pourrais rester dans leur sillage. Je baissai donc la tête, regardai le ressac reculer devant moi, et m'élançai en restant bien sur la bande de sable dur.

Les trois premiers kilomètres ne furent pas si terribles. Sur le chemin du retour, cependant, je commençai à souffler. En jetant un coup d'œil autour de moi, je vis que tous les autres avaient eux aussi

l'air anéanti. Je décidai alors de mettre la gomme. J'accélérai la cadence et fonçai droit devant moi.

La marée s'était inversée au cours des vingt premières minutes de course et il n'y avait plus qu'une toute petite bande humide qui n'était plus lavée par l'océan. Je l'écrasai à chaque foulée, en continuant mes efforts jusqu'à avoir l'impression que j'allais m'effondrer. Chaque fois que je rattrapais quelqu'un, je le prenais comme un défi personnel et je le dépassais, arrivant au final à établir un chrono en dessous de 30 minutes, ce qui n'était vraiment pas mal pour un percheron de mon acabit.

J'ai oublié qui fut le vainqueur, sans doute un quartier-maître élevé au grand air et taillé dans un bois imputrescible, mais il arriva plusieurs minutes avant moi. Quoi qu'il en soit, ceux qui arrivèrent dans les temps impartis furent envoyés plus haut sur une dune pour se reposer et récupérer.

Environ dix-huit gars dépassèrent les 32 minutes imparties et, les uns après les autres, ils entendirent : « Plaquage au sol », et ils commencèrent à pomper. La plupart restèrent sur les genoux, épuisés, ce qui leur valut un ticket pour la phase suivante : courir à quatre pattes jusque dans le Pacifique et avancer dans l'écume. Taylor les obligea à continuer et ils se retrouvèrent immergés jusqu'au cou dans l'eau glacée.

Ils restèrent ainsi pendant vingt minutes, une durée calculée – je le sais aujourd'hui – de manière à ce qu'ils ne souffrent pas d'hypothermie. Taylor et ses collègues disposaient même d'une charte extrêmement précise qui indiquait combien de temps un homme pouvait supporter ce degré de froid. Et, les uns après les autres, ils furent appelés à sortir de l'eau et se firent tancer de la plus terrible manière pour avoir échoué à faire la course dans le temps imparti de 32 minutes.

Je pense que certains d'entre eux avaient de toute manière décidé d'abandonner, tandis que d'autres n'avaient pas eu la force de courir plus vite, mais les instructeurs avaient une idée assez précise de la situation et, en ce premier jour d'entraînement BUD/S, ils étaient décidés à se montrer impitoyables.

Pour notre part, nous étions en train de pomper quand ces pauvres bougres sortirent enfin de l'eau et – c'était désormais pour

moi comme une seconde nature – je pris le temps de redresser la tête pour voir ce qu'il allait advenir de ces gars trop lents. Le chef Taylor, le Gengis Khan des dieux du littoral, ordonna à ces types à moitié morts, à moitié congelés, de s'allonger sur le dos, les épaules et la tête dans l'eau ou sous l'eau, selon les mouvements du ressac. Et il leur fit faire des relevés de jambes. Il y en a qui s'étouffèrent, qui recrachèrent de l'eau ou qui s'étranglèrent en faisant leurs exercices, et Dieu sait quoi encore.

C'est uniquement à ce moment-là que le chef Taylor les libéra et, je me le rappelle avec une grande précision, qu'il leur hurla que nous, qui étions au sec en train de faire nos pompes sur le sable, étions les vainqueurs alors que eux, les traînards, étaient les *perdants !* Puis il leur fit savoir qu'ils feraient mieux de commencer à prendre l'entraînement au sérieux, faute de quoi ils ne feraient pas de vieux os. « Ces gars-là sur la plage, qui se la coulent douce, ils ont payé le juste prix, gueula-t-il. Vous, vous avez essayé de gruger. Vous avez échoué. Et pour les gars comme vous, il y a des amendes à payer. Vous me comprenez ? »

Il savait que ce qu'il affirmait était foncièrement injuste, car certains de ces gars avaient réellement fait de leur mieux, mais il devait pouvoir en être sûr. Lesquels d'entre eux pensaient pouvoir progresser ? Lesquels d'entre eux étaient déterminés à rester ? Et lesquels parmi eux avaient déjà fait un premier pas vers la sortie ?

La phase suivante mettait en scène un poteau télégraphique, pour un exercice dans lequel nous étions complètement novices. Nous reformâmes nos équipages de sept hommes, en treillis et casquette sur la tête, et chaque groupe prit place à côté d'un poteau en bois d'environ 2,40 mètres de long sur 30 centimètres de diamètre posé au sol. Je ne me souviens pas du poids qu'il faisait, mais il devait faire celui d'un homme de gabarit moyen, entre 70 et 75 kg. Plutôt lourd, non ? J'étais en train de basculer sur le mode cheval de bât lorsque l'instructeur nous ordonna : « Baignade et roulade ». Vêtus de nos beaux treillis tout secs, nous nous précipitâmes une fois de plus vers l'écume, bondîmes par-dessus une petite dune et nous jetâmes directement dans l'eau. Nous ressortîmes pour gravir la dune avant de nous laisser dévaler de l'autre côté, puis nous formâmes à nouveau les rangs, comme si nous étions la compagnie perdue de la section Château de sable de l'US Navy.

Puis il cria : « Baignade et roulade avec vos poteaux ». Nous les soulevâmes péniblement, à hauteur de poitrine, gravîmes la dune et la dévalâmes de l'autre côté. Enfin, nous balançâmes nos putains de poteaux dans l'océan, les repêchâmes, remontâmes la dune avec et les fîmes rouler de l'autre côté.

Les gars de l'équipe voisine de la mienne réussirent à faire tomber leur poteau alors qu'ils remontaient la pente.

« Si jamais vous faites tomber encore une fois un de mes poteaux !… », vociféra l'instructeur, je préfère ne pas vous dire ce qui arrivera. À vous tous ! » Il utilisait le ton enragé, assoiffé de vengeance, qui aurait mieux convenu à une phrase du type : « Bande de salauds, si jamais vous violez ma mère encore une fois… » Mais pas pour un stupide morceau de bois.

Nous étions tous alignés, debout, le poteau porté à bout de bras au-dessus de nos têtes. En règle générale, ils essaient de constituer des équipes en fonction de la taille des gars, mais mon mètre quatre-vingt-quinze faisait qu'il m'arrivait régulièrement de porter un peu plus que ma part du fardeau.

De plus en plus de gars furent accusés de se relâcher, et ils furent de plus en plus nombreux à se retrouver à quatre pattes pour pomper tandis que quelques autres grands gabarits et moi-même restions à supporter tout le poids du poteau. Nous devions ressembler aux trois piliers de Coronado ; des colonnes de grès soutenant un temple, les yeux perçant à travers des paupières ensablées pour observer un paysage sablonneux où d'étranges créatures de sable semblaient émerger de terriers invisibles en luttant pour reprendre leur souffle.

Tout de suite après, ils nous enseignèrent les différents mouvements dont nous aurions besoin pour nos exercices : nous accroupir en gardant le poteau au-dessus de nos têtes, faire tourner le poteau au-dessus de nos têtes, etc. Puis, alors que nous étions encore en formation, nous reçûmes l'ordre : « Couchez-vous sur vos poteaux », et nous nous jetâmes en avant.

« C'est lent ! Trop lent ! Baignade et roulade ! »

Une fois de plus dans l'écume, dans les vagues, dans le sable. Nous étions alors vraiment à bout de forces, et les instructeurs le savaient parfaitement. Ils ne souhaitaient pourtant pas que nous commencions à nous évanouir, et ils prirent le temps de calmer le jeu

en nous enseignant quelques points importants sur le maniement du poteau en équipe. À notre grande stupéfaction, ils conclurent cette matinée en nous expliquant que nous avions fait du bon boulot, que nous avions pris un bon départ et qu'il était maintenant l'heure d'aller grailler.

Plusieurs d'entre nous trouvèrent que c'était plutôt encourageant. Sept autres, cependant, ne partageaient pas cet optimisme et ne se sentaient nullement rassurés par ces paroles apaisantes exprimées par des gars qui auraient mérité de chevaucher avec les cavaliers noirs du *Seigneur des Anneaux*. Ils retournèrent directement au broyeur, firent sonner la cloche située en face du bureau des instructeurs de la première phase, allèrent récupérer leurs casques et les alignèrent devant la porte du chef de corps. C'est ainsi que les choses se déroulaient durant la première phase : c'était le rituel d'abandon. Il y avait maintenant une douzaine de casques alignés qui signifiaient autant d'abandons, et nous n'avions même pas encore eu le temps de prendre notre déjeuner en cette première journée.

La plupart d'entre nous pensaient qu'ils étaient allés assez vite en besogne, car nous savions qu'une bonne partie de l'après-midi serait accaparée par l'inspection hebdomadaire des chambrées. Nous avions passé notre dimanche à tout ranger, à nettoyer les sols à grande eau et à les cirer. Je ne sais trop comment c'était arrivé, mais je m'étais retrouvé au bas de la liste d'inscription pour l'utilisation d'une des deux cireuses électriques mises à notre disposition.

Il me fallut donc attendre mon tour et je ne finis pas mon grand nettoyage avant 14 heures, mais je n'avais pas perdu mon temps en attendant. J'avais rangé mon lit, repassé mes treillis et fait briller mes rangers. J'avais bien meilleure allure, par rapport à cette gueule ensablée et ruisselante d'eau de mer que j'avais affichée toute la matinée.

Les instructeurs arrivèrent. Je ne me rappelle plus lequel d'entre eux entra dans ma chambre, mais il la balaya du regard, et moi avec, avec une précision toute militaire et un air de dégoût effroyable. Il ouvrit doucement les tiroirs de ma commode et balança tout par terre. Il souleva le matelas du lit et le jeta sur le côté. Il vida le contenu de mon casier par terre et m'informa qu'il n'avait pas l'habitude de rencontrer des jeunes recrues supportant de vivre dans

un tel désordre. En réalité, ses paroles étaient un peu plus colorées que celles-ci, un peu plus… disons un peu plus triviales.

Il ne s'agissait pas que de ma chambre, le foutoir était général ; les affaires des uns et des autres voltigeaient dans toutes les chambres au fur et à mesure que l'inspection se poursuivait. Je me contentai de rester immobile et assistai, médusé, à la mise à sac du baraquement par nos propres instructeurs. Dehors, dans le couloir, j'entendis quelqu'un aboyer sur le lieutenant David Ismay, le chef de classe. La voix douce et mélodieuse du chef Schulz était reconnaissable entre mille.

« De quelle sorte de trou à rat pensez-vous donc être responsable ici, M. Ismay ? Je n'ai jamais vu des chambres dans cet état de toute ma vie. Vos uniformes sont une véritable honte. *Baignade… Tout le monde !* »

Il y avait une trentaine de chambres. Seulement trois d'entre elles avaient été jugées acceptables, mais cela n'empêcha pas leurs occupants de se joindre à nous pour notre première baignade de l'après-midi dans le Pacifique. Nous cavalâmes jusqu'à la plage dans nos rangers cirées et nos treillis amidonnés, en laissant derrière nous un véritable chaos.

Nous plongeâmes dans l'eau, bien profondément, jusque dans les vagues. Puis nous fîmes demi-tour et ressortîmes sur la berge, nous nous remîmes en formation et nous retournâmes jusqu'à l'aire de rassemblement BUD/S. Le chef Taylor avait effectué un formidable retour dans nos vies et avait manifestement préparé ce qui nous attendait maintenant, que ce fût sur la plage ou dans l'eau. Nous ne le savions pas encore.

Tout au long de cette journée, nous n'avions pas cessé de nous interroger sur qui il était vraiment, mais nous n'avions pas appris grand-chose si ce n'est que le chef était un vétéran de différentes équipes qui avaient combattu quatre fois lors d'opérations extérieures, et notamment durant la guerre du Golfe. C'était un homme de taille moyenne, mais incroyablement musclé : il donnait l'impression de pouvoir passer à travers un mur sans même ralentir sa foulée. Mais nous pouvions deviner qu'il avait un certain sens de l'humour et qu'il n'était pas opposé au fait de nous le dire quand

nous nous n'en sortions pas trop mal. C'était sympa de sa part, non ? La moitié d'entre nous tenions par la seule force de la volonté.

Et nous avions besoin de beaucoup de volonté, car au bout de quelques minutes nous nous retrouvâmes à préparer nos canots pour retourner dans l'eau. Je n'ai jamais oublié les exercices de navigation de cette première journée parce que le chef Taylor nous fît asseoir en sens inverse, pour pagayer en marche arrière. Quand nous fîmes le trajet retour, depuis l'océan jusqu'à la plage, nous restâmes assis vers l'arrière, mais nous pagayâmes cette fois en marche avant.

Lorsque nous commençâmes à pagayer, il nous sembla impossible de pouvoir dépasser les déferlantes tout en gardant les yeux rivés sur la plage et en maniant nos pagaies de manière si maladroite, mais nous fîmes de notre mieux. Et nous finîmes par y arriver. Mais pas avant d'avoir vécu toutes sortes de galères. Le bateau chavira, se retourna ou fut recraché par l'énorme rouleau que nous voulions dompter en l'attaquant de face. Et il y eut de nombreux crachats ou quintes de toux lors de la grande finale du chef Taylor, qui consistait à sauter du bateau, à ranger correctement les pagaies, puis à ramener le bateau à la nage à travers les rouleaux et jusqu'à la plage.

Avant de partir, nous participâmes à un exercice appelé observation de la marée, durant lequel une équipe de deux hommes observe l'état de l'océan et établit un rapport. J'écoutai attentivement ce qu'il fut dit, ce qui fut aussi bien car, à compter de cette nuit, chaque matin à 4 h 30, deux élèves de notre classe iraient se poster sur le littoral pour revenir plus tard avec un compte rendu tiré de leurs observations. Le chef Taylor nous congédia en souriant, comme il avait tendance à le faire, et en nous adressant ces quelques mots : « Et surtout, ne foirez pas vos rapports. Je veux qu'ils reflètent le véritable état de l'océan, sinon vous passerez à la caisse. »

Nous rangeâmes nos chambres ce soir-là, puis nous débutâmes la deuxième journée par notre train-train habituel de pompes, footings et roulades dans l'eau ou dans le sable. Notre premier cours en salle de classe nous permit de faire la connaissance de notre quartier-maître instructeur principal, le chef Bob Nielsen, un autre vétéran de la guerre du Golfe ainsi que d'autres théâtres d'opérations extérieures. C'était un SEAL grand et sec et, j'en avais l'impression, un homme quelque peu sardonique. Ses mots étaient lourds de sous-entendus, porteurs de menaces, mais néanmoins optimistes.

Il se présenta et nous expliqua ce qu'il attendait de nous. Comme si nous ne le savions pas. Ils attendaient tout de nous, pas vrai ? Ou tout au moins que nous mourions en essayant de tout leur donner. Il nous fit une présentation en images de tous les aspects de la phase 1. Avant même que la première image ait disparu de l'écran, il nous suggéra que nous ferions mieux d'oublier toute velléité de vouloir se montrer plus malin que les instructeurs.

« Les gars, annonça-t-il, nous avons déjà tout vu. Vous pouvez bien sûr essayer, mais ça vous fera plus de mal que de bien. Nous nous en apercevrons et, lorsque ce sera le cas, gare à vous. »

Je suppose que tout le monde dans la classe se fit une note mentale de « ne pas essayer ». Nous écoutâmes attentivement tandis que le chef Nielsen survolait rapidement le programme des quatre premières semaines et de ce qu'il fallait en attendre : plus de footings, plus d'exercices physiques avec nos poteaux, plus de natation, la totale. Tout cela pour savoir si nous étions vraiment résistants.

« Ce n'est que de la mise en condition, continua-t-il. De la mise en condition et beaucoup d'eau. Vous feriez mieux de vous y habituer. Ce mois-là va être pour vous comme un grand coup de pied dans les couilles. Parce qu'on ne va pas vous lâcher. »

J'ai conservé mes notes relatives à son discours.

« Si vous n'avez pas le niveau requis, vous êtes fini. Bien sûr, la plupart d'entre vous finiront par être virés. Et la plupart d'entre vous n'essayeront pas une deuxième fois. Vous devrez réussir notre course de 6 400 mètres en moins de trente-deux minutes, et vous devrez aussi parcourir vos 3 200 mètres à la nage en moins de quatre-vingt-dix minutes. Vous aurez des épreuves écrites. Il y aura des épreuves de natation, des épreuves de plongée. Avec ou sans palmes, sur plusieurs types de nage.

« Vous vous demandez peut-être ce qu'il faut pour réussir ? Comment arriver jusqu'au bout des épreuves ? La vérité, c'est que les deux tiers d'entre vous abandonneront. »

Je me rappelle qu'il est venu se placer à côté de ma rangée.

« Vous êtes assis sur sept rangées. Deux rangées seulement réussiront. » Il parut me regarder droit dans les yeux lorsqu'il

ajouta :

« Tous les autres, vous serez à la ramasse, oubliés, renvoyés dans vos unités. C'est comme ça et pas autrement. Ça a toujours été comme ça. À vous de me prouver que j'ai tort. »

Il nous lança un dernier avertissement : « Cet entrainement n'est pas adapté à tout le monde. Nous avons vu passer d'excellents gars qui ont pourtant jugé que ce n'était pas pour eux. Et c'est leur droit. Mais ils repartent à chaque fois avec dignité, vous comprenez ? Si nous surprenons l'un de vous à rigoler ou à se moquer d'un homme qui a demandé à abandonner, nous lui tomberons dessus sans aucune pitié. *En beauté*. Il regrettera ce moment pendant longtemps. Je vous invite à ne pas même y songer. »

Il acheva son discours en soulignant que la véritable victoire était mentale. Elle est remportée par tous ceux qui comprennent leurs faiblesses, qui s'asseyent et prennent le temps d'y réfléchir en cherchant le moyen de s'améliorer. En faisant attention aux détails. En travaillant sur leurs points faibles et en les surmontant. Parce que c'est possible.

« Vous allez vous forger une réputation dès cette première phase. Et vous ne souhaitez pas que les gens puissent penser de vous que vous faites le minimum, juste assez pour passer à l'étape suivante. Vous voulez que les gens pensent de vous que vous cherchez toujours à exceller, à progresser, à être fiable, à donner le meilleur de vous-même. C'est comme ça que nous travaillons ici.

« Et rappelez-vous une dernière chose. Il n'y a qu'une seule personne dans cette classe qui sache si vous allez réussir ou échouer. C'est vous. À vous de jouer, messieurs. Et donnez toujours le meilleur de vous-mêmes. »

Le chef Nielsen s'en alla, et cinq minutes plus tard, nous nous mîmes au garde-à-vous pour le rapport du chef de corps. Six instructeurs pénétrèrent dans la salle de classe en compagnie d'un capitaine de vaisseau. Et nous savions tous qui il était. Il s'agissait du capitaine Joe Maguire, Homme d'honneur de la classe 93, ancien officier commandant de la SEAL Team 2, qui serait bientôt le contre-amiral Maguire, commandant en chef du SPECWARCOM[14] – un guerrier SEAL unique. Il avait servi dans le monde entier et était

apprécié de tout Coronado ; c'était un homme d'exception qui n'oubliait jamais le nom d'un camarade SEAL, si jeune soit-il.

Il s'adressa à nous d'une voix calme et nous donna deux précieux conseils. Il nous précisa qu'il parlait pour ceux qui aspiraient véritablement à ce genre de vie, ceux qui supporteraient toutes les formes de pression possibles que pourraient inventer les instructeurs qui se tenaient au fond de la pièce.

« Tout d'abord, je ne voudrais pas que vous abandonniez sur un coup de tête. Si vous vous sentez vraiment mal, contentez-vous de tenir bon. Allez jusqu'au terme de la journée. Puis, si vous vous sentez toujours mal, réfléchissez-y un bon moment avant de décider d'abandonner. Enfin, abordez chaque journée l'une après l'autre. Une étape à la fois.

« Ne laissez pas votre imagination prendre le dessus, ne commencez pas à planifier votre abandon parce que vous vous demandez si vous serez capable de supporter ça encore longtemps. N'anticipez pas la souffrance à venir. Faites en sorte de tenir jusqu'à la fin de la journée, et une magnifique carrière s'offrira à vous. »

Voici comment était le capitaine de vaisseau Maguire, un homme qui servirait un jour comme commandant adjoint des opérations spéciales du commandement Pacifique. Avec ses deux insignes d'aigle étincelant sur son col, le capitaine de vaisseau Maguire nous transmit un savoir extrêmement précieux.

Je restai là, à cogiter sur ce qu'il venait de nous expliquer, lorsque le ciel nous tomba sur la tête. L'un des instructeurs s'avançait soudain en hurlant : « Plaquage au sol ! », déterminé à nous faire payer à tous la faute d'un seul homme.

« J'ai vu l'un d'entre vous piquer du nez pendant le briefing du capitaine. Comment osez-vous ? Comment osez-vous vous assoupir en présence d'un homme de ce calibre ? Maintenant, vous allez le payer ! *Plaquage au sol !* »

Il n'y alla pas avec le dos de la cuillère, nous fit effectuer près d'une centaine de pompes ou d'abdos, puis nous conduisit de l'autre côté de la grande dune située à proximité de l'enceinte. Il nous insulta parce que nos temps réalisés au parcours d'obstacles étaient calamiteux, ce qui tenait surtout au fait que nous étions tétanisés par la fatigue avant même d'avoir franchi le premier obstacle.

Et cela continua ainsi pendant toute la semaine. Nous eûmes droit à une épreuve de natation à travers la baie, un peu moins de 2 kilomètres à effectuer en binôme avec un type d'un niveau comparable. Nous eûmes droit à des épreuves en bassin, avec masque, avec ou sans palmes. Il y en eut une autre où il nous fallut nous allonger sur le dos au bord de l'océan, le masque rempli d'eau, pour faire des relevés de jambes les palmes aux pieds, la tête immergée dans l'écume et balayée par le ressac. Une tentative de meurtre. Comme le fut également le footing de 6 400 mètres effectué en portant le poteau. Les exercices de navigation dans les canots pneumatiques constituaient des expériences qui nous vidaient également de toutes nos forces ; il fallait manœuvrer les bateaux à travers les déferlantes, sauter des bateaux dans l'eau glacée, redresser les bateaux chavirés, pagayer, en avant, en arrière, tirer les canots sur l'eau, les porter sur nos têtes…

Cela n'en finissait jamais et, tandis que la fin de la semaine approchait, nous avions perdu plus de vingt hommes, dont l'un était parti en pleurs car il avait été incapable de fournir le moindre effort supplémentaire. Ses espoirs, ses rêves, et même ses ambitions avaient été balayés sur cette plage de Coronado.

Cela signifiait que la grosse cloche située juste devant les bureaux administratifs avait sonné plus de soixante fois. Et chaque fois que nous l'entendions, sans exception, nous savions que nous perdions un bon élément. Tous ceux qui étaient arrivés jusque-là et avaient survécu à l'Endoc étaient des mecs bien. Et, tandis que les jours passaient et que nous continuions d'entendre sonner la cloche, encore et encore, le son métallique se chargea de mélancolie.

Était-il possible que moi aussi je me tienne devant cette porte, brisé, quelques jours plus tard ? Ce n'était pas impossible, car bon nombre de ceux qui l'avaient fait n'avaient aucune intention d'abandonner quelques heures, voire quelques minutes avant de s'être décidés. Quelque chose de profondément enfoui en eux avait tout simplement cédé. Ils ne pouvaient pas aller plus loin, sans qu'ils sachent très bien pourquoi.

Ne demande pas pour qui sonne le glas, Marcus. Car il pourrait bien sonner pour toi. Ou pour n'importe lequel des soixante et quelques hommes encore présents après la brutale réalité de la première semaine, phase 1. Chaque fois que nous traversions le

broyeur, nous pouvions voir les preuves, juste sous nos yeux – un total de vingt casques alignés par terre, sous la cloche. Chacun de ces casques avait appartenu à un ami, à une connaissance, ou même à un rival, mais en tout cas à quelqu'un qui avait souffert avec nous.

Cet alignement de casques abandonnés était un grossier rappel de ce que cet endroit pouvait infliger à des hommes, mais aussi du sentiment de gloire très particulier qui pouvait être conféré à ceux qui n'abandonneraient pas. Il me donna la force de continuer. Chaque fois que je le regardais, je serrais les dents et marchais d'un pas plus ferme. J'avais toujours le même état d'esprit qu'au premier jour. Plutôt crever que de baisser les bras.

La troisième semaine de la phase 1 nous fit découvrir un nouvel aspect de l'entraînement BUD/S, baptisé du nom de « Portage rocheux ». C'était à la fois dangereux et difficile, mais, en gros, nous devions diriger notre canot pneumatique sur une saillie rocheuse située à l'opposé du célèbre hôtel del Coronado et y débarquer. Je ne veux pas dire y mouiller, mais bien y débarquer, poser le pied sur ces rochers balayés par les déferlantes, en même temps que la force de l'océan aspirait ou recrachait votre canot pneumatique sans que vous puissiez rien faire.

J'avais un rôle assez important à jouer dans cette épreuve, en raison notamment de ma taille et de mes capacités à tirer des charges. Mais aucun de mes équipiers ne se sentait particulièrement prêt pour ce nouveau test. C'était quelque chose que nous devrions apprendre sur le tas. Et nous nous y attelâmes, en pagayant puissamment depuis la mer, en visant ces énormes rochers, en pagayant droit dans les vagues qui se brisaient tout autour de nous.

La proue de notre embarcation percuta les rochers, et l'homme de proue – ce n'était pas moi –, sauta en avant, en faisant se tendre la corde d'amarrage qu'il avait nouée autour de sa taille. Son travail consistait à tenir sa position, à servir de cabestan humain et à empêcher que notre embarcation ne reparte en arrière avec le ressac. Notre homme était plutôt vif ; il se cala derrière deux gros rochers et nous cria : « Ligne d'amarrage en position ! »

Nous répercutâmes son cri pour nous assurer que tout le monde savait où nous en étions. Mais le canot, qui était maintenant attaché aux rochers par la proue, était secoué par les flots et se retrouvait en

position vulnérable face aux vagues qui le soulevaient par l'étrave. Dans cette position semi-statique, il ne pouvait guère accompagner le mouvement de la houle.

Les cris de notre chef d'équipage, qui hurlait sans discontinuer « Une vague ! » ne faisaient rien pour nous aider. Les vagues nous enveloppaient, puis elles déferlaient sur le canot et allaient ensuite s'écraser sur les rochers. Nous portions tous nos gilets de sauvetage. Le plus petit d'entre nous dut bondir par la proue en emportant toutes les pagaies avec lui pour les mettre à l'abri sur la terre ferme.

Puis nous dûmes tous sauter à l'eau, les uns après les autres, et nous essayâmes d'escalader maladroitement les rochers tandis que notre pauvre cabestan humain, toujours coincé derrière ses rochers, continuait de tenir le canot relié à sa taille par le câble. Nous étions alors complètement dans les choux ; nous tentâmes bien d'attraper les poignées extérieures du canot, mais il fallut d'abord que notre cabestan humain change de place et gagne une position plus haute avant que nous puissions entreprendre de soulever le canot.

Il bondit. « Homme de proue en mouvement ! » Je tirai aussitôt de toutes mes forces sur le canot. Une vague s'écrasa dessus, manquant nous noyer tous, mais nous tînmes bon.

« Homme de proue en position ! » Nous donnâmes alors tout ce que nous avions dans le ventre, en tirant sur le câble pour nous aider sachant que notre camarade tenait fermement sa position et qu'il ne risquait pas d'être catapulté jusqu'à nous. Je ne sais trop comment, nous parvînmes à hisser le canot, à l'extraire du Pacifique, à leurrer la Faucheuse, et à le porter sur des rochers au sec et en hauteur.

« Trop lent », commenta notre instructeur. Et il se lança dans une litanie de tout ce qui n'allait pas. Phase d'approche trop longue, homme de proue pas assez rapide sur les rochers, trop long pour le halage, trop longtemps dans l'eau, battus par les déferlantes.

Il nous ordonna de nous rouler dans le sable, avec le canot, et nous punit d'une série de vingt pompes, puis nous demanda de repartir comme nous étions venus – par les rochers, puis le canot à l'eau, avec l'homme de proue qui assurerait notre position tandis que nous manquerions nous noyer… Dépêchez-vous, allez-y, fermez-la et pagayez. Vraiment très facile.

Ce premier mois s'acheva comme il avait commencé, avec une classe trempée, frigorifiée, épuisée et dégarnie. À l'issue de ces quatre semaines, les instructeurs évaluèrent les plus faibles d'entre nous, des gars qui avaient échoué à des épreuves, parfois une seule épreuve, peut-être deux, et ils prirent des décisions difficiles. Ils prirent entre quatre yeux des jeunes gens qui auraient préféré mourir plutôt qu'abandonner, mais qui ne nageaient tout simplement pas assez bien, ou qui ne couraient pas assez vite, ou qui ne soulevaient pas suffisamment de poids, des gars qui manquaient de résistance, de confiance sous l'eau ou d'habileté dans une embarcation.

Ce furent les plus difficiles à exclure du programme, car il s'agissait d'hommes qui avaient donné tout ce qu'ils avaient et qui auraient continué ainsi. Il leur manquait juste une sorte de talent céleste pour mener à bien la tâche d'un Navy SEAL. Quelques années plus tard, alors que je connaissais assez bien quelques instructeurs, ils me confièrent tous la même chose sur cette quatrième semaine d'évaluation au cours de la phase 1, avant la Semaine d'Enfer : « Nous détestions tous cela. Personne ne trouve amusant de briser le cœur d'un gamin. »

Mais ils ne pouvaient pas non plus permettre aux plus faibles ou aux cas désespérés de poursuivre à travers la phase suivante, les six jours d'entraînement parmi les plus exigeants de toutes les forces armées au monde. Et pas seulement le monde occidental, mais le monde entier. Seule l'unité légendaire des SAS en Grande-Bretagne offre quelque chose de comparable.

Les résultats de cette quatrième semaine d'évaluation montraient que nous n'étions plus que cinquante-quatre ; cinquante-quatre sur les quatre-vingt-dix-huit qui avaient débuté cette phase 1. Et la classe 226 débuterait tôt, comme c'était le cas pour toutes les Semaines d'Enfer, dès le dimanche midi.

Tard ce vendredi soir, nous fûmes rassemblés une nouvelle fois en salle de classe pour écouter le capitaine Maguire, qui était accompagné de plusieurs instructeurs et officiers.

« Tout le monde est prêt pour la Semaine d'Enfer ? », demanda-t-il d'une voix pleine d'entrain.

Hooyah !

« Parfait, répondit-il, parce que vous allez passer par des épreuves vraiment exigeantes et douloureuses. Chacun d'entre vous va véritablement découvrir de quel bois il est fait. Et, à chaque pas que vous ferez, vous serez confronté au même choix. Est-ce que je continue dans le froid et la souffrance ou est-ce que j'abandonne ? Ce sera toujours à vous de décider. Il n'y a aucun quota, aucune limite. Nous ne décidons pas de qui réussit ou non. C'est vous. Mais je serai là vendredi lorsque la Semaine d'Enfer s'achèvera et j'espère que je pourrai serrer la main de chacun d'entre vous. »

Nous restâmes tous en admiration devant le capitaine Maguire lorsqu'il quitta la pièce. Il était l'idéal personnifié de ce que nous voulions être, un homme qui comprenait la fierté de réussir, qui en avait lui-même mesuré la difficulté et qui savait ce qui comptait réellement, au sein des SEAL ou pour les autres. C'était un chef éternel.

Ils nous briefèrent sur ce qu'il nous fallait apporter dimanche pour les cours – notre équipement, des tenues de rechange, des vêtements secs et une tenue civile, qui serait placée dans un sac en papier de manière à ce que les gars qui réussiraient aient quelque chose à enfiler lorsque ce serait terminé. Les gars qui abandonneraient auraient également leurs vêtements secs à disposition pour s'en aller, à n'importe quel moment dans la semaine.

Notre instructeur nous recommanda de bien manger au cours du week-end, mais de ne pas nous soucier d'apporter nos affaires de couchage pour le dimanche après-midi, car nous serions alors enfermés en salle de classe.

« Vous serez trop nerveux pour dormir, ajouta-t-il avec un sourire. Alors, contentez-vous de venir et de vous détendre, de regarder un film et de vous tenir prêts. »

La doctrine officielle des Navy SEAL, cinquième semaine, phase 1, était affichée au mur, sur le panneau d'information : « Les étudiants feront la démonstration de leurs qualités et de leur esprit de motivation, de leur courage et de leur sens du sacrifice, de leur esprit d'équipe et de leur sens du commandement, de leur détermination à ne jamais renoncer au cours de la Semaine d'Enfer malgré les conditions hostiles, la fatigue et l'angoisse. »

Plutôt bien résumé, non ? Presque. La Semaine d'Enfer, c'est encore pire que ça.

Nous passâmes le week-end à nous organiser et nous nous retrouvâmes en salle de classe le dimanche 18 juillet, à midi. Deux douzaines d'instructeurs que nous n'avions encore jamais vus étaient présents. Tous ces hommes étaient là pour nous encadrer à travers la Semaine d'Enfer, mais il y avait aussi des infirmiers, du personnel de soutien ou de logistique. J'imagine qu'il fallait des équipes au grand complet pour tester des recrues aux limites de leurs capacités de guerriers d'élite de la Navy.

Nous étions à l'isolement, le terme utilisé pour désigner le démarrage de la Semaine d'Enfer. Personne ne pouvait quitter la salle de classe ; nous nous contentions de rester assis et d'attendre, aussi longtemps qu'il le faudrait. Nous avions nos paquetages, et nos sacs en papier, avec nos vêtements secs et nos noms marqués au feutre sur le papier, étaient alignés les uns à côté des autres. Des pizzas – plein de pizzas – nous furent livrées en fin d'après-midi.

Dehors, tout était calme. Personne ne marchait dans la cour, aucune patrouille, aucun stagiaire livré à lui-même. Tout le monde sur la base savait que la Semaine d'Enfer de la classe 226 allait débuter. Il ne s'agissait pas exactement d'un hommage aux morts, mais j'imagine que désormais vous comprenez plus ou moins ce que je veux dire.

Je me rappelle qu'il faisait très chaud, environ 32 °C, dans la salle de classe. Nous avions passé toute la matinée en jean et en T-shirt, nous n'avions rien fait d'autre que glander toute la journée, mais nous savions que quelque chose se préparait pour la soirée. Un film passait à la télévision, et les minutes s'égrenaient lentement. La tension ne cessait de monter, comme si nous attendions le coup de feu du top départ. La Semaine d'Enfer débutait par une agitation frénétique connue sous le nom d'évasion. Et quand cela arriva pour nous, il y eut un peu plus qu'un coup de feu.

Je ne me rappelle pas précisément l'heure exacte, mais c'était après 20 h 30 et avant 21 heures. Il y eut soudain un cri terrible en même temps que quelqu'un fracassait littéralement une porte latérale. *Blam !* Et un mec nous fonça droit dessus, un fusil d'assaut à la hanche et deux autres types dans son sillage. Les lumières

s'éteignirent et les trois hommes ouvrirent aussitôt le feu, en arrosant toute la pièce (des tirs à blanc, espérais-je).

Des sifflements stridents retentirent simultanément, la deuxième porte fut ouverte à coups de pied, puis trois autres hommes surgirent à leur tour dans la classe. La seule chose dont nous étions sûrs, c'est qu'au coup de sifflet nous avions tous plongé au sol en position défensive : prostrés sur nous-mêmes, les jambes repliées, les mains sur les oreilles.

Plaquage au sol ! Tête baissée !

Puis, au milieu du vacarme, une nouvelle voix se fit entendre, grave et forte. Il faisait noir comme dans un four, à l'exception des éclairs des fusils d'assaut, mais il me sembla que cette voix ressemblait fort à celle de l'instructeur Mruk – « Bienvenue en enfer, messieurs. »

Durant les quelques minutes qui suivirent, il n'y eut rien d'autre que des coups de feu, des rafales assourdissantes. Il s'agissait sans aucun doute de tirs à blanc, sinon la moitié d'entre nous auraient été flingués, mais croyez-moi, les tirs avaient l'air bien réels – des instructeurs SEAL qui vidaient leurs M43. Les hurlements étaient recouverts par les coups de sifflet, et les coups de sifflet étaient eux-mêmes noyés par la fusillade.

L'air de la pièce était devenu irrespirable, chargé de l'odeur de la cordite, illuminé par les éclairs des fusils d'assaut. Je gardai mon visage collé contre le sol tandis que les hommes en armes circulaient parmi nous en prenant soin de ne pas laisser les douilles brûlantes nous atterrir dessus et nous brûler la peau.

Je perçus soudain une légère accalmie, puis un formidable rugissement qui nous était manifestement destiné.

Dehors, les gars ! Dehors ! Allez, on se bouge ! Allez, allez !

Je me relevai et me joignis à la horde qui se débandait en direction de la porte. Nous courûmes jusqu'au broyeur, où la confusion était encore plus grande. Encore plus de fusillades, plus de cris, et toujours ces coups de sifflet, et, une fois encore, nous plongeâmes au sol dans la position réglementaire. Des canons disposés autour du broyeur tonnaient à blanc, simulant des salves d'artillerie. Je ne sais pas où était le capitaine Maguire, mais, s'il avait été parmi nous, il se

serait sans doute cru transporté dans une zone de guerre à l'étranger. En tout cas, il l'aurait certainement cru s'il avait fermé les yeux.

Puis les instructeurs ouvrirent le feu pour de vrai, cette fois-ci avec des lances à incendie haute pression dirigées contre nous, dont la force nous aurait sans doute renversés si nous avions essayé de nous relever. Toute la place était couverte d'eau. Nous ne pouvions rien voir, rien entendre d'autre que les rafales d'arme légère et les salves d'artillerie.

Les exercices de combat rythmés par les coups de sifflet étaient menés au milieu des jets d'eau à haute pression, des explosions assourdissantes, au milieu d'instructeurs vociférants, dans une confusion totale…

Rampez jusqu'au sifflet ! Rampez jusqu'au sifflet ! Et baissez la tête, bon Dieu !

Certains types étaient complètement désorientés. L'un d'eux voulut sauver sa vie et courut jusqu'à la plage pour plonger dans l'océan. C'était un gars que je connaissais très bien, mais il avait pété les plombs. Ils nous rejouaient le débarquement de Normandie, ce qui ne manquait pas de causer un certain degré de panique car personne ne savait ce qui se passait, ni ce qu'il fallait faire, à part se coucher par terre.

Les instructeurs en étaient conscients. Ils pressentaient que plusieurs d'entre nous seraient dans un sale état. Pas moi. J'avais toujours bien aimé ce genre d'exercice, et je savais de toute manière qu'ils ne cherchaient pas réellement à nous tuer. Mais les instructeurs savaient que ce n'était pas le cas de tout le monde, et ils circulaient parmi nous, en nous adjurant d'abandonner tant qu'il en était encore temps.

Tout ce que vous avez à faire, c'est aller sonner cette petite cloche là-bas.

Allongé par terre, dans l'obscurité et la confusion, dans un froid glacial, trempé jusqu'aux os, trop effrayé pour songer à me relever, je gueulai à l'un des instructeurs qu'il pouvait aller se fourrer cette cloche dans le cul, et j'entendis en retour un énorme éclat de rire, je ne le répétai cependant pas une deuxième fois, et je n'avouai jamais être l'auteur de cette saillie. Jusqu'à aujourd'hui, en tout cas. Vous

voyez ? Même au milieu du chaos, j'étais encore capable de faire des blagues à deux sous.

Nous nous bornions à essayer de rester ensemble, mais nous étions à présent complètement désorientés. Le mantra de l'esprit d'équipe avait pris le dessus. Je ne voulais pas rester seul. Je voulais rester en compagnie de mes camarades trempés jusqu'aux os, quoi qu'on puisse nous faire subir.

C'est alors que j'entendis une voix annoncer qu'il manquait un homme. J'entendis ensuite une autre voix, au ton vif et impérieux. Je ne sais pas à qui elle pouvait appartenir, mais elle était assez proche de moi et je crus reconnaître celle du super grand chef, Joe Maguire, qui s'exprimait avec autorité : « Qu'est-ce que vous voulez dire ? Il manque un homme ? Faites tout de suite le décompte ! »

Ils nous ordonnèrent de nous relever et nous comptèrent les uns après les autres, jusqu'à cinquante-trois. Il manquait un homme. Bon Dieu ! C'était grave, très grave. Même moi, je comprenais la gravité de la situation. Une équipe fut aussitôt envoyée sur la plage pour entamer des recherches, et c'est là qu'ils retrouvèrent le stagiaire qui avait disparu, se débattant au milieu de l'écume.

L'un d'entre d'eux vint rendre compte au broyeur, et j'entendis l'un des instructeurs aboyer : « OK. Qu'ils aillent tous à la flotte. On réglera ça plus tard. » Et nous repartîmes, en courant comme des dératés jusqu'à la plage, loin de la fusillade, loin de cet asile de fous, pour plonger dans les eaux glacées du Pacifique en pleine nuit. Comme d'habitude, nous étions déjà trop mouillés pour nous en inquiéter, trop frigorifiés pour nous en soucier.

Mais, quand nous fûmes finalement appelés à sortir de l'eau, quelque chose de nouveau se produisit. Les sifflets recommencèrent à retentir, et cela signifiait que nous devions encore ramper jusqu'à eux, mais ce n'était plus sur le goudron lisse cette fois, c'était sur le sable mou.

Il ne nous fallut pas plus de quelques secondes pour ressembler à des scarabées cherchant leur chemin au milieu des dunes de sable. Les sifflets continuèrent de percer la nuit, un coup, puis deux, et nous continuâmes à ramper. Je commençais à avoir vraiment mal aux coudes, et mes genoux n'allaient guère mieux. Mes quatre articulations étaient à vif, mais je continuai néanmoins à avancer.

Puis les instructeurs nous ordonnèrent de retourner dans l'eau, jusqu'au cou, et d'y rester un quart d'heure – le temps maximum pour une eau avoisinant les 15 °C. Nous nous accrochâmes par les bras les uns aux autres, jusqu'à ce qu'on nous ordonne de ressortir et que de nouveaux coups de sifflet nous commandent de ramper.

Ils nous renvoyèrent ensuite dans la mer pour faire des relevés de jambes, la tête dans les vagues. Puis, ce furent encore des coups de sifflet, l'obligation de ramper, et une nouvelle baignade d'un quart d'heure dans l'eau glacée. À côté de moi, l'un des meilleurs élèves de la promotion, un officier et chef d'équipage, formidable coureur et bon nageur, décida de tout plaquer.

Ce fut un choc pour nous. Un autre officier de son équipage lui courut après, l'implora de changer d'avis et affirma à sa place, à l'instructeur qui se tenait devant eux, que l'officier ne pensait pas un mot de ce qu'il venait de dire. Non, chef. L'instructeur lui laissa une dernière chance, lui répondit que ce n'était pas trop tard et que, s'il le souhaitait, il pouvait retourner dans l'eau.

Mais l'officier avait fait son choix, et il n'était pas prêt à revenir dessus. Il continua à marcher, et l'instructeur lui ordonna de monter dans le camion garé à côté de l'ambulance. Puis il demanda au deuxième officier si lui aussi souhaitait abandonner. Nous entendîmes tous sa réponse cinglante : « Négatif ! », et nous le vîmes dévaler la plage comme un chat ébouillanté pour venir nous rejoindre dans l'eau.

La température sembla encore baisser d'un degré tandis que nous faisions des mouvements dans l'eau glacée pour tenter de nous réchauffer. Enfin, ils nous appelèrent hors de l'eau et soufflèrent à nouveau dans leurs sifflets. Nous nous jetâmes tous sur le sable. Pour ramper, malgré les irritations, les brûlures. Cinq types décidèrent alors d'abandonner et rejoignirent le camion. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi ils avaient lâché, puisque nous ne subissions rien de nouveau par rapport à ce que nous avions déjà subi. C'était dur, mais ce n'était pas *si* dur, bon Dieu ! Je suppose que ces gars pensaient déjà à ce qui les attendait et qu'ils anticipaient avec angoisse les cinq journées à venir de la Semaine d'Enfer, précisément comme le capitaine Maguire nous avait dit de ne pas le faire.

Quoi qu'il en soit, nous reçûmes l'ordre d'attraper les canots et d'aller dans l'eau, ce que nous fîmes sans trop de problèmes. Mais ils nous firent pagayer sur des centaines de mètres, en avant ou en arrière, nous firent chavirer ou redresser le canot, nous firent sauter dans l'eau et remonter dans le canot, nous le firent porter en marchant ou en courant, nous le firent traîner à pied ou à la nage. Ils nous firent tout subir, ils essayèrent de nous faire tous crever. Nous étions si épuisés que plus rien n'avait d'importance. Nous ne savions plus où nous étions. Nous nous débattîmes dans l'eau avec nos coudes et nos genoux ensanglantés jusqu'à ce qu'ils nous ordonnent de regagner la terre ferme.

Ce devait être juste avant minuit, mais ç'aurait tout aussi bien pu être le matin de Noël. Nous récupérâmes un poteau et nous retournâmes dans l'eau faire quelques exercices avec lui. Aucun morceau de bois de toute l'histoire du monde, à l'exception peut-être de la croix portée par Jésus-Christ sur le Calvaire, ne fut aussi lourde que ce poteau massif de 2,40 mètres de long que nous dûmes manœuvrer dans les brisants du Pacifique. Après tous les efforts que nous venions d'accomplir, c'était une charge insupportable pour nos dos. Là, trois autres types décidèrent d'abandonner.

Puis les instructeurs arrivèrent avec quelque chose de neuf. Ils nous firent transporter les canots pneumatiques jusqu'au parcours O pour que nous leur fassions franchir ces putains d'obstacles. Un des gars s'arrêta là. Nous n'étions plus que quarante-six.

Puis, tout à coup, il fut décidé que nous retournerions dans la flotte pour pratiquer des exercices d'abordage dans les rochers. Nous ramenâmes nos canots vers la mer et nous jetâmes dans les vagues comme des marins professionnels, pagayant comme des forcenés, avec tout ce qui nous restait de forces, pour gagner l'éperon rocheux en face de l'hôtel del Coronado. Mon frère de nage, Matt McGraw, avait désormais la responsabilité de l'équipage de notre canot et nous naviguâmes droit devant, nous nous échouâmes sur les rochers, et notre homme de proue sauta en avant pour nous amarrer. Nous stabilisâmes le canot avec nos pagaies et j'avais vraiment l'impression que nous faisions du bon travail.

Mais l'instructeur, qui se tenait perché un peu plus haut sur les rochers, à presque 2 heures du matin, apostropha notre chef

d'équipage : « Vous ! Vous venez de tuer tout votre équipage ! Ne restez pas entre le canot et les rochers ! »

Nous réussîmes à sortir le canot de l'eau, à le hisser sur les rochers, et à le haler sur la plage. Là, l'instructeur nous ordonna de faire deux séries de vingt pompes, puis nous renvoya là d'où nous venions. Nous recommençâmes deux autres fois cet exercice d'abordage, j'imagine à chaque fois plus lentement et plus maladroitement, et l'instructeur ne cessa jamais de secouer la tête d'un air consterné en nous hurlant dessus. Vers la fin, il nous fallut porter le bateau en courant sur la plage, puis l'abandonner et retourner dans les vagues pour des séries de relevés de jambes avec la tête et les épaules dans l'eau, et poursuivre ensuite par une série de pompes, toujours dans la flotte. Et des abdominaux pour continuer. Deux autres hommes abandonnèrent.

Ces abandons se déroulèrent juste à côté de moi. J'entendis distinctement l'instructeur leur laisser une nouvelle chance, leur demander s'ils ne voulaient pas prendre le temps d'y réfléchir. Si c'était le cas, ils pouvaient encore retourner dans l'eau et continuer.

L'un d'eux hésita. Il répondit qu'il le ferait peut-être si l'autre gars y retournait avec lui. Mais l'autre ne voulut rien savoir. « J'en ai ma claque de toutes ces conneries. Je fous le camp d'ici. »

Ils partirent tous les deux ensembles, sans que l'instructeur paraisse le moins du monde ému. J'appris plus tard que lorsqu'un homme se voyait offrir une deuxième chance, et qu'il l'acceptait, il n'allait jamais jusqu'au bout du stage. Tous les instructeurs le savaient. Si l'idée d'abandonner pénètre dans l'esprit d'un homme, alors cet homme n'est pas un Navy SEAL. J'imagine que cette part de doute subsistera toujours dans son esprit. Quant à moi, tandis que je m'essoufflais, que je transpirais et que j'agonisais sur cette plage pendant la première nuit de ma Semaine d'Enfer, je le comprenais parfaitement.

Je le comprenais, parce qu'une telle pensée n'aurait jamais pu me traverser l'esprit. Pas tant que le soleil continuerait de se lever à l'est. Toutes les souffrances de Coronado n'auraient pas suffi à m'instiller ce poison dans la tête. J'aurais pu perdre connaissance, j'aurais pu mourir d'une crise cardiaque, ou me faire fusiller, mais je n'aurais jamais pu abandonner.

Aussitôt que les deux hommes qui venaient d'abandonner furent partis, nous nous remîmes au travail. Nous soulevâmes les canots sur nos têtes et les portâmes en courant jusqu'au réfectoire, à seulement 1 600 mètres de la plage. Arrivé là, je me sentis plus proche de l'évanouissement que je ne l'avais jamais été de toute ma vie. Mais ils nous ordonnèrent néanmoins de faire des pompes, le canot sur le dos. J'imagine qu'il s'agissait de nous ouvrir l'appétit.

Enfin, ils nous libérèrent pour le petit déjeuner. Nous avions perdu dix hommes au cours des neuf heures qui s'étaient écoulées depuis que la Semaine d'Enfer avait débuté ; neuf heures depuis que des hurlements et des hommes en armes avaient expulsé la classe 226 de sa salle de cours, neuf heures depuis la dernière fois où nous avions été habillés de vêtements secs et que nous nous étions sentis plus ou moins humains.

Ces neuf heures avaient changé les vies et les conceptions de ceux qui n'avaient plus eu la force de résister. Je doute que nous autres soyons restés les mêmes.

Au réfectoire, plusieurs des gars étaient encore sous le choc. Ils se contentaient de regarder leurs assiettes fixement, incapables de rassembler leurs esprits. Ce n'était pas mon cas. Affamé, je dévorai les œufs au plat, les toasts, les saucisses, savourant avec un plaisir indescriptible cette nourriture, cette liberté que nous avions de prendre quelques minutes de repos sans les cris ou les ordres de nos instructeurs.

J'avais bien fait de jouir de ce moment. Sept minutes après que j'eus fini mon petit déjeuner, une nouvelle équipe d'instructeurs nous tomba sur le paletot en vociférant.

C'est fini, les enfants ! Debout, et bougez-vous ! On se dépêche ! Dehors ! Tout de suite ! Allez, allez, allez ! Tâchons de bien démarrer cette journée !

Démarrer la journée ! Mais ce mec était fou ? Nous étions encore trempés, couverts de sable, et nous nous étions tués à la tâche pendant la moitié de la nuit.

C'est à ce moment-là que j'en fus certain : la Semaine d'Enfer ne laissait aucune place à la pitié. Tout ce que nous avions entendu était vrai.

Tu crois que t'es un dur, gamin ? Alors viens nous le prouver.

5

Comme les vestiges d'une armée décimée

Nous nous aidâmes mutuellement à gravir la dune pour rentrer, en ramassant ceux qui tombaient, en soutenant ceux qui peinaient à marcher… Le baptême du feu qui avait fait fondre de moitié l'effectif de la classe 226 était terminé… Nous n'aurions jamais imaginé que ce pût être aussi terrible.

Nous nous alignâmes devant le réfectoire et chargeâmes les canots sur nos têtes. Il paraissait désormais évident que nous n'irions nulle part sans eux. De même que les banquiers ne se déplacent jamais sans leur attaché-case, ou les mannequins sans leur book de photos, nous ne ferions plus un pas sans notre canot sur la tête. Cela faisait partie de la Semaine d'Enfer.

Je dois avouer qu'au-delà des trente premières heures, mes souvenirs deviennent un peu confus. Non pas les événements eux-mêmes, mais l'ordre dans lequel ils se déroulèrent. Lorsque vous approchez de la quarantième heure sans avoir dormi, votre esprit commence à vous jouer des tours, à prendre vos divagations pour la réalité. Vous luttez pour ne pas sombrer dans le sommeil, vous reprenez vos esprits, et vous vous demandez brusquement où vous pouvez bien être, et surtout pourquoi votre mère, qui était en train de faire griller un superbe faux-filet saignant, n'est pas à côté de vous en train de pagayer.

Cette phase marqua le début d'une série d'hallucinations soudaines. Un état de semi-conscience. Elles commencèrent en douceur, puis s'aggravèrent de manière continue. Mais les instructeurs faisaient de leur mieux pour nous garder éveillés. Nous avions fait quinze minutes d'exercices physiques assez intenses en arrivant au réfectoire et nous en refîmes autant en repartant, puis ils nous ordonnèrent de nous précipiter dans les vagues. L'eau était glacée et, chaque fois que nous entamions des exercices de

navigation, ou que nous devions rivaliser au milieu des déferlantes avec les quatre autres équipes restantes, ils nous lançaient d'autres ordres – chavirer le canot, nager dessous, le redresser, remonter dedans – avant que nous puissions recommencer à pagayer vers nos objectifs.

Les vainqueurs bénéficiaient toujours d'un temps de repos. C'est pourquoi nous faisions tous preuve d'un tel acharnement à gagner. Ce fut la même chose pour la course de 6 400 mètres, que nous effectuâmes d'une foulée beaucoup plus lente, en passant tous sous la barre des trente-deux minutes tandis que les instructeurs faisaient mine d'être horrifiés comme s'ils pouvaient ignorer que nous étions à bout de forces. Lundi soir, nous n'avions pas dormi depuis trente-six heures et tout laissait à penser que ça continuerait ainsi.

Nous mangeâmes pour la plupart le dîner qui nous fut servi plus tôt que d'habitude – dans une ambiance de zombies. Et tout de suite après, nous fûmes rassemblés dehors afin de recevoir de nouveaux ordres. Je me rappelle que trois gars venaient d'abandonner. En même temps. Ce qui ne nous laissait plus que six officiers sur les douze avec lesquels nous avions commencé le stage.

À en juger par le gars que je connaissais, je ne pense pas qu'aucun des trois ait été dans un état vraiment pire que ce qu'il avait été au cours des douze dernières heures. Ils étaient sans doute un peu plus fatigués, mais nous n'avions rien fait de nouveau – nous n'avions eu droit qu'à la routine habituelle, maintes fois éprouvée. Selon moi, ils avaient agi sans tenir aucun compte du précieux conseil donné par le capitaine Maguire.

Ils ne se contentaient pas de subir chaque épreuve comme elle venait, et de continuer ainsi jusqu'à la fin de la journée. Ils s'étaient projetés dans la souffrance et dans l'angoisse de ce qui les attendait plus tard. Le capitaine Maguire nous avait pourtant prévenus de n'en rien faire, de vivre chaque heure l'une après l'autre, de ne pas penser au futur. De continuer à avancer jusqu'à l'arrivée. Lorsqu'un bonhomme comme celui-ci, un Navy SEAL de légende et un héros militaire, vous donne quelques conseils, j'estime qu'il est préférable d'en tenir compte. Il a gagné le droit de parler, et il vous fait partager son expérience. Ainsi que Billy Shelton me l'avait dit, il faut tenir compte de tout – même de la moindre suggestion.

Mais nous n'eûmes guère le temps de pleurer sur le sort de nos camarades. Les instructeurs nous conduisirent jusqu'à un endroit appelé la jetée d'acier, qui avait servi autrefois à l'équipe SDV 1 avant qu'elle ne parte pour Hawaii. Il faisait nuit, et l'eau était bien sûr glacée, néanmoins ils nous ordonnèrent de sauter dans la flotte et nous firent mariner pendant un quart d'heure.

Ils nous firent ensuite remonter au sec et nous eûmes droit à des exercices de callisthénie assez violents. Cela nous réchauffa légèrement. Mais je continuai néanmoins à claquer des dents de manière incontrôlable, ce qui ne les empêcha absolument pas de nous renvoyer dans l'eau pour un quart d'heure, l'extrême limite de ce que nous pouvions endurer sans souffrir d'hypothermie. Ces quinze minutes-là furent effroyables. J'avais si froid que je pensais m'évanouir à tout moment. Il y avait une ambulance stationnée à côté au cas où ce serait arrivé à l'un d'entre nous.

Cependant je tins bon. Comme la plupart d'entre nous, à l'exception d'un autre officier, qui sortit de l'eau et abandonna. C'était le meilleur nageur de toute la classe. Ce fut une formidable désillusion, pour lui comme pour nous. L'instructeur le laissa tout de suite partir et se contenta de continuer à égrener les minutes durant lesquelles nous devions rester immergés.

Lorsque nous revînmes finalement sur la rive, je ne me sentais plus vraiment capable de parler, pas plus que les autres, et l'on nous fit faire quelques exercices physiques avant de retourner une fois de plus dans l'eau – je ne sais plus très bien combien de temps, peut-être cinq ou dix minutes. Mais le temps ne comptait plus vraiment. Les instructeurs savaient que nous étions au bord du gouffre et ils nous apportèrent des tasses brûlantes de bouillon de poule. Je tremblais tellement que j'arrivais à peine à tenir ma tasse.

Mais rien ne m'avait jamais paru aussi délicieux. Je crois me rappeler que quelqu'un d'autre abandonna alors, mais bon Dieu, je ne savais plus trop où j'en étais. Je ne m'en serais même pas rendu compte si le capitaine Maguire avait abandonné. Tout ce que je savais, c'est que nous étions deux fois moins nombreux que ce que nous étions au début de la Semaine d'Enfer. Les heures passaient, mais nous étions encore bien loin de la fin. Nous avions encore cinq canots en action, et les instructeurs réorganisèrent les équipages,

puis nous ordonnèrent de pagayer jusqu'à Turner Field, une extension de la base côté est.

Une fois arrivés, ils nous firent courir en cercle, avec le canot sur la tête, puis sans le canot. Nous enchaînâmes avec une nouvelle baignade, relativement longue, au terme de laquelle un membre de l'équipage un, un Texan dur comme l'acier (du moins je le pensais) s'effondra avec ce qui parut être une crise d'appendicite. Quoi que ce fût, ça ne me toucha absolument pas. Je ne me rappelais d'ailleurs même plus mon nom, et je perdis connaissance. Je dus finalement être évacué par ambulance jusqu'au centre médical pour qu'on me ranime.

Lorsque j'émergeai à nouveau, je quittai immédiatement mon lit et revins sur les lieux des épreuves. Je ne voulais pas entendre parler d'abandon. Je me rappelle que les instructeurs me félicitèrent pour mes nouveaux habits tout secs, avant de m'envoyer aussitôt dans l'eau. « Tu ferais mieux d'aller te baigner et te rouler dans le sable, au cas où t'aurais oublié ce qu'on était en train de faire ici. »

À partir de 2 heures du matin, nous passâmes le reste de la nuit à courir tout autour de la base avec un canot sur nos têtes. Ils nous relâchèrent vers 5 heures pour un petit déjeuner, et le mardi ne se déroula guère différemment du lundi. Pas de temps de sommeil, un froid glacial et un épuisement abrutissant. Nous pagayâmes sur 5 kilomètres jusqu'à North Island, puis effectuâmes le trajet retour, ce qui nous amena jusqu'à assez tard dans la soirée. Nous étions debout depuis plus de soixante heures.

La liste de nos blessures augmenta de manière sensible : coupures, entorses, ampoules, bleus, muscles froissés, et trois cas de pneumonie probable. Nous travaillâmes tout au long de la nuit, en effectuant une traversée de 10 kilomètres à la pagaie, puis nous nous présentâmes pour le petit déjeuner le mercredi à 5 heures. Nous n'avions pas dormi depuis trois jours, mais personne d'autre n'avait abandonné.

Et nous poursuivîmes encore toute la matinée : nage, pagaie, nage, puis un footing sur la plage. À midi, nous emportâmes nos canots sur nos têtes jusqu'au réfectoire, puis, là, ils nous laissèrent aller dormir. Nous pûmes nous reposer une heure et quarante-cinq minutes sous les tentes. Nous étions encore au nombre de trente-six.

Le problème, c'est que certains d'entre nous furent incapables de trouver le sommeil. Ce fut d'ailleurs mon cas. L'équipe médicale essaya d'aider les blessés à repartir au combat. Les tendons et les hanches constituaient les problèmes les plus importants, mais certains gars avaient besoin d'effectuer des séances d'étirement pour conserver un minimum de souplesse pour le lendemain.

Une nouvelle équipe d'instructeurs arriva bientôt et commença à hurler qu'il était temps de se réveiller et de sortir de là. J'avais l'impression de me retrouver au milieu d'un cimetière et qu'ils essayaient de réveiller les morts. Petit à petit, la réalité pénétra ceux qui dormaient : leur pire cauchemar recommençait. Quelqu'un les poussait à nouveau.

Ils nous renvoyèrent dans l'eau et, d'une manière ou d'une autre, après être tombés, avoir rampé et trébuché sur la dune qui nous séparait de l'océan, nous retournâmes plonger dans les vagues. Ils nous infligèrent quinze minutes de torture, quinze minutes d'exercices dans les rouleaux, puis nous ordonnèrent de sortir et de coiffer à nouveau les canots sur nos têtes et de repartir vers le réfectoire avec notre démarche d'éléphant.

Ils nous firent travailler toute la nuit, sur terre ou dans l'eau ; ils nous firent parcourir je ne sais combien de kilomètres sur le littoral, de bas en haut, de haut en bas. Finalement, ils nous laissèrent dormir un peu, jusqu'à environ 4 heures du matin, le jeudi. En dépit de mes prévisions les plus pessimistes, nous nous réveillâmes tous et nous emportâmes nos canots sur nos têtes pour repartir au réfectoire. Puis ils s'acharnèrent une nouvelle fois sur nous, en organisant des courses de canot dans l'immense bassin sans que nous puissions utiliser de pagaies – juste les mains, ou ensuite en nous obligeant à les pousser dans l'eau, une équipe contre une autre.

Mercredi avait laissé la place à jeudi, et nous étions dans la dernière phase de la Semaine d'Enfer, mais il nous restait encore à accomplir le légendaire tour de barque autour du monde, la dernière des grandes étapes de la semaine. Nous embarquâmes dans nos canots vers 19 h 30, puis nous nous enfonçâmes dans l'écume juste en face du Centre et pagayâmes jusqu'à la pointe nord de la presqu'île avant de redescendre la baie de San Diego jusqu'à la base navale. Je n'ai pas souvenir d'une nuit qui m'ait paru plus longue que celle-ci.

Certains gars hallucinaient vraiment à présent, et chacun des trois canots disposait d'un système permettant à l'un de nous de dormir tandis que les autres pagayaient. Je ne pourrais pas expliquer à quel point nous étions épuisés ; toutes les lumières semblaient être des bâtiments qui se dressaient droit sur notre cap, chacune de nos pensées semblait réelle. Si vous songiez à votre foyer, comme je le faisais, vous aviez l'impression de ramer dans votre ranch. Le seul côté positif, c'est que nous étions au sec.

Mais l'un des gars dans notre canot était si proche de l'évanouissement qu'il glissa tout simplement par-dessus bord, sans lâcher sa pagaie, en continuant de ramer comme s'il était toujours à bord. Nous le sortîmes de la flotte et il sembla ne s'être même pas rendu compte qu'il venait de passer cinq bonnes minutes dans la baie de San Diego. Je crois que vers la fin, nous ramions tous en dormant.

Au bout de trois heures, ils nous rassemblèrent sur la plage pour une visite médicale, puis nous servirent une soupe chaude. Après cela, nous n'arrêtâmes plus, jusqu'à 2 heures du matin le vendredi, lorsqu'ils nous appelèrent depuis la plage au mégaphone. Nous n'oublierons jamais ce moment-là. Un de ces salauds cria vraiment : « Chavirez les bateaux ! »

C'était comme donner un coup de pied à un mourant. Mais nous restâmes calmes, contrairement à un stagiaire qui, quelque temps auparavant, avait gagné une notoriété éternelle en donnant la réponse la plus séditieuse qu'un instructeur eût jamais entendue. Et certainement pas un « *Hooyah*, instructeur Pat-stone ! » (parce que Terry Patstone était habituellement un gars apprécié, toujours sévère, mais honnête). Ce pagayeur à moitié fou avait gueulé : « Pov' trouduc ! » Son cri avait résonné à la surface de l'eau éclairée par un rayon de lune et avait été accueillie par un formidable éclat de rire de la part des instructeurs de l'équipe de nuit. Ils avaient tout à fait compris de quoi il retournait et ils n'en firent jamais mention.

Aussi nous basculâmes dans l'eau glacée, fîmes chavirer notre canot, puis le retournâmes encore pour le remettre à l'endroit, et nous regrimpâmes dedans, ruisselants bien sûr, et recommençâmes à pagayer. Je figeai alors une pensée dans mon esprit et ne la quittai plus : tous ceux qui sont devenus des Navy SEAL ont passé ces épreuves avec succès, et c'est ce que nous allons faire.

Nous regagnâmes finalement notre plage vers 5 heures du matin le vendredi. L'instructeur Patstone se doutait que nous voulions simplement coiffer le canot sur nos têtes et partir vers le réfectoire, mais ça ne lui suffit pas. Il nous fit soulever le canot, le reposer à terre, puis il nous ordonna de pomper avec les pieds sur le canot. Il nous garda sur la plage encore une bonne demi-heure avant que nous ne soyons autorisés à faire l'éléphant pour aller au réfectoire.

Le petit déjeuner fut expédié en vitesse. Nous n'eûmes que quelques minutes de répit avant de devoir ressortir. Et toute la matinée se poursuivit au rythme des courses de canot et de plusieurs séries d'exercices dans la fosse – une espèce d'énorme puisard que nous devions franchir en nous aidant de cordes, et dans lequel nous tombions presque inévitablement. Pour rendre les choses pires encore, ils prétendaient que nous étions toujours jeudi, et non pas vendredi, et tout l'exercice se déroula en situation de combat – explosions, fumées, fil de fer barbelé – tandis que nous rampions et tombions dans l'eau saumâtre.

Finalement, M. Burns nous renvoya dans l'océan, sans cesser de marteler que nous étions lents, de détailler tout ce que nous avions encore à faire dans la journée, et de regretter de ne pas en avoir encore fini avec la classe 226. Nous faillîmes mourir de froid dans l'eau, mais elle nous lava de toute la saleté dont nous nous étions couverts dans le puisard et, après une dizaine de minutes, le chef Taylor nous ordonna de revenir sur la plage.

Nous ne savions plus si nous étions jeudi ou vendredi. Des types s'évanouirent sur le sable, d'autres restèrent debout, inertes, sans rien montrer, mais terrifiés à l'idée des prochaines heures. Nous étions nombreux à nous demander ce qui pourrait encore nous tomber dessus. Nous avions les genoux douloureux, les articulations qui nous élançaient. Je ne crois pas que l'un d'entre nous était capable de rester debout sans souffrir.

Monsieur Burns fit un pas vers nous et cria : « OK, les gars, passons à la prochaine étape. Vous allez encore en baver, pas vrai ? Mais je pense que vous en êtes capables. »

Nous lançâmes le plus faible des *hooyah*. Avec des voix éraillées, des sons désincarnés. Je ne savais même pas qui avait parlé pour moi ; on aurait dit la voix de quelqu'un d'autre.

Joe Burns acquiesça d'un signe de tête, puis il ajouta : « En fait, les gars, il n'y a pas d'autre étape. Pour aucun d'entre vous. Retour au broyeur. »

Personne ne le crut. Mais Joe n'aurait pas pu mentir sur un tel sujet. Il aurait pu blaguer, mais pas mentir. Nous prîmes peu à peu conscience du fait que la Semaine d'Enfer était terminée. Nous restâmes sans bouger, paralysés par notre incrédulité. Et le lieutenant Ismay, qui était vraiment en sale état, s'écria d'une voix rauque : « On a réussi, les gars. Bande de fils de pute, on l'a fait ! »

Je me tournai vers Matt McGraw, et je me rappelle lui avoir dit : « Comment se fait-il que tu sois ici, gamin ? T'es pas censé être à l'école ? »

Mais Matt était au bord de l'épuisement. Il se contenta de secouer la tête et de bredouiller : « Grâce à Dieu, grâce à Dieu, Marcus. »

Je sais que cela peut paraître cinglé si vous n'avez pas vécu ce que nous venions de traverser, mais ce fut un moment inoubliable. Deux hommes tombèrent à genoux et éclatèrent en sanglots. Puis, nous nous tombâmes tous dans les bras les uns des autres. Quelqu'un répétait en boucle : « C'est fini. »

Comme les vestiges d'une armée décimée, nous nous aidâmes mutuellement à gravir la dune pour rentrer, en ramassant ceux qui tombaient, en soutenant ceux qui peinaient à marcher. Nous gagnâmes le bus qui devait nous ramener à la base. Et là nous attendaient le capitaine Joe Maguire, ainsi que les chefs de corps des SEAL et les officiers supérieurs. Il y avait également Jesse Ventura, gouverneur du Minnesota et ancien SEAL, qui participerait à la cérémonie officielle lorsque nous serions de retour sur le broyeur.

Mais pour l'heure, tout ce que nous savions, c'était que le baptême du feu qui avait fait fondre de moitié l'effectif de la classe 226 était terminé. Nous étions trente-deux à lui avoir résisté. Et le temps de la torture était maintenant derrière nous. Même dans nos pires cauchemars, nous n'aurions jamais imaginé que ce pût être aussi terrible. Dieu nous avait fait triompher.

Nous prîmes place sur le broyeur et le gouverneur Ventura prononça officiellement les paroles qui proclamaient que nous n'aurions plus jamais à endurer une nouvelle Semaine

d'Enfer : « Classe deux-deux-six, vous êtes qualifiée. » Nous lui répondîmes par un tonitruant « *Hooyah*, gouverneur Ventura ! »

Puis l'instructeur Burns nous fit mettre au garde-à-vous et s'adressa à nous : « Messieurs, jusqu'à la fin de vos jours, vous subirez des revers. Mais ils ne vous affecteront pas comme ils peuvent affecter d'autres personnes. Parce que vous avez accompli ce que très peu ont été capables d'accomplir. Cette semaine restera gravée dans vos mémoires jusqu'à votre mort. Aucun d'entre vous ne l'oubliera jamais. Elle signifie surtout une chose : si vous êtes capable de supporter cette Semaine d'Enfer et de triompher d'elle, alors vous pouvez presque tout accomplir dans ce monde. »

Je ne prétends pas restituer de mémoire les véritables paroles, mais l'idée est là. Ces mots reflètent exactement ce que voulait dire Joe Burns, et la manière dont il les prononça.

Et nous fûmes tous profondément émus. Nous élevâmes nos voix éraillées, et nos cris percèrent le ciel au-dessus de Coronado.

« *Hooyah*, instructeur Burns ! ». Jamais nous ne l'avions pensé avec une telle intensité.

Les chefs de corps des SEAL et les officiers supérieurs s'avancèrent vers nous et nous serrèrent la main l'un après l'autre, en nous congratulant, en nous glissant quelques mots d'encouragement sur le futur, en nous incitant à ne pas faiblir et à contacter leurs équipes une fois que nous aurions terminé.

Pour vous dire la vérité, tout cela fut assez nébuleux pour moi. Je ne me souviens pas vraiment de qui m'a invité à faire quoi. Mais une chose demeure parfaitement claire dans mon esprit. Je serrai la main de l'un des grands guerriers SEAL, Joe Maguire, et il eut un mot gentil à mon égard. Et jusqu'à ce jour, je n'ai jamais reçu plus grand honneur dans ma vie.

***

Nous engloutîmes probablement une quantité record de nourriture ce week-end-là. Nous retrouvâmes l'appétit et avalâmes des portions de plus en plus grosses au fur et à mesure que nos estomacs se réaccoutumaient aux repas consistants. Nous avions

encore trois semaines devant nous avant de finir la phase une, mais ce n'était rien comparé à la Semaine d'Enfer. Nous devions nous perfectionner en hydrologie et développer notre compréhension des phénomènes de marée et notre connaissance des fonds sous-marins. C'était un véritable travail SEAL, inestimable pour les Marines. Tandis qu'ils planifieraient encore leur débarquement, nous serions déjà à pied d'œuvre, infiltrés sur place, et leur révélerions ce à quoi il fallait s'attendre.

Les stagiaires de la classe 226 n'étaient plus que trente-deux de la promotion initiale, principalement en raison des blessures ou des mauvais états de santé dus à la Semaine d'Enfer, mais ils furent rejoints par d'autres, repêchés d'autres classes et auxquels on avait permis de reprendre l'entraînement.

Ce fut également mon cas puisque j'avais été en arrêt forcé à cause de mon fémur cassé. Aussi, lorsque je réintégrai l'entraînement pour la phase 2, ce fut avec la classe 228. Nous commençâmes par les cours de plongée, donnés dans l'eau, et pour la plupart du temps sous l'eau. Nous apprîmes à utiliser des bouteilles d'oxygène, à nous en débarrasser sous l'eau, à les remettre, ou encore à les échanger avec celles d'un camarade sans avoir besoin de remonter à la surface. C'était assez difficile, mais nous devions maîtriser la technique avant de pouvoir passer l'épreuve principale en bassin.

J'échouai à cette épreuve, comme d'ailleurs un grand nombre de mes camarades. Cette épreuve était une véritable saloperie. Il s'agissait de nager au fond de la piscine avec 12,5 kg de matériel sur le dos tandis que des instructeurs vous tombaient dessus. Vous n'aviez pas le droit de poser le pied au fond ni de remonter à la surface. Si vous le faisiez, vous échouiez, un point c'est tout.

Tout d'abord, les instructeurs vous arrachaient votre masque, puis votre détendeur, et vous aviez intérêt à vite retenir votre respiration. Pendant que vous vous battiez pour récupérer votre détendeur, ils fermaient votre valve d'arrivée d'air et vous vous retrouviez rapidement à tâtonner à l'aveuglette par-dessus votre épaule pour la rouvrir dans votre dos.

Bizarrement, on est capable d'inspirer de l'oxygène pur, mais on ne peut expirer qu'en soufflant par le nez. Plusieurs gars trouvèrent

les tourbillons de bulles autour de leur visage extrêmement déconcertants.

Ensuite, les instructeurs vous débranchaient les tuyaux d'inspiration et d'expiration, puis faisaient un nœud avec. Et vous *deviez* rebrancher vos tuyaux d'inspiration et d'expiration. Si vous n'y parveniez pas, ou si vous étiez incapable d'essayer, votre entraînement s'arrêtait là. Vous aviez besoin d'une bonne bouffée d'oxygène avant de commencer, et il vous fallait ensuite chercher à tâtons le nœud des tuyaux dans votre dos avant de pouvoir commencer à le démêler. Rien qu'au toucher, vous deviez être capable de dire si le nœud était impossible à défaire – ce que les instructeurs appelaient une tuile. Si c'était le cas, vous deviez vous passer le tranchant de la main sur la gorge et faire le signe du pouce levé. Cela signifiait : « Je n'arriverai jamais à défaire ce nœud, permission de faire surface. » À ce moment seulement, ils arrêtaient de vous retenir et vous laissaient remonter. Mais vous aviez intérêt à ne pas vous être trompé dans votre jugement sur l'impossibilité de défaire le nœud.

Dans mon cas, je décidai trop rapidement qu'il était impossible de défaire le nœud de mes tuyaux et donnai le signal. Je me débarrassai de mes bouteilles en les basculant par-dessus ma tête, puis je remontai à la surface. Mais les instructeurs estimèrent que le nœud n'avait rien de compliqué et que j'avais refusé d'affronter le danger. Test échoué.

Je dus sortir du bassin et aller m'asseoir en ligne avec d'autres devant l'un des murs de la piscine. Nous aurions pu former une ligne de la honte, mais nous étions vraiment très nombreux, assis là. Je fus convoqué une deuxième fois pour repasser l'épreuve, et je ne commis pas la même erreur. Je me débarrassai de ce foutu nœud et je réussis l'épreuve d'aptitude en bassin.

Plusieurs de mes camarades de longue date échouèrent et cela m'attrista, mais vous ne pouviez malheureusement pas devenir un SEAL si vous ne saviez pas garder votre calme sous l'eau. Ainsi que l'un des instructeurs me l'expliqua cette semaine-là, « Tu vois ce gars en train de paniquer là-bas ? On voit bien qu'il est dans un état de confusion totale. Nous ne pouvons pas permettre qu'il tienne un jour ta vie entre ses mains. »

L'épreuve d'aptitude en bassin est la plus difficile, parce que nous passons énormément de temps dans l'eau et qu'il nous faut absolument prouver que nous avons le potentiel pour devenir un vrai SEAL, un homme pour qui l'eau est un refuge.

L'élément aquatique ne doit pas être une menace ou un obstacle, mais un endroit où nous pourrions survivre. Certains des instructeurs nous connaissaient maintenant depuis un bon moment, et ils souhaitaient désespérément que nous réussissions. Mais il suffisait d'un seul signe de faiblesse dans l'eau pour qu'ils ne prennent pas le risque de nous laisser continuer.

Ceux d'entre nous qui restèrent passèrent à la phase 3. Avec quelques gars repêchés de sessions précédentes, nous n'étions que vingt et un. C'était l'hiver dans l'hémisphère Nord, début février, et nous nous préparâmes pour l'entraînement assez costaud de combat terrestre. C'est à ce moment-là qu'ils faisaient de nous des commandos de la Navy.

Il s'agissait d'un entraînement intitulé formellement « Tactiques et démolition », et les exercices étaient aussi rigoureux et impitoyables que tout ce que nous avions déjà vécu. Personne n'avait jamais contesté le fait que les instructeurs de cette phase 3 étaient les hommes les plus robustes de tout Coronado, et il nous fallut peu de temps pour découvrir pourquoi. Même le discours d'accueil de notre nouveau superviseur comportait de terribles mises en garde.

Il s'appelait Eric Hall, c'était un vétéran de six sections de combat SEAL et, avant même que nous ne commencions l'entraînement le vendredi après-midi, il mit les choses au clair : « Nous ne sommes pas là pour aider les gars qui pleurent sur leur sort. Si vous avez le moindre problème avec la drogue ou l'alcool, vous serez tout de suite viré. Restez loin de cette merde, vous m'entendez ? Le premier qui sera surpris à mentir, à tricher ou à voler sera lui aussi viré, car nous ne tolérons rien de tout cela. J'espère avoir été clair, messieurs. »

Il nous rappela qu'il s'agissait d'une session de dix semaines et que nous n'étions plus très loin de la remise de badge. Il nous expliqua où nous serions. Cinq semaines sur place, au sein de la base, avec quelques jours en extérieur pour des exercices de marche, au camp d'entraînement de La Posta. Nous passerions également quatre jours sur le terrain de tir de Camp Pendleton – une base du corps des

Marines de 50 000 hectares entre Los Angeles et San Diego. Enfin, nous terminerions sur l'île San Clemente, baptisée du nom de « Cailloux » par les SEAL, qui constituerait le site principal pour tous les exercices tactiques, ainsi que les exercices de tir ou de maniement d'explosifs.

Eric Hall acheva sa harangue de manière théâtrale. « Donnez-vous tout le temps à 110 % – et ne gâchez pas tout en faisant je ne sais quelle connerie. »

Nous continuâmes ainsi pour une nouvelle session de deux mois et demi, en prenant tout d'abord la route pour le centre d'entraînement en montagne, à 900 mètres d'altitude à La Posta, sur les pentes raides et déchiquetées de la sierra de la Laguna, une chaîne montagneuse de Californie, à 120 kilomètres à l'est de San Diego. C'est là-bas qu'ils nous apprirent à nous déplacer en silence, à nous camoufler, à effectuer des patrouilles – les qualités essentielles d'un commando. Le terrain était véritablement accidenté, escarpé, difficile à gravir et très exigeant. Il nous arrivait de ne pas pouvoir rentrer dans nos baraquements le soir et de devoir passer la nuit à la belle étoile.

Nous apprîmes à nous diriger en pleine nature avec une carte et une boussole. À la fin de la semaine, nous réussîmes tous l'épreuve élémentaire, une marche de 5 kilomètres en binômes à travers la montagne. Nous repartîmes alors sur base pour préparer nos affaires pour Camp Pendleton, où nous aurions nos premiers cours intensifs de maniement d'armes.

Nous ne perdîmes pas une minute en arrivant. Nous allâmes tout de suite sur le champ de tir avec des pistolets-mitrailleurs, des fusils d'assaut et des pistolets afin de nous entraîner pour les jours de plus en plus proches où il nous faudrait combattre avec le fusil d'assaut M4, l'arme de guerre de prédilection des SEAL.

Les premières choses qui nous furent enseignées furent les règles de sécurité, au nombre de quatre, que nous dûmes apprendre par cœur :

— Partez du principe que les armes sont toujours chargées.

— Ne braquez jamais une arme sur quelqu'un à moins de vouloir le tuer.

— Ne posez jamais le doigt sur la détente à moins de vouloir tirer.

— Sachez identifier votre cible, et ce qui se trouve derrière.

Nous restâmes des heures et des heures sur le champ de tir. Entre deux séances de tir, nous devions démonter et remonter nos pistolets-mitrailleurs et les M4 sous le regard vigilant de nos instructeurs, qui nous chronométraient. Nous continuâmes également d'entretenir notre forme, de manière plus intensive que lors de la première phase car nous devions maintenant courir en portant de lourds sacs à dos, nos armes et nos munitions.

Nous passâmes également quelques semaines au centre pour étudier le maniement des explosives hautes puissances et l'art de la démolition. Il s'agissait surtout de TNT et de charges de plastic, avec différents systèmes de mise à feu. Les exercices pratiques se déroulèrent uniquement sur l'île San Clemente. Et avant que cela n'arrive, nous dûmes achever un autre entraînement rigoureux, avec notamment une course de 22 kilomètres le long de la plage, et retour.

C'était la première fois que nous courions sans être trempés et couverts de sable. Juste un short sec et des baskets. Nous avions l'impression de flotter et nous avalâmes les kilomètres sans nous soucier de rien.

Ce ne fut pas avant la mi-mars que nous fîmes nos bagages pour partir nous entraîner pendant quatre semaines à San Clemente – de longues heures, sept jours par semaine jusqu'à la fin. Cette île au paysage lunaire est située au large de la côte californienne, à une centaine de kilomètres à l'ouest de San Diego, de l'autre côté du golfe de Santa Catalina.

Cela fait une cinquantaine d'années que la marine américaine a pris possession de cette île, pour la transformer en un vaste camp d'entraînement. Elle ne compte aucun civil, mais en plusieurs parties, elle sert de réserve naturelle à des espèces sauvages. Elle héberge ainsi de nombreux oiseaux rares, ainsi que des lions de mer californiens qui ne semblent pas trop se soucier des violentes explosions, des salves d'artillerie ou des atterrissages qui perturbent parfois la tranquillité de l'île. Les SEAL sont basés côté nord-est, sur le littoral.

Sur cette île, nous apprîmes les rudiments du tir en situation de combat – rapidité et précision –, le remplacement expéditif des

chargeurs ou le sniping. Nous découvrîmes les règles mortelles de l'engagement, notamment lorsqu'il faut donner l'assaut à une position ennemie, et nous nous initiâmes au tir de couverture. Lentement, tout d'abord, puis de plus en plus vite ; en plein jour pour commencer, puis durant la nuit ensuite. Tous les aspects de la guerre moderne auxquels nous serions confrontés un jour en Irak ou en Afghanistan nous furent enseignés – embuscades, fouille de bâtiments, gestion des prisonniers, planification des assauts. C'est à ce moment-là aussi que nous abordâmes toutes les techniques de reconnaissance.

Nous continuâmes plus tard avec des cours de sabotage, durant lesquels nous fîmes sauter d'énormes charges d'explosifs, mais nous nous exerçâmes également avec des grenades, des roquettes, et de manière générale avec tout ce qui était susceptible d'exploser, jusqu'à ce que nous puissions faire preuve d'un minimum d'expertise.

Nos entraînements sur le terrain consistaient en des simulations de missions de combat relativement difficiles. Nous arrivions par la mer en pagayant jusqu'à quelques centaines de mètres du littoral, puis nous mouillions l'ancre. À partir de cette position, nous faisions partir un binôme de reconnaissance, qui nageait jusqu'à la plage, contrôlait la zone, puis faisait signe aux canots d'avancer. Nous débarquions au pas de course et nous nous mettions tout de suite à creuser des caches juste au-dessus de la limite maximum de la marée. C'est à ce moment-là que les SEAL sont les plus vulnérables et les instructeurs usaient de leur regard d'aigle à la recherche de la moindre faute, du moindre signe qui aurait trahi la présence de notre escouade.

Nous pratiquâmes ces exercices de débarquement pendant plusieurs nuits, surgissant de la mer en tenue de combat au grand complet, avec tout notre armement. À la fin de la quatrième semaine, nous réussîmes tous les épreuves de sélection, chacun des vingt stagiaires arrivés un mois plus tôt sur l'île. Nous recevrions tous notre badge BUD/S.

J'interrogeai l'un de nos instructeurs pour savoir si un tel taux de réussite était inhabituel. Il me répondit de manière très simple : « Marcus, quand tu entraînes les meilleurs parmi les meilleurs, rien n'est inhabituel. Et tous les instructeurs BUD/S veulent le meilleur pour chacun d'entre vous. »

Ils nous accordèrent deux semaines de permission après notre réussite, puis je repartis très vite pour de nouveaux entraînements intensifs. Ce fut tout d'abord l'école des troupes aéroportées de Fort Benning, en Georgie, où ils firent de moi un parachutiste. Je passai trois semaines à sauter du haut de leurs tours, puis d'un C-130 duquel nous effectuâmes cinq sauts.

Cet avion est une putain de carcasse bruyante, et le premier saut peut se révéler assez déroutant. Mais le gars devant moi était une fille de West Point et elle sauta par la porte comme si elle était Superwoman en personne. Je me rappelle avoir pensé « Bon Dieu ! Si elle peut le faire, je ne vois vraiment pas pourquoi je n'y arriverais pas », et je me lançai dans le ciel clair au-dessus de Fort Benning.

Je partis ensuite suivre le cursus médical de la 18e Delta Force, à Fort Bragg, en Caroline du Nord. Ils firent de moi un médecin de guerre. J'imagine que j'avais une formation plus proche de celle de l'infirmier, mais l'apprentissage n'en fut pas moins intensif : médecine générale, piqûres, perfusions, drains, médecine de guerre, blessures, brûlures, pose d'agrafes, morphine… Cela comprenait plus ou moins tout ce que devait connaître un combattant en situation de guerre. Le premier jour, il me fallut apprendre pas moins de trois cent quinze expressions médicales, et ils ne relâchèrent jamais la pression. Je travaillai toute la journée et la moitié de la nuit, et cependant il y avait *toujours* un instructeur pour m'ordonner, au cours des footings, d'aller me baigner puis de me rouler dans le sable.

Je partis directement de Caroline du Nord pour reprendre l'entraînement SEAL, trois mois supplémentaires de dur labeur à Coronado, à plonger, sauter en parachute, tirer, manier les explosifs ou les détonateurs, une révision générale de tout ce que j'avais appris jusque-là. Tout de suite après, je fus envoyé à l'école SDV de Panama City, en Floride. J'étais là-bas le 11 septembre et, ce jour-là, je ne réalisai pas encore combien ces terribles événements de New York allaient bouleverser ma propre vie.

Je me souviens du sentiment de révolte que nous éprouvâmes tous. Quelqu'un avait attaqué les États-Unis d'Amérique, le pays que nous avions juré de défendre. Nous regardâmes la télévision avec une colère grandissante, la colère de jeunes soldats encore

inexpérimentés, mais formidablement bien entraînés et ne pouvant plus attendre pour aller en découdre avec l'ennemi. Nous espérions partir pour traquer les partisans de Ben Laden et d'Al-Qaida en Irak, en Iran, en Afghanistan, partout où ces cinglés vivaient. Mais méfiez-vous de ce que vous voulez car, parfois, vos vœux se réalisent.

Plusieurs gars passèrent les épreuves de qualification SEAL et reçurent leur badge en forme de trident le mercredi 7 novembre 2001. Les insignes furent accrochés à leurs chemises à l'issue d'une petite cérémonie sur le broyeur, un moment empreint d'une formidable émotion pour tous les récipiendaires. Ils n'étaient en réalité plus que trente sur les cent quatre-vingts candidats qui s'étaient présentés, bien longtemps auparavant, pour ce premier jour d'Endoc. Pour ma part, en raison des différentes formations complémentaires que je suivais, je ne reçus mon trident que le 31 janvier 2002.

Mais l'entraînement ne cessa pas pour autant. Aussitôt après que j'eus officiellement intégré ce que nos chefs de corps appelaient la fraternité, je partis pour une école de transmission étudier et apprendre les communications par satellite, les émissions radio sur haute fréquence, la modulation de fréquence, les communications informatiques, les systèmes GPS et tout le reste.

Je retournai ensuite à Camp Pendleton pour y suivre les cours de l'école de sniping où, simplement, ils s'assuraient que vous pouviez tirer dans le mille avant que ceux d'en face ne le fassent. Les cours débouchèrent sur deux épreuves très difficiles avec le fusil d'assaut M4, avec le fusil de précision semi-automatique SR-25, précis jusqu'à 900 mètres, et avec la redoutable 300 Winchester Magnum calibre 7,62 à culasse mobile. Vous deviez être expert dans le maniement de ces trois armes avant d'envisager pouvoir devenir un tireur haute précision au sein des SEAL.

C'est alors seulement que débuta le véritable test, l'épreuve ultime consistant à savoir si nous pouvions nous déplacer furtivement, en silence, sans se faire repérer, à travers un paysage escarpé tenu par l'ennemi et où la moindre erreur pouvait entraîner la mort ou, pire encore, le sacrifice de votre équipe.

Notre instructeur était un vétéran de la première vague des forces spéciales à avoir traqué Oussama Ben Laden. Il s'appelait Brendan

Webb et c'était un homme formidable. Il adorait les traques et ses compétences auraient sans doute fait pâlir un éclaireur apache. Il travaillait en binôme avec Eric Davis, un brillant tireur haute précision SEAL, qui faisait preuve d'une inflexibilité sans faille dans son évaluation de nos capacités de camouflage.

Le « champ de bataille » de l'épreuve finale consistait en une vaste étendue de terre en limite de Pendleton. L'endroit n'était guère fourni en végétation, le terrain était plutôt rocheux, plat et buissonneux, mais il comportait de nombreuses crevasses et dépressions. Les forêts, les plus fidèles et les plus chères amies du sniper, étaient bien entendu clairsemées. Avant de nous abandonner sur cette terre poussiéreuse et désertique, ils nous firent d'interminables discours sur l'importance que revêt l'attention au moindre détail.

Ils nous rappelèrent le noble art du camouflage, la manière d'étaler nos crèmes marron et verte ou d'arranger des branchages sur nos casques, ou encore le danger que représentait le vent – qui pouvait agiter bizarrement vos branchages s'ils n'étaient pas bien accrochés, trahissant ainsi votre position. Nous révisâmes pendant un nombre d'heures infini, puis ils nous lâchèrent dans la nature.

C'était un terrain vraiment découvert, et notre progression commença à un kilomètre du promontoire où s'étaient installés nos deux instructeurs, dont les yeux scannaient toute la zone telle une paire de radars mobiles.

L'idée consistait à se rapprocher jusqu'à 200 mètres d'eux, puis à faire feu après avoir visé la cible à travers le réticule. Nous nous étions exercés seul ou avec un partenaire, et bon Dieu, s'il y a bien quelque chose pour vous enseigner la patience, c'est cela. Parcourir quelques mètres seulement peut vous prendre des heures, et si jamais les instructeurs vous surprennent dans la zone avec leurs jumelles à fort grossissement, vous échouez.

Pour cette épreuve finale, je faisais équipe avec un partenaire, ce qui signifiait que nous devions tous deux rester parfaitement dissimulés. À la fin, ce serait à lui d'estimer la distance de tir et de prendre la décision de tirer ; pour ma part, je devrais me conformer à ses ordres. Les instructeurs avaient également disposé des sentinelles un peu partout sur la zone, lesquelles communiquaient

par radio avec Web et Davis sur leur promontoire. Si l'une des sentinelles s'approchait à moins de deux pas de l'un de nous, nous étions éliminés.

Et même si nous parvenions à tirer sans nous faire repérer et à toucher la cible, il ne fallait surtout pas que l'on puisse nous découvrir après, car cela aurait été *encore* considéré comme un échec. C'était difficile, exigeant, aussi prenant qu'une partie d'échecs, mais c'était également un exercice très complet. Les instructeurs vous évaluaient en permanence et auraient été capables d'observer, par exemple, une mauvaise appréciation de mon guetteur, que ce soit en matière de distance ou de direction. Si j'avais alors manqué mon tir, ils auraient compris que je n'étais pas à l'origine de l'échec. En matière de sniping, plus que partout ailleurs, il faut opérer en équipe. Les instructeurs savent parfaitement que vous ne pouvez pas vous mettre en position, viser et tirer sans qu'un guetteur vous indique le cap et la distance. Et, bon Dieu, il a intérêt à ne pas se tromper.

Il ne m'arriva qu'une seule fois au cours de mon entraînement de me faire repérer par un instructeur, ce que je trouvai néanmoins parfaitement insupportable. Mais cela me servit de leçon. Notre ennemi avait en général une idée assez précise de l'endroit vers lequel nous nous dirigions, et ce avant même que nous ayons commencé à progresser – une sorte d'instinct que ces instructeurs avaient développé au contact de ces jeunes snipers à la recherche d'une bonne couverture. Ils m'avaient repéré avant même que je commence ma progression, parce qu'ils avaient su où regarder, et ils avaient déterminé ma zone de présence la plus probable.

C'est une leçon qu'un sniper ne pourra jamais oublier : ne jamais, jamais aller là où votre ennemi pourrait s'attendre à vous voir. Ma seule consolation fut que les instructeurs nous découvrirent tous, ce jour-là.

Pour l'épreuve finale, je faisais à nouveau face à cette vaste étendue désertique et je commençai ma progression en me tortillant sur le sol poussiéreux, tête baissée, mon casque orné de branchages fermement accrochés, et je rampai lentement entre les rochers. Il me fallut une heure pour arriver à mi-parcours, et encore plus longtemps pour me frayer un chemin sur les 300 derniers mètres en direction du point de tir que j'avais choisi. Je restai invisible et j'évoluai à la vitesse d'un mort entre les rochers, de ravine en ravine, sans relever

la tête, en me coulant dans chaque accident du terrain. Lorsque j'arrivai à destination, j'élevai un petit monticule de terre et de branches et me planquai derrière, ma carabine parfaitement pointée. Je pressai la détente, lentement, avec précaution, et mon tir alla frapper la cible métallique en plein centre. S'il s'était agi de la tête d'un homme, il aurait été tué sur le coup.

Je vis les instructeurs s'agiter tout autour et chercher d'où le tir avait bien pu venir. Mais ils n'en avaient manifestement aucune idée. J'enfonçai mon visage dans la terre et me gardai bien de bouger durant les trente minutes suivantes. Puis j'entamai une retraite prudente, en restant plaqué au sol, sans faire bouger la moindre brindille ou le moindre caillou. Un sniper anonyme, exactement comme il le fallait.

Cela m'avait demandé trois mois de formation, mais j'obtins d'excellentes notes à l'épreuve et fut diplômé de l'école de sniping. Les SEAL ne recherchent pas de marques d'honneur, et je ne peux donc révéler le nom de celui qu'ils élirent comme Homme d'honneur.

La dernière formation d'importance que je suivis fut celle de contrôleur aérien. Elle dura un mois, sur la base aérienne de la Navy à Fallon, dans le Nevada. Ils nous enseignèrent les bases du bombardement aérien, l'usage des bombes de 250 kg ou des missiles, ce qu'ils pouvaient frapper ou ne pas frapper. Nous apprîmes aussi à communiquer directement avec les avions depuis le sol – pour leur expliquer ce que nous pouvions voir, afin qu'ils transmettent ces informations par satellite à leurs contrôleurs.

Je me rends compte qu'il m'a fallu pas mal de temps pour expliquer précisément ce qu'est un SEAL et comment on le devient. Mais, ainsi qu'on nous le rabâche en permanence, nous devons chaque jour mériter notre Trident. Nous ne cessons jamais d'apprendre ni de nous entraîner. Dire d'un homme qu'il est un Navy SEAL ne communique qu'un millième de ce qu'il est vraiment. Ce serait comme si le général Dwight D. Eisenhower mentionnait qu'il avait autrefois servi dans l'armée.

Mais, maintenant, vous le savez : ce que nous avons enduré, ce que cela signifie pour nous tous et, peut-être, pourquoi nous l'avons fait. OK, OK, nous sommes peut-être un poil trop arrogants, mais nous

avons payé chaque gramme de ce péché avec notre sueur, notre sang, et un labeur d'une brutalité inouïe.

Parce que, avant toute autre chose, nous sommes des patriotes. Nous porterons le fer contre tous les ennemis des États-Unis d'Amérique. Nous sommes votre première ligne de défense, nous n'avons pas peur et nous sommes prêts à combattre Al-Qaida, les djihadistes, les terroristes, ou n'importe qui d'autre oserait menacer notre nation.

Chaque Navy SEAL est extraordinairement confiant, car nous sommes nourris par le concept de la victoire à tout prix, par la conviction qu'aucune force terrestre ne peut résister à notre assaut dévastateur sur un champ de bataille. Nous sommes invincibles, pas vrai ? Personne ne peut nous arrêter. C'est ce que je pensais au plus profond de moi quand ils agrafèrent ce trident sur ma poitrine. Je le pense aujourd'hui encore. Et je ne cesserai jamais de le penser.

6

Salut, les gars, faites-leur vivre l'enfer !

L'annonce finale tomba : « Feu vert pour l'opération Redwing ! » Le chef de soute donna les ordres : « Une minute… Trente secondes… On y va ! » La rampe s'abaissa… Le mitrailleur de porte était prêt avec sa M60… Il n'y avait pas de lune… Danny s'élança le premier dans le noir.

Tandis que le jour se levait au-dessus de l'immense base américaine de Bagram, en Afghanistan, en ce matin de mars 2005, nous nous installâmes dans notre préfabriqué et prîmes quelques heures de repos avant d'assister à notre premier briefing. Dan Healy, Shane, James, Axe, Mikey et moi, les nouveaux arrivés de l'équipe SDV 1, fûmes immédiatement détachés auprès de l'équipe SEAL 10 de Virginia Beach, commandée par intérim par le capitaine de corvette Eric Kristensen en l'absence de son chef de corps, en mission ailleurs.

Eric, qui était plein d'humour, n'avait jamais eu aucun mal à s'entendre avec les autres gars, ce qui avait sans doute freiné son avancement au cours des années. Mais aujourd'hui, 75% des SEAL possèdent un diplôme universitaire et la différence de niveau d'études entre un officier et un sous-officier est plus floue qu'elle ne l'a jamais été. Eric avait trente-deux ans et était le fils d'un amiral de Virginie. En dépit de son sens de l'humour et de son attitude pince-sans-rire envers la hiérarchie, c'était un très bon officier SEAL, qui commandait l'une des meilleures sections de toute l'US Navy. L'équipe SEAL 10 avait été brillamment entraînée pour le type de guerre à laquelle nous allions participer. Le capitaine Eric Kristensen recevait l'aide de deux excellents bras droits, Luke Newbold et le maître principal chef Walters, des gars très spéciaux. C'était un vrai plaisir de travailler avec eux.

Notre briefing, comme tout ce qui se faisait dans le cadre de l'équipe SEAL 10, fut parfait. C'était une sorte d'exposé assez sinistre de ce qui se passait sur la frontière nord-est séparant l'Afghanistan du Pakistan. Les montagnes rocheuses, lugubres et grises, entrecoupées de crevasses et de falaises, s'animaient au contact d'une armée grandissante de talibans. Des hommes en colère, à l'esprit vengeur, se regroupaient sur une ligne de frontière immatérielle et se préparaient à reprendre la terre musulmane dont ils pensaient avoir été dépossédés par les infidèles américains, qui l'avaient ensuite offerte à un nouveau gouvernement élu.

Là-haut, une myriade de sentiers tortueux émergeaient, puis disparaissaient derrière d'énormes blocs rocheux ou tas de pierres. Chaque pas de travers qui déplaçait un caillou ou un empilement de schiste pouvait provoquer un éboulement effrayant. Malgré cela, il était vital pour nous de passer inaperçus sur ces pentes tranquilles de l'Hindu Kuch.

Ces sentiers fréquentés depuis des siècles par des tribus en guerre avaient servi de routes d'évasion aux talibans et à Al-Qaida lors des bombardements américains dévastateurs de 2001. Nous les découvririons bientôt par nous-mêmes.

Au bout de quelques heures, nous nous attelâmes à notre première mission. Personne ne nous considérait comme des bleus ; nous étions des SEAL parfaitement entraînés, prêts pour l'action, prêts à nous enfoncer dans ces passes montagneuses pour aider à ralentir le flot de guerriers en armes qui revenaient du Pakistan.

Nous décollâmes en hélicoptère pour l'une de ces passes et rejoignîmes bientôt des collines qui surplombaient une vallée. Nous étions une vingtaine à débarquer, dont Dan, Shane, Axe et Mikey, et nous nous dispersâmes dans la montagne. Axe, Mikey et James Suh (indicatif radio Irish 1) prirent position à environ 2,5 kilomètres du chef Healy, de Shane et de moi-même (indicatif radio Irish 3).

C'était une zone frontalière sensible, où de multiples mouvements de troupes talibanes se déroulaient de manière hebdomadaire, voire quotidienne. Nous nous attendions à observer, sur l'étroit sentier qui sinuait plus bas, des talibans accompagnés de leurs chameaux à la démarche chaloupée, chargés jusqu'à la gueule d'explosifs, de grenades et de Dieu sait quoi encore.

Je marchais avec d'infinies précautions. Nous avions tous été prévenus que ces fiers guerriers afghans n'hésiteraient pas à se battre et qu'aucun d'entre eux ne se laisserait vraiment faire. Je savais également qu'il suffisait d'un faux pas ou d'un caillou déplacé, aussi petit fût-il, pour trahir notre position. Ces tribus vivaient là depuis des siècles et leurs guerriers avaient des yeux de lynx. S'ils nous entendaient ou nous voyaient, ils n'hésiteraient pas une seconde à nous attaquer. Notre haut commandement n'avait laissé planer aucun doute à ce sujet. C'était un boulot dangereux, mais nous devions arrêter cet afflux de terroristes en armes.

Je progressais lentement le long de la crête, m'arrêtant de temps à autre pour balayer la montagne avec mes jumelles. J'avançais silencieusement. C'était très clair dans mon esprit. Si une bande de guerriers sauvages avec des chameaux et des lance-roquettes faisait son apparition dans la passe, il fallait aussitôt que je demande des renforts par radio. Si c'était une force de moindre envergure, des effectifs que nous pouvions traiter par nous-mêmes sur place, nous devions passer à l'attaque, tenter de capturer les chefs et nous occuper des autres comme la situation l'exigerait.

Continuant ma patrouille silencieuse, je m'accroupis derrière un tas de gros rochers et balayai une nouvelle fois la passe. Rien. J'émergeai à nouveau à découvert, dans ce paysage vertical et désertique, et, tout à coup, je vis apparaître en contrebas trois guerriers afghans armés. Mes pensées se précipitèrent. Il y avait 70 mètres entre Shane et moi. Fallait-il que j'ouvre le feu ? Combien d'autres hommes pouvait-il y avoir ?

Trop tard. Ils ouvrirent le feu les premiers, en visant les hauteurs, et une volée de balles de AK-47 frappa la pierre tout autour de moi. Je me jetai en arrière derrière les rochers, en sachant que Shane devait avoir entendu quelque chose. Puis je m'avançai légèrement et lâchai une courte rafale. Ils reculèrent pour se mettre à couvert. Au moins, je les avais immobilisés.

Mais ils revinrent à l'attaque presque aussitôt, et je répliquai à mon tour. Ils ouvrirent alors le feu avec deux RPG et, Dieu merci, je vis les roquettes venir sur moi. Je plongeai pour me protéger, mais elles réussirent à détruire l'un des rochers qui m'avaient protégé. C'était maintenant une nuée de balles, d'éclats de métal et de

particules rocheuses qui sifflaient, ricochaient ou dansaient dans la poussière tout autour de moi.

J'avais l'impression d'être seul à faire la guerre, et Dieu sait si je faisais des efforts pour éviter d'être touché. Mais soudain, les échos de la fusillade moururent et je n'entendis plus que des coups de feu sporadiques de la part de mes trois cinglés. J'attendis jusqu'au moment où j'estimai qu'ils étaient sortis à découvert, puis je surgis à nouveau de mon abri et pressai la détente. Je ne sais pas ce que je touchai, ou qui je touchai, mais tout redevint étrangement calme. Comme si rien n'était arrivé. Bienvenue en Afghanistan, Marcus.

Surveiller les passes depuis les hauteurs tout en essayant de rester dissimulé constituait un type de patrouille. Effectuer des missions de surveillance et de reconnaissance directe, et donc observer et photographier un village, traquer une cible, en était une autre. On attendait toujours de notre part que nous puissions localiser la cible recherchée car nous disposions d'excellentes informations, souvent accompagnés de bonnes photographies. Et nous étions presque toujours aux trousses d'un salopard enturbanné qui avait pratiqué trop longtemps son passe-temps favori, qui consistait à faire sauter des Marines.

Lors de ces sorties en montagne, nous devions repérer notre objectif à l'aide de jumelles à très fort grossissement, ou avec les téléobjectifs de nos appareils photo, puis débouler dans le village et le capturer. S'il était seul, le plan des SEAL consistait toujours à le faire prisonnier, à le ramener sur base pour le faire parler, lui faire avouer où se rassemblaient les talibans et lui demander de nous indiquer où se trouvaient les énormes stocks de munitions qu'ils avaient dissimulés dans les montagnes.

Ces dépôts de munitions et d'explosifs n'avaient qu'un seul usage possible : tuer et blesser les troupes américaines venues soutenir un gouvernement élu. Nous trouvions important de ne pas oublier que ces insurgés talibans étaient les mêmes que ceux qui avaient soutenu et hébergé Ben Laden. Nous avions d'ailleurs été informés que ce meurtrier en puissance se cachait quelque part dans la zone où nous avions été déployés.

En règle générale, nous devions donc nous emparer de notre objectif dans le village lorsqu'il était protégé par seulement quelques

gardes du corps, quatre ou cinq par exemple. Ce cas de figure ne posait aucun problème. Mais s'ils étaient plus nombreux, ou s'il y avait un début de garnison talibane, nous devions demander l'envoi d'une force d'intervention héliportée afin qu'elle nous aide à résoudre le problème. Dans un cas comme dans l'autre, les choses risquaient d'être moyennement drôles pour Abdoul l'artificier – ou quel que soit son nom – lorsque nous déboulerions sur son palier, rue principale, maison de torchis numéro 3, nord-est de l'Afghanistan.

Notre mission suivante était une assez grosse opération, environ cinquante hommes largués dans les montagnes, sur le pire terrain imaginable. Enfin peut-être pas si je compte parmi mes lecteurs quelques cougars ou chèvres des montagnes. Mais, à mes yeux, c'était le pire terrain que j'aie jamais vu. Des falaises à pic, des sentiers glissants, des pentes escarpées, quasiment pas de buissons ou d'arbres, rien à quoi se raccrocher, nulle part où s'abriter en cas de besoin.

J'ai déjà expliqué combien nous étions en excellente condition physique. Nous pouvions tous escalader n'importe quoi, aller n'importe où. Pourtant, et vous n'allez peut-être pas me croire, il nous fallut *huit heures* pour parcourir 2 kilomètres. Des types tombaient ou dérapaient sans arrêt en se blessant assez salement. Il faisait encore plus chaud que dans un barbecue texan, et l'un de mes copains m'avoua un peu plus tard : « Je démissionnerais bien de l'équipe rien que pour ne pas avoir à continuer ».

Je savais qu'il n'en pensait pas un mot, mais nous connaissions tous le sentiment qu'il exprimait. Nous étions fatigués, frustrés, encordés les uns aux autres par équipes, à ramper à quatre pattes sur cette putain de montagne avec nos sacs à dos pleins et nos armes. Cette marche reste la pire de toute ma vie. Et nous ne fûmes même pas confrontés à l'ennemi. Ce fut si terrible que nous en fîmes une chanson, que l'un de nos joueurs de banjo accompagna de la musique d'une chanson de Johnny Cash, *Ring of Fire* (Anneau de feu).

Je suis tombé dans un ravin de cent mètres,

En bas, en bas, tout en bas, et me suis éclaté la rate,

Elle brûlait, brûlait, brûlait – comme un anneau de feu…

Nos objectifs sur cette mission consistaient de deux villages afghans nichés à flanc de montagne, l'un au-dessus de l'autre. Nous ne savions absolument pas lequel des deux pouvait bien abriter les forces talibanes les plus importantes, et il avait été décidé que nous donnerions l'assaut simultanément sur les deux villages avec – oui, sans rire – nos armes légères. C'était un très jeune homme qui était à l'origine de cette effervescence. Nous avions reçu de précieux renseignements sur sa personne, envoyés par nos satellites ou le FBI. En revanche, nous n'avions pas sa photographie.

Je n'ai jamais su où il avait fait ses études, mais ce jeune taliban était un scientifique, expert en explosifs. Nous appelions ces types des « hommes IED[15] » et, dans cette partie des montagnes, ce gamin était le « roi IED ». Lui et ses hommes avaient fait des ravages au sein des troupes américaines en faisant exploser leurs engins partout dans la région. Il avait récemment fait sauter deux convois des Marines, tuant pas mal de soldats.

La section Foxtrot se regroupa aux premières heures du jour après son périple dans les montagnes et nous nous positionnâmes au-dessus du village le plus élevé. Lorsque les premiers rayons du soleil apparurent à l'horizon, nous fîmes mouvement vers le village et chargeâmes à l'intérieur, ouvrîmes les portes des maisons à coups de pied et arrêtâmes tout le monde. Nous n'avions pas tiré un seul coup de feu, mais nous étions vraiment très intimidants – nous le savions – et personne ne nous opposa de résistance. Mais le gamin n'était pas là.

Pendant ce temps, l'équipe SEAL 10, plus nombreuse, était entrée dans la danse et ne faisait pas les choses à moitié dans le village situé plus bas. Il leur fallut pas mal de temps, car leur tâche nécessitait quelques interrogatoires, un domaine dans lequel nous étions tous très compétents. Dans de telles circonstances, nous cuisinions tout le monde de manière assez serrée, afin d'identifier les menteurs, ceux qui variaient dans leurs histoires, qui ne se comportaient pas comme les autres. En l'occurrence, nous voulions mettre la main sur un jeune qui, contrairement aux gars de son âge, n'était pas un gardien

de chèvres, n'avait pas la silhouette noueuse et robuste de ceux qui étaient nés dans les montagnes.

Nous parvînmes à mettre la main dessus. Ce fut ma première vraie rencontre avec un combattant taliban fanatique. Je ne l'oublierai jamais. Il était à peine assez âgé pour arborer une petite barbe, mais il avait un regard de fou, de dément, et il me fixait comme si j'avais rejeté devant lui tous les préceptes du Coran.

Je sus à ce moment-là qu'il m'aurait tué sans hésitation s'il avait pu le faire. Personne ne m'avait jamais regardé avec autant de haine, et personne ne l'a jamais fait depuis.

Cette seconde opération en Afghanistan, la traque et la capture d'Abdoul l'artificier, ou quel que soit son nom, révéla deux aspects de ce conflit à nous autres SEAL qui venions d'arriver. La première, c'était la haine enragée que ces musulmans extrémistes éprouvaient à notre égard ; la seconde, la difficulté qu'il y avait à respecter nos règles d'engagement dans ce type de guerre.

Les SEAL, de par leur nature, leur entraînement et leur niveau d'études, ne sont pas particulièrement stupides. Et, comme tout le monde, nous lisons les titres des journaux du monde entier sur les soldats de nos forces armées qui ont été inculpés de meurtre dans des juridictions civiles pour avoir accompli ce qu'ils pensaient être leur devoir : attaquer l'ennemi.

Nos règles d'engagement en Afghanistan spécifient que nous ne pouvons pas tirer sur un civil désarmé, le blesser ou le tuer, Mais quand le civil désarmé n'est autre qu'un espion très habile au service des forces illégales que nous tentons d'éradiquer ? Que penser de tous les soldats de cette armée secrète, éparpillée et dangereuse, qui grouillent dans les montagnes d'Afghanistan en *faisant semblant* d'être des civils ? Que penser de ces gars-là ? Et que penser des conducteurs de chameaux à l'allure innocente qui traversent les passes montagneuses avec assez d'explosifs sur le dos de leurs bêtes pour faire sauter le Yankee Stadium ? Que penser de ceux-là ?

Nous savions tous que nous avions choisi de faire ce que neuf cent quatre-vingt-dix-neuf Américains sur mille n'auraient jamais songé à faire. Et on nous avait enseigné que nous étions indispensables à la sécurité de notre pays. Nous avions été envoyés en Afghanistan pour

accomplir des missions extrêmement dangereuses. Mais on nous avait également indiqué que nous ne pouvions pas tuer ce conducteur de chameaux avant que lui-même ne nous fasse tous sauter, parce qu'il pouvait tout aussi bien être un civil innocent faisant prendre l'air à sa dynamite.

Et son copain ? Le gars plus jeune, avec son bâton, qui courait tout autour de la bête et lui donnait des petits coups dans les pattes pour l'inciter à avancer. Que penser de lui ? Que faire s'il ne pensait qu'à détaler dans les montagnes pour aller retrouver son frère et le reste de ses camarades talibans ? Ceux avec les lance-roquettes, qui attendaient dans une grotte ?

Nous ne l'entendrions certainement pas leur révéler notre position, et les politiciens qui avaient rédigé ces règles d'engagement n'en sauraient jamais rien. Mais ces hommes en costume trois-pièces ne seraient pas non plus à nos côtés dans la montagne quand les grenades exploseraient parmi nous, arrachant la jambe ou la tête de l'un des nôtres.

Aurions-nous dû tuer ce petit salopard sur-le-champ, avant qu'il ait la moindre chance de s'enfuir ? Ou ne s'agissait-il que d'un civil désarmé, qui ne faisait de mal à personne et se contentait de promener sa TNT ? Hein ?

Ces terroristes/insurgés connaissent ces règles en Afghanistan aussi bien qu'en Irak. Ce ne sont pas leurs règles. Ce sont nos règles, les règles des pays occidentaux, le côté civilisé de la planète. Et chaque terroriste sait comment les utiliser à son profit. Sinon, les conducteurs de chameaux seraient armés jusqu'aux dents.

Mais ils ne le sont pas, parce qu'ils savent que nous avons trop peur de leur tirer dessus, de peur d'être inculpés de meurtre, ce qu'ils considèrent – je le sais – comme la chose la plus hilarante qu'ils aient jamais entendue.

Et si nous en descendions pourtant quelques-uns, ils sauteraient sur leurs téléphones mobiles avec la vitesse d'un réseau haut débit et se plaindraient aussitôt à la chaîne de télévision arabe Al-Jazira.

DES SOLDATS AMÉRICAINS ASSASSINENT DE PACIFIQUES FERMIERS AFGHANS

Les autorités militaires américaines assurent
que les SEAL seront inculpés

Ça donnerait quelque chose dans ce goût-là. Je pense que vous avez saisi l'idée. Les médias américains ne manqueraient pas cette occasion de nous crucifier. Ces jours-ci, ils n'arrêtent pas de le faire. A-t-on jamais vu un plus grand scandale qu'à l'occasion de ce qui s'est passé à Abou Ghraib ? Rapporté à une vision plus globale des événements, au contexte de mort et de destruction que des musulmans extrémistes font régner dans ce monde, l'humiliation de quelques fanatiques irakiens ne m'inquiète pas outre mesure. Et cela ne vous inquiéterait pas non plus si vous étiez aux premières loges pour voir ce dont ces gars sont capables. Bon Dieu ! Ils égorgent les gens, décapitent des Américains, des humanitaires américains. Ils se contrefichent de massacrer des milliers de gens ; ils ont saigné ou mutilé de jeunes soldats américains comme si nous étions toujours en plein Moyen Âge.

La vérité, c'est que dans ce type de guerre insurrectionnelle, personne ne peut savoir qui est civil ou qui ne l'est pas. Alors, quel est l'intérêt d'édicter des règles que personne ne peut appliquer à la lettre ? Ces règles sont impraticables car, la moitié du temps, personne ne sait qui est ennemi et qui ne l'est pas, et le temps d'en avoir la certitude, il est peut-être trop tard pour s'en sortir vivant. Respecter la logique des règles d'engagement en situation réelle est quasiment impossible.

De même, personne ne sait très bien comment définir notre rôle en Afghanistan. Sommes-nous une force de maintien de la paix ? Combattons-nous une guerre d'insurrection au nom du gouvernement afghan, ou uniquement au nom des États-Unis ? Traquons-nous le grand maître du terrorisme, Ben Laden, ou essayons-nous juste d'empêcher les talibans de reprendre le contrôle du pays parce qu'ils ont protégé Ben Laden et se sont battus pour lui ?

J'aimerais bien le savoir. Mais cela dit, ne vous en faites pas pour nous. Dites-nous ce que vous souhaitez, et nous agirons en conséquence. Nous sommes de fidèles serviteurs du gouvernement américain. Mais l'Afghanistan nécessite que nous allions nous battre

derrière des lignes ennemies. Peu importe que nous ayons été invités dans un pays démocratique par son gouvernement légitime. Peu importe également que nous ne puissions poursuivre le combat de l'autre côté de la frontière, au Pakistan, ou que l'armée talibane n'ait aucune existence légale. Et peu importe qu'ils se soucient comme d'une guigne de la Convention de Genève, et peu importe un tas d'autres choses.

Quand nous patrouillons dans ces montagnes, en faisant tout notre possible pour empêcher les talibans de se regrouper, en nous efforçant de localiser et de capturer leurs chefs ou leurs experts en explosif, nous sommes constamment encerclés par des bandes hostiles, bien armées, dont l'intention avouée est de nous tuer. Et c'est ce qui s'appelle se trouver derrière des lignes ennemies. Vous pouvez me croire.

Et nous y allons. Toute la journée. Tous les jours. Nous faisons ce que nous sommes censés faire, au pied de la lettre, ou nous mourons en essayant de le faire. Au nom des États-Unis. Mais ne nous dites pas qui nous avons le droit d'attaquer. Cela, ce devrait être à nous, les militaires, de le décider. Et si les « médias progressistes » et la communauté politique ne peuvent supporter que parfois les mauvaises personnes se fassent tuer à la guerre, alors je leur suggère de grandir et d'aller servir une courte période dans l'Hindu Kuch. Ils n'y survivraient sans doute pas longtemps.

La vérité, c'est qu'un gouvernement persuadé qu'une guerre devrait être juste et obéir à des règles, comme pour une partie de baseball, ferait mieux de ne jamais entrer en guerre. Car rien n'est juste dans la guerre et, parfois, des innocents se font tuer. C'est comme ça depuis plus d'un million d'années. Lorsque nous nous retrouvons confrontés aux talibans trancheurs de gorges, nous ne combattons pas sous les règles de la Convention de Genève, chapitre IV, article 4. Nous combattons sous les règles de l'article 5,56 mm – c'est le calibre de notre fusil d'assaut M4. Et si ces chiffres ne vous plaisent pas, reportez-vous à l'article 7,62 ; c'est le calibre que les Kalachnikov volées aux Russes nous tirent dessus, généralement au cours de fusillades meurtrières.

Dans cette guerre mondiale contre le terrorisme, nous avons des règles et nos adversaires s'en servent contre nous. Nous essayons d'être raisonnables, mais eux n'hésitent jamais. Ils sont prêts à

n'importe quelle forme de guerre, qu'il s'agisse de torturer, d'égorger ou de mutiler. Ils sont prêts à attaquer des civils innocents, des femmes et des enfants, à utiliser des voitures piégées, à provoquer des attentats-suicides ou je ne sais quel autre truc infernal qu'ils seraient capables d'inventer. Ils sont à classer au même rang que tous les monstres de l'histoire.

Et je m'interroge. Qui est prêt à aller le plus loin dans cette guerre ? La réponse, c'est qu'ils le sont, eux. Ils sont prêts à mourir pour éliminer leur ennemi. Ils sont prêts à aller jusqu'au bout, à chaque fois, partout, quoi que cela puisse leur coûter. Et ils ne sont soumis à aucune règle d'engagement.

C'est pourquoi nous éprouvons un sentiment de peur et de danger supplémentaire lorsque nous partons combattre les talibans ou Al-Qaida – la peur des nôtres, la peur de ce qu'un tribunal militaire pourrait décider contre nous, la peur des médias américains et de leur influence malheureuse sur les politiciens américains. Nous nourrissons tous des inquiétudes au sujet des journalistes peu formés, à la recherche d'une bonne histoire pour justifier leur salaire et leurs notes de frais. Ne croyez pas que je sois le seul à le penser. Nous les détestons tous, en raison notamment de leur partialité, mais aussi à cause de leur ignorance et de leur opportunisme sans gêne. Aujourd'hui, dès les premières minutes d'un conflit, on assiste à une guerre médiatique ; ce sont les nouvelles qui forment l'opinion du public, pas la vérité. Lorsque les médias s'impliquent dans un conflit, vous avez toutes les chances – en tout cas aux États-Unis – de perdre ce conflit car nous sommes immédiatement freinés dans tout ce que nous pourrions faire, et c'est généralement une bonne nouvelle pour nos ennemis.

Il arrive parfois qu'un reporter ou un photographe prenne des risques, suffisamment en tout cas pour arrêter une balle. Et presque aussitôt, ce journaliste grassement payé devient le héros national de toute la presse écrite ou télévisuelle au pays. Les SEAL ne sont pas particulièrement grossiers, mais je ne peux vous dire à quel point c'est irritant pour les hommes hautement entraînés, mais mal payés, qui se battent vraiment. Ce sont de formidables professionnels qui ne s'expriment jamais et se mettent en situation de danger tous les jours, trop souvent pour se faire tuer ou blesser. Ce sont des héros

silencieux, des soldats inconnus, oubliés de tous sauf de quelques foyers anonymes et bouleversés par la peine.

Nous effectuâmes un jour une mission matinale au point de contrôle n° 6, là-haut dans les passes, qui se révéla pire que dangereuse. Nous venions d'établir notre position, une vingtaine d'entre nous, lorsque des guerriers afghans tapis dans les montagnes firent pleuvoir sur nos têtes une quantité monstrueuse de roquettes, par centaines, qui explosèrent partout autour de nous.

Nous n'aurions pas su dire s'ils pouvaient être considérés comme des ennemis armés et déclarés des États-Unis, ou s'il s'agissait de civils désarmés. Il nous fallut trois jours pour en venir à bout, et encore nous fallut-il appeler d'importants renforts aériens pour nous permettre de nous en sortir. Trois jours plus tard, des photos satellite nous montrèrent que les talibans avaient encore envoyé douze hommes au milieu de la nuit, armés de Kalachnikov et de poignards, qui progressaient maintenant dans l'obscurité en direction de notre ancienne position avec la ferme intention de nous tuer.

« Mais vous ne pouvez pas préjuger de leurs intentions ! » J'entends déjà les médias progressistes pousser des cris d'orfraie. Non, bien sûr. Ils montaient sans doute vers nous pour prendre le café.

Ces attaques talibanes nocturnes reproduisaient les tactiques qu'avaient utilisées les moudjahidins contre les Russes, en se glissant dans la nuit pour trancher les gorges des gardes et des sentinelles jusqu'à ce que les autorités militaires soviétiques, et les parents des jeunes soldats, ne puissent plus le supporter. Les moudjahidins sont aujourd'hui devenus des talibans ou des supporters d'Al-Qaida. Et leurs intentions contre nous sont tout aussi sanguinaires qu'elles l'étaient contre les Russes.

Les Navy SEAL peuvent y faire face, de même que nous pouvons faire face à n'importe quel ennemi, sauf si quelqu'un veut nous mettre en prison aux États-Unis pour cela. Quoi qu'il en soit, nous ne souhaitons pas nous balader dans les montagnes afghanes en attendant que l'ennemi veuille bien nous trancher la gorge, sans la possibilité de répliquer dans l'éventualité où cet ennemi pourrait être considéré comme un simple paysan désarmé.

Mais ce sont là les problèmes du soldat américain contemporain, ce souci permanent de ne pas franchir la ligne et l'existence de ces médias qui prennent plaisir à nous démolir – sans que nous ayons rien fait pour le mériter. Sauf, peut-être, aimer notre pays et tout ce qu'il représente.

Les combats ne cessèrent jamais durant nos premières semaines de présence en Afghanistan. Nos sections partaient en mission nuit après nuit, pour essayer d'endiguer ce flot d'insurgés qui arrivait à travers les passes montagneuses. Nous lancions des opérations à chaque pleine lune, car c'était le seul moment où nous pouvions disposer d'un peu de lumière au-dessus des sombres montagnes.

Dans la continuité de ce cycle lunaire, nous dépêchions des hélicoptères pour surveiller ces fanatiques barbus qui s'infiltraient à travers la frontière afghane, puis nous les regroupions avec l'aide des ventilos qui les dirigeaient vers nous comme l'auraient fait des chiens de berger, et les regardaient courir pour sauver leur peau, tandis que, avec d'autres soldats américains, nous attendions qu'ils tombent dans nos filets pour les capturer et les interroger.

Je réalise qu'il peut vous sembler incongru qu'un spécialiste de l'action sous-marine de l'équipe SDV 1 puisse se balader à 2 700 mètres au-dessus du niveau de la mer. Dans la Navy, tout le monde s'accorde à penser qu'un propulseur sous-marin, le mini-sous-marin qui nous conduit sur une zone d'opération, est le moyen de transport le plus discret au monde. De la même manière, les hommes qui manœuvrent ces moyens de transport sont eux-mêmes les hommes les plus discrets du monde. Nous opérons donc en profondeur derrière les lignes ennemies pour observer et rendre compte, sans nous faire repérer, en vivant en permanence sur les nerfs. Et notre rôle consiste toujours à trouver l'objectif et à appeler les gars qui passeront à l'action. C'est ce à quoi tout le monde souhaite participer, la phase action, mais celle-ci ne peut être menée à bien sans le travail périlleux que nous menons là-haut, sur les sommets désolés de l'Hindu Kuch.

Le capitaine de corvette Eric Kristensen, qui avait conscience de notre valeur, était également un de mes très bons amis. Il choisissait d'ailleurs les noms de code des opérations en pensant à moi. J'étais d'origine texane, lui-même était un gentleman de Virginie, et cela l'amusait énormément. Il pensait que j'étais une sorte de croisement

entre Billy le Kid et Buffalo Bill, rapide à la détente et affublé d'un accent typique du Sud. En réalité, ces deux cow-boys vivaient bien plus au nord que moi, dans le Kansas ou je ne sais où. Mais pour Eric, le Texas et tout ce qui se trouvait plus à l'ouest ou plus au nord n'était qu'une étendue de terres hostiles, sans foi ni loi, grouillante de cow-boys armés de colts 44, d'éleveurs et d'indiens.

Nous partions donc toujours en opération Longhorn[16] ou en opération Lone Star[17]. Baptiser ainsi les opérations pour son ami texan l'amusait beaucoup. La grande majorité de nos missions étaient très calmes et n'impliquaient que des actions de surveillance de passes montagneuses ou de villages. Nous cherchions toujours à éviter les fusillades quand nous prenions nos photographies, puis nous fondions sur notre cible. Nous étions toujours à la recherche de celui qui détonnait dans le village, celui qui ne ressemblait pas aux autres, l'homme de main des talibans qui d'évidence n'était pas un fermier.

Parfois, nous déboulions devant des hommes barbus, à l'air mauvais, assis autour d'un feu de camp à boire du café, leurs AK-47 posées près d'eux. Notre premier objectif était de les identifier. S'agissait-il de Pachtouns ? De paisibles gardiens de troupeaux, de gardiens de chèvres ? N'étaient-ils pas plutôt des guerriers talibans armés, de féroces montagnards qui n'auraient pas hésité à nous trancher la gorge au premier regard s'ils en avaient eu la possibilité ? Il ne nous fallut pas plus de quelques jours pour comprendre que les combattants talibans n'avaient rien à voir avec les paysans crasseux et durs à la tâche des montagnes afghanes. Bon nombre d'entre eux avaient suivi des études aux États-Unis et ils étaient assis là, en face de nous, nettoyant soigneusement leurs AK-47 en attendant de pouvoir nous tuer.

Il ne nous fallut guère plus de temps pour découvrir à quel point ils étaient impressionnants quand ils combattaient sur leurs terres. J'avais toujours pensé qu'ils nous tourneraient le dos et s'enfuiraient à toutes jambes chaque fois que nous les découvririons. Mais ils n'agissaient jamais de la sorte. S'ils tenaient une position haute ou pouvaient en gagner une, ils résistaient et contre-attaquaient. Si nous leur tombions dessus d'une position haute, ils ne s'attardaient généralement pas et filaient droit sur la frontière pour retourner au

Pakistan. Mais, quand vous vous approchiez d'eux, vous pouviez toujours lire la défiance dans leurs yeux, cette haine de l'Amérique, ce feu révolutionnaire qui consumait leurs âmes.

C'était plutôt angoissant pour nous, car nous nous trouvions véritablement au cœur des ténèbres, là où avait été pensée et planifiée la destruction du World Trade Center, là où elle avait été mise en œuvre par des hommes tels que ceux-ci. Je serai honnête, cela nous semblait presque irréel, impossible. Mais nous savions tous que c'était arrivé. Et c'était là, dans cette cuvette poussiéreuse au bout du monde, que se trouvaient les racines du mal, les terres des combattants de Ben Laden, la région où ils continuaient de comploter et d'œuvrer à la destruction des États-Unis – un lieu où la haine de l'Américain est si profondément ancrée qu'elle leur inspire une répulsion au-delà de toute compréhension occidentale. Principalement parce qu'elle vient d'un autre siècle, bien plus barbare.

Et c'était là que nous nous trouvions, Mikey, Shane, Axe et moi, prêts à affronter à tout moment ces guerriers silencieux aux pieds agiles, maîtres des montagnes, impitoyables avec leurs fusils et leurs poignards.

Aller à la rencontre de ces gars-là dans leurs lointains villages pachtouns ne faisait que renforcer l'énigme. Parce qu'en l'occurrence, nous pouvions vraiment employer le mot primitif avec un « P » majuscule. Leurs maisons étaient faites en adobe, des briques d'argile et de paille cuites au soleil, leur sol était de terre battue et le tout dégageait une affreuse odeur d'urine de mule et de fumier. Ils possédaient parfois quelques chèvres ou des poulets qui vivaient avec eux dans leurs cabanes. Et pourtant, c'était dans ces conditions moyenâgeuses qu'ils avaient planifié et commis de terribles atrocités dans une ville du XXI^{e} siècle.

Les installations sanitaires dans ces villages sont aussi rudimentaires que possible. Ils disposent de latrines à usage commun, une sorte de fosse septique en périphérie du village, et il nous avait été demandé à tous de nous en méfier, surtout au cours de nos patrouilles nocturnes. Une nuit, je manquai de vigilance et je glissai dans l'une d'elle, plongeant l'un de mes pieds dedans. Cela provoqua un immense éclat de rire qui ébranla le silence de la nuit,

chacun essayant de se retenir pour ne pas exploser. Je fus le seul à ne pas trouver cela très amusant.

La semaine suivante, ce fut bien pire. Nous rampions tous dans l'obscurité sur un terrain très difficile, afin d'établir un poste d'observation au-dessus d'un petit regroupement de cabanes et de chèvres. Sans nos IL (intensificateurs de lumière), il nous était impossible de voir quoi que ce soit et, soudain, je glissai dans un trou béant.

Je n'osai pas crier. Mais je savais que je tombais et je fus terrifié à l'idée de l'endroit où j'allais atterrir. Je ne pus rien faire d'autre que lever le bras droit, en brandissant mon arme, et je m'écrasai pile dans les feuillées du village. Je coulai au fond, entendant vaguement mes camarades chuchoter : « Regardez, Marcus a encore trouvé les chiottes ! »

Il n'y eut jamais une telle crise de fou rire silencieux lors d'une mission en Afghanistan. Mais ce fut une des pires expériences de ma vie. J'aurais pu refiler la typhoïde à toute la base de Bagram. J'étais frigorifié, mais, un peu plus tard, je sautai gaiement dans un torrent en tenue de combat et avec tout mon matériel pour me rincer.

Les points de contrôle sur la frontière posaient parfois de réels problèmes, et nous devions de temps à autre charger les Humvee, emmener une vingtaine de gars, puis continuer à pied sur des kilomètres. Le problème, c'est que le gouvernement pakistanais éprouve une sympathie évidente pour les talibans et, en conséquence, laisse la frontière nord-est sans contrôle. Le Pakistan a décrété que son autorité s'étendait sur toutes les routes goudronnées et sur 20 mètres de chaque côté de celles-ci. En dehors de ces limites, il peut se passer n'importe quoi, aussi les combattants talibans se contentent-ils d'éviter les routes principales et d'entrer en Afghanistan par d'anciens chemins. Ils vont et viennent comme ça leur chante, comme ils l'ont toujours fait, sauf quand on les en empêche. Beaucoup ne passaient par là que pour conduire leurs bêtes, ce qui ne nous ennuyait guère. Cependant, les talibans le savaient et ils n'hésitaient pas à se déguiser en éleveurs, ce qui nous ennuyait beaucoup plus. Et ces convois de chameaux chargés d'explosifs retenaient toute notre attention.

Et à chaque fois, nous étions attaqués. Au moindre bruit, au moindre indice de notre présence, quelqu'un nous tirait dessus, souvent depuis le Pakistan, de l'autre côté de la frontière, là où nous ne pouvions pas aller. Alors, nous nous déplacions en silence, nous examinions nos photographies, nous allions cueillir les chefs, nous restions en contact avec la base, et nous appelions des renforts chaque fois que nous en avions besoin.

Nos chefs étaient persuadés que la clé de la victoire résidait dans le recueil d'informations, dans l'identification des artificiers, dans la découverte des caches d'armes et dans la destruction des arsenaux talibans avant qu'ils ne puissent les utiliser contre nous. Mais ce n'était jamais aussi simple. Notre ennemi était cruel, implacable et dégagé de toute contrainte en termes de calendrier ou de pertes au combat. Il n'avait qu'une seule conviction : « Aussi longtemps qu'il le faudra ». Il estimait qu'il finirait bien par se débarrasser des infidèles qui avaient envahi la sainte terre musulmane. Après tout, ils avaient toujours procédé ainsi, non ? Je veux dire, *niet ?*

Parfois, tandis que les galonnés (un jargon SEAL pour désigner les officiers supérieurs) étudiaient des cibles précises, nous étions tenus en réserve. Je me portais alors volontaire pour travailler pendant mon temps libre à l'hôpital de Bagram, principalement aux urgences, pour aider les blessés et tâcher de devenir un meilleur infirmier pour mon équipe.

Cet hôpital m'ouvrit les yeux, car nous étions heureux de pouvoir y traiter des Afghans de la même manière que nous y traitions notre personnel militaire. Les patients débarquaient aux urgences avec toutes sortes de blessures, pour la plupart des blessures par balles, mais de temps en temps des blessures à l'arme blanche. C'était l'un des principaux problèmes de ce pays – tout le monde possède une arme. Il semble y avoir une AK-47 dans chaque salon. Les civils afghans se présentaient aux portes de l'enceinte avec de telles blessures par balles que, bien souvent, nous devions envoyer des Humvee pour les transporter à l'intérieur de la base jusqu'aux urgences. Nous soignions tous ceux qui venaient, aux frais du contribuable américain, et nous donnions à tous les meilleurs soins possibles.

Bagram était un endroit parfait pour améliorer mes connaissances, et j'espère en même temps y avoir fait du bon travail.

Bien sûr, je n'étais pas rémunéré, mais j'avais toujours eu une vocation pour la médecine et les longues heures passées dans cet hôpital étaient inestimables pour le médecin que j'espérais être un jour.

Et, tandis que je soignais les malades et les blessés, l'interminable quête de nos chefs continuait – ils passaient au crible les renseignements collectés, décryptaient les rapports de la CIA et tentaient d'identifier les chefs talibans de telle sorte que nous puissions décapiter leur organisation.

Il y avait toujours une longue liste de cibles potentielles, certaines mieux placées que d'autres. En disant cela, je veux simplement dire que certaines communautés dans lesquelles se planquaient les salopards avaient été localisées, identifiées et étudiées par nos satellites ou par nous-mêmes. C'était un travail qui nécessitait une bonne dose de persévérance et un don permettant d'apprécier si, oui ou non, l'homme que nous cherchions était réellement sur place.

Les équipes de Bagram étaient tout à fait prêtes à accomplir ces dangereuses missions, mais personne n'aime partir sur des séries de fausses pistes, lorsqu'il est peu probable que l'on débusque un chef taliban. Et, bien sûr, les gars du renseignement sont sensibilisés au fait que rien n'est immuable dans ces montagnes. Les talibans sont extrêmement mobiles et rusés. Ils savent énormément de choses, mais pas toutes, sur les capacités de déploiement des soldats américains. Et ils comprennent certainement l'intérêt qu'il y a pour eux à se déplacer d'un village à un autre, d'une grotte à une autre, sans jamais rester assez longtemps au même endroit pour se faire capturer avec leur stock d'explosifs.

Notre chef, Dan Healy, effectuait un travail formidable en sélectionnant nos missions, celles pour lesquelles nous avions le plus de chance de trouver notre proie. Il passait des heures plongé dans ces listes, à vérifier les informations sur différents terroristes, où ils passaient leur temps, quels étaient les endroits où ils avaient été vus pour la dernière fois.

Le chef Healy examinait les photographies, vérifiait les cartes, les tableaux, cherchait les lieux où nous aurions de réelles chances de succès, là où nous pourrions nous emparer de notre cible en évitant une bataille rangée. Il avait sa propre liste de suspects prioritaires et

des lieux où ils pourraient se trouver. Dès le mois de juin, il avait constitué de gros dossiers, sur les différentes méthodes utilisées par les talibans de sa liste et la manière dont ils avaient accès à leurs explosifs.

Et un nom lui sauta aux yeux. Pour des raisons de sécurité, je me contenterai de l'appeler Ben Sharmak, et il me suffira de dire qu'il s'agissait du chef d'un groupe de talibans très puissant, un sinistre guerrier des montagnes connu pour ses incursions en ville et pour sa part de responsabilité dans plusieurs attaques mortelles lancées contre des Marines, à chaque fois avec des explosifs. Sharmak était une figure de l'ombre d'une quarantaine d'années. Il commandait entre cent quarante et cent cinquante guerriers en armes, mais il avait fait des études, suivi une formation militaire et parlait cinq langues. Il était également connu comme étant l'un des plus proches associés de Ben Laden.

Il gardait ses hommes mobiles, dans des campements ou en périphérie de villages pachtounes, où il acceptait l'hospitalité des villageois, puis il reprenait la route jusqu'à son prochain rendez-vous, en recrutant en chemin. Ces montagnards étaient incroyablement difficiles à pister, mais même eux avaient besoin de se reposer, de manger et de boire, et peut-être même de se laver – et ils avaient besoin d'un village pour faire tout cela.

Quasiment chaque matin, le chef Healy communiquait la liste principale des cibles potentielles à Mikey, l'officier de notre équipe, et à moi-même. Il nous remettait généralement des documents portant une vingtaine de noms et des points de chute possibles, et nous établissions alors une sous-liste comprenant ceux qu'il nous semblait intéressant d'aller chercher. Nous dressions ainsi une galerie de salopards et décidions de nos missions en fonction des informations dont nous disposions sur les uns ou les autres. Le nom de Ben Sharmak ne cessait de ressortir, avec à chaque fois des effectifs de plus en plus importants.

Finalement, nous tînmes un briefing provisoire sur la possibilité d'une opération nommée Redwing (grive), qui aurait pour objectif la capture ou la neutralisation de cet homme particulièrement dangereux. Mais il restait toujours insaisissable. Il était toujours en mouvement, un jour ici, le lendemain là-bas, à l'image du Mouron

rouge[18]. Et nous n'avions aucune photo en pied de lui, seulement des photos de son visage, d'assez mauvaise qualité et granuleuses. Nous savions cependant approximativement à quoi ressemblait ce salaud et, à en juger par nos différentes informations, cela se présentait comme une mission SR[19] classique – parvenir au-dessus de l'objectif, le traquer, le photographier et, si c'était possible, le capturer.

Nous disposions de très bonnes informations sur cet homme, ce qui laissait à penser que la CIA et sans doute le FBI avaient un intérêt particulier à le voir prisonnier ou mort. Et, au fil de nos briefings, Ben Sharmak semblait prendre de plus en plus d'importance. Nous recevions maintenant des rapports selon lesquels les effectifs de son armée allaient d'un minimum de quatre-vingts soldats à plus de deux cents, ce qui faisait de cette mission une opération très importante. Le chef Healy décréta alors que mes trois camarades de la section Alfa et moi-même serions justement ceux qui devraient la mener à bien.

Bien sûr, nous n'étions pas censés affronter une telle masse d'assassins. Nous devions au contraire nous faire plus discrets que nous ne l'avions jamais été. « Contentez-vous de trouver ce salopard, ne le quittez plus des yeux, établissez sa position exacte et ses effectifs, puis contactez la base pour qu'ils envoient des renforts aéroportés qui se chargeront de lui. » Simple, non ?

Si nous estimions probable qu'il soit sur le départ du village que nous surveillions, alors nous devions immédiatement le neutraliser. Ce serait à Axe ou à moi-même de s'en charger. Il y avait de fortes chances que je ne puisse tirer qu'une seule balle, lorsque je le capturerais dans le réticule de ma lunette et que je presserais la détente, sans doute à plusieurs centaines de mètres de distance. Je ne savais qu'une seule chose : il valait mieux que je ne le rate pas, car Webb et Davis, ainsi que tous les autres SEAL en service actif, ne manqueraient pas de l'apprendre et de me faire la misère. Après tout, c'était *précisément* ce pour quoi ils m'avaient entraîné.

Et au cas où l'un de vous se poserait la question, je n'aurais eu absolument aucun scrupule à lui loger une balle dans la tête. C'était un fanatique, un ennemi juré des États-Unis d'Amérique qui avait déjà assassiné plusieurs de mes camarades des Marines. C'était également le genre de type qui n'aurait rien aimé tant que fomenter

une nouvelle attaque contre les États-Unis. Si je disposais d'une bonne fenêtre de tir, je n'aurais aucune hésitation à tirer. Je savais que le chef de groupe voulait que ce bonhomme soit neutralisé et, quand j'y songeais, j'étais fier qu'ils aient pensé à moi et à mes hommes pour faire le travail. Comme d'habitude, nous ferions tout notre possible pour ne pas les décevoir.

Chaque jour, nous passions au bureau du renseignement voir ce qu'il y avait de nouveau sur Sharmak. Le chef Healy bossait toujours sur le dossier, en collaboration avec l'officier de renseignement et notre boss, le capitaine de frégate Pero. Le problème était toujours le même : où se trouvait l'objectif ? Il était pire encore que Saddam Hussein, disparaissant sans cesse, échappant aux yeux indiscrets des satellites, conservant son identité et son lieu de résidence secrets, même pour les nombreux informateurs de la CIA qui étaient proches de lui.

Il n'y avait bien sûr aucun intérêt à charger dans les montagnes armés jusqu'aux dents et avec nos appareils photo, à moins d'être sûrs de ses déplacements. Les talibans constituaient une menace sérieuse pour les appareils volant à basse altitude, et les pilotes d'hélicoptère savaient qu'ils couraient en permanence le risque de se faire tirer dessus, même la nuit. Ces montagnards étaient aussi habiles avec leurs lance-roquettes qu'ils l'étaient avec leurs AK- 47.

Ce genre d'opération exigeait un incroyable niveau de soutien : transport, communications, appui aérien, sans mentionner les munitions, la nourriture, l'eau, les médicaments, les grenades et les armes, autant de matériel qu'il nous faudrait transporter avec nous.

Un jour, assez rapidement, nous eûmes un « Feu vert pour l'opération Redwing ». Les préparatifs avaient bien avancé lorsque soudain la mission fut avortée. « Contrordre n° 1 ! » Ils avaient à nouveau perdu sa trace. Ils possédaient différentes informations, et avaient de bonnes raisons de croire qu'ils savaient où il était, mais rien de très solide. Les gars du renseignement avaient étudié les cartes et les destinations probables, effectué des estimations et des calculs au pifomètre et pensaient l'avoir localisé, mais de manière trop vague pour dire dans quel village ou dans quel campement, et beaucoup trop vague pour qu'un sniper ait la moindre chance de lui loger une balle en pleine tête.

Tandis que les gars du renseignement attendaient l'information qui leur manquait, mes hommes et moi effectuâmes d'autres missions de SR, l'opération Chèvre Sauvage ou des trucs du genre. Nous étions juste revenus d'une de ces opérations lorsque nous entendîmes qu'il y avait eu une avancée dans la traque de Ben Sharmak. Elle avait été très soudaine, et nous pensâmes que l'une de nos sources avait révélé quelque chose. Le chef Healy avait déjà sorti ses cartes et recommencé à étudier le terrain, et tout laissait à penser que nous repartirions aussitôt.

Nous fûmes convoqués pour un briefing : le lieutenant Mike Murphy, le maître Matthew Axelson, le maître Shane Petton et moi. Nous écoutâmes les dernières informations et ce qu'il serait nécessaire de faire, et tout nous sembla assez habituel. Mais un changement se produisit à la dernière minute. Ils décidèrent que Shane serait remplacé par le premier maître Danny Dietz, un sous-officier de trente-quatre ans que je connaissais depuis plusieurs années.

Danny n'était pas très grand (en tout cas comparé à moi), mais c'était quelqu'un de très musclé, originaire du Colorado, qui vivait avec sa femme, une femme incroyablement belle, Maria – que nous appelions tous Patsy – à Virginia Beach, tout à côté de la base. Ils n'avaient pas d'enfants, mais deux chiens qui étaient presque aussi durs que leur maître – un bulldog anglais et un bullmastiff.

Danny avait suivi avec moi la formation SDV à Panama City, en Floride. Nous y étions tous les deux le 11 septembre 2001. Il pratiquait de manière intensive le yoga et les arts martiaux et était un ami très proche de Shane. Je suppose que le dieu de la plage et le guerrier mystique avaient pas mal de choses en commun. J'étais heureux de compter Danny dans mon équipe. Plutôt réservé de prime abord, il cachait en réalité une personnalité aussi drôle que bienveillante. Ce n'était pourtant pas très difficile de l'énerver. Danny Dietz était comme un tigre en cage et il faisait un formidable Navy SEAL.

Il semblait que Redwing avait à nouveau reçu le feu vert. L'équipe de quatre hommes fut constituée. Les deux snipers seraient Axe et moi ; les deux guetteurs, Mikey et Danny. Le commandement serait assuré par Mikey, les transmissions par Danny et moi. Le coup de feu

létal serait tiré par Axe ou moi, en fonction de celui qui accrocherait le premier la cible et selon la manière dont nous serions positionnés sur le terrain.

Le plan consistait à nous poser là-haut et à nous cacher en surplomb de l'endroit où nous pensions que Sharmak se trouvait, jusqu'à quatre jours si nécessaire sans pouvoir bouger plus qu'un orteil, en restant silencieux comme des tombes dans un endroit où nous serions en permanence en danger de mort – haut dans les montagnes.

Nous serions à tout moment parfaitement dissimulés, occupés à surveiller ces montagnards lourdement armés qui se déplaçaient en experts sur leurs terres, et nous attendrions patiemment l'opportunité de neutraliser leur chef. Ce ne serait pas beaucoup plus dangereux que cela.

Nous étions dans l'hélicoptère, habillés, équipés et prêts à partir, « Feu vert pour Redwing », lorsque l'opération fut à nouveau annulée. « Contrordre n° 2 ! » Nous n'avions pas perdu la trace de Sharmak, mais cet insaisissable salaud avait fait surface ailleurs.

Nous débarquâmes de l'appareil et retournâmes dans nos quartiers pour y déposer nos énormes sacs et notre armement. Nous y ôtâmes nos tenues de combat, nous nous changeâmes, nous enlevâmes la crème de camouflage de nos visages, puis nous rejoignîmes nos frères humains. L'accalmie dura deux semaines, durant lesquelles nous effectuâmes quelques missions de moindre importance dans les passes, manquant tout de même à deux reprises nous faire exploser la tête.

Une fois, je me surpassai en neutralisant l'un des plus dangereux terroristes du nord-est de l'Afghanistan. Je l'avais identifié sans aucun doute possible et je le vis soudain se barrer en chevauchant une bicyclette improbable. Je ne fis pas feu car je ne souhaitais pas révéler notre position en tirant ou même en bougeant. Nous attendions sa caravane de chameaux chargés d'explosifs, qui devait arriver sur le même chemin d'un instant à l'autre, et nous voulions les deux : lui et ses munitions. En tout cas, je n'avais pas pris exemple sur l'un de mes collègues qui, à en croire le folklore SEAL, avait transmis sur sa ligne directe les coordonnées GPS à un chasseur bombardier en vol au-dessus de la zone. Il avait ensuite regardé

l'avion larguer sa bombe de 250 kg et pulvériser le terroriste, son chameau et tout ce qu'il y avait autour dans un rayon de 50 mètres. Pour cette mission, nous nous contentâmes d'arrêter le convoi de chameaux, de capturer le terroriste et de décharger les explosifs sans avoir besoin de recourir à une action aussi primitive.

Désolé, les gauchistes. Mais, comme on dit chez nous au Texas, un homme doit faire ce qu'il a à faire.

Et les jours s'écoulèrent ainsi jusqu'au lundi 27 juin 2005, date à laquelle ils localisèrent à nouveau Sharmak. Cette fois, les choses s'annonçaient plutôt bien. Dès midi, les cartes détaillées et les photographies du terrain furent déployées devant nos yeux. Les informations étaient excellentes, les cartes n'étaient pas mauvaises et les photos étaient acceptables. La seule chose que nous n'avions toujours pas, c'était une photographie décente de Sharmak – nous avions toujours notre vieille photographie granuleuse et un peu floue. Mais nous avions déjà réussi à localiser d'autres tueurs avec beaucoup moins d'éléments, et il ne faisait aucun doute que nous y parviendrions encore cette fois-ci. « Feu vert pour l'opération Redwing. »

Tout de suite après le briefing, le chef Dan Healy m'indiqua d'une voix calme : « Ça y est, Marcus. On y va. Va dire aux gars de se préparer. »

Je donnai la réponse directe qu'un premier maître des SEAL était en droit d'attendre d'un chef de groupe. « OK, chef. C'est parti. »

Et je sortis de la salle de briefing pour retourner vers notre cantonnement avec pas mal de choses à l'esprit. Je ne saurais pas l'expliquer, mais j'étais taraudé par le doute et ce sentiment d'appréhension ne me quitta pas.

J'avais vu les cartes, et elles étaient claires. Ce que je n'avais pas vu, c'était un endroit où se planquer. Nous ne disposions pas de bons renseignements sur la végétation. Mais il était évident qu'il n'y en avait pas et que le terrain était très mauvais au sommet de l'Hindu Kuch, à plus de 3 300 mètres d'altitude. Pas besoin d'être membre de l'institut géographique national pour deviner qu'au-delà de la ligne forestière le terrain était nu et que pas grand-chose n'y poussait. C'était peut-être formidable pour les grimpeurs, mais c'était un putain de cauchemar pour nous.

Le village que nous devions observer était constitué de trente-deux maisons. Je les avais comptées sur la photo satellite, mais en ignorant dans quelle maison Sharmak se trouvait. Nous ne savions pas non plus si les habitations avaient été numérotées au cas où nous recevrions des informations plus complètes lorsque nous serions là-haut.

Nous possédions quelques photos du village, mais très peu du paysage environnant. Nous disposions également de coordonnées GPS très précises. Enfin, nous avions une liste de différents points d'atterrissage possibles pour l'hélicoptère, qui ne seraient pas nécessaires pour l'insertion puisque nous devions descendre en rappel, mais qui seraient utiles pour l'exfiltration.

J'étais certain que nous allions avoir besoin de faire exploser quelques arbres plus bas afin de bénéficier d'un point de repli où nous abriter en repartant et, si nécessaire, afin que des hélicoptères puissent s'y poser avec leur force d'action. Des montagnes arides et sans arbres ne sont pas des endroits recommandés pour conduire des atterrissages ou des décollages furtifs, encore moins quand des talibans armés de lance-roquettes grouillent tout autour – surtout s'il s'agit d'un groupe de guerriers entraînés comme ceux de Sharmak.

Ce dernier était extrêmement dangereux, et il l'avait déjà prouvé plus d'une fois en faisant sauter des Marines.

L'aspect de la mission qui me tourmentait tandis que je retournais voir les gars, c'est qu'il n'y avait pas vraiment de lieu où se cacher, aucun endroit où établir un poste d'observation invisible. Or, il est tout simplement impossible d'effectuer une reconnaissance efficace si vous n'avez pas d'emplacement convenable où vous installer. Et si les falaises qui encerclaient le village étaient aussi abruptes et rocheuses que je l'imaginais, nous serions aussi visibles sur ces hauteurs qu'un diamant dans le cul d'une chèvre.

Et nous pouvions nous attendre à ce que quatre-vingts à deux cents guerriers en armes exercent une surveillance scrupuleuse autour de leur chef. Je ne me souciais pourtant pas du nombre de nos ennemis, mais bien de notre capacité à rester invisibles pour mener à bien notre mission. Si nous n'avions qu'un choix limité de cachettes possibles, nous pourrions être amenés à transiger sur l'angle d'observation du village, sans parler de la distance.

Je retrouvai Mikey dans notre préfabriqué de bois. Je lui annonçai que nous avions le feu vert, lui montrai les cartes et les photographies que nous avions, et je me rappelle encore sa réponse : « Génial. Encore trois jours de rigolade et de soleil. » Mais je vis son expression changer en même temps qu'il regardait les photos et qu'il évaluait l'escarpement des pentes – un terrain vraiment affreux, une montagne qu'il nous faudrait escalader de bas en haut et de haut en bas pour trouver un abri.

Axe et Danny arrivèrent. Nous les briefâmes, puis, gagnés par une légère appréhension, nous nous dirigeâmes vers le réfectoire pour le déjeuner. Je dévorai une grande assiette de spaghettis. Aussitôt après, nous allâmes nous équiper et préparer notre matériel. Je portais un pantalon de treillis camouflage désert et une veste camouflage CE[20], notamment parce que notre cellule de renseignement nous avait indiqué que nous serions héliportés dans une zone relativement boisée. Je pris également une capuche de sniper.

Mikey et Danny emportaient leurs fusils M4 et des grenades ; Axe, son Mark 12 calibre 5,56 mm, comme moi. Nous disposions tous d'un SIG-Sauer 9 mm. Nous avions décidé de ne pas emporter d'arme lourde, et notamment de nous passer de notre mitrailleuse M60, qui pesait une dizaine de kilos sans ses munitions. Nous étions déjà chargés jusqu'à la gueule d'équipement et nous pensions qu'elle serait trop lourde à trimballer sur ces montagnes.

J'emportai également quelques claymores, des engins explosifs mis à feu par des fils de détente, qui pourraient nous aider à garder à bonne distance d'éventuels intrus. J'avais reçu une bonne leçon lors de ma première journée dans le pays, quand deux Afghans s'étaient approchés de moi plus qu'ils n'auraient dû et auraient facilement pu me tuer.

Nous emportâmes un gros rouleau de cordon détonant afin d'abattre quelques arbres pour l'atterrissage de l'hélicoptère en fin de mission, ou pour la dépose d'une force d'action directe. Au dernier moment, toujours préoccupé par cette mission, je ramassai trois chargeurs supplémentaires, ce qui m'en faisait onze au total, d'une contenance de trente balles chacun. La quantité habituelle était généralement de huit chargeurs, mais quelque chose me turlupinait

dans l'opération Redwing. Il s'avéra que tout le monde partageait le même sentiment. Chacun emporta trois chargeurs de plus.

Je pris également un ISLiD[21] pour pouvoir guider un hélicoptère à son arrivée, ainsi qu'une lunette télescopique et des batteries de réserve pour à peu près tout le matériel. Danny s'occuperait de la radio, tandis que Mikey et Axe se chargeraient des appareils photo et des ordinateurs.

Nous empaquetâmes quelques rations – du bœuf séché, des nouilles au poulet, des barres énergétiques, de l'eau – plus des cacahuètes et des raisins secs. Nous emportions chacun une vingtaine de kilos, ce qui pour nous équivaut à voyager léger. Shane était là pour nous dire au revoir. « Salut, les mecs, faites-leur vivre l'enfer ! »

Nous fûmes conduits avec notre équipement vers l'aire des hélicoptères réservés aux opérations spéciales, en nous attendant à tout moment à entendre l'annonce d'un nouveau changement de programme. Il se serait alors agi du « contrordre n° 3 », la troisième fois que l'opération Redwing aurait été avortée. Mais nous eûmes droit cette fois-ci à « Rolex, une heure », ce qui signifiait que nous partirions dès qu'il ferait sombre.

Nous déposâmes nos sacs et nous nous allongeâmes sur le tarmac pour attendre. Je me rappelle qu'il faisait très froid et que les sommets qui se découpaient à l'horizon étaient enneigés. Mikey m'assura qu'il avait pensé à prendre sa pierre porte-bonheur, un morceau de granit pointu qui lui avait piqué la fesse pendant trois jours lors d'une précédente mission, alors qu'aucun d'entre nous ne pouvait bouger d'un pouce. « Juste au cas où tu aurais voulu te la fourrer dans le cul, ajouta-t-il. Ça t'aurait rappelé chez toi. »

Nous attendîmes en compagnie de quelques autres groupes également de sortie cette nuit-là, dont la force d'action rapide qui partait pour la ville d'Asadabad au même moment – nous venions d'ailleurs d'achever une importante reconnaissance photo de cette ville, qu'ils emportaient avec eux. Asadabad, capitale de la province de Kounar, hébergeait toujours une ancienne base russe, aujourd'hui abandonnée, et la région continuait d'être très dangereuse. C'était cette base qui avait été presque entièrement encerclée par les moudjahidins et c'était là qu'ils avaient commencé à massacrer

presque tous les conscrits russes. Marquant le commencement de la fin pour les Soviétiques en 1989, cela s'était déroulé à seulement un pâté de montagnes de là où nous allions.

Finalement, les pales de rotor des ventilos commencèrent à siffler. Apparemment, toutes les pièces du puzzle « opération Redwing » susceptibles de bouger jusqu'au dernier moment étaient restées en place. Lorsque l'annonce arriva enfin – « Feu vert pour Redwing » –, nous prîmes nos affaires et embarquâmes à bord du Chinook 47 pour infiltrer notre objectif, à quarante-cinq minutes de vol en direction du nord-est. « J'espère que ce salaud de Ben Sharmak est toujours là où nous pensons qu'il est », résuma Mikey.

Nous fûmes rejoints par cinq autres gars qui partaient pour Asadabad, et l'autre ventilo décolla le premier. Puis nous décollâmes à notre tour du tarmac, suivîmes leur hélico au-dessus de la base et virâmes pour attraper notre cap. Il faisait nuit à présent et je passai mon temps à fixer le plancher plutôt qu'à regarder par la fenêtre. Chacun de nous quatre, à sa manière, montrait clairement qu'il n'attendait rien de bon de cette mission. Et je ne vous dis pas à quel point c'était inhabituel. Nous partions généralement en opération remontés à bloc, comme nous avions été entraînés à l'être – *Amenez les nous, on est prêts !*

Aucun SEAL n'avouera jamais avoir peur de quoi que ce soit. Même si nous avons peur, nous ne le disons pas. Nous ouvrons la porte et partons affronter l'ennemi, quel qu'il soit. Et, quoi que nous ayons pu ressentir cette nuit-là, ce n'était pas la peur de l'ennemi qui nous hantait, mais plutôt une peur de l'inconnu, une inquiétude à l'idée de ne rien savoir du terrain sur lequel nous allions opérer.

Lorsque nous arrivâmes sur zone, l'hélicoptère effectua trois faux largages, à plusieurs kilomètres l'un de l'autre, en descendant très bas et en restant en vol stationnaire au-dessus de coins dans lesquels nous n'avions aucune intention d'aller. Si des Afghans nous observaient, ils durent en rester tout confus – même nous, nous l'étions ! Descendre, repartir, revenir, vol stationnaire, repartir… J'étais certain que les gars de Sharmak, s'ils étaient dehors, ne pouvaient pas avoir la moindre idée de l'endroit où nous étions, si nous y étions, et comment nous y trouver.

Finalement, nous prîmes le cap de notre véritable aire de largage et l'annonce finale tomba, bientôt : « Feu vert pour l'opération Redwing. » Le chef de soute donna les ordres : « Dix minutes avant ouverture de la rampe… Trois minutes avant ouverture… Une minute… Trente secondes… On y va ! »

À l'arrière du ventilo, la rampe s'abaissa, avec le mitrailleur de bord collé à sa M60 au cas où nous tomberions dans une embuscade. Il faisait nuit noire, il n'y avait pas de lune, et les pales du rotor produisaient leur musique familière dans le vent, *whou whou whou whou*. Jusque-là, personne ne nous avait tiré dessus.

Le chef de soute balança sa corde dans le vide depuis l'arrière de l'appareil, en la disposant de manière à ce que nos armes ne puissent pas rester accrochées tandis que nous descendrions en rappel. Personne ne parlait. Nous nous alignâmes, chargés de nos armes et de notre équipement. Danny s'élança le premier dans le noir. Je le suivis aussitôt, puis ce fut au tour de Mikey, puis d'Axe. Chacun d'entre nous attrapa la corde et descendit en rappel à toute vitesse, les mains protégées par des gants afin d'éviter les brûlures. Nous descendîmes sur environ 6 mètres dans un vent froid, vif et mordant.

Dès que nous eûmes touché terre, nous nous dispersâmes en arc de cercle, à 6 mètres environ les uns des autres. Il faisait vraiment froid là-haut, et le vent chassé par les rotors qui nous tourbillonnait dessus, nous frappait et nous enveloppait de poussière n'arrangeait vraiment pas nos affaires. Nous ne savions pas si nous étions observés par quelque montagnard invisible, mais, dans cette région chaotique aux mains des insurgés, c'était une éventualité indéniable. Nous entendîmes les hurlements du rotor s'accroître tandis que les moteurs de l'hélicoptère montaient en puissance, puis il s'éloigna bruyamment dans la nuit et gagna rapidement en vitesse et en altitude en même temps qu'il quittait cet escarpement de bout du monde.

Nous restâmes quinze bonnes minutes sans bouger, dans le silence le plus total. Nous ne fîmes pas un geste, n'échangeâmes pas un mot. Et nous n'entendîmes aucun bruit dans la montagne. Il ne s'agissait même plus de silence, mais d'un calme au-delà du silence, comme si nous étions dans l'espace. Plus bas devant nous, nous distinguions deux feux, ou peut-être deux lanternes, à 2 kilomètres environ. Des gardiens de chèvres, espérai-je.

Les quinze minutes s'écoulèrent. La montagne se trouvait sur ma gauche, une grande masse menaçante qui se découpait sur l'horizon. Un grand bosquet d'arbres touffus, épais, se trouvait sur ma droite. Nous étions entourés de petites souches d'arbres et de buissons touffus.

Nous étions bien en dessous de la zone où nous opérerions plus tard et c'était extrêmement contrariant car, ici, n'importe qui aurait pu se cacher. Nous ne disposions d'aucune visibilité et ne savions absolument pas s'il pouvait y avoir quelqu'un dans le coin. Je suppose que ces jeunes conscrits russes avaient ressenti quelque chose de similaire avant de se faire trancher la gorge, seize ans plus tôt, à quelques encablures de là.

Enfin, nous nous redressâmes. Je marchai jusqu'à Danny et lui demandai d'allumer les trans[22] afin que nous puissions signaler aux contrôleurs que nous étions arrivés à bon port. Puis je gagnai la colline où Mikey et Axe avaient retrouvé la corde qui, bêtement, avait été coupée et jetée de l'hélicoptère.

C'était une faute incontestable. L'équipage du ventilo était censé emmener la corde avec lui. Dieu sait ce qu'il pensait que nous pourrions en faire, et c'était une chance que Mikey l'ait retrouvée. Si cela n'avait pas été le cas, et qu'il nous ait fallu la laisser traîner par terre, un montagnard ou un fermier aurait facilement pu la retrouver, surtout après avoir entendu l'hélicoptère approcher. Cette corde aurait pu signer notre arrêt de mort en annonçant qu'un aigle américain s'était posé.

Nous n'avions pas de pelle avec nous, et Mikey et Axe durent fourrer la corde sous des buissons. Tandis qu'ils achevaient cette tâche, j'allumai les trans et entrai en contact avec l'AC-130 Spectre d'appui-feu, dont je savais qu'il était quelque part au-dessus de nous en train de nous surveiller. Je transmis un bref message.

« Sniper Deux Un de Lumière Trois – prêt à faire mouvement. »

« Bien reçu. »

Ce fut la dernière fois que je leur parlai. Nous étions maintenant prêts pour notre marche – un peu plus de 6 kilomètres. Notre route avait été planifiée le long d'une ligne de crête qui s'étirait en formant un grand coude sur la droite. Nos points de navigation étaient

marqués sur nos cartes, et les coordonnées GPS qui en indiquaient les positions étaient numérotées 1, 2 et 3 de manière parfaitement claire.

C'était à peu près la seule chose qui soit carrée. Car le terrain était non seulement abominable, mais il faisait toujours noir comme dans un four par cette nuit sans lune, et notre chemin empruntait le versant d'une montagne si escarpée que ce fut un miracle si nous ne nous rompîmes pas tous le cou en chutant – sans compter qu'il tombait des hallebardes et qu'il faisait très froid. En moins de dix minutes, nous étions complètement trempés, comme pendant la Semaine d'Enfer.

Nous ne progressions vraiment pas très vite, grimpant d'un côté, glissant de l'autre, trébuchant partout, toujours à la recherche d'un point d'appui, d'un endroit où poser le pied ou de quelque chose à quoi nous agripper. Chacun de nous tomba au moins une fois au cours de la première demi-heure. Mais c'était pire pour moi car les trois autres étaient des alpinistes chevronnés, plus petits et plus légers que moi. Je mettais plus de temps qu'eux à grimper et je n'arrêtais pas de prendre du retard. Ils firent une pause pour que je puisse les rattraper et, quand je fus près d'eux, Mikey nous ordonna de repartir. Pas de pause pour Marcus. « Va te faire foutre, Mikey Murphy », annonçai-je sans même chercher à faire semblant d'être de bonne humeur.

En réalité, les conditions dans lesquelles nous progressions étaient si calamiteuses que l'idée même de se reposer était stupide. Trempés jusqu'aux os comme nous l'étions, nous aurions gelé en moins de cinq minutes. Aussi nous poursuivîmes notre route, toujours plus haut, en gardant la chaleur de nos corps aussi élevée que possible. Mais ça n'en était pas moins atroce. Nous devions en permanence nous baisser pour passer sous les arbres et, chaque fois que nous le pouvions, nous nous accrochions aux branches pour ne pas glisser en arrière.

Nous atteignîmes enfin le sommet de la falaise et découvrîmes un sentier qui avait été utilisé récemment. Il était évident que les talibans étaient passés par là ces derniers temps, et en nombre plutôt important, ce qui constituait une bonne nouvelle pour nous. Cela signifiait que Sharmak et ses hommes n'étaient pas très loin et qu'à ce moment même, notre traque avait déjà commencé.

Au sommet, tandis que la lune nous éclairait brièvement, nous débouchâmes brusquement sur un immense plateau planté d'herbes hautes. Des pâturages s'étalaient devant nous comme une sorte de paradis éclairé par une lumière diaphane. Nous nous arrêtâmes tous, tant cette vision était magnifique.

Mais un ennemi aurait facilement pu se dissimuler dans cette herbe et, moins d'une seconde plus tard, nous étions déjà tous accroupis dans le silence le plus total. Axe essaya de trouver une piste au milieu des herbes, puis essaya de tracer la sienne, mais en vain. L'herbe était trop épaisse et elle le recouvrait presque entièrement. Il ne fut pas long à rebrousser chemin, puis il nous chuchota poétiquement, sous ce clair de lune asiatique, sur ces hautes terres perchées sur le toit du monde : « Putain, les gars, c'était la merde totale. »

Une profonde vallée s'étalait à notre droite, là où, quelque part, se nichait le village que nous recherchions. Nous avions atteint le point de navigation 1, et notre seule option consistait à trouver un autre sentier et à avancer à flanc de colline. Mais là, soudain, une nappe de brouillard nous tomba dessus depuis le sommet de la montagne, nous engloutissant nous et toute la vallée.

Je me rappelle avoir baissé les yeux vers ces nuages baignés par le clair de lune, si blancs, si purs que nous avions l'impression de pouvoir marcher dessus jusqu'à atteindre la montagne opposée. À travers nos systèmes de vision nocturne, c'était un spectacle incroyable, une vision de paradis au cœur d'une région traversée par des courants de haine et secouée par des explosions de cruauté.

Tandis que nous restions là, fascinés par ce qui nous entourait, Mikey calcula que nous nous trouvions juste en contrebas de notre point de navigation 1 et que nous devions, d'une manière ou d'une autre, poursuivre plein nord, sans pour autant pouvoir traverser les hautes herbes. Nous nous dispersâmes et Danny dénicha un sentier qui contournait le sommet de la montagne, plus ou moins dans la direction où nous souhaitions aller. Mais notre progression ne fut guère facile car la lune avait de nouveau disparu et il s'était remis à pleuvoir des cordes.

Nous avions dû parcourir 800 mètres sur un terrain pire encore que tout ce que nous avions rencontré jusque-là quand, de manière

tout à fait inattendue, je sentis l'odeur d'une habitation et du crottin de chèvre, à travers la pluie – une ferme afghane. Nous avions marché pour ainsi dire jusque dans la cour de la ferme, et il nous fallait maintenant faire extrêmement attention. Nous repartîmes à quatre pattes dans les sous-bois touffus, en restant bien cachés sur notre pente.

Aussi pourries que fussent ces conditions, elles étaient idéales pour une opération SEAL derrière les lignes ennemies. Personne ne pouvait nous voir sans un système de vision nocturne comme le nôtre et, de toute manière, la pluie et le vent avaient certainement incité tout le monde à s'abriter. Toute personne encore éveillée à cette heure n'aurait pu imaginer que quelqu'un puisse s'aventurer dehors par ce temps, à l'exception peut-être d'un cinglé, et elle aurait eu raison. Pour notre part, nous nous étions tous offert de belles glissades, sans doute une gamelle tous les 500 mètres parcourus. Nous étions couverts de boue et trempés comme des stagiaires en phase deux de BUD/S. C'est la vérité. Seul un cinglé, ou un SEAL, aurait pu vouloir sortir de son plein gré dans des conditions pareilles.

Même nous, nous étions incapables de voir quoi que ce soit, à part cette ferme. Et soudain, la lune étincelante refit une apparition très soudaine, l'éclat de son rayon lumineux transperça le ciel et nous vola notre couverture et, aussitôt, il nous fallut accélérer le pas et gagner le refuge des ombres.

Nous continuâmes à avancer, à nous éloigner de la ferme, en grimpant toujours à flanc de montagne, à travers une végétation de densité raisonnable. Mais les craintes que j'avais éprouvées auparavant ne tardèrent pas à se matérialiser, nous dévastant tous. Débouchant des arbres, nous tombâmes sur un terrain aride et désertique, dont la pente principale grimpait à pic vers le nord.

Il n'y avait pas un arbre. Pas un buisson. Juste des plaques de schiste mouillé, de la boue, des cailloux et des rochers. La lune se trouvait en face de nous et projetait nos longues ombres sur la pente.

C'était bien là mon cauchemar, celui qui me trottait dans la tête depuis que j'avais étudié pour la première fois les cartes en salle de briefing : nos quatre silhouettes se découpant sur les falaises d'une montagne pelée, juste au-dessus d'un village occupé par des forces talibanes. Nous offrions une cible rêvée pour un Afghan, car il était

impossible de nous manquer. Nous étions le pire cauchemar de nos instructeurs Webb et Davis, des snipers à découvert, piégés par la lumière et sans aucun endroit où se cacher.

« Putain, quelle merde », lâcha Mikey.

7

Un déluge de mitraille

Ils étaient sur les hauteurs, de tous les côtés. Axe, qui gardait notre flanc gauche, leur interdisait tout accès depuis le sentier descendant en tirant sans relâche. Mikey flinguait à tout va… En gueulant : « Marcus, on n'a plus le choix, mon pote, il faut les tuer tous ! »

Nous rebroussâmes chemin en revenant lentement sur nos pas, dans l'ombre de la dernière ligne d'arbres. Nous n'étions alors plus très loin du point de navigation 2 et nous vérifiâmes les coordonnées GPS de notre position. Mikey confia d'autres tâches de navigation à Axe et, pour ma part, je laissai échapper un gémissement. Escalader ces pentes abruptes dans tous les sens était un calvaire pour moi, tandis que Matthew Axelson, en montagnard expert au profil parfaitement caréné, pouvait bondir d'un rocher à l'autre comme une véritable antilope. Je lui rappelai ces deux évidences indissociables, et mes trois coéquipiers commencèrent à rire.

Pour des raisons que notre ami Axe, roi du Trivial Pursuit, connaissait mieux que nous, il nous conduisit à l'écart de cette haute crête montagneuse et nous entraîna plutôt vers la vallée qui s'étalait en contrebas, dans l'angle que formait la crête. C'était comme s'il avait décidé de ne pas tenir compte de la crête dans sa partie coudée et de couper en ligne droite jusqu'au point de navigation 3. C'était une idée parfaite et séduisante, mais elle impliquait de se farcir 2 kilomètres de descente raide suivie, inévitablement, par deux autres kilomètres de montée difficile. C'était la partie pour laquelle je n'avais pas été conçu.

Ça n'en devint pas moins notre nouvelle route. Mais au bout de 50 mètres, j'éprouvais déjà des difficultés. Je n'arrivais déjà pas à suivre le rythme de l'équipe dans la descente, alors autant ne pas imaginer ce que ça allait être en remontant. Ils pouvaient m'entendre glisser et

jurer dans leur dos, et je pouvais entendre Axe et Mikey rigoler devant moi. Et il ne s'agissait pas d'un problème de forme physique. J'étais autant en forme qu'eux et je n'étais absolument pas à bout de souffle. J'avais tout simplement un gabarit trop important pour cavaler après trois chèvres des montagnes. Les lois de la nature, pas vrai ?

Notre parcours était incroyablement tortueux car Axe essayait de nous garder en permanence à couvert, à l'abri des rayons de lune, tandis que nous luttions pour remonter la falaise en direction de notre point de navigation 3. Nous atteignîmes le sommet environ une heure avant le lever du jour. Nos coordonnées GPS étaient cohérentes avec celles que nous avions planifiées sur base. Et là, tout en haut de ce piton de pur granit, Mikey repéra un coin où nous pourrions nous allonger.

Il choisit une position située environ 25 mètres en contrebas du sommet, sur la plus haute des arêtes rocheuses – un escarpement minéral garni de quelques arbres serrés les uns contre les autres. Ayant achevé notre trekking de plus de 6 kilomètres, nous déposâmes nos lourdes charges et prîmes le temps d'ôter les petits cailloux qui étaient entrés dans nos bottes. Ces saloperies trouvaient toujours le moyen de s'y loger.

Sur le plan médical, nous étions tous en bonne santé, sans blessure. Mais nous étions exténués par cet épuisant voyage de sept heures à cabrioler sur cette putain de montagne. Surtout Mikey et moi, car nous souffrions tous les deux d'insomnie et n'avions guère dormi la nuit précédente après avoir préparé l'opération. Sans compter qu'il faisait un froid de canard et que, même si la pluie avait cessé de tomber, nous étions toujours trempés jusqu'aux os. Comme tout ce que nous transportions.

Danny alluma la radio et informa le QG, ainsi que les éventuels avions en survol de la zone, que nous étions en position et parés pour la mission. Mais cette annonce était légèrement prématurée car la lune refit son apparition aussitôt après cette transmission et, lorsque nous balayâmes toute la zone avec nos systèmes de vision nocturne, nous nous aperçûmes que nous étions incapables de voir quoi que ce soit. Pas même le village que nous étions censés surveiller pour y trouver Sharmak. Les arbres obstruaient notre champ de vision, sans qu'il soit possible de nous en éloigner sous peine d'être à nouveau

exposés à découvert, parmi quelques petites souches, sans aucune couverture décente. Bon Dieu.

Cette zone était sans doute une aire de bûcheronnage, peut-être ancienne, mais il s'agissait en tout cas d'un endroit où de nombreux arbres avaient été coupés. Plus loin sur notre droite, le ciel s'éclaircissait au-dessus des plus hauts sommets. L'aube était proche.

Nous nous assîmes sur un rocher, Danny et moi, pour discuter, évaluer la merde dans laquelle nous étions et la manière dont nous pourrions nous en sortir. C'était l'angoisse de n'importe quel homme-grenouille, une opération en territoire inconnu avec un terrain qui se révélait aussi mauvais, voire pire, que tout ce qu'il avait été possible de craindre. Danny et moi parvînmes aux mêmes conclusions. Tout cela faisait vraiment chier.

Mikey s'approcha pour nous parler brièvement tandis que nous regardions le ciel s'éclaircir à l'est. Le lieutenant Murphy, en tant que chef d'équipe, prit la décision qui s'imposait. « On repart dans cinq minutes. » Et nous rechargeâmes bientôt nos sacs sur le dos pour repartir d'où nous étions venus. Au bout d'une centaine de mètres, nous découvrîmes un petit sentier qui descendait sur l'autre versant de la crête, et nous continuâmes à marcher en contrebas de notre point de navigation pour choisir une nouvelle position au milieu des arbres qui surplombaient le village, lequel était distant d'un peu plus de 2 kilomètres.

Nous nous installâmes contre des arbres ou des rochers en essayant de trouver une position qui nous permettrait de nous reposer sur cette pente escarpée. Je bus quelques lampées à ma gourde et, pour vous dire la vérité, j'avais l'impression d'être une fleur au milieu des jardins suspendus de Babylone. Danny avait adopté sa position de yoga, assis les jambes croisées comme un foutu charmeur de serpent, le dos calé contre un arbre.

Axe, frais comme un gardon, montait la garde en se fondant dans les montagnes, quelque part sur ma gauche, son fusil armé malgré le calme. Il faisait probablement une grille de mots croisés du *New York Times* qu'il avait mémorisée par cœur dans sa tête, mot pour mot. Pourtant, il ne put guère se détendre. L'arbre contre lequel je me retrouvai adossé était une sorte de mûrier et, comme je n'arrivais même pas à somnoler, je passais mon temps à lui jeter des baies pour

lui faire payer l'attitude désobligeante qu'il avait eue à mon égard au cours de la deuxième escalade.

Un moment plus tard, une nouvelle nappe de brume vint nous envelopper et recouvrir toute la vallée en contrebas. Nous nous retrouvâmes une fois de plus dans l'incapacité d'observer le village, avec de fortes probabilités pour que ce voile de brume réapparaisse de manière régulière au même endroit. Il était évident que nous ne pouvions pas rester là pour notre opération. Cette fois encore, il nous fallait bouger.

Mikey et Axe étudièrent soigneusement les cartes et le terrain montagneux au-dessus de nous, où il y avait moins de brume. Danny et moi continuâmes pendant ce temps de scruter le village à travers nos lunettes télescopiques pour essayer de distinguer quelque chose. En fait, rien du tout. Finalement, Mikey annonça qu'il partait tout seul avec son fusil à la recherche d'un meilleur emplacement. Puis il changea d'avis et décida d'emmener Axe avec lui. Je ne l'en blâmai pas. Ce coin était assez sinistre pour donner la chair de poule à n'importe qui, tant il était impossible de savoir si quelqu'un nous observait ou non.

Danny et moi attendîmes tandis que le soleil commençait à poindre au-dessus des sommets montagneux et à sécher nos vêtements. Les autres revinrent au bout d'une heure environ, et Mikey nous annonça qu'ils avaient trouvé une excellente position pour observer le village, mais une position relativement peu camouflée. Je pense qu'il estimait que la mission comporterait de nouveaux risques en raison du terrain choisi, mais que nous avions des chances de nous retrouver coincés ici jusqu'à Noël si nous ne décidions pas de les prendre.

Une fois de plus, nous embarquâmes tout notre barda et nous dirigeâmes vers notre nouvelle position. Elle se trouvait à moins d'un kilomètre, mais il nous fallut tout de même une heure pour y parvenir en marchant à flanc de montagne, puis en remontant vers le sommet, vers un piton de granit situé à l'extrémité de la crête. Et lorsque nous y arrivâmes, je dus admettre que cette position était idéale ; elle offrait un formidable point de vue sur le village pour nos appareils photo, nos lunettes télescopiques ou nos lunettes de visée. Nous disposions d'une excellente vision panoramique. Si Sharmak et sa bande de brigands traînaient dans les parages, nous ne les

manquerions pas. Ainsi que Mikey le fit remarquer, « ce mec ne pourra même pas aller aux chiottes du village sans que nous le sachions ».

La réponse de Danny manquait de tenue, si bien que je ne puis la retranscrire telle quelle, mais elle concernait la possibilité d'exploser l'un des attributs de Sharmak.

Je restai là, à contempler notre nouveau bastion montagneux, entouré d'impressionnants à-pics. Il était parfait, mais également très dangereux. Si nous étions attaqués, en particulier au cours de la nuit, nous n'aurions pas d'autre choix que de nous battre pour nous en sortir. Et si l'on commençait à nous tirer dessus au RPG, nous serions sans doute réduits en bouillie. Il n'y avait pas d'autre voie d'évasion que le sentier que nous avions pris pour venir jusque-là. Un stratège tel que Sharmak pouvait nous bloquer là-haut, sur ce piton rocheux et désertique, et il nous faudrait tuer un bon paquet de gars avant de pouvoir nous échapper. Nous jugions également possible que Ben Laden, le copain de Sharmak, soit quelque part dans la région – avec probablement la plus grande force d'Al-Qaida qu'il soit possible de rencontrer.

Mais du seul point de vue de l'observation, cette position n'en était pas moins parfaite, avec la meilleure vue qu'une équipe de surveillance ait pu rêver. Il suffisait de se coller à cette foutue falaise, de baisser la tête, de rester camouflés et concentrés. Nous resterions peinards tant que personne ne nous verrait. Mais je n'en éprouvais pas moins une grande anxiété. Il en allait de même pour les autres.

Nous mangeâmes tous quelque chose, bûmes encore un peu d'eau, puis nous nous allongeâmes sur le ventre tandis que le soleil séchait nos vêtements, dégageant un peu de vapeur. Il faisait maintenant plus chaud qu'en enfer. J'étais allongé sous un tronc tombé, niché dans l'angle contre le bois, mes pieds dépassant derrière moi. Malheureusement, j'étais allongé sur des orties qui me rendaient fou. Bien sûr, je ne pouvais pas bouger un seul muscle. Qui sait s'il n'y avait pas une paire de jumelles braquée sur nous en ce moment même ?

Je manipulai les optiques, utilisai en silence la lunette ou les jumelles. Murph était à une cinquantaine de mètres de ma position, légèrement plus haut sur des rochers. Axe se trouvait sur ma droite,

planqué dans le trou formé par une vieille souche renversée. Danny était un peu plus bas sur la gauche, accroupi avec la radio sous le dernier arbre de cette falaise, le seul d'entre nous à avoir un peu d'ombre pour se protéger du soleil brûlant. Il serait bientôt midi et le soleil était au zénith, haut, très haut dans le ciel, presque au-dessus de nous.

Personne n'aurait pu nous voir d'en bas. Et il n'y avait aucune chance qu'il y ait le moindre humain à notre niveau ou plus haut que nous. En tout cas, pas sur cette montagne de SEAL. Il nous suffisait d'attendre, de rester immobiles, de garder le silence et de nous concentrer – quatre disciplines dans lesquelles nous excellions.

Il régnait un silence total, comme en pleine nuit. Et le silence n'était rompu que par quelques échanges aussi succincts qu'occasionnels entre un SEAL et un autre, généralement pour parler de Danny et de sa position privilégiée à l'ombre, loin des rayons de ce soleil torride. Il ne s'agissait pas à proprement parler d'échanges professionnels ; ils manquaient même de grâce et de bienveillance.

« Hey, Danny, tu veux changer de place ? »

« Va te faire foutre ! »

Ce genre de chose. Rien d'autre. Aucun bruit pour troubler la quiétude de cette montagne. Mais, soudain, j'entendis un son au sud-ouest de mon arbre renversé. Il s'agissait sans aucun doute possible de bruits de pas, juste au-dessus de moi. Bon Dieu ! Encore heureux qu'il ne me faille pas changer de pantalon à ce moment-là ou faire quoi que ce soit de ce genre.

Et tout aussi soudainement, un gars enturbanné fit son apparition, une putain de hache à la main. Il sauta par-dessus le tronc d'arbre, juste au-dessus de moi. Je faillis m'évanouir sous le choc. Je ne m'y attendais vraiment pas. Je roulai sur le côté, attrapai mon fusil et lui pointai dessus, en espérant que cela lui ôterait toute envie de me décapiter. Visiblement encore plus surpris que moi, il laissa tomber sa hache.

C'est alors que je vis Axe, qui, debout, pointait son fusil droit sur le turban du bonhomme. « Tu as dû le voir !, aboyai-je à son attention. Pourquoi tu ne m'as pas prévenu ? J'ai failli avoir une crise cardiaque. »

« Je n'ai pas voulu faire de bruit, répondit Axe. Je l'avais dans ma ligne de mire et je ne l'ai pas perdu de vue jusqu'à ce qu'il arrive sur toi. Un faux mouvement et je l'aurais abattu sur-le-champ. »

J'ordonnai au bonhomme de s'asseoir contre le tronc d'arbre, et c'est alors que quelque chose de ridicule se produisit. Une centaine de chèvres, des petites clochettes autour du cou, grimpèrent la montagne en trottinant et se dispersèrent autour de nous. Deux autres gars arrivèrent à leur tour. Alors que nous étions tous entourés de chèvres, je fis signe aux nouveaux venus de rejoindre leur collègue contre le tronc d'arbre – je parle des Afghans, pas des chèvres.

Finalement, Mikey et Danny vinrent nous rejoindre au milieu des chèvres bêlantes et virent immédiatement ce qui se passait. Comme moi, ils remarquèrent que l'un des trois Afghans n'était qu'un gamin, âgé d'à peine quatorze ans. J'essayai de leur demander s'ils étaient des talibans, et ils secouèrent la tête, le vieil homme disant en anglais :

« *No taliban… No taliban…* »

Je donnai au gamin une de mes barres énergétiques, mais il se contenta de me regarder d'un air méfiant et posa la barre sur un rocher à côté de lui, sans un remerciement ni le moindre signe de satisfaction. Les deux adultes nous fixaient intensément, sans cacher la haine qu'ils éprouvaient à notre encontre. Bien sûr, ils se demandaient ce que nous fabriquions à nous promener sur leurs terres, avec assez d'armes et de munitions pour envahir toute une province afghane.

La question était maintenant : que faire ? Il s'agissait très certainement de bergers, de fermiers des hautes montagnes. Ou plutôt, selon les termes de la Convention de Genève, de civils désarmés. D'un point de vue strictement militaire, la bonne décision consistait à les tuer, sans que cela prête à discussion, car nous ne connaissions tout simplement pas leurs intentions.

Comment pouvions-nous savoir s'ils étaient affiliés à un groupe d'insurgés talibans ou dans l'obligation, en vertu de je ne sais quelle alliance consanguine, d'informer les chefs talibans de tout ce qu'ils voyaient de suspect dans les montagnes ? Et Dieu sait si nous avions l'air suspects !

La vérité était que si ces trois épouvantails afghans couraient chercher Sharmak et ses hommes, nous aurions de sérieux problèmes et nous nous retrouverions coincés sur cette crête. La décision militaire était évidente : ces hommes ne pouvaient pas repartir vivants. Je restai là, à contempler leurs barbes sales, leur peau rêche, leurs mains noueuses et leurs visages durs, haineux. Ces hommes ne nous aimaient pas. Ils ne faisaient preuve d'aucune agressivité, mais ils ne tendaient ni n'acceptaient la main de l'amitié.

Axelson n'était pas seulement notre sommité en matière de Trivial Pursuit, c'était également notre conseiller universitaire. Et Mikey lui demanda ce que nous devions faire à son avis. « Je pense que nous devons les tuer, parce que nous ne pouvons pas les laisser repartir », répondit-il avec la logique simple de l'intellectuel né.

— Et toi, Danny ?

— Ce qu'on va faire m'est égal, répondit-il. Si vous voulez que les tue, je les tue. Suffit de me demander. Moi, ici, je ne fais que mon travail.

— Marcus ?

— J'aurais tendance à penser que nous n'avons pas d'autre choix que de les tuer, mais j'aimerais savoir ce que tu en penses, Murph.

Mikey était plongé dans ses pensées.

« Écoute, Marcus. Si nous les tuons, quelqu'un trouvera très rapidement leurs corps. Ne serait-ce que parce que ces putains de chèvres vont errer toutes seules dans le coin. Et si ces mecs ne sont pas rentrés chez eux pour le dîner, leurs amis ou leurs familles vont sortir les chercher, surtout le gamin. Le gros problème, ce sont les chèvres. Parce qu'on ne peut pas les cacher, et ce sont elles que les villageois rechercheront.

« Lorsqu'ils trouveront les corps, les chefs talibans joueront la partition des médias afghans. Les journalistes américains se jetteront dessus et commenceront à écrire des papiers sur la brutalité des forces armées américaines. Et il ne se passera guère de temps avant que nous ne soyons inculpés pour meurtre. Le meurtre d'innocents fermiers afghans. »

Je dois avouer que je n'avais pas vu les choses sous cet angle. Mais les paroles de Mikey n'en étaient pas moins extrêmement concrètes.

Avais-je peur de ces gars ? Non. Avais-je peur de leurs éventuels copains talibans ? Non. Avais-je peur des médias progressistes aux États-Unis ? Oui. Et je me vis soudain, passant plusieurs années derrière les barreaux d'une prison américaine, en compagnie de meurtriers et de violeurs.

Et pourtant… En ma qualité de membre hautement qualifié des forces spéciales américaines, au plus profond de mon âme de guerrier, je savais que c'était une aberration de songer à laisser partir ces bergers. Je tentai de me mettre à la place de grandes figures militaires. Qu'auraient fait Napoléon ? Patton ? Omar Bradley ? MacArthur ? Auraient-ils pris froidement la décision de faire exécuter ces lascars parce qu'ils mettaient en danger, sans équivoque possible, la vie de leurs hommes ?

Si ces Afghans nous dénonçaient, nous avions tous de bonnes chances de finir morts, là, sur ce promontoire rocheux rôti par le soleil, à des milliers et des milliers de kilomètres de nos foyers, à des années-lumière de toute aide. Laisser ces gars poursuivre leur route équivalait à signer notre suicide militaire.

Nous savions tous que Sharmak comptait entre quatre-vingts et deux cents hommes armés. Je me rappelle avoir coupé la poire en deux et m'être demandé qu'elles seraient nos chances à cent quarante contre quatre. À trente-cinq contre un. Des chances plutôt faibles. Je regardai Mikey et lui dis : « Murph, nous devrions demander conseil. »

Nous nous tournâmes tous les deux vers Danny, qui avait déployé le système de transmission et essayait vaillamment de contacter le QG. Nous pouvions voir sa frustration grandir de minute en minute, comme c'était toujours le cas pour un opérateur qui n'arrivait pas à établir le contact. Il essayait sans relâche, et nous en arrivâmes rapidement à la conclusion que la radio était HS.

— Elle a besoin de nouvelles batteries ?, lui demandai-je.

— Non, elles sont nickel, c'est juste que personne ne veut me répondre.

Les minutes s'égrenèrent. Les bergers restaient immobiles, les canons d'Axe et Murph pointés sur eux, tandis que Danny donnait l'impression de vouloir balancer la radio par-dessus la crête.

— Ils ne répondent pas, dit-il en serrant les dents. Je ne sais pas pourquoi. C'est comme s'il n'y avait personne à l'autre bout.

— Il doit bien y avoir quelqu'un, répondit Murph, mais je notai une pointe d'angoisse dans sa voix.

— Eh bien non, il n'y a personne, rétorqua Danny.

— La loi de Murphy, dis-je. Pas toi, Mikey, l'autre connard, le roi de tout ce qui foire.

Personne ne rit. Même pas moi. Et la triste réalité finit par s'imposer à nous : nous étions livrés à nous-mêmes alors que nous avions une décision cruciale à prendre.

Mike Murphy déclara d'une voix calme : « Nous avons trois options, sachant que de toute manière nous ne pouvons pas flinguer ces types à cause du bruit. Alors, option n° 1, nous les tuons en douceur et nous balançons leurs cadavres de l'autre côté de la crête. Ça leur fera faire une culbute de 300 mètres. Option n° 2, nous les tuons sur place et nous planquons leurs corps du mieux que nous pouvons, avec des cailloux ou je ne sais quoi.

« Dans un cas comme dans l'autre, nous foutons le camp d'ici sans rien dire. Pas même lorsqu'un journaliste sortira l'histoire selon laquelle des bergers afghans auraient été assassinés. Avec des putains de titres aux États-Unis qui pourraient annoncer "Des Navy SEAL suspectés".

« Option n° 3, nous les libérons et nous nous tirons quand même d'ici au cas où des talibans viendraient jeter un coup d'œil. »

Il nous regarda. Je m'en rappelle comme si c'était hier. Axe répondit d'une voix ferme : « Nous ne sommes pas des assassins. Quoi que l'on décide. Nous sommes en mission derrière des lignes ennemies, sur ordre de notre commandement. Nous devons faire tout ce que nous pouvons pour sauver nos vies. La décision militaire qui s'impose est évidente. Les libérer serait une erreur. »

Si nous devions en arriver au vote, comme cela était probable, Axe proposerait que nous exécutions les trois Afghans. Et, en mon âme et conscience, je savais qu'il avait raison. Nous ne pouvions pas nous permettre de les relâcher. Mais, mon problème, c'est que j'ai une deuxième âme. Une âme de chrétien. Et celle-ci pesait de plus en plus lourd. Quelque chose n'arrêtait pas de susurrer au fond de mon

crâne que ce serait une faute d'exécuter ces hommes désarmés de sang-froid. Et cette idée, ainsi que celle de couvrir nos traces et de nous enfuir la queue basse comme des criminels, en niant tout, contribuait à la rendre plus inacceptable encore.

Pour être honnête, j'aurais été bien plus heureux de les faire se lever et de les abattre sur place. Et de les laisser là. Il se serait seulement agi de trois pauvres gars qui se seraient trouvés au mauvais endroit au mauvais moment. Des victimes de la guerre. Et il nous faudrait juste savoir nous défendre lorsque, de retour aux États-Unis, nos médias et nos hommes politiques essaieraient de nous crucifier pour crime de guerre.

Aucun d'entre nous n'aimait l'option hypocrite. J'en étais certain. Je suppose que nous étions tous les quatre chrétiens, et que si nous devions penser à la manière de citoyens américains ordinaires respectueux de la loi, nous trouverions cela très difficile d'appliquer la décision militaire inévitable qui s'imposait d'elle-même, celle que tout grand commandant aurait prise : ces gars-là ne pouvaient pas quitter cet endroit vivants. Sinon, les conséquences en étaient inacceptables.

D'un point de vue militaire.

— Axe ?, reprit le lieutenant Murphy.

— Nous n'avons pas le choix.

Nous savions tous ce qu'il pensait.

— Danny ?

— Pareil que tout à l'heure. Ce que vous déciderez m'est égal. Dites-moi juste ce qu'il faut faire.

— Marcus ?

— J'en sais rien, Mikey.

— Alors, laisse-moi te le répéter encore une fois. Si nous tuons ces gars, il faudra être réglo ensuite. Et rendre compte de ce que nous aurons fait. Nous ne pourrons pas tourner autour du pot. Pour que vous compreniez bien, leurs corps seront découverts et les talibans s'en serviront au maximum. Ils bénéficieront d'articles dans les journaux, et les médias progressistes américains nous attaqueront sans la moindre pitié. Nous serons presque certainement inculpés de

meurtre. Je ne sais pas ce que tu en penses… Quoi que tu décides, Marcus, je serai d'accord avec toi. À toi de nous dire. »

Je restai sans broncher. Je regardai encore une fois ces trois Afghans renfrognés. Aucun d'entre eux n'essaya de nous dire quoi que ce soit. Ils n'en avaient pas besoin. Leurs regards sombres étaient assez éloquents. Nous n'avions pas de corde pour les attacher et, dès lors, les ficeler pour nous donner le temps d'établir une nouvelle position n'était pas une option viable.

Je regardai Mikey droit dans les yeux et je lui dis : « Il faut les laisser partir. »

Ce fut la décision la plus stupide et la plus écervelée que je pris de toute ma vie de Texan. Je devais avoir complètement pété les plombs. Je venais de voter avec un bulletin qui pouvait très bien signifier notre arrêt de mort. J'avais agi comme n'importe quel progressiste, comme un jean-foutre, un imbécile, guidé uniquement par mon cœur, sans la moindre once de cervelle et avec le raisonnement d'une poule.

En tout cas, c'est ainsi que je me revois lorsque je repense à ce moment. Ce n'était probablement pas le cas alors, mais depuis, ça l'est à chaque heure de mon existence. Il ne se passe pas une nuit sans que je me réveille en sueur en revivant cet épisode sur la montagne. Je ne l'accepterai jamais. Je ne peux pas l'accepter. Le vote décisif fut le mien, et il me hantera jusqu'à ce que je repose au fond d'une tombe, dans l'est du Texas.

Mikey hocha la tête. « OK, dit-il. Je suppose que ça fait deux votes contre un, avec une abstention de Danny. Nous devons les laisser partir. »

Je me rappelle que personne ne prononça un mot. Nous n'entendions que le léger staccato des bêlements de chèvres : *Bêbêêê… Bêê… Bêêê*. Et le carillon des clochettes. Ils fournissaient un fond sonore idéal pour une décision prise dans un putain de royaume enchanté. Et certainement pas sur le champ de bataille où nous nous trouvions, croyez-le ou non, sans aucun doute possible.

Axe répéta à nouveau : « Nous ne sommes pas des assassins. Et nous ne l'aurions pas été qu'elle qu'ait pu être notre décision. »Mikey

se montra compréhensif : « Je sais, Axe, je sais, mec. Mais nous avons voté. »

Je fis signe aux trois bergers de se relever et, avec le canon de mon fusil, leur fis signe de partir. Ils ne nous adressèrent aucun sourire ou signe de remerciement. Et ils savaient certainement que nous aurions très bien pu les tuer. Ils se dirigèrent vers les hauteurs derrière nous.

Je les revois encore. Ils mirent leurs mains derrière leurs dos, à la manière afghane, et partirent en petites foulées sur la pente escarpée, leurs chèvres trottant maintenant derrière eux pour les accompagner. Un chien marron, famélique et galeux, apparut de je ne sais où et emboîta le pas du gamin. Ce chien était une effroyable copie afghane de ce que pouvait être mon propre labrador chocolat, Emma, toujours pétillant d'énergie et de joie.

Je suppose que c'est à ce moment-là que je me réveillai et que je cessai de me tourmenter au sujet de ces enfoirés de progressistes américains. « On est dans la merde !, m'exclamai-je. On est vraiment dans la merde. Qu'est-ce qu'on fait ? »

Axe secoua la tête. Danny haussa les épaules. Mikey, pour être franc, donnait l'impression d'avoir vu un fantôme. Comme moi, il savait que nous avions commis une terrible erreur. Plus effrayante que tout ce que nous avions jamais fait jusque-là. Où ces gars partaient-ils ? Nous étions dingues ou quoi ?

Les pensées se bousculèrent dans mon crâne. Nous n'avions pas de trans, personne à qui demander conseil. Jusque-là, nous n'avions eu aucun signe de notre objectif dans le village. Nous étions en position très exposée, et a priori sans possibilité de soutien aérien. Nous ne pouvions même pas rendre compte. Pire encore, nous ne savions pas où se dirigeaient les bergers. Quand quelque chose foire, il ne s'agit jamais d'une seule chose, mais de tout un ensemble de choses.

Nous les regardâmes partir, s'éloigner vers le sommet, toujours en courant, toujours avec leurs mains derrière le dos, tandis que le sentiment d'avoir fait quelque chose de terrible en les laissant partir nous submergeait. C'est difficile à décrire. Aucun d'entre nous n'était en mesure de parler. Nous étions comme quatre zombies, incapables

de décider si nous devions reprendre notre surveillance ou quitter les lieux sur-le-champ.

« Et maintenant ? », demanda Danny.

Mikey commença à ramasser son matériel. « On part dans cinq minutes. »

Nous empaquetâmes notre équipement, et, au même moment, sous ce soleil de midi, nous vîmes finalement les bergers disparaître de notre champ de vision là-haut sur l'horizon. D'après ma montre, ils étaient partis depuis dix-neuf minutes, et nous étions tous d'une humeur sombre.

Nous prîmes la direction du sommet, en suivant les traces de pas laissés par les chèvres et leurs gardiens. Nous avancions aussi vite que possible, mais il nous fallut entre quarante minutes et une heure pour couvrir la même distance. Au sommet, nous fûmes incapables de savoir où ils avaient disparu. Chèvres de montagne, bergers de montagne, ils étaient tous les mêmes et pouvaient se déplacer comme des fusées dans ces passes.

Nous nous mîmes à la recherche du sentier par lequel nous étions arrivés, le trouvâmes et repartîmes vers la première position que nous avions dénichée, celle dont nous étions partis à cause du panorama bouché sur le village et de la nappe de brume. Nous tentâmes d'établir une nouvelle liaison radio, mais cette fois encore il nous fut impossible d'établir le moindre contact avec la base.

Notre politique offensive avait été réduite à néant, mais nous nous dirigions certainement vers la meilleure position défensive que nous avions vue depuis que nous étions dans les parages, en bordure de falaise, à quelque 40 mètres du sommet, à l'abri des arbres et avec un minimum de couverture. Pour l'heure, nous avions le sentiment qu'il fallait rester en mode défensif, la jouer profil bas pendant un moment et espérer que les talibans n'avaient pas été alertés, ou, s'ils l'avaient été, que nous serions trop bien cachés pour qu'ils puissent nous localiser. Nous étions experts en profil bas et camouflage.

Nous progressions à flanc de montagne, et je dois avouer que l'endroit paraissait vraiment différent à la lumière du jour. Mais il offrait toujours les mêmes avantages. Même du haut de l'escarpement, il était quasiment impossible de nous voir.

Nous redescendîmes et gagnâmes notre ancienne position, avec l'intention de poursuivre notre mission, mais aussi de rester sur nos gardes vis-à-vis d'éventuels combattants talibans. En contrebas, à une trentaine de mètres sur ma droite, les yeux levés vers la colline, Danny se glissa délicatement sous son arbre yoga, en reprenant sa position jambes croisées et en retrouvant son air de charmeur de serpent. Je me calai à nouveau sous mon vieux mûrier, où je m'appliquai à nouveau de la crème de camouflage et me fondis dans le paysage.

Axe se tenait un peu plus bas sur ma gauche, à peu près à la même distance que Danny, avec notre arme la plus lourde. Mikey était juste sous moi, peut-être à 10 mètres, à l'abri d'un rocher. La montagne au-dessus de nous était quasiment à pic, puis elle formait un petit plateau de quelques mètres, et continuait de manière très escarpée jusqu'au sommet. J'avais essayé de jeter un coup d'œil en contrebas de là-haut, comme l'avait fait Murph, et nous étions tous les deux tombés d'accord pour affirmer qu'il était quasiment impossible de voir quoi que ce soit par-dessus le petit surplomb qui nous protégeait.

Pour l'heure, nous étions en sécurité. Axe surveilla les environs avec les optiques pendant vingt minutes, puis je pris mon tour pour les vingt minutes suivantes. Rien ne bougeait dans le village. Cela faisait maintenant plus d'une heure et demie que nous avions relâché les bergers. C'était toujours aussi calme et tranquille, sans un souffle de vent. Et bon Dieu, ce qu'il faisait chaud.

Mikey était le plus proche de moi lorsque je l'entendis soudain murmurer :

— Les gars, j'ai une idée.

— Laquelle, lieutenant ?, demandai-je en y mettant les formes, comme si notre situation exigeait soudain que je fasse montre de respect envers l'homme qui assumait le commandement.

— Je vais descendre dans le village, voir si je peux emprunter un téléphone !

— Génial, répondit Axe. Profites-en pour me ramener un sandwich.

— Bien sûr, fit Mikey. Un sandwich à quoi ? Fumier de mulet ou sabot de chèvre ? »

— Sans mayonnaise en tout cas, grogna Axe.

Je vous l'accorde, nos blagues n'étaient pas terribles. Mais perchés sur ce versant de montagne afghane, sur le point de repousser une armée ennemie, je suppose que notre humour était à peine au-dessus du niveau classe primaire.

Je suppose que c'était un signe de nervosité, comme lancer une dernière saillie sur son lit de mort. Mais cela montrait aussi que nous nous sentions mieux maintenant ; pas au top de la forme, mais avec assez d'allant pour faire notre boulot et balancer quelques blagues fumeuses à l'occasion. Ça nous ressemblait plus, pas vrai ? Quoi qu'il en soit, j'indiquai que j'allais faire un petit somme, je basculai ma capuche de camouflage sur les yeux et essayai de roupiller en dépit de mon cœur qui battait la chamade et dont je n'arrivais pas à ralentir le rythme.

Une dizaine de minutes s'écoulèrent. Soudain, j'entendis Mikey émettre un son familier. *Pssst !… Pssst !* Je relevai ma capuche et de manière instinctive regardai sur ma gauche, à bâbord, là où je savais qu'Axe couvrait notre flanc. Et il était là, raide, en position de tir, son fusil pointé sur le sommet de la montagne.

Je me tortillai pour regarder derrière moi. Mikey avait les yeux braqués sur le sommet, distribuant ses ordres, demandant à Danny d'appeler immédiatement des renforts s'il pouvait établir une liaison avec le QG. Il vit que j'étais sur le coup, me fixa intensément et pointa son arme sur le sommet de la montagne, m'indiquant par gestes d'agir comme lui.

J'installai mon Mark 12 en position de tir, reculai la tête de quelques centimètres et scrutai la pente. Alignés le long de la crête, entre quatre-vingts et cent guerriers talibans puissamment armés se dressaient, chacun tenant une AK-47 pointée vers le bas. Certains étaient équipés de lance-roquettes. Ils commencèrent à marcher sur nos flancs, par la droite et par la gauche. Je savais qu'ils pouvaient voir derrière moi, mais qu'ils ne pouvaient pas m'avoir vu. Ils ne pouvaient pas non plus avoir repéré Axe ou Danny. Je ne savais pas trop s'ils avaient découvert Mikey.

Mon cœur faillit lâcher. Je maudis ces putains de gardiens de chèvres, et je me maudis moi-même pour ne pas les avoir exécutés alors que n'importe quel manuel militaire aurait préconisé de le faire. Sans compter mon propre instinct, qui m'avait initialement conforté dans l'opinion d'Axe et persuadé de les abattre, quitte à laisser les progressistes partir en enfer dans une charrette tractée par une mule – et les laisser emporter avec eux toutes leurs putains de règles complètement déconnectées de la réalité sur la manière de se comporter à la guerre ou en matière de droits de l'homme, ou toute autre connerie susceptible de faire leur bonheur. Vous voulez nous inculper de meurtre ? Putain, allez-y. Mais au moins serons-nous vivants pour nous défendre. Cette manière de procéder est vraiment insupportable.

Je me rencognais contre mon arbre. J'étais toujours certain qu'ils ne m'avaient pas vu, mais leur objectif était certainement de nous déborder par les flancs. Je m'en rendais compte. Je scrutai à nouveau le terrain au-dessus de moi. Le sommet grouillait toujours d'hommes armés. Il n'y avait aucune issue possible en remontant droit devant, et aucune possibilité de partir sur la gauche ou sur la droite. Ils nous avaient piégés, si toutefois ils nous avaient repérés. Ce dont je n'étais toujours pas sûr.

Et jusque-là, personne n'avait tiré de coup de feu. Je levai à nouveau les yeux, en direction d'un arbre isolé sur ma gauche, à une vingtaine de mètres, et j'eus l'impression de percevoir un mouvement. Il me fut confirmé par l'apparition d'un turban, puis par la vision d'une AK-47, le canon braqué dans ma direction, même si elle ne pointait pas directement sur moi.

Je resserrai mon emprise sur mon fidèle fusil et le déplaçai légèrement en direction de l'arbre. Qui que ce fût, il ne pouvait pas m'avoir vu car j'étais vraiment dans une bonne position, bien caché. Je restai parfaitement immobile, comme une statue de marbre.

Je jetai un coup d'œil du côté de Mikey, qui lui non plus n'avait pas bougé. Puis je regardai à nouveau en direction de mon arbre, mais cette fois-ci le turban était devant. Un guerrier taliban au nez aquilin me fixait de ses yeux noirs perçants au-dessus d'une épaisse barbe noire. Le canon de son AK-47 pointait directement sur mon crâne. Est-ce qu'il m'avait vu ? Est-ce qu'il comptait ouvrir le feu ? Qu'auraient pensé les progressistes dans ma situation ? Pas le temps

d'y réfléchir trop longtemps, supposai-je. Je tirai une balle et lui éclatai la cervelle.

Et, à ce moment-là, l'enfer se déchaîna. Les talibans libérèrent un déluge de feu sur nos positions, depuis les hauteurs, de tous les côtés. Axe, qui gardait notre flanc gauche, leur interdisait tout accès depuis le sentier descendant en tirant sans relâche. Mikey flinguait à tout va par-dessus ma tête, en crachant tout ce qu'il avait. Danny leur tirait dessus en manœuvrant son arme d'une main et en essayant désespérément de faire fonctionner la radio de l'autre.

Je pouvais entendre Mikey gueuler : « Danny, Danny, bon Dieu ! Fais marcher cette putain de radio ! Marcus, on n'a plus le choix, maintenant, mon pote, *il faut les tuer tous !* »

Mais désormais les tirs ennemis semblaient se concentrer sur nos deux hommes de flanc. Je pouvais voir la poussière et les éclats de roche fuser tout autour de nous. L'air était saturé du staccato des AK-47, un son assourdissant. Je voyais des talibans s'effondrer les uns après les autres sur la crête. Personne ne sait tirer aussi bien que nous. Je restai où j'étais, dans ma position originelle, et j'avais pourtant l'impression de moins attirer les tirs que les autres. Mais ils finirent par localiser ma position au bout de quelques minutes et le volume de tirs dirigé sur moi s'accrut considérablement. C'était la merde. Vraiment la merde.

Je pouvais voir Axe acquérir ses cibles bien plus vite que je ne le faisais moi-même, car il avait installé une lunette de visée supplémentaire. J'aurais également dû avoir la mienne, mais, pour je ne sais quelle raison, je ne l'avais pas installée.

Nous étions tous les quatre complètement déchaînés. Nous savions comment mener un combat de ce genre, mais il nous fallait d'abord réduire les effectifs de l'ennemi, dégommer au plus vite quelques-uns de ces salopards afin d'avoir les meilleures chances possibles de nous en sortir. Il était difficile pour eux de nous tomber dessus directement par les hauteurs, ce qui signifiait que le principal danger venait de nos flancs. Je vis deux d'entre eux foncer sur nous, par la droite et la gauche.

Axe dégomma l'un des deux, mais les choses se corsaient sur la droite. Ils tiraient comme des possédés, mais, Dieu merci, en ratant tous leurs coups. Je suppose que nous avions également l'air

possédés. Soudain, je fus pris sous des tirs violents. Des volées de balles s'écrasèrent dans mon tronc d'arbre, se fracassèrent sur les rochers autour de moi. Les balles provenaient de mes flancs.

J'appelai Mikey en dessous de moi : « On va se les faire, mais je pense qu'il va falloir bouger. »

« Bien reçu », cria-t-il en retour. Comme moi, il pouvait constater la vitesse à laquelle les talibans menaient leur attaque. Cela faisait cinq ou six minutes que nous tirions sans discontinuer, mais chaque fois que nous nettoyions la crête au-dessus de nous, elle se remplissait à nouveau. C'était comme s'ils avaient des renforts derrière cette crête qui attendaient leur tour pour monter en première ligne. De quelque façon qu'on voie les choses, ils disposaient d'une tonne de gars pour essayer de tuer quatre SEAL.

À ce stade, nous n'avions guère le choix. Nous ne pouvions toujours pas charger le sommet de la montagne, car ils nous auraient abattus comme des chiens. Ils nous tenaient sur notre gauche et sur notre droite. Nous étions coincés sur trois côtés et jamais, pas même pendant quelques secondes, il n'y eut une accalmie dans la fusillade. Et nous ne pouvions même pas voir la moitié d'entre eux ni repérer d'où venaient leurs salves, car ils disposaient d'angles de tir à foison.

Nous ne pouvions rien faire d'autre que continuer à tirer, à les descendre, à les regarder tomber, à enclencher de nouveaux chargeurs dans nos culasses et à les tenir à distance. Mais c'était impossible. Nous devions abandonner notre nid d'aigle et je devais me rapprocher suffisamment de Mikey pour nous accorder sur une nouvelle stratégie qui, avec un peu de chance, nous sauverait la vie.

Je commençai à bouger, mais Mikey, en brillant officier qu'il était, avait déjà mesuré la gravité de la situation et gueulait déjà : « Reculez ! »

Reculer ! C'était plutôt « dégringoler » qu'il fallait dire – dégringoler une pente presque à pic, juste derrière nous, sur Dieu sait quelle distance. Mais un ordre était un ordre. J'attrapai mon équipement et fis un pas de côté, puis détalai en essayant de zigzaguer sur la pente. Mais la loi de la gravité décida à ma place, et je tombai la tête la première, me retournai complètement et me retrouvai, je ne sais trop comment, allongé sur le dos, mais dévalant

toujours la pente, même si j'essayais de réduire ma vitesse, mes talons cherchant désespérément une prise pour freiner ma chute.

Je pensais que j'allais vite, mais Murphy arriva juste derrière moi. Je sus que c'était lui à cause de l'écusson rouge vif des pompiers de New York City qu'il n'avait jamais cessé de porter depuis le 11 Septembre. En fait, c'est tout ce que je vis de lui.

« On se retrouve en bas », lui criai-je, mais, au même moment, je m'écrasai contre un arbre et il me passa devant comme une flèche. J'allais maintenant plus lentement et tentai de me relever, mais je tombai encore une fois et continuai de dégringoler la pente, rattrapant Mikey, m'écrasant à nouveau, trébuchant par terre avec lui comme si nous étions deux boules de flipper.

Un bosquet d'arbres se trouvait devant nous, sur une pente légèrement moins escarpée, et je savais qu'il s'agissait de notre dernier espoir avant que nous ne tombions dans le vide. Il fallait que je me raccroche à quelque chose, à n'importe quoi. Pareil pour Mikey, et je le vis ainsi qui s'agrippa aux branches devant moi, mais il les cassa dans son élan et continua à glisser à toute vitesse.

En moins d'une seconde, je sus que rien ne pourrait nous sauver, que nous allions nous briser le dos ou la nuque et que les talibans viendraient nous achever sans aucune pitié. Mais pour le moment, en déboulant dans ce bosquet à une vitesse qui me semblait proche des 100 kilomètres/heure, j'avais l'esprit en surchauffe.

J'avais presque tout perdu dans ma chute – sac à dos et ce qu'il y avait dedans, matériel médical, nourriture, eau, trans, téléphone –, à l'exception des munitions et des grenades. J'avais même perdu mon casque, sur lequel était peint un drapeau du Texas. Ça me faisait vraiment chier qu'un putain de terroriste puisse se le mettre sur le crâne.

J'avais vu l'antenne de la radio de Mikey tomber lorsqu'il s'était cassé la figure, et ce n'était pas bon signe. Il m'était arrivé la même chose avec la bretelle de mon fusil, qui s'était coincée quelque part dans ma chute – mon arme m'avait été brusquement arrachée des mains et avait voltigé je ne savais trop où. L'autre problème, c'est que nous n'avions aucune idée du terrain qui se trouvait devant nous, au-delà du bosquet d'arbres, car nous n'avions pas pu l'observer depuis les hauteurs. Si nous avions pu le faire, nous n'aurions sans doute

jamais sauté ; le terrain s'élevait légèrement, puis retombait brusquement comme un tremplin de ski.

Je passai le rebord de cette pente à environ 80 nœuds, toujours sur le dos, les pieds devant, puis j'effectuai un double salto en l'air, retombai à nouveau sur le dos, les pieds toujours devant, et continuai de dévaler la falaise comme un boulet de howitzer. Et, à ce moment-là, j'eus la conviction que Dieu existait.

Pour commencer, je n'étais pas mort, ce qui m'aurait paru quelques minutes plus tôt aussi plausible que de voir Jésus marcher sur l'eau. Mais, encore plus incroyable, mon fusil gisait à moins d'un mètre de ma main droite, comme si Dieu lui-même s'était abaissé jusqu'à moi pour me donner espoir. « *Marcus*, je l'entendis me dire, *tu vas en avoir besoin* ». Enfin, je pense que je l'entendis. En réalité, je jurerais même l'avoir entendu. Parce qu'il s'agissait d'un miracle, sans aucun doute possible. Et je n'avais même pas eu le temps de réciter mes prières.

Je ne savais pas de quelle hauteur nous avions chuté, mais nous avions bien dû faire 200 ou 300 mètres. Et nous continuions tous les deux à descendre à toute vitesse. Je pouvais voir Mikey devant moi et, honnêtement, je ne savais pas s'il était toujours vivant ou non. C'était juste une forme humaine qui dégringolait la pente en s'écrasant dans la terre et les rochers. C'était un deuxième miracle s'il ne s'était pas brisé tous les os.

Moi ? J'étais trop cabossé pour sentir la douleur et je pouvais toujours voir mon fusil suivre derrière moi. Il ne s'éloigna jamais de plus d'un mètre de ma main droite au cours de toute cette chute de trompe-la-mort. Et, durant tout ce temps, j'eus la conviction qu'il était guidé par la main de Dieu car je ne voyais aucune autre explication possible.

Nous atterrîmes tous les deux en bas de la pente dans un choc terrible, comme si nous avions sauté d'un gratte-ciel. J'en eus le souffle coupé et je tentai de reprendre ma respiration tout en regardant si j'étais amoché. Mon épaule droite me faisait mal, mon dos m'élançait et j'avais un côté du visage presque entièrement éraflé. J'étais couvert de sang et d'ecchymoses.

Mais je pouvais tenir sur mes deux jambes, ce qui s'avéra être une mauvaise idée car les roquettes commencèrent aussitôt à nous

pleuvoir dessus et je me baissai à nouveau. Elles explosèrent relativement près, de manière plus ou moins inoffensive, mais firent naître des tornades de poussière chargées d'éclats de roche et de bois. Mikey était à côté de moi, à moins de 5 mètres, et nous nous relevâmes au bout de quelques instants.

Il avait toujours son fusil en bandoulière. Le mien était au sol. Je le ramassai, et j'entendis alors Mikey me crier à travers le tumulte des explosions : « T'es pas blessé ? »

Je me tournai vers lui et vis que son visage était entièrement noirci par la poussière. Même ses dents étaient noires. « T'as vraiment une sale gueule, mec, lui répondis-je. Tu ferais mieux de t'arranger un peu. »

En dépit de tout le reste, Mikey éclata de rire, et c'est alors que je remarquai qu'il avait été blessé par balle durant sa chute. Du sang coulait de son ventre. Mais juste à ce moment-là, il y eut une formidable explosion de roquette, trop proche, beaucoup trop proche. Nous rebroussâmes chemin dans la poussière et la fumée de l'explosion, et découvrîmes derrière nous les immenses troncs de deux arbres qui étaient tombés.

Ils se chevauchaient à leur extrémité, comme une paire de baguettes chinoises géantes entrecroisées face à la montagne, et nous allâmes nous y abriter au pas de course. Nous nous jetâmes derrière, à l'abri des tirs pour un moment. Nous étions encore tous les deux armés et prêts à nous battre. Je pris le côté droit, et Mikey le centre gauche afin de garder un œil sur notre front et notre flanc.

Nous pouvions maintenant voir nettement les talibans, qui grouillaient sur les flancs de la falaise que nous venions de dévaler. Ils bougeaient relativement vite, mais pas autant que nous l'avions fait. Mikey disposait d'un bon angle de tir, et le mien n'était pas trop mal. Nous ouvrîmes le feu sans tarder, choisissant nos cibles l'une après l'autre tandis qu'ils convergeaient vers notre position. Le problème, c'est qu'ils étaient vraiment nombreux et que, quelle que soit le nombre d'hommes que nous pouvions tuer, il en arrivait toujours de nouveaux. Je me rappelle avoir songé qu'une estimation de deux cents guerriers armés était sans doute plus proche de la réalité que le chiffre minimum de quatre-vingts qui nous avait été donné la veille.

Et cela devait être l'œuvre de Sharmak. Car ces gars-là n'étaient peut-être pas des tireurs d'élite, et ils utilisaient leurs fusils de manière plutôt audacieuse, mais ils n'en suivaient pas moins les règles militaires réservées à ce type d'assaut. Ils avançaient en périphérie du champ de bataille, pour essayer de déborder leur ennemi, en cherchant toujours à compléter l'encerclement de leur objectif. Nous ralentissions certainement leur progression, mais nous étions loin de l'arrêter.

Pendant cinq bonnes minutes les tirs ne diminuèrent pas d'intensité alors qu'ils avaient déjà encaissé notre tir d'ouverture non-stop, celui que nous avions libéré là-haut lorsqu'ils ne pouvaient pas encore voir leurs cibles. Ils nous avaient ensuite canardé lorsque nous avions dévalé la falaise jusqu'à ces troncs derrière lesquels nous étions maintenant abrités, et ils avaient même monté la pression d'un cran en nous visant avec leurs lance-roquettes. Ces gars-là n'étaient pas dirigés par un borgne hystérique, mais par quelqu'un qui maîtrisait les rudiments de ce qu'il faisait. Qui les maîtrisait bien. Trop bien. Ce salopard. Et ils nous arrosaient maintenant derrière nos troncs d'arbres, et, comme avant, les balles volaient partout, mais, d'une manière ou d'une autre, nous tirions le meilleur parti de cette fusillade.

Mikey ne faisait pas cas de sa blessure et se battait comme un officier SEAL devait le faire, sans concession, résolument, avec sang-froid et professionnalisme. Je pouvais voir les gars sur notre flanc gauche s'écrouler tandis qu'ils accouraient vers nous. De mon côté, sur la droite, le terrain était un peu plus plat avec quelques arbres, et les talibans ne semblaient pas être aussi nombreux. À chaque fois que l'un d'eux se présentait, je le descendais.

Il leur apparut sans doute clairement qu'ils n'arriveraient pas à nous déloger, Mikey et moi, tant que nous resterions abrités derrière nos grands troncs. C'est alors qu'ils déclenchèrent le plus gros tir de barrage de RPG que nous n'ayons jamais vu. Ces putains de roquettes, avec leur panache de fumée blanche familier, furent tirées depuis les hauteurs de la montagne. Elles s'écrasèrent devant nous et sur nos flancs, mais pas dans notre dos, et provoquèrent un raz de marée de poussière, d'éclats de roche et de fumée qui nous noya presque entièrement et nous priva de tout champ de vision.

Nous baissâmes la tête et je demandai à Mikey où diable étaient passés Axe et Danny, et bien sûr aucun de nous n'en avait la moindre idée. Tout ce que nous savions, c'est qu'ils étaient encore là-haut sur la falaise, puisqu'ils n'avaient pas encore sauté comme nous l'avions fait.

« Je suppose qu'Axe s'est enterré et qu'il continue de se battre sur le flanc gauche, répondit-il. Danny a plus de chance d'établir une liaison radio là-haut qu'ici. »

Nous risquâmes un coup d'œil à travers le nuage de débris et vîmes une silhouette dégringoler la pente, juste à gauche de l'endroit où nous étions nous-mêmes tombés. Axe, sans aucun doute, mais survivrait-il à sa chute ? Il se trouvait sur la petite arête juste avant les arbres et, quelques secondes plus tard, il s'embarqua sur le tremplin de ski, tournoya sur lui-même et s'écrasa sur la pente presque verticale en contrebas. La déclivité le sauva comme elle nous avait sauvés, Mikey et moi, à la manière de la piste très pentue qui permet au skieur acrobatique de poursuivre sa descente à pleine vitesse au lieu de se réceptionner sur un terrain plat et de se fracasser.

Axe arriva en un seul morceau, assommé et désorienté. Mais les talibans pouvaient maintenant le voir, et ils ouvrirent le feu sur lui alors qu'il restait allongé par terre. « Cours, Axe… Par ici, mec, cours ! », cria Mikey de toute la puissance de ses poumons.

Axe refit surface assez rapidement, alors que les balles sifflaient autour de lui, il fonça vers nous et s'écrasa à nos côtés en atterrissant sur le dos. C'est incroyable ce que vous parvenez à accomplir quand votre vie est à ce point en danger.

Il prit place à l'extrême gauche de notre position, enfonça un nouveau chargeur dans sa culasse et recommença à tirer, sans jamais rater sa cible, en s'acharnant à protéger le point faible de notre ligne de défense. Tous les trois, nous n'arrêtions plus de tirer, de les abattre les uns après les autres, en espérant et en priant pour que leur nombre aille enfin décroissant, pour que nous réussissions enfin à percer une brèche dans leur dispositif d'assaut. Mais nous n'en eûmes jamais l'impression. Ces gars continuaient de déferler sur nous et de nous tirer dessus. Le bruit était toujours assourdissant.

Où pouvait bien être Danny ? Ce puma des montagnes se battait-il toujours, en essayant d'établir le contact tout en se défendant ? Essayait-il encore d'entrer en liaison avec le QG ? Aucun d'entre nous n'en avait la moindre idée, mais nous n'attendîmes pas longtemps pour avoir la réponse. Depuis les hauteurs, sur la droite de la falaise principale, se produisit un mouvement soudain, inhabituel. Quelqu'un dégringolait, et ce ne pouvait être que Danny.

Le corps gesticulant s'écrasa dans les branchages, puis glissa sur le tremplin de ski, culbuta, encore et encore, et arriva plus bas, où il s'écrasa dans un bruit insupportable. Comme nous l'avions tous fait. Mais Danny ne bougea pas, il resta immobile, complètement assommé, ou mort. Et la tradition de notre fraternité vint s'imposer dans toute son évidence à Mikey et à moi-même : *Aucun SEAL ne meurt jamais seul sur un champ de bataille. Aucun SEAL.*

Je posai mon arme et me lançai d'un bond par-dessus le tronc. Mikey s'élança juste après moi. Axe continua de faire feu, en essayant de nous offrir le meilleur tir de couverture possible tandis que nous baissions la tête et courions à toute vitesse en direction du terrain plat au pied de la falaise. Mikey pissait encore le sang par sa blessure, et pour ma part, j'avais l'impression de m'être brisé le dos quelque part à la base de la colonne vertébrale.

Nous atteignîmes Danny ensemble, le soulevâmes et le transportâmes jusqu'aux troncs. Ils nous tirèrent dessus depuis les hauteurs pendant que nous traversions cet espace dangereusement exposé, mais personne ne fut touché, et, contre toute attente, nous arrivâmes en un seul morceau, indemnes, à l'exception de la balle qu'avait déjà reçue Mikey.

En ma qualité d'infirmier attitré, j'aurais dû pouvoir soigner mes camarades, mais toutes mes affaires m'avaient été arrachées pendant ma chute et je n'avais le temps de rien faire, à part flinguer tous ces salopards armés de AK-47 en espérant qu'ils abandonneraient la partie. Ou tout au moins qu'ils seraient bientôt à court de roquettes. Ils allaient finir par blesser quelqu'un avec ça… Connards.

Jusque-là, j'étais plutôt confiant dans le fait que nous nous en sortirions. Le terrain descendait de manière assez raide derrière nous, mais le village que nous avions eu comme objectif de surveillance se trouvait en contrebas, en terrain plat, avec des

maisons qui avaient l'air plutôt solides. Des abris, c'est tout ce dont nous avions besoin, tandis que notre ennemi se retrouverait à découvert. Nous nous en sortirions. Nous aurions le dessus.

Danny reprit ses esprits, fit le vide dans sa tête, puis tenta de se relever. Mais son visage restait figé. Il souffrait terriblement. Et je vis alors sa main ensanglantée.

— J'ai été blessé, Marcus, tu peux m'aider ?, me demanda-t-il.

— On a tous été blessés, intervint Mikey. Tu peux te battre ?

Je jetai un coup d'œil à la main droite de Danny. Son pouce avait été sectionné par une balle. Je le vis serrer les dents et nous adresser un signe de tête, son visage noirci par la poussière traversé de rigoles de sueur. Il ajusta son fusil, inséra un nouveau chargeur avec sa main en charpie, puis vint prendre place au centre de notre petite ligne de défense. Il fit une fois de plus face à l'ennemi. C'était un bullmastiff. Il leva les yeux vers la montagne et ouvrit le feu en donnant tout ce qu'il avait.

Danny, Mikey et Axe tinrent le flanc gauche tandis que je tenais le droit. Les fusillades faisaient toujours rage des deux côtés, mais nous avions le sentiment qu'il y avait plus d'Afghans morts du côté gauche qu'il n'y en avait du côté droit. Mikey cria : « Nous reprenons les hauteurs, de ce côté. » Et en même temps que nous ouvrions un feu dévastateur avec nos quatre armes, nous essayâmes de donner l'assaut sur le flanc gauche, de reprendre pied sur la pente escarpée, et peut-être même de nous tailler un chemin jusqu'au sommet si nous pouvions tuer suffisamment d'Afghans.

Mais eux aussi voulaient tenir les hauteurs, et ils renforcèrent leur flanc droit – notre gauche – et envoyèrent encore un paquet de bonshommes faire tout leur possible afin de nous empêcher de reprendre la main. Nous devions avoir tué une cinquantaine des leurs, ou peut-être plus, et nous étions toujours en état de combattre tous les quatre. Je suppose qu'ils l'avaient remarqué car ils étaient prêts à se battre jusqu'au dernier homme pour tenir notre gauche – leur droite.

Ils étaient si nombreux que nous étions inexorablement repoussés en arrière. Ces guerriers enturbannés resserrèrent leur emprise sur nous, nous firent reculer par le seul poids de leur nombre, par leur seule puissance de tir. Lorsqu'ils lâchèrent une nouvelle salve de

roquettes, nous n'eûmes d'autre choix que de faire retraite et de replonger derrière nos troncs entrecroisés avant qu'ils ne nous explosent la tête.

Dieu sait l'importance de la cache d'armes d'où ils tiraient tout leur arsenal. Pour notre part, nous découvrions sur le tas la réalité de ce que représentaient Sharmak et ses gars : des guerriers bien entraînés, puissamment armés, intrépides et rodés d'un point de vue stratégique. Pas vraiment ce à quoi nous nous attendions lorsque nous avions atterri pour la première fois à Bagram.

Derrière nos troncs, nous n'arrêtions pas, fauchant chacun d'eux sur nos flancs chaque fois que nous avions l'opportunité de tirer. Mais une fois encore, la pression impitoyable et continue exercée par les hommes de Sharmak était simplement trop grande pour que nous puissions résister à leur avancée vers le pied de la falaise. Ce n'était pas tant en raison du volume de feu qu'en raison de leur avancée irrésistible à gauche et à droite de notre position.

Les troncs nous fournissaient un bon abri de face et un abri acceptable sur 90 degrés. Mais, une fois qu'ils eurent dépassé cette limite, ils commencèrent à nous tirer légèrement dans le dos, des deux côtés – c'était d'ailleurs la raison pour laquelle nous avions abandonné notre première position et sauté depuis les hauteurs, au risque de nous rompre le cou, sans savoir quand – ou même si – nous atterririons sur un bout de terrain acceptable.

Nous n'étions pas assez nombreux pour protéger nos flancs. Nous étions trop occupés à défendre notre position contre une attaque de front. Je suppose que les bergers leur avaient dit que nous n'étions que quatre et que Sharmak en avait rapidement conclu que nous serions vulnérables sur nos ailes.

J'imagine qu'une douzaine de SEAL auraient pu les contenir et les détruire, mais cela aurait été à un contre dix ou onze. Nous n'étions que quatre et nous nous battions vraisemblablement à trente-cinq contre un. Ce qui, en langage militaire, s'appelait être dos au mur. D'autant plus que nous semblions dans l'incapacité d'appeler la cavalerie du QG.

Sur ce lopin de terre se déroulait la version XXI^{e} siècle de la dernière bataille du général Custer, une déclinaison de Little Bighorn avec des Indiens enturbannés. Mais ils ne nous avaient pas encore

tués. Et si on me laissait faire à ma façon, ils n'étaient pas prêts de nous tuer. Je suis persuadé que nous pensions tous les quatre la même chose. Notre seule option, cependant, consistait à gagner un terrain plus plat. Dès lors, une seule solution s'offrait à nous, reculer et descendre plus bas, bien plus bas.

Mike Murphy sonna le départ. « Ils vont tous nous tuer si nous restons ici ! Sautez, les gars, putain, sautez ! »

Et une fois de plus, nous agrippâmes nos armes, nous nous relevâmes, défiâmes les balles qui sifflaient à nos oreilles et nous élançâmes vers le précipice. Nous sautâmes dans le vide, Mikey en premier, moi le suivant, puis Axe et Danny. Il devait y avoir entre 9 et 12 mètres de dénivelé avant que nous n'atterrissions dans un bosquet d'arbustes le long d'un petit ruisseau.

Nous n'étions en aucun cas arrivés au pied de la montagne, mais au moins étions-nous sur un terrain relativement plat et non plus accrochés à je ne sais quelle falaise. J'atterris directement sur Mikey, puis Axe et Danny nous tombèrent dessus tous les deux. Nous n'eûmes même pas le temps de les engueuler.

Nous nous dispersâmes et reprîmes des positions de tir, nous préparant à nouveau à repousser l'ennemi sur nos flancs, là où ils lanceraient sans aucun doute leur prochaine attaque. Ils descendaient maintenant la paroi rocheuse sur notre droite, et je faisais en sorte qu'aucun d'entre eux n'arrive jusqu'en bas. Le canon de mon fusil était chauffé au rouge et je ne cessai pas de charger et tirer, viser et tirer, regrettant furieusement d'avoir perdu mon casque aux couleurs du Texas.

Nous essayâmes de gagner une meilleure position, en bondissant d'un rocher à l'autre et en courant à découvert, mais nous attirions désormais leur feu. Les talibans, qui nous avaient repérés, nous arrosaient de leurs balles depuis une position idéale située au-dessus de nous. Il fallut revenir nous coller contre les rochers et c'est alors que Danny fut touché une deuxième fois.

La balle pénétra au bas du dos pour ressortir par le ventre. Et pourtant, il n'arrêta pas de tirer – Dieu seul sait où il puisait cette force – tandis qu'un filet de sang s'écoulait de sa bouche ouverte. Très vite il fut couvert de sang, partout. Il faisait très chaud et il était impossible de se méprendre sur cette odeur. L'air était également

chargé d'une odeur de cordite et le bruit, qui n'avait pas décru depuis qu'ils avaient ouvert le feu, était assourdissant. Nos tympans résonnaient des détonations aussi sûrement que si nous avions porté des écouteurs.

Et ils recommencèrent à ouvrir le feu avec leurs roquettes. Les traînées de fumée blanche griffèrent le ciel, se dirigeant droit sur nous du haut du canyon. Et lorsqu'elles explosèrent, le blast fut phénoménal, répercuté en écho depuis les trois parois rocheuses qui nous entouraient sur les côtés.

Nous eûmes l'impression que toute la planète explosait autour de nous, avec des éclats de roche, parfois relativement gros, qui fusaient dans l'air ou s'éboulaient des falaises ; des balles qui ricochaient partout ; des nuages de fumée chargés d'éclats d'acier qui nous enveloppaient, nous étouffaient et nous bouchaient la vue.

Mikey essayait de réévaluer notre situation et cherchait désespérément à prendre la bonne décision malgré le peu d'options qui s'offraient à nous. Et, soyons réalistes, les options n'avaient guère changé depuis que je m'étais retrouvé planqué sous mon arbre et que j'avais logé une balle entre les deux yeux de ce bonhomme là-haut. Mais, pour le moment, nous n'étions pas encore débordés sur nos flancs ; l'ennemi se trouvait droit devant nous. Mais aussi au-dessus de nous. Et ce n'était pas l'idéal.

Je suppose que la plus ancienne des stratégies militaires consiste à gagner les hauteurs. D'après mon expérience, aucun chef taliban n'a jamais ordonné à ses hommes de combattre autrement que depuis les hauteurs. Et à ce moment-là, c'était bel et bien le cas. Si nous nous étions trouvés dans un champ de maïs, cela n'aurait pas été aussi dangereux car les balles se seraient enfoncées dans la terre et y seraient restées. Mais nous étions acculés dans un couloir de granit et tous les projectiles rebondissaient sur les parois à un zillion de kilomètres/heure, ce qui était peu ou prou la définition du ricochet. Tous les projectiles – balles, éclats divers et fragments de roquette –, tout, absolument tout, sifflait en ricochant sur la pierre. Les talibans bénéficiaient pour ainsi dire de deux balles pour le même prix. S'ils manquaient leur coup, vous aviez intérêt à faire gaffe au ricochet.

Combien de temps pourrions-nous encore supporter ce bombardement sans nous faire tuer ? C'est ce que nous avions tous

en tête. Mikey et Danny avaient repris leur poste de combat sur la gauche et continuaient à tirer, en provoquant toujours pas mal de dégâts dans les rangs ennemis. Pour ma part, je tirais sur les hauteurs en essayant de les toucher entre deux rochers, tandis qu'Axe avait trouvé un bon coin et s'était abrité dans les rochers, d'où il assaisonnait sans relâche les turbans qui s'approchaient de trop près.

Mikey et moi attendions tous les deux une accalmie dans les tirs, laquelle aurait signifié que nous avions tué un bon paquet d'entre eux. Mais elle n'arriva jamais. Tout ce qui arriva, ce furent d'autres renforts. Des renforts talibans. Des groupes d'hommes qui arrivaient, remplaçaient les morts, rejoignaient la ligne de front toujours plus large de cette immense force qui combattait sur ses terres, armée jusqu'aux dents, et qui s'était révélée incapable *jusque-là* de tuer un seul d'entre nous.

Nous essayâmes de reprendre l'offensive, de nous concentrer sur leurs positions les plus fortes, de les inciter à renforcer leur ligne de front. Jamais trois gars ne combattirent aussi courageusement que mes trois amis dans ces montagnes. Et, même encerclés comme nous l'étions, nous pensions toujours que nous pourrions vaincre notre ennemi. Nous avions encore pas mal de munitions.

Mais Danny fut touché une troisième fois. Une balle lui traversa le cou et il partit en arrière à côté de moi. Il lâcha son arme, puis s'écroula. Je m'élançai pour l'attraper et le tirer derrière un rocher, mais il réussit à se relever en vacillant et essaya de me dire qu'il était OK, même s'il avait été blessé trois fois déjà.

Danny ne pouvait désormais plus parler, mais il n'abandonna pas pour autant. Il prit appui contre un rocher pour se mettre à l'abri et rouvrit le feu sur les talibans – en faisant signe, alors qu'il se vidait de son sang, qu'il aurait bientôt besoin d'un nouveau chargeur. Je restai là à le fixer un moment, en retenant mes larmes, désespéré, témoin d'un acte de bravoure tel je n'avais encore jamais eu le privilège d'en voir. Quel homme. Quel ami.

Mikey m'appela :

– La seule issue, gamin, c'est par en bas.

Comme si je ne le savais pas. Je lui répondis aussitôt :

– Bien reçu, lieutenant.

Je savais qu'il parlait du village, et c'était vrai. C'était notre seule chance. Si nous pouvions nous emparer d'une de ces maisons et livrer bataille depuis cette base, il serait très difficile de nous en déloger. Quatre SEAL qui ouvraient le feu depuis une bonne position arrivaient généralement à accomplir leur boulot. Tout ce qu'il nous restait à faire, c'était amadouer les talibans qui se trouvaient plus bas. Et si les choses ne s'arrangeaient pas de manière décisive dans les minutes suivantes, il était clair que nous n'allions pas nous en sortir.

8

La dernière bataille pour la Montagne de Murphy

La terre trembla. Les quelques arbres vibrèrent. Le bruit fut plus terrible encore que toutes les autres explosions de cette journée… Les talibans déployaient des efforts considérables pour en finir. Nous nous plaquâmes au sol… pour éviter les éclats mortels qui fusaient dans l'air, les fragments de roche et de métal.

Le lieutenant Mike Murphy aboya son ordre, le troisième au cours de cette bataille. Toujours la même montagne. Toujours le même ordre. « Reculez ! Axe et Marcus d'abord ! »

Une fois de plus, il pensait en réalité « Dégringolez ! », mais nous en avions maintenant l'habitude. Axe et moi-même, nous nous élançâmes vers le rebord de la falaise, tandis que Mikey et Danny, abrités derrière des rochers, ouvraient le feu et protégeaient notre retraite par un tir de couverture. Je ne savais absolument pas si Danny pourrait encore se déplacer avec toutes ses blessures.

Un tronc d'arbre était couché par terre, à l'extrémité de la falaise, avec une sorte de cavité dessous, comme si l'eau de pluie en avait chassé toute la terre. Axe, qui en pleine action réfléchissait plus vite que la plupart des gens, se dirigea droit sur cette cavité en calculant que le tronc d'arbre lui fournirait un excellent abri tandis qu'il plongerait vers ce qu'il y avait derrière cette putain de falaise, quoi que ce fût.

Axe, au gabarit tout en finesse, frappa la terre comme un javelot, dérapa dans l'ouverture, passa sous le tronc d'arbre et disparut dans le vide. Pour ma part, je percutai le sol comme une vache Longhorn et me retrouvai rapidement bloqué, coincé sous le tronc. Je ne

pouvais plus avancer, ni reculer. La baise. J'eus l'impression de faire un mauvais rêve.

Les talibans ne tardèrent pas à me repérer. J'étais le seul qu'ils pouvaient parfaitement voir et j'entendis très vite une volée de balles siffler à mes oreilles. L'une d'elles s'écrasa dans le tronc, juste sur ma droite. Les autres balayèrent la terre et créèrent une multitude de petites éruptions de poussière. J'essayai de soulever le tronc, poussai de toutes mes forces, mais fus incapable de bouger cette saloperie. J'étais cloué au sol.

J'essayai de jeter un coup d'œil en arrière, me demandant si Mikey m'avait vu et s'il pourrait essayer de m'aider lorsque je vis soudain la traînée blanche d'une roquette tirée depuis la montagne. La roquette percuta le tronc d'arbre à ma droite et explosa en même temps que j'essayais désespérément de m'en détourner. Je ne pourrai pas dire ce qui arriva ensuite, mais elle pulvérisa le tronc d'arbre, le coupa en deux et me précipita par-dessus la falaise.

J'imagine qu'Axe se trouvait environ 5 mètres plus bas et qu'il s'apprêtait à se remettre en position de tir lorsque je m'écrasai à côté de lui. Sachant que j'avais été soufflé par-dessus le rebord de la falaise comme un vulgaire homme-canon, je m'estimais heureux d'être encore entier. Et là, juste à côté de moi par terre, je vis mon fusil, placé là par la Main de Dieu Lui-même.

Je me penchai pour le récupérer et je guettai encore une fois Sa voix. Mais, il n'y eut rien cette fois-ci, rien qu'une brève seconde de silence dans mes pensées, au milieu de ce chaos et de cette monstrueuse lutte pour la suprématie apparemment conduite pour le compte de son Saint Prophète Mahomet.

Je ne suis cependant pas certain que l'un ou l'autre aurait approuvé. Je n'en sais trop rien en ce qui concerne Mahomet, mais je ne pense pas que mon propre Dieu souhaitait ma mort. Pour quelle raison aurait-il pris si grand soin de mon arme s'il avait été indifférent à mon sort, pas vrai ? Je n'avais aucune idée de la manière dont elle pouvait encore être avec moi, et je ne le saurai jamais.

Mon fusil avait mené trois batailles différentes, en trois endroits différents ; il m'avait été arraché des mains deux fois, avait été soufflé par une roquette au-dessus d'une falaise, avait dévalé une

montagne sur près de 300 mètres, et il se trouvait *toujours* à portée de ma main. Un coup de chance ? Croyez ce que vous voulez. Pour ma part, je ne douterai jamais.

Quoi qu'il en soit, je le récupérai et reculai dans les rochers à côté d'Axe, qui attirait maintenant le feu ennemi. Mais il était bien placé et retournait les tirs, faisant des ravages sur la gauche, le flanc pour lequel nous nous battions depuis si longtemps. En réalité, cela ne faisait qu'une quarantaine de minutes, mais j'avais l'impression qu'il s'était écoulé dix ans. Cependant, nous étions toujours opérationnels tous les deux.

Comme l'étaient également Mikey et Danny, qui, d'une manière ou d'une autre, avaient réussi à faire le grand saut et à nous rejoindre sur ce niveau inférieur, à proximité d'un ruisseau où l'offensive talibane nous parut plus supportable. Et pourtant ! Nous avions tous l'air en état de choc, surtout Danny, couvert de sang des pieds à la tête. Axe était OK, mais sévèrement contusionné, et Mikey était en sang à cause de sa blessure au ventre – pas autant que Danny, mais ce n'était pas beau à voir.

Lorsque cette roquette m'avait soufflé par-dessus la falaise, elle aurait normalement dû me tuer, mais je m'en étais tiré avec un nez cassé, que je m'étais brisé en m'écrasant plus bas à moitié conscient. Pour être honnête, il me faisait un mal de chien, comme mon dos, et il pissait le sang sur mon treillis. Cependant, je n'avais pas été sérieusement touché, comme l'avaient été deux de mes camarades.

Axe, calmement appuyé sur un rocher, tenait les montagnards à distance en tirant vers les hauteurs – l'image même d'un guerrier d'élite au combat. Aucun signe de panique, ferme comme un roc, ajustant son tir, économisant ses munitions, ne manquant jamais sa cible. J'étais près de lui, en position similaire, et nous faisions pas mal de dégâts dans les rangs d'en face. Un de leurs gars s'élança soudain vers nous, sorti de je ne sais où, et je l'étendis raide mort, à environ 30 mètres.

Mais nous nous retrouvions à nouveau coincés. Il y avait toujours environ quatre-vingts de ces cinglés qui descendaient vers nous, et cela faisait beaucoup d'ennemis, je n'avais pas d'idée très précise quant à leurs pertes, mais Mikey et moi estimions tous deux que Sharmak avait initialement jeté au moins cent quarante hommes

dans la bataille. Quoi qu'il en soit, ils continuaient d'affluer et je ne savais absolument pas combien de temps Danny pourrait encore tenir.

Mikey se fraya un chemin jusqu'à moi et me dit avec son humour typique : « Putain, tout ça fait vraiment chier. »

Je me tournai vers lui et lui répondis : « On va crever ici – si on ne fait pas attention. »

« Je sais », me répondit-il.

Et la bataille continua à faire rage – avec les salves désordonnées et innombrables d'un ennemi extrêmement déterminé contre nos tirs plus précis, contre quatre hommes mieux entraînés, plus concentrés et plus aguerris. Une fois encore, des centaines de balles ricochèrent dans notre environnement rocheux. Et, une fois de plus, les talibans firent usage de leurs RPG, pilonnant le terrain où nous nous trouvions. Abrités et coincés derrière nos rochers, nous poursuivîmes nos tirs, mais Danny souffrait le martyre et j'avais peur qu'il ne perde connaissance.

C'est alors qu'ils le touchèrent à nouveau, à la base du cou. Horrifié, je le regardai s'effondrer, Danny, ce bel homme, le mari de Patsy, un ami depuis quatre ans déjà, un homme qui avait toujours été le dernier à partir lorsque nous faisions retraite, un homme qui nous avait protégés de ses tirs de couverture jusqu'à l'extrême limite de ses forces.

Il gisait maintenant sur le sol, se vidant de son sang par ses quatre blessures. Et j'étais censé être un putain d'infirmier SEAL, mais je ne pouvais rien tenter pour lui sans risquer de nous faire tuer tous. Je lâchai mon arme et grimpai par-dessus mon rocher, puis courus en terrain découvert pour arriver jusqu'à lui. OK. OK. Il n'y avait rien d'héroïque à cela. En réalité, je chialais comme un gosse.

Danny était couvert de sang, toujours conscient, essayant toujours d'utiliser son arme contre nos ennemis. Mais il était couché face contre terre. Je lui dis de ne pas s'en faire tandis que je le retournai sur le dos. « Viens, Dan, ça va aller. »

Il m'adressa un signe de tête et je savais qu'il ne pouvait pas parler, et qu'il ne parlerait sans doute jamais plus. Ce dont je me rappelle encore, c'est qu'il ne voulait pas lâcher son arme. Je le pris

par les épaules et le soulevai pour le redresser en position presque assise. Puis je l'attrapai sous les bras et commençai à le tirer en arrière, à l'abri. Et croyez-le ou non, ce petit homme de fer ouvrit à nouveau le feu en direction de l'ennemi alors qu'il était presque allongé sur le dos, flinguant tout ce qu'il pouvait voir sur la crête tandis que je le traînais.

Nous avions fait environ 80 mètres quand mes pires craintes se réalisèrent. J'étais là, sans défense, marchant à reculons, les deux mains agrippées à la veste de Dan, lorsqu'un guerrier taliban surgit brusquement des rochers sur notre droite. Il se trouvait juste au-dessus de nous, baissa les yeux vers Dan et moi en souriant, puis il pointa son AK-47 sur ma tête.

Ni Dan ni moi ne l'avions vu à temps pour répliquer. Je récitai une rapide prière et le fixai en retour. C'est à ce moment précis qu'Axe lui logea deux balles entre les yeux, le tuant sur le coup. Je n'eus pas le temps de le remercier car les roquettes continuaient de pleuvoir et j'essayais toujours de mettre Dan à l'abri. Et, comme Axe, Danny continua de tirer.

Je l'amenai derrière les rochers, à quelques mètres de Mikey. Et il m'apparut clairement que l'ennemi avait réussi à nous encercler pour la quatrième fois consécutive. Nous pouvions le deviner à la trajectoire des balles et, de manière plus occasionnelle, à celle des roquettes. Danny était toujours vivant et décidé à se battre, tandis que Mikey et Axe combattaient épaule contre épaule, infligeant d'importantes pertes à l'ennemi.

Je pensais toujours que nous avions une chance de nous en sortir, mais, une fois encore, notre unique option consistait à descendre plus bas, vers le village, en terrain plat. Nous battre contre un ennemi qui tenait les hauteurs, comme nous l'avions fait depuis le début, faisait vraiment chier, pour reprendre les mots de notre officier commandant.

Je criai : « Axe ! Je bouge ! » Il eut le temps de me répondre : « Bien reçu ! » avant de se prendre une balle en pleine poitrine. Je vis sa main lâcher son fusil, qui tomba à terre, puis il s'effondra en avant, glissa contre le rocher sur lequel il avait pris appui et se retrouva au sol.

Je me figeai. Il était impossible que cela puisse arriver. Matt Axelson, comme un frère, le meilleur ami de Morgan, une partie de nous-mêmes. Je l'appelai par son nom, de manière complètement irrationnelle, encore et encore. Je pensai en moi-même que Danny était en train de mourir, et tout ce que je voyais, c'était une autre tache de sang qui s'épanouissait sur la terre sèche là où Axe s'était effondré. Pendant un court instant, j'eus le sentiment de perdre les pédales.

Mais Axe ramassa son arme et se redressa. Il releva son fusil, prit un nouveau chargeur, l'enfourna dans la culasse et rouvrit à nouveau le feu tandis que le sang continuait de s'échapper de sa poitrine. Il reprit la même position de tir, toujours appuyé contre son rocher. Il démontra la même expertise de Navy SEAL, la même constance, ajusta ses tirs en visant dans sa lunette, ses yeux bleus étincelants balayant le terrain devant lui.

Le fait qu'Axe se relève fut l'acte le plus courageux que j'eus jamais vu. À l'exception de ce que faisait Danny. À l'exception de ce que faisait Mikey, qui continuait d'assurer le commandement alors qu'il avait reçu une balle dans le ventre dès le début de la bataille.

Et maintenant, il envisageait un nouveau plan pour continuer de descendre la falaise. Il choisit rapidement un chemin, puis ordonna à Axe de le suivre. Les talibans entamèrent aussitôt leur poursuite, sans cesser de faire siffler leurs balles à nos oreilles. Je fis retraite à mon tour et traînai Danny avec moi, lequel faisait tout ce qui était en son pouvoir pour m'aider – en essayant de marcher, en assurant un tir de couverture. Mikey et Axe se trouvaient à environ 75 mètres devant nous.

« Tout va bien, Danny, n'arrêtai-je pas de répéter. Il suffit juste de rattraper les autres. Ça va aller. »

À ce moment-là, une balle le frappa dans la partie supérieure de son visage. J'entendis l'impact, je me retournai pour l'aider, et le sang de sa blessure se répandit sur nous. Je l'appelai, mais c'était trop tard. Il ne luttait plus contre la douleur. Et il ne pouvait plus m'entendre. Danny Dietz mourut là, dans mes bras. Je ne sais pas combien de temps met un cœur pour s'arrêter de battre, mais cela faillit briser le mien.

Et les fusillades ne cessaient pas pour autant. Je tirai encore le corps de Danny afin de le mettre à l'abri, peut-être sur 5 mètres, puis je lui dis adieu. Je l'allongeai par terre, obligé de le laisser là ou de mourir avec lui. Mais j'étais certain d'une chose. J'avais toujours mon fusil et je n'étais pas seul, pas plus que ne l'était Danny, un fervent catholique. Je le laissai entre les mains de Dieu.

Je devais maintenant retourner aider mon équipe, mais ce fut la chose la plus difficile que j'eus jamais à faire.

À ce jour, je continue d'avoir des cauchemars, de faire un rêve effrayant dans lequel Danny me parle, et il y a du sang partout, mais je dois le quitter sans même savoir pourquoi. Je me réveille toujours en pleurs. Cela me hantera toujours et je n'oublierai jamais.

Je pouvais entendre Mikey qui m'appelait en criant. Je ramassai mon arme, m'accroupis, glissai et tombai d'un rocher, puis commençai à courir vers lui et Axe tandis qu'ils me couvraient de leurs tirs, dirigés contre la redoute rocheuse des talibans, à une quarantaine de mètres derrière moi.

J'atteignis l'extrémité de la falaise, me jetai presque aveuglément dans un arbre, rebondis contre le tronc, puis dérapai sur la pente qui n'était pas très raide et finis ma glissade la tête la première dans le ruisseau. Comme tout bon homme-grenouille, j'étais particulièrement énervé car mes bottes avaient pris l'eau. J'avais vraiment horreur de cela.

Finalement, je les rejoignis. Axe était à court de munitions et je lui donnai un nouveau chargeur. Mikey voulut tout de suite savoir où était Danny et je dus lui apprendre sa mort. Il fut abasourdi, choqué, et Axe également. Bien que Mikey n'en dît rien, je savais qu'il voulait retourner chercher son corps. Mais nous savions tous les deux que nous n'en aurions pas le temps, que ce serait complètement déraisonnable. Nous n'avions nulle part où emmener la dépouille d'un camarade mort au combat, et nous ne pourrions pas continuer à nous battre en transportant un cadavre.

Danny était mort. Et, étrangement, je fus le premier à me ressaisir. J'annonçai soudain : « Je vais vous dire. On ferait mieux de descendre cette putain de montagne, sinon on va tous y rester. »

Et, comme pour nous aider à prendre une décision, les talibans se rapprochèrent dangereusement, essayant une fois de plus de

refermer leur cercle mortel autour de nous. Et ils y arrivaient. Ils commencèrent à nous tirer dessus par en bas. Ces montagnards grouillaient maintenant tout autour de nous et je tentai de les compter comme j'essayais déjà de le faire depuis une heure.

Je pense qu'ils étaient alors une cinquantaine, une soixantaine peut-être, mais les balles volaient toujours dans tous les sens. Les roquettes continuaient de pleuvoir, explosant à proximité de notre position, faisant naître d'immenses nuages de fumée ou de poussière et des bourrasques de fragments rocheux. L'ennemi ne se retrouva jamais à court de munitions et ne se priva pas de nous balancer tout ce qu'il avait.

Pour l'heure, à nouveau réfugiés derrière des rochers, la tête baissée, nous pouvions voir le village, environ 2 kilomètres plus bas – il constituait toujours notre objectif principal.

Je répétai encore une fois à Mikey : « Si nous pouvons arriver jusque-là et nous abriter, alors nous pourrons peut-être les finir en terrain plat. »

Je savais que nous n'étions pas en grande forme, mais nous étions toujours des SEAL. Rien n'aurait pu nous l'enlever. Nous avions toujours confiance. Et nous n'allions certainement pas nous rendre. S'il fallait en arriver là, alors nous combattrions jusqu'à la mort, nos poignards contre leurs fusils.

« Plutôt mourir que nous rendre », assena Mikey. Et il n'eut pas besoin d'en dire plus, que ce soit à Axe ou à moi-même. Nous rendre aurait été une disgrâce pour notre communauté, comme si nous avions sonné la cloche sur le broyeur et déposé notre casque sur la ligne d'abandon. De nous tous qui avions survécu jusque-là, dans ces montagnes perdues d'Afghanistan, aucun n'aurait songé à abandonner.

Rappelez-vous la philosophie des Navy SEAL des États-Unis. « Je n'abandonnerai jamais… Mon pays attend de moi que je devienne plus fort physiquement, plus solide mentalement que mes ennemis.

Si je suis terrassé, je me relèverai, à chaque fois. Je consacrerai mes dernières forces à protéger mes équipiers… Je ne suis jamais hors de combat. »

Ces paroles ont inspiré de nombreux hommes courageux au cours des années. Elles ont été gravées dans l'âme de chaque SEAL. Et elles étaient inscrites dans nos pensées, à tous.

Mikey déclara soudain, par-dessus le tumulte de la bataille : « Rappelez-vous, les gars, nous ne sommes jamais hors de combat. »

Je hochai la tête brièvement. « Nous n'avons qu'un petit kilomètre à faire avant d'atteindre le plateau. Si nous y arrivons, nous avons une chance. »

Le problème, c'est que nous ne pouvions pas y aller, en tout cas pas dans l'immédiat. Car nous étions à nouveau pris sous un tir nourri. Et nous étions confrontés au même dilemme : la seule échappatoire consistait à descendre, mais notre seule stratégie de défense consistait à monter. Une fois de plus, nous dûmes nous relever, nous éloigner des ricochets et retourner mener l'assaut sur notre flanc gauche.

Nous essayions de mener la bataille à notre manière. Mais, même si nous continuions à fournir des efforts, nous étions épuisés. Je menais la marche vers les hauteurs, descendant tous ceux que je pouvais apercevoir, mais ils réagissaient plus vite que précédemment et nous vidaient toutes leurs armes dessus, notamment leurs roquettes de fabrication russe. Elles volaient droit sur nous depuis leur flanc droit – notre gauche.

La terre trembla. Les quelques arbres vibrèrent. Le bruit fut plus terrible encore que toutes les autres explosions de cette journée. Même les parois de notre petit canyon tremblèrent. Le ruisseau déborda sur les berges. Les talibans déployaient des efforts considérables pour en finir. Nous nous plaquâmes au sol, en nous aplatissant dans notre crevasse rocheuse, la tête baissée, pour éviter les éclats mortels qui fusaient dans l'air, les fragments de roche et de métal. Comme précédemment, ils ne réussirent à tuer personne avec ce déluge de feu, et, comme précédemment, ils attendirent que la poussière retombe avant de reprendre leurs tirs.

Je pouvais voir la ligne d'arbres au-dessus de moi. Elle n'était pas toute proche, mais elle était plus près que ne l'était le village dans mon dos. Les talibans connaissaient cependant notre objectif et,

tandis que nous essayions de percer leurs lignes, ils nous repoussèrent par la puissance de leur feu.

Nous avions essayé, en dépit de nos faibles chances de succès, mais nous ne pouvions pas réussir. Ils nous avaient repoussés. Et nous reculâmes plus bas, en effectuant une grande boucle pathétique sur les traces que nous venions d'emprunter. Mais, une fois encore, nous dénichâmes un bon emplacement, une bonne position défensive, bien protégée par des rochers des deux côtés. Nous essayâmes encore une fois de passer à l'offensive, de choisir nos cibles et de les faire reculer tandis que nous nous rapprochions lentement du village.

Ils étaient debout et hurlaient, nous criaient dessus tandis que la bataille se rapprochait d'un véritable corps-à-corps. Nous hurlions en retour, sans cesser de tirer, mais ils étaient encore vraiment trop nombreux. Ils parvinrent à avancer, à gagner de meilleures positions et là, frappèrent Mikey Murphy d'une balle en pleine poitrine.

Il vint pourtant vers moi en me demandant si j'avais un chargeur à lui passer. Et, au même moment, je vis Axe trébucher vers moi, la tête renversée en arrière, le sang ruisselant d'une blessure atroce au visage.

« Ils m'ont eu, frérot, me dit-il. Ces salopards m'ont eu. Tu peux m'aider, Marcus ? »

Que pouvais-je dire ? Que pouvais-je faire ? Je ne pouvais pas l'aider sinon en continuant de combattre nos ennemis. Mais il se tenait droit dans ma ligne de visée.

J'essayai de l'aider à s'abriter derrière un rocher et je me tournai ensuite vers Mikey, qui lui aussi était maintenant sérieusement amoché. « Tu peux bouger ? », lui demandai-je.

Il fouilla dans sa poche à la recherche de son téléphone mobile, celui que nous n'avions pas osé utiliser par peur de trahir notre position. Et le lieutenant Murphy s'aventura en terrain découvert. Il marcha jusqu'à se retrouver plus ou moins au centre de ce terrain, entouré de balles qui sifflaient, puis il s'assit sur un petit rocher et commença à composer le numéro du QG.

Je l'entendis parler. « Mes hommes subissent un feu nourri… Nous nous faisons descendre les uns après les autres. Mes hommes

sont en train de mourir ici… Nous avons besoin d'aide. »

Et juste à ce moment-là, il reçut une balle dans le dos qui le transperça. Je vis le sang jaillir de sa poitrine. Il s'écroula en avant, en lâchant son téléphone et son arme. Mais il tint bon, les récupéra tous les deux, se rassit, et porta une fois encore le téléphone à son oreille.

Je l'entendis à nouveau parler. « Bien reçu. Merci. » Puis, il se releva et tituba jusqu'à notre position pour reprendre la mauvaise place, celle qui protégeait notre flanc gauche, et il recommença à se battre, à tirer en direction de l'ennemi.

Il leur infligeait encore des dégâts, même après avoir passé cet appel désespéré vers la base, l'appel qui pourrait encore nous sauver tous s'ils envoyaient de l'aide à temps, avant que nous ne soyons submergés.

J'étais le seul à savoir ce que Mikey avait fait. Il avait compris que nous n'avions plus qu'une seule chance réaliste de nous en sortir, et elle consistait à appeler les secours. Il avait également compris qu'il n'y avait qu'un seul endroit d'où il lui serait possible de passer son appel : à découvert, loin des parois rocheuses.

En toute connaissance de cause, en sachant parfaitement que cet appel pouvait lui coûter la vie, le lieutenant Michael Patrick Murphy, l'enfant de Maureen, le fiancé de la belle Heather, s'était avancé au cœur du brasier.

Son objectif était simple : faire un dernier effort pour sauver ses deux camarades. Il avait composé le numéro et passé son appel. Il avait rendu compte de notre position approximative, des effectifs ennemis et de la gravité de notre situation. Lorsqu'ils l'avaient touché, mortellement avais-je pensé, il avait continué à parler.

« Bien reçu. Merci. » Ces mots s'effaceront-ils un jour de ma mémoire, même si je dois vivre cent ans ? Pourrai-je jamais les oublier ? Le pourriez-vous ? Et exista-t-il jamais un plus grand chef d'équipe SEAL, un officier qui combattit jusqu'à la dernière seconde, et qui, sachant qu'il y perdrait peut-être la vie, risqua tout pour sauver ses hommes ?

Je doute qu'il y eut jamais quelqu'un de meilleur que Mikey, capable de garder son sang-froid sous le feu ennemi, réfléchissant en

permanence, n'hésitant jamais à donner l'ordre du seul mouvement de repli envisageable même s'il était presque impossible à réaliser. Ce qu'il avait fait n'était pas seulement un exploit. C'était un acte de courage suprême. Le lieutenant Mikey fut un homme admirable et un grand, très grand officier SEAL. Même si l'on construit en son honneur un mémorial aussi haut que l'Empire State Building, il ne sera jamais assez haut selon moi.

Mikey était toujours vivant, et il se battait toujours, pour protéger notre flanc gauche. Je restais à sa droite et, tous deux, nous faisions preuve d'application et de précision en tirant. Je tentai encore de gagner une position légèrement plus haute, mais l'armée affaiblie des talibans était déterminée à ne pas m'en laisser l'occasion et, à chaque fois que je tentais d'avancer de quelques mètres, de m'élever de quelques dizaines de centimètres, ils me repoussaient. Mikey, lui aussi, essaya de gagner de la hauteur, et il y parvint d'une certaine manière, en se glissant derrière un rocher légèrement plus élevé que celui derrière lequel je me trouvais. C'était un bon endroit d'où initier une attaque, mais une mauvaise position défensive. Et je savais que c'était certainement le dernier combat de Mikey.

C'est alors qu'Axe avança à côté de moi, comme dans un état second, en ne faisant guère d'efforts pour rester à l'abri des rochers. Puis je vis sa blessure, le côté droit de son visage presque en bouillie. Je criai : « Axe ! Axe ! Déconne pas, baisse-toi, planque-toi là-bas, tout de suite. »

Je lui montrais le seul endroit dans les rochers où nous serions susceptibles de trouver un abri. Il essaya de lever la main pour me confirmer qu'il m'avait bien entendu, mais il n'y parvint même pas. Il continua à marcher, lentement, se voûta, puis lâcha son arme. Il n'avait plus que son pistolet, mais je savais qu'il n'aurait pas la force de l'empoigner, de viser et de tirer. Au moins se dirigea-t-il vers un abri, même si personne n'aurait pu survivre longtemps à une telle blessure à la tête. Je savais qu'Axe était en train de mourir.

Mikey continuait à tirer, mais je l'entendis soudain hurler mon nom, un cri de bête sauvage qui me glaça jusqu'aux os : « Aide-moi, Marcus ! S'il te plaît, aide-moi ! » Il était le meilleur ami que j'avais au monde, mais il était 30 mètres plus haut dans la montagne et je ne pouvais pas grimper jusqu'à lui. Je pouvais à peine marcher et, si

je m'étais éloigné de 2 mètres seulement de ma position, ils m'auraient criblé d'une centaine de balles.

Pourtant, j'essayai de contourner les rochers pour lui fournir un tir de couverture, pour obliger ces salopards à reculer, pour lui permettre de souffler jusqu'à ce que je trouve le moyen de monter là-haut sans me faire hacher menu.

Et, durant tout ce temps, il continua à crier, à m'appeler, à implorer mon aide pour survivre. Et il n'y avait rien que je puisse faire, sinon mourir avec lui. Pourtant, à ce moment-là, alors qu'il me restait à peine quelques chargeurs, j'étais *toujours* persuadé que j'arriverais à flinguer tous ces salopards enturbannés et à sauver Axe et Mikey, d'une manière ou d'une autre. Je voulais simplement que Mikey arrête de hurler, que son agonie cesse.

Mais, à chaque seconde qui passait ou presque, il hurlait à nouveau mon nom. Et, à chaque fois, j'avais le sentiment de recevoir un nouveau coup de couteau. Je n'arrivais plus à contrôler les larmes qui jaillissaient de mes yeux – ce n'était pas la première fois ce jour-là. J'aurais fait n'importe quoi pour Mikey, j'aurais donné ma vie pour la sienne. Mais ma mort dans cet affleurement de rochers n'aurait pas pu le sauver. Si je pouvais le sauver, c'était en restant vivant.

Puis, aussi brusquement qu'ils avaient commencé, les cris s'arrêtèrent. Le silence dura quelques secondes, comme si les guerriers talibans avaient eux aussi compris que Mikey était mort. J'avançai légèrement et relevai les yeux, juste à temps pour voir quatre d'entre eux descendre la pente et lui tirer plusieurs balles dans le corps.

Les hurlements avaient cessé. Pour tout le monde, sauf pour moi. J'entends encore Mikey, chaque nuit. J'entends encore ce cri plus fort que tout le reste, plus fort encore que la mort de Danny Dietz. Durant plusieurs semaines, j'eus l'impression de devenir fou car je n'arrivais pas à l'ignorer. Il m'arriva une ou deux fois de l'entendre en pleine journée et de me retrouver adossé contre un mur, les mains plaquées sur les oreilles.

J'avais toujours pensé que ce genre de problème psychologique ne concernait que les autres, les gens ordinaires, pas les Navy SEAL.

Aujourd'hui, je sais de quoi il retourne. Et je doute de pouvoir faire un jour une nuit complète.

Danny était mort. Mikey était mort à présent. Et Axe était en train de mourir. Nous étions encore deux pour le moment, mais tout juste. Je me résolus à redescendre jusqu'à l'endroit où s'était abrité Axe, et à mourir avec lui. Je savais que j'avais désormais peu de chances de m'en sortir. Il y avait encore sans doute une cinquantaine d'ennemis, et ils n'avaient plus que moi comme gibier à chasser.

Il me fallut une dizaine de minutes, en me retournant régulièrement pour faire le coup de feu et les contenir… juste au cas où. Je continuais à me battre dans l'illusion qu'il y avait toujours un espoir de survie, que, d'une manière ou d'une autre, le coup de fil de Mikey permettrait aux gars de débarquer ici pour une opération de secours de la dernière chance.

Lorsque je rejoignis Axe, il était assis dans un trou et s'était bandé le côté de la tête avec un pansement de fortune. Je le regardai en me demandant où ses yeux bleus avaient bien pu disparaître. Ceux dans lesquels je pouvais voir mon reflet étaient injectés de sang, celui qui avait jailli de sa blessure au crâne et coulé dans ses orbites.

Je lui souris car je savais que nous ne marcherions plus ensemble, en tout cas pas sur cette terre. Axe n'avait plus longtemps à vivre. Même s'il avait été dans le meilleur des hôpitaux américains, il n'aurait pas survécu longtemps. La vie l'abandonnait et je pouvais voir ce formidable athlète s'affaiblir de seconde en seconde.

« Putain, mec, lui dis-je, t'as vraiment une sale gueule ! » Et j'essayai pitoyablement de lui rajuster son pansement.

« Marcus, ils nous ont bien baisés. » Il s'exprimait avec difficulté, comme s'il faisait des efforts de concentration. Puis il ajouta : « Reste en vie, Marcus. Et dis à Cindy que je l'aime. »

Ce furent ses dernières paroles. Je restai assis là, et je comptais bien ne plus bouger afin qu'Axe ne soit pas tout seul lorsque la fin viendrait. Je me foutais désormais complètement de ce qui pourrait m'arriver. Calmement, je me mis en paix avec Dieu. Je Le remerciai pour m'avoir protégé et avoir, je ne savais trop comment, sauvé mon fusil, que j'avais toujours avec moi. Je ne quittai jamais Axe des yeux. Il était à moitié inconscient, mais il respirait toujours.

Comme mes deux autres camarades, Axe restera toujours un héros dans mon souvenir. Lors de cet accrochage aussi bref que violent, il se battit comme un tigre blessé. Comme Audie Murphy[23], comme le sergent York[24]. Les talibans criblèrent son corps de balles, mutilèrent son cerveau, mais n'atteignirent jamais son esprit. Ça, c'était impossible.

Matthew Gene Axelson, mari de Cindy, combattit l'ennemi jusqu'à ce qu'il lui soit devenu impossible de tenir son fusil. Il avait tout juste vingt-neuf ans. Et, dans les derniers instants de sa vie, je ne le quittai jamais des yeux. Je ne pense pas qu'il pouvait encore m'entendre, mais il avait gardé les yeux ouverts et nous restâmes ensemble. Je refusais de le laisser mourir seul.

Les talibans nous avaient alors certainement repérés. Car l'une de ces roquettes russes extrêmement puissantes nous tomba dessus, explosa tout à côté et me souffla plus loin, hors du trou, au-delà du terrain en pente et par-dessus le bord d'un putain de ravin. Je perdis connaissance avant de m'écraser au fond et, lorsque je me réveillai, je me trouvais dans un autre trou. Ma première pensée fut que j'avais été aveuglé par l'explosion car je n'y voyais plus rien.

Au bout de quelques secondes cependant, je repris mes esprits et réalisai que j'étais face contre terre dans un trou. Je bénéficiai toujours de ma vision et j'étais toujours en un seul morceau, mais ma jambe gauche semblait paralysée, ainsi que ma jambe droite – mais moins fort. Il me fallut me tortiller et griffer la terre pendant Dieu sait combien de temps pour m'extirper de ce trou et ramper à l'abri d'un rocher.

Mes oreilles bourdonnaient – à cause de l'explosion de la roquette, sans doute. Je relevai les yeux et vis que j'avais été soufflé sur une bonne distance, mais j'étais trop désorienté pour pouvoir l'estimer. La principale différence entre maintenant et le moment où je m'étais trouvé à côté d'Axe, c'est que la fusillade avait cessé.

S'ils avaient trouvé Axe, qui n'avait certainement pas survécu à l'explosion, ils ne devaient pas avoir pris la peine de l'achever en lui tirant dessus. Quant à moi, qui devais avoir été difficile à repérer, face contre terre dans mon trou, ils ne m'avaient visiblement pas découvert. Quoi qu'il en soit, personne ne semblait plus être à mes

trousses. Pour la première fois peut-être en une heure et demie, je ne semblais plus être activement traqué.

En dehors du fait que j'étais incapable de tenir debout, j'avais deux autres gros problèmes. Le premier, c'était la volatilisation complète de mon pantalon de treillis. Il avait été soufflé dans l'explosion. Le second, c'était l'état de ma jambe gauche, dans laquelle je n'éprouvai plus aucune sensation et qui était affreuse à voir, ensanglantée et criblée d'éclats de métal.

Je ne disposais d'aucun bandage, d'aucun matériel médical. Je n'avais pas été capable de faire quoi que ce soit pour mes camarades et je ne pouvais rien faire de plus pour moi, à part rester caché. Je ne me trouvais pas dans une situation très encourageante. J'étais quasiment sûr de m'être brisé le dos et sans doute l'épaule ; j'avais le nez cassé et mon visage était un vrai foutoir. Je ne pouvais pas me relever, encore moins marcher. J'avais au moins une jambe complètement bousillée, et peut-être l'autre aussi. J'étais paralysé à hauteur des deux cuisses, et le seul moyen que j'avais de bouger consistait à ramper sur le ventre.

On s'en doute, j'étais complètement sonné. Mais, à travers ce brouillard de guerre, je pus constater un nouveau miracle. À moins de 60 centimètres de l'endroit où je gisais, à moitié recouvert par la poussière et la caillasse, hors de la vue de mes ennemis, se trouvait mon fusil Mark 12. Et j'avais encore deux chargeurs, dont l'un à moitié plein. Je priai avant de l'attraper car j'étais persuadé qu'il s'agissait uniquement d'un mirage et qu'il disparaîtrait dès que j'essayerais de m'en saisir.

Mais ce ne fut pas le cas. Et, dans cet air étouffant, je sentis mes doigts se refermer sur la poignée de métal froid. Je cherchai à nouveau à entendre Sa voix, mais je n'entendis rien. Je savais simplement qu'il me fallait, d'une manière ou d'une autre, me diriger vers la droite, là où je serais en sécurité, au moins pour un temps.

Mon Dieu ne m'avait pas reparlé, mais il ne m'avait pas non plus abandonné. Je le sentais. J'en étais certain.

J'avais également une autre certitude. Pour la première fois, j'étais entièrement seul. Là, dans ces montagnes hostiles infestées de talibans, je n'avais plus aucun camarade tandis que mes ennemis grouillaient tout autour. Avaient-ils tenu compte des informations

des bergers ? Savaient-ils que nous étions quatre, alors qu'ils n'avaient que trois corps ? Ou bien pensaient-ils que j'avais été pulvérisé par l'explosion de cette dernière roquette russe ?

Je n'avais aucune réponse à ces questions, seulement un espoir. Sans personne vers qui me tourner, ni Mikey, ni Axe, ni Danny, je devais mener cette dernière bataille par moi-même, dans la solitude, dans le chagrin, sans aucune chance ou presque de m'en sortir. Mais je n'abandonnerais pas.

Je n'avais qu'un seul équipier. Et il évoluait, comme toujours, de manière mystérieuse. Mais j'étais un chrétien et il m'avait sauvé de plusieurs milliers de balles aujourd'hui. Aucune d'entre elles ne m'avait touché, ce qui était au-delà de tout entendement.

Et je pensais toujours qu'il ne souhaitait pas me voir mourir. Je continuerais à faire de mon mieux pour défendre l'honneur des SEAL des États-Unis, comme mes amis l'auraient souhaité. Pas question de se rendre. Pas question.

Lorsque j'estimai avoir suffisamment recouvert mes esprits et que je vérifiai l'heure à ma montre, il était exactement 13 h 42. Pendant quelques minutes, il n'y avait eu aucun coup de feu et je commençais à croire qu'ils me croyaient mort, mais mauvaise pioche, Marcus. Les AK des talibans défouraillèrent à nouveau et les balles recommencèrent à siffler partout, comme avant.

Mes ennemis convergeaient sur moi depuis les niveaux inférieurs et sur les côtés, en tirant précipitamment, mais sans précision. Leurs balles déchiraient la terre et les blocs de schiste sur une zone assez large, mais, Dieu merci, assez loin de moi.

Il était manifeste qu'ils me pensaient encore vivant, mais il était tout aussi évident qu'ils n'avaient aucune idée de l'endroit où je me trouvais. Ils tiraient à l'aveuglette, tentant juste de me faire sortir de mon trou, espérant que quelqu'un finirait par me toucher et qu'il suffirait de m'achever. Ou, mieux encore, que je sortirais en levant les mains bien haut pour que ces petits salopards d'assassins puissent me trancher la tête ou se complaire dans un autre de leurs travers si particuliers avant de proclamer sur cette diabolique chaîne de télévision Al-Jazira qu'ils avaient vaincu les infidèles.

Je crois que j'ai mentionné ce que je pensais d'une reddition. J'enfournai un nouveau chargeur dans la culasse de mon fusil

miraculé et parvins à ramper par-dessus une petite butte, à travers la grêle de balles, pour me diriger sur le côté de la montagne. Personne ne me vit. Aucune balle ne me toucha. Je m'enfonçai dans une petite crevasse rocheuse, mes pieds dépassant dans un buisson.

D'énormes rochers me protégeaient des deux côtés. Je m'étais abrité dans une crevasse de 4 à 5 mètres de large creusée à flanc de montagne. Ce n'était pas une caverne, même pas une petite caverne, car elle s'ouvrait à ciel ouvert au-dessus de moi. Des cailloux et du sable me tombaient dessus tandis que les guerriers talibans exploraient le coin en surplomb de ma position. Mais cette crevasse offrait une formidable cachette et un superbe camouflage. Même moi, je savais que j'étais plutôt difficile à trouver. Il leur faudrait avoir beaucoup de chance, même avec leur politique récente de balles tirées à l'aveuglette, pour me déloger de là où j'étais.

Ma ligne de vision se perdait droit devant moi. Je réalisai que je ne pouvais pas bouger ni changer de position, en tout cas pas en plein jour, et il était impératif que je dissimule le sang qui coulait de mon corps salement amoché. Je fis le point sur mes blessures. Ma jambe gauche saignait toujours pas mal, et je pansai mes plaies avec de la boue. J'avais une grosse coupure au front, que je couvris également de boue. Mes deux jambes étaient complètement engourdies. Je ne pourrais pas aller bien loin. En tout cas, pour le moment.

Je n'avais aucun matériel médical, pas de carte, pas de boussole. J'avais mes balles et mon arme, ainsi qu'une assez belle vue sur le flanc de montagne situé de l'autre côté du ravin devant moi. Je n'avais plus de pantalon, plus de compagnons, mais personne ne pouvait me voir. J'étais comprimé dans mon réduit, acculé, le dos au mur dans tous les sens du terme.

Je m'installai doucement dans la position la plus confortable, vérifiai mon fusil et le posai le long de mon corps, canon vers l'extérieur. S'ils étaient assez nombreux à me découvrir, je ne tarderais pas à rejoindre Danny, Axe et Mikey. Mais pas avant d'avoir causé encore plus de dégâts dans leurs rangs. Je savais que j'étais dans une position idéale pour une action militaire défensive et acharnée, abrité de tous les côtés, vulnérable uniquement à un assaut frontal, et encore, uniquement sous le poids du nombre.

Je pouvais toujours entendre des détonations, et elles se rapprochaient. Ils venaient sur ma position, sans aucun doute possible. Je me contentai de penser : *Ne bouge pas, ne respire pas, ne fais pas un bruit*. Je crois que c'est là que je compris véritablement à quel point j'étais seul. Ils ne traquaient plus une section de SEAL. Ils traquaient un homme seul. En dépit de mes blessures, je savais que je devais prendre sur moi. Je commençai à perdre la notion du temps. Mais je restai immobile. En réalité, je ne bougeai plus d'un pouce pendant huit heures.

Tandis que le temps s'écoulait, je pouvais voir des talibans de l'autre côté du canyon, montant et descendant la falaise comme s'ils étaient plusieurs centaines, explorant chaque centimètre, me recherchant, passant au crible cette montagne qu'ils connaissaient si bien. Je retrouvai quelques sensations dans mes jambes, mais je saignais méchamment et je souffrais le martyre. Je pense que la perte de sang commençait à me donner des vertiges.

J'étais également terrifié. C'était la première fois au cours de mes six années de carrière au sein des Navy SEAL que j'avais véritablement peur. À un moment, assez tard dans l'après-midi, je crus qu'ils partaient tous. Le flanc de montagne de l'autre côté du ravin se vida et ils s'en allèrent en courant vers la droite, par groupes entiers, tous dans la même direction. En tout cas, c'est l'impression que j'en eus depuis mon étroit champ de vision.

Aujourd'hui, je sais où ils se dirigeaient, mais, tandis que je gisais dans ma crevasse, je n'avais aucune idée de ce qui pouvait bien se passer ailleurs. Cependant, je peux maintenant vous raconter, et du mieux possible compte tenu de l'état actuel de mes connaissances, ce qui se déroula à proximité en cet effroyable après-midi – le plus choquant de tous les massacres à s'être déroulés sur ces hautes montagnes de l'Hindu Kuch, le plus grand désastre à avoir jamais frappé les SEAL lors d'un conflit en plus de quarante années d'histoire.

La première chose à rappeler, c'est que Mikey avait réussi à contacter la force d'action rapide à Asadabad, à quelques montagnes de là où je tentais de tenir le coup. Ce dernier appel, cet appel passé sur son téléphone portable qui lui coûta très probablement la vie, fut couronné de succès. D'après tous les comptes rendus, ses paroles lancinantes – « Mes hommes sont en train de mourir ici… Nous

avons besoin d'aide » – firent le tour de notre base en un éclair. Des SEAL sont en train de mourir ! C'était une alarme de niveau cinq, un degré seulement en dessous de la folie furieuse.

Le capitaine de corvette Kristensen, notre chef de corps, fit sonner cette alarme. Prendre la décision d'envoyer ou non une force d'action rapide est toujours difficile à prendre, mais Eric ne mit pas plus d'un billionième de seconde à se décider. Je sais que la vision de nous quatre – ses camarades, ses amis, ses équipiers, Mikey, Axe, Danny et moi –, qui nous battions pour survivre, sans doute blessés, peut-être morts, encerclés par une écrasante force armée de guerriers afghans assoiffés de sang – lui traversa l'esprit en même temps qu'il appelait ses hommes aux postes de combat.

Et la vision de terribles pertes humaines lui apparut toute nue tandis qu'il rugissait dans son téléphone pour ordonner aux hommes du 160e Special Operations Aviation Regiment[25] (SOAR), les légendaires Night Stalkers, de préparer leur gros hélicoptère MH-47 sur le tarmac et d'entamer les procédures de décollage. C'était le même que celui qui avait décollé juste avant nous la veille, celui que nous avions suivi jusqu'à notre zone d'opération.

Des hommes que je vous ai déjà présentés s'élancèrent aussitôt, fourrèrent dans les poches de leurs gilets de combat toutes les munitions qu'ils purent prendre, attrapèrent leurs fusils au passage et coururent à toute vitesse vers le Chinook dont les rotors hurlaient déjà. Les gars de mon équipe SDV 1 se présentèrent instantanément. Les quartiers-maîtres James Suh et Shane Patton atteignirent le ventilo les premiers. Puis ce fut la silhouette massive du chef Dan Healy qui embarqua à bord, celui qui avait conçu l'opération Redwing, et qui, en quittant son baraquement, donnait l'impression d'avoir été blessé lui-même.

Vinrent ensuite les hommes de l'équipe SEAL 10, le lieutenant Mike McGreevy, de New York ; le chef Jacques Fontan, de La Nouvelle-Orléans ; les maîtres Jeff Lucas, de l'Oregon, et Jeff Taylor, de Virginie du Sud. Enfin, tout en continuant de crier à ses hommes qu'ils allaient avoir besoin de tout l'armement possible, arriva en courant le capitaine de corvette Eric Kristensen – l'homme qui, mieux peut-être que les huit SEAL qui se trouvaient dans l'hélico, savait qu'ils encouraient un risque mortel en tentant une infiltration

héliportée de jour dans une haute passe montagneuse, droit dans la gueule de l'ennemi, un ennemi qui pouvait se révéler dix fois plus nombreux qu'eux.

Kristensen savait qu'il n'avait pas besoin d'y aller. En réalité, il n'aurait peut-être pas dû y aller. Il aurait peut-être dû rester à son poste, pour continuer à superviser et à commander – avoir le pacha au sein d'une force d'action rapide n'était vraiment pas réglementaire. Mais Eric Kristensen était un SEAL jusqu'au bout des ongles. Et ce qu'il savait par-dessus tout, c'est qu'il avait reçu un appel au secours désespéré. L'appel de ses frères, l'appel d'un homme qu'il connaissait et en qui il avait toute confiance.

Il était impossible qu'Eric ne réponde pas à cet appel. Aucune force sur terre n'aurait pu le dissuader d'y aller. Il devait avoir senti que nous étions quasiment au bout du rouleau, priant pour recevoir de l'aide. Après tout, nous n'étions que quatre. Et chacun savait qu'il y avait au moins une centaine de talibans là où nous avions été envoyés.

Eric comprenait la prodigieuse nature du risque qu'il prenait, et il n'hésita pas une seconde. Il attrapa son arme et ses munitions et courut embarquer dans l'hélicoptère en hurlant à tout le monde de se dépêcher… « Au paquet, les gars ! Au paquet ! » C'est ce qu'il disait toujours quand il était sous pression. Bien sûr, c'était un officier, un chef de corps. Mais il était bien plus que cela, il était un SEAL, un membre de cette fraternité forgée dans le sang. Encore plus important, c'était un homme. Et, en cet instant, il répondait à l'appel désespéré et pressant hurlé du fond de son cœur par l'un de ses frères. Il n'y avait qu'un seul endroit où Eric Kristensen pouvait se rendre, droit sur ces montagnes, l'arme au poing, chef de corps ou non.

À l'intérieur du MH-47, les hommes du 160e SOAR attendaient calmement comme ils l'avaient fait en de si nombreuses occasions lors de précédentes missions de sauvetage casse-cou, souvent en pleine nuit. Ils étaient commandés par un homme formidable, le chef d'escadron Steve Reich, du Connecticut, et les adjudants-chefs Chris Scherkenbach, de Jacksonville, en Floride, et Corey J. Goodnature, de Clarks Grove, dans le Minnesota.

Le sergent-chef James W. Ponder était également présent, avec les sergents Marcus Muralles de Shelbyville, dans l'Indiana, et Mike Russell, de Stafford, en Virginie. Leur groupe était complété par le sergent Shamus Goare, de Danville, dans l'Ohio, et par le sergent Kip Jacoby de Pompano Beach, en Floride. Indiscutablement, ils constituaient à eux tous une force combattante redoutable.

Le MH-47 décolla et survola les deux chaînes de montagnes. J'imagine que cela leur parut durer une éternité. Ces missions de sauvetage donnent toujours cette impression. Ils comptaient gagner l'endroit où nous étions descendus en rappel au départ de la mission, à environ 8 kilomètres du lieu où je me trouvais à ce moment-là.

Le plan de l'équipe de secours consistait à descendre en rappel de l'hélicoptère, comme nous avions nous-mêmes procédé et, lorsque l'annonce « Trente secondes ! » résonna dans la cabine, je suppose que l'homme de tête se dirigea vers la rampe arrière. Ce que personne ne savait, c'est que les talibans avaient là une sorte de bunker. Et, quand le MH-47 s'inclina légèrement en arrière pour l'infiltration et que les cordes furent lancées dehors, un taliban tira une roquette droit dans l'ouverture de la rampe.

Elle siffla aux oreilles de l'homme de tête et explosa contre les réservoirs d'essence, transformant la cabine d'équipage en un véritable enfer. Plusieurs des gars furent projetés hors de l'appareil et tombèrent d'une hauteur de 10 mètres, en flammes pour certains. Ils s'écrasèrent dans la montagne et dévalèrent les pentes. L'impact fut si violent que nos équipes de secours trouvèrent ultérieurement, parmi les corps, des canons de fusil brisés en deux.

Le pilote de l'hélicoptère, ignorant l'horreur du carnage dans la cabine derrière lui, mais conscient en revanche de la férocité des flammes qui tourbillonnaient autour et au-dessus de lui, tenta de garder le contrôle de son appareil. En vain, bien sûr. L'énorme MH-47 tomba comme une pierre et s'écrasa à flanc de montagne dans un bruit monstrueux, se retourna, puis continua à dévaler la pente en faisant des tonneaux, et en se brisant en mille morceaux jusqu'à s'arrêter après une glissade de 200 mètres.

Il n'y avait plus rien, sinon des débris éparpillés partout lorsque nos gars arrivèrent enfin pour enquêter. Et, bien entendu, aucun survivant. Mes équipiers proches de l'équipe SDV 1, James, le chef

Dan et le jeune Shane, étaient tous morts. J'ignorais tout cela tandis que je gisais au fond de ma crevasse, et ce fut sans doute aussi bien. Je ne suis pas sûr que j'aurais pu tenir le coup. Ce n'était rien de moins qu'un massacre. Quelques semaines plus tard, je m'effondrai en voyant les photographies de l'accident – tout ce gâchis parce qu'ils avaient essayé de me sauver.

Ainsi que je l'ai expliqué, je ne savais rien de tout cela sur le moment. Je savais simplement qu'il s'était passé quelque chose qui avait causé un très grand émoi chez les talibans. Et bientôt, je pus voir des appareils de l'US Air Force traverser l'espace aérien du canyon devant moi ; des A-10[26] et des hélicoptères Apache AH-64. Certains d'entre eux volaient si près que je pouvais même distinguer leurs pilotes.

Je sortis ma radio PRC-148[27] d'une des poches de mon gilet de combat et tentai d'établir une liaison. Mais je fus incapable de parler. J'avais la gorge pleine de poussière, ma langue collait à mon palais et je n'avais pas d'eau. Je fus incapable de transmettre quoi que ce soit, mais je savais que j'avais établi un contact car je pouvais entendre les pilotes parler. J'actionnai donc ma balise de détresse à partir de l'émetteur radio et envoyai le signal.

Ils accrochèrent mon signal. Je le sais car je les entendis clairement dire : « Eh, vous captez cette balise ? » « Ouais, on capte… Mais y'a rien d'autre. » Et ils poursuivirent leur route vers la droite, là où le MH-47 s'était fait descendre.

Le problème, c'est que les talibans volaient ces radios dès qu'ils le pouvaient et ils s'en servaient régulièrement pour attirer les hélicoptères américains dans des pièges, je ne le savais pas à l'époque, mais les pilotes américains étaient extrêmement suspicieux à l'égard des signaux de détresse captés sans être accompagnés de messages oraux, car ils ignoraient alors qui pouvait bien émettre et ils redoutaient de se faire abattre en survolant la zone en rase-mottes.

Ce qui de toute manière ne m'aurait pas été très utile puisque je gisais dans ma crevasse, à moitié mort, me vidant de mon sang et incapable de marcher. L'obscurité commençait maintenant à tomber et je n'avais vraiment plus beaucoup de possibilités. Je me dis que ma seule chance de m'en sortir consistait à attirer l'attention d'un de

ces pilotes qui effectuaient toujours des passages à basse altitude, et de manière régulière, au-dessus du canyon.

J'avais perdu mes écouteurs radio durant l'une de mes chutes dans la montagne, mais j'avais toujours les câbles. Je retrouvai deux de mes bâtons lumineux – qui deviennent fluorescents lorsque vous les cassez en deux – et je les accrochai à mes câbles pour fabriquer une sorte de fronde lumineuse dont je m'entourai le haut du crâne dès que je vis un hélicoptère dans le coin.

Je disposais également d'une lumière stroboscopique que je pouvais allumer à volonté, ainsi que de la visée laser de mon fusil – que je détachai pour pouvoir la pointer en direction des appareils américains qui passaient régulièrement dans le ciel. Bon Dieu ! J'étais un véritable signal de détresse humain. *Il y a bien quelqu'un qui surveille ces montagnes ! Quelqu'un va bien finir par me voir !* Je n'utilisais cette procédure que lorsque je voyais des hélicoptères. Mais bientôt mon optimisme sombra. Personne ne prêtait attention à mes signaux. De l'endroit où j'étais allongé, tout portait à croire que j'étais considéré comme mort.

Le soleil commençait à décliner derrière les montagnes, et je commençais à retrouver presque toutes mes sensations dans les jambes. Et cela me donna l'espoir que je pourrais bientôt marcher, même si je savais que la douleur serait difficile à supporter. J'étais dangereusement déshydraté. Je ne pouvais pas me débarrasser de la terre et de la poussière qui obstruaient ma gorge. Je pouvais à peine respirer, encore moins parler. Il fallait que je trouve de l'eau et que je me sorte de ce piège mortel. Mais pas avant que le voile de la nuit n'ait entièrement recouvert ces montagnes.

Je savais que je devais m'en sortir tout seul, d'abord trouver de l'eau et ensuite gagner un coin sûr, car tout semblait indiquer que personne ne pourrait me trouver. Je me rappelai les dernières paroles d'Axe. « Reste en vie, Marcus. Et dis à Cindy que je l'aime. » Pour Axe, et pour Danny, et par-dessus tout pour Mikey, je savais que je devais rester en vie.

Je vis les derniers rayons de soleil projeter des ombres gigantesques sur le canyon devant moi. Et, au même moment, toujours devant moi, à environ 150 mètres de l'autre côté du ravin, je vis le reflet argenté d'un canon de AK-47. Le canon brilla deux fois

dans les derniers rais de lumière, ce qui suggérait que le salopard qui tenait cette arme inspectait une dernière fois la paroi montagneuse à proximité de la crevasse dans laquelle j'étais allongé, immobile.

Je pouvais à présent distinguer l'homme. Il se tenait devant moi, vêtu d'un gilet à damiers bleu et blanc, les manches de chemise retroussées, son fusil d'assaut porté en bandoulière devant lui, à la manière afghane, prêt à le redresser et à tirer en moins d'une seconde s'il le fallait. Je ne voyais pas ce qu'il aurait pu faire d'autre que me chercher.

Je ne savais pas combien de ses copains étaient à portée de voix. Mais je savais que s'il disposait d'un bon angle de vue depuis l'autre côté du ravin et qu'il me voyait, j'étais fini. Il pouvait difficilement me manquer et il ne cessait de regarder dans ma direction. Mais il ne relevait pas son fusil. Du moins, pas encore.

Je décidai que c'était un risque que je ne pouvais pas prendre. Mon propre fusil était chargé et en mode silencieux. Il ne ferait pas assez de bruit pour attirer l'attention de quelqu'un d'autre. Alors, tout doucement, en osant à peine respirer, je relevai mon Mark 12 en position de tir et le pointai sur ce petit homme de l'autre côté du ravin. Il se trouvait pile dans le réticule de ma visée télescopique.

Je pressai la détente et le touchai entre les deux yeux. J'eus à peine le temps de voir le sang jaillir de son front que je le vis vaciller au bord du ravin, puis tomber. Il dut chuter d'une soixantaine de mètres, sans cesser de crier jusqu'à son dernier souffle. Je n'en fus guère ému, sauf quand je remerciai Dieu qu'il y en ait un de moins.

Presque aussitôt, deux de ses collègues coururent se poster à l'endroit précis où il s'était tenu, juste en face de moi. Ils étaient plus ou moins habillés de la même façon, à l'exception de la couleur de leurs gilets. Ils restèrent là, à regarder au fond du ravin où le premier homme était tombé. Ils portaient tous les deux des AK-47, en position de tir, mais pas entièrement relevées.

Je pensais qu'ils partiraient vite, mais ils demeurèrent où ils étaient, scrutant maintenant le vide qui séparait ma montagne de la leur. De là où j'étais, ils semblaient me regarder droit dans les yeux et fouillaient du regard ma falaise, à la recherche du moindre mouvement. Je savais qu'ils ignoraient ce qui avait pu se passer, si

leur camarade avait été tué, s'il était tout simplement tombé, ou s'il s'était suicidé.

Cependant, je pense que leur instinct leur suggérait que l'option 1 était la bonne. Et en ce moment même, ils essayaient de trouver qui avait bien pu l'abattre. Je restai immobile, mais ces petits yeux noirs regardaient droit dans ma direction, et je réalisai que s'ils ouvraient tous les deux le feu en même temps sur mon petit bastion rocheux, il y aurait de fortes chances pour qu'une balle d'AK-47, ou même plusieurs, me touchent. Il fallait que me débarrasse d'eux.

Une fois de plus, je relevai lentement mon fusil et prit un guerrier taliban dans ma ligne de mire. Mon premier tir tua sur le coup celui qui se trouvait sur la droite, et je le regardai basculer dans le ravin. Le second, qui avait maintenant compris qu'un ennemi était dans les parages, releva son arme et scruta la falaise où je me trouvais toujours allongé sur le dos.

Je le touchai en pleine poitrine, puis je tirai une seconde fois au cas où il ne serait pas mort sur le coup et aurait pu crier. Il tomba en avant, sans un bruit, et rejoignit ses deux camarades au fond du ravin. Ce qui me laissait tout seul, sans que personne ne m'ait repéré jusque-là.

Quelques heures plus tôt seulement, Mikey Murphy et moi-même avions pris une décision stratégique qui avait coûté la vie à trois hommes, la vie de trois des meilleurs SEAL que j'eus jamais rencontrés. Couché dans ma crevasse, entouré de toutes parts par des guerriers talibans hostiles, je ne pouvais pas me permettre de commettre une nouvelle erreur. J'avais survécu Dieu sait comment à la première, à l'issue de laquelle nous nous étions battus sur cette saillie rocheuse, là-haut sur cette montagne, une montagne que nous pourrions désormais nommer en hommage à Mikey, notre superbe chef. La bataille pour la Montagne de Murphy.

Chaque décision que j'allais prendre désormais aurait pour conséquence directe ma vie ou ma mort. J'avais besoin de me sortir de là, et peu m'importait le nombre de talibans ennemis qu'il me faudrait tuer pour y parvenir. La seule chose, c'est que je n'avais plus droit à l'erreur. Je ne pouvais courir aucun risque.

La face opposée du ravin resta silencieuse tandis que le soleil achevait de disparaître derrière les sommets occidentaux de l'Hindu

Kuch. J'imaginais que les talibans s'étaient dispersés en plusieurs groupes pour fouiller cette partie de la montagne et que je m'étais probablement déjà débarrassé de la moitié d'entre eux. Mais là, dehors, quelque part, dans le silence de mort de ce crépuscule, il y avait certainement un autre groupe de trois talibans à la recherche du survivant américain de cette section de quatre hommes qui leur avait infligé tant de pertes.

Le bourdonnement familier des hélicoptères Apache avait maintenant cessé. Plus personne de ce côté-là n'était à ma recherche. Mais mon plus gros problème, c'était l'eau. En dehors du fait que je saignais toujours et que je ne pouvais pas me relever, la soif devenait insupportable. Ma langue était toujours gonflée, couverte de poussière et de terre, et je ne pouvais toujours pas parler. J'avais perdu ma bouteille d'eau sur la montagne lors de ma première dégringolade avec Mikey, et cela faisait neuf heures que je n'avais rien bu.

J'étais également mouillé depuis ma chute dans le torrent, et je sentais que je n'avais plus les idées très claires à cause du sang que j'avais perdu, mais je tâchai de me concentrer. Et la conclusion à laquelle je parvins, c'était que je devais me remettre debout. Si quelques-uns de ces talibans m'approchaient par la gauche, la seule manière d'arriver jusqu'à moi, et qu'ils avaient une lumière quelconque, je me retrouverais comme un lapin pris dans la lumière des phares.

Mon bastion rocheux m'avait bien servi, mais il était temps pour moi de le quitter. Quand les corps des trois montagnards seraient découverts à l'aube, tout le coin grouillerait à nouveau de talibans. Je me relevai difficilement et restai là, en caleçon, dans l'air glacé de la montagne. J'essayai de prendre appui sur ma jambe droite. Une douleur supportable. Puis j'essayai la gauche, qui me fit un mal de chien. Je commençai à nettoyer ma blessure, là où je l'avais pansée avec de la boue, en essayant de chasser la terre et les graviers, mais les éclats de roquette me faisaient presque sauter au plafond chaque fois que j'en touchais un. Du moins, c'est ce que j'aurais fait s'il y avait eu un plafond.

L'un de mes principaux soucis était que je n'avais aucune idée du terrain alentour. Bien sûr, je savais que la montagne s'élevait derrière moi et que j'étais piégé sur un versant escarpé, sans autre

issue possible que de repartir vers les hauteurs – ce qui représentait une tache plutôt ambitieuse de l'endroit où je me trouvais alors que j'étais pour ainsi dire incapable de seulement boitiller. Un instant plus tard, j'éprouvai à nouveau ma jambe gauche, et au moins la douleur n'avait pas empiré.

Mais mon dos me faisait vraiment mal. Je n'avais jamais réalisé à quel point trois vertèbres brisées pouvaient faire souffrir quelqu'un. Bien sûr, je ne savais pas encore que j'avais trois vertèbres brisées. Je pouvais toujours bouger mon épaule droite, mais je m'étais rompu plusieurs tendons du poignet, ce que je n'avais pas remarqué non plus. Mon nez cassé m'élançait douloureusement, ce qui était un bobo mineur par rapport au reste. Je savais que l'un des côtés de mon visage était complètement éraflé à la suite de ma longue glissade à flanc de montagne, et ma coupure au front était à vif.

Mais c'était surtout la soif qui me tourmentait. Cependant, la présence de plusieurs torrents à proximité m'apportait un peu de réconfort. Il fallait que j'en trouve un, rapidement, à la fois pour nettoyer mes blessures et pour boire. De cette manière, je pourrais tenter ma chance le lendemain matin, en gueulant dans ma radio dès que je verrais un hélicoptère ou un avion américain.

Je rassemblai mes affaires, ma radio, ma lampe stroboscopique et ma visée laser, et les rangeai dans les poches de mon gilet de combat. Je vérifiai mon fusil, qui avait encore une vingtaine de cartouches dans son chargeur – j'en avais également un autre, plein, dans mon gilet.

Puis je fis quelques pas hors de ma redoute dans l'obscurité totale et le silence de mort de l'Hindu Kuch. La lune était invisible et il recommençait à pleuvoir, ce qui signifiait qu'il n'y aurait guère de lune dans les prochaines heures.

Je pris à nouveau appui sur ma jambe. Elle supporta mon poids sans se dérober. J'estimai la direction à prendre au-delà de l'énorme rocher qui avait préservé mon flanc gauche toute la journée, puis, après avoir accompli le pas le plus précautionneux, le plus timide de toute mon existence, j'avançai vers la montagne.

9

Pris sous un déluge de roquettes et de balles, et présumé mort

Juste derrière moi, j'entendis les bruits de pas furtifs des chasseurs… Ils étaient deux, un peu plus haut dans les rochers. En train de passer la zone au peigne fin. Je ne disposais que d'une seconde pour réagir, car ils arrivaient sur moi, leurs AK relevées… Je saisis une de mes grenades.

Même au plus noir de la nuit, je pouvais sentir l'ombre de la montagne au-dessus de moi. Je pensai réellement que je pouvais la voir, comme une force obscure, plus sombre que tout le reste, plus sombre que les parois rocheuses contre lesquelles je m'appuyais.

Je savais que le chemin serait long jusqu'au sommet et qu'il me faudrait monter de biais, comme un crabe, pour y arriver. Cela me prendrait toute la nuit, mais de toute façon il fallait que j'arrive jusqu'en haut.

Deux raisons m'avaient dicté ce choix. Tout d'abord, le terrain serait plat là-haut, ce qui me laisserait de bien meilleures chances dans l'éventualité d'une nouvelle fusillade. Il n'y aurait plus personne pour me flinguer des hauteurs. Tous les SEAL se savaient capables de gagner un combat en terrain plat.

Ensuite, il fallait que je puisse recevoir de l'aide. Aucun hélicoptère au monde n'aurait pu se poser sur ces pentes abruptes. Le seul endroit à proximité de cette montagne où un MH-47 aurait pu se poser était le champ en contrebas, là où les villageois faisaient pousser leurs cultures. Leur pavot, je veux dire.

Et il n'y avait aucun risque que j'aille traîner du côté de ce village. Je me dirigeais vers les hauteurs, où un hélicoptère pourrait se poser, me récupérer et repartir. L'émission de mon signal radio serait également de meilleure qualité en haut. J'espérais seulement que les

Américains sillonnaient toujours le secteur à la recherche des membres disparus de la mission Redwing.

Parallèlement, j'estimais possible une mort par déshydratation et ma gorge parcheminée m'incitait à aller chercher de l'eau, et peut-être aussi la sécurité, plus haut. J'effectuai alors mes premiers pas, estimant qu'il me fallait d'abord parcourir 150 mètres en ligne droite, puis ensuite effectuer un parcours en zigzag bien plus long pour atteindre le sommet de la montagne.

Je commençai mon ascension dans l'obscurité, en avançant tout droit. Je coinçai mon arme dans ma ceinture pour prendre appui sur mes deux mains, mais, avant même d'avoir fait 5 mètres en ligne droite, je glissai sérieusement, ce qui constitua une expérience assez effrayante. La pente était vraiment raide, presque à pic jusqu'à la vallée en contrebas.

Dans mon état, je n'aurais sans doute pas survécu à une nouvelle chute et, je ne sais trop comment, je réussis à ne pas glisser de plus de 3 mètres. Puis je repris mon ascension, face à la montagne, m'agrippant à tout ce qui pouvait me soutenir, à la manière d'une pelleteuse mécanique. Il aurait fallu une tronçonneuse pour me couper les bras et me décoller de cette falaise. La seule chose que je savais, si jamais je tombais, c'est que je ferais sans doute un plongeon fatal de plusieurs dizaines de mètres. C'était une bonne incitation à la concentration.

Alors, je continuai de grimper, en me déplaçant surtout de biais, en m'accrochant aux rochers, aux plantes, à tout ce qui pouvait m'offrir une prise. De temps à autre, un bloc de pierre se détachait sous ma main ou je cassais une branche qui ne supportait pas mon poids. Et j'imagine que je faisais sans doute plus de bruit là que toute l'armée talibane n'en avait jamais fait en manœuvrant dans ces montagnes.

Cela faisait déjà quelques heures que je m'étais mis en route lorsque je sentis une présence derrière moi. Je dis *sentis* car lorsqu'on opère dans le noir absolu, sans rien voir, tout le reste est amplifié, tous vos sens sont aux aguets, notamment votre ouïe et votre odorat. Sans même mentionner votre sixième sens, le même que celui d'une chèvre, d'une antilope ou d'un zèbre, celui qui avertit les animaux vulnérables de la présence d'un prédateur.

Non que je fusse vulnérable à ce point. Et je n'étais pas non plus un herbivore. Mais je me trouvais alors au beau milieu de Predator Land. Ces salopards d'égorgeurs ne m'avaient pas oublié et, pour ce que j'en savais, ils se rapprochaient de moi.

Je m'aplatis contre la falaise, sage comme une image. Puis j'entendis à nouveau le même bruit – le craquement caractéristique d'une brindille ou d'une branche. J'estimais qu'il avait été produit à environ 200 mètres derrière moi. À ce moment-là, mon ouïe était au maximum de sa puissance dans un environnement sonore ultra-silencieux. J'aurais pu entendre le pet d'un bouc à plus d'un kilomètre de distance.

Puis je l'entendis encore. Pas le bouc, mais le craquement. Et je sus de manière certaine que j'étais suivi. Putain ! Il n'y avait toujours pas de lune et je ne voyais toujours rien. Mais la situation était sans doute différente pour les talibans. Ils avaient volé l'équipement des Russes pendant des années, puis celui des Américains. Tout ce qu'ils possédaient avait été volé, à l'exception de ce que Ben Laden leur avait offert. Et leur équipement incluait très certainement quelques paires de lunettes de vision nocturne. Les Russes, après tout, avaient été précurseurs dans ce type de matériel et les moudjahidins leur avaient vraiment tout piqué quand l'armée soviétique avait finalement mis les bouts.

La présence de pisteurs afghans invisibles sur mes traces était une mauvaise nouvelle pour ma sécurité, mais surtout un sacré coup porté à mon moral. L'idée qu'il puisse y avoir des assassins dehors, qui me traquaient à travers les montagnes, capables de me repérer alors que moi je ne pouvais pas les voir… c'était vraiment un truc d'enfoiré.

Je décidai de presser le pas en espérant qu'ils n'allaient pas commencer à tirer. Et quand j'atteindrais le sommet, je les liquiderais. En tout cas, dès que je verrais ces petits fils de pute. Je les guetterais aux premières lueurs du jour, depuis ma position, sous je ne sais quel buisson où personne ne pourrait me voir, et je les flinguerais dès qu'ils arriveraient à portée de tir. Mais j'avais tellement soif que j'envisageais aussi la possibilité de mourir avant le lever du jour.

J’avais tout essayé. J’avais cassé les branches d’arbustes pour en sucer la sève. J’avais même léché les touffes d’herbe à chaque fois que j’en avais vu, en espérant récupérer quelques gouttes de rosée, et j’avais également tenté d’essorer mes chaussettes pour en tirer un peu d’eau. Il n’y a rien d’aussi terrible que la soif. Croyez-moi, je suis passé par là.

Alors que la nuit avançait, je recommençai à entendre le bruit occasionnel d’appareils militaires qui survolaient les montagnes, relativement haut. Et chaque fois que j’en entendais un suffisamment à temps, je brandissais ma guirlande lumineuse et transmettais ma balise de détresse du mieux possible, toujours à la manière d’un signal de détresse humain. Mais personne ne m’entendait. Et c’était une perspective assez sombre. J’imaginais difficilement qu’on puisse me trouver là-haut, quand bien même tout le personnel de la base de Bagram participerait aux recherches dans ces montagnes sans fin. Mais si personne ne me croyait encore en vie, alors c’en était probablement fini de moi. J’éprouvai un inévitable sentiment de profonde détresse. Pire encore, j’étais si affaibli et je souffrais tant que je réalisai pour la première fois que je n’arriverais peut-être jamais à atteindre le sommet. En réalité, je réussirais peut-être, mais ma jambe gauche, bousillée par le souffle de la roquette, supportait difficilement l’ascension. Il fallait que je continue à progresser latéralement, à me battre contre les flancs pentus de cette montagne, à descendre à certains moments, à monter à d’autres, en espérant que je finirais par avoir de la chance.

Je continuais à perdre du sang et je ne pouvais toujours pas parler. Mais je pouvais entendre, et j’entendais mes poursuivants qui s’appelaient parfois entre eux. Je me rappelle avoir pensé que c’était très étrange car ils se déplaçaient généralement en silence. Vous vous rappelez ces bergers ? Je n’avais pas entendu le premier avant qu’il n’arrive à un peu plus d’un mètre de ma position. Ils sont ainsi, ils marchent sur la pointe des pieds, sont habillés léger et ne s’encombrent jamais de choses à porter – même pas d’eau.

Quand ces Afghans se déplacent, ils portent sur eux leurs armes et leurs munitions, et rien d’autre. C’est un autre gars qui transporte l’eau pour tout le monde, et un autre encore qui se charge des réserves de munitions. De cette manière, le gros des troupes est libre d’avancer rapidement, furtivement. Ce sont des traqueurs nés,

capables de repérer une piste au milieu de n'importe quel terrain accidenté, et ils savent se diriger droit sur leur objectif – même lorsqu'il s'agit de traquer l'un des leurs. Mais dès lors qu'il s'agissait de suivre les traces d'un mastodonte de 105 kg comme moi-même, qui provoquait de légers glissements de terrain sur son passage, ce devait être un jeu d'enfant pour n'importe lequel de ces traqueurs afghans. Même moi, je réalisai que je n'avais quasiment aucune chance de les semer.

Peut-être que ces appels que j'entendais n'étaient pas vraiment des ordres criés de l'un à l'autre. Peut-être ne s'agissait-il que de rires étouffés devant mon incapacité à escalader correctement cette falaise. Mais qu'ils attendent un peu que le jour se lève, pensai-je. Les forces s'équilibreraient assez vite. À condition, bien sûr, qu'ils ne me flinguent pas en premier, dans le noir.

Je continuai de serpenter dans la montagne. Bien plus bas, je pouvais distinguer les lueurs de quelques lanternes, et je crus même voir les flammes d'un feu. Ce devait être la vallée et cela me fournit pour la première fois quelques indications sur ma position dans ce relief, mais pas tant que cela. En fait, cela me donna surtout l'impression que l'endroit où je me situais était plat, ce qu'il n'était pas du tout. Je m'arrêtai une minute pour voir si je distinguais autre chose dans la vallée, d'autres signes de mes ennemis, mais je ne vis rien d'autre que ces lueurs de lanternes et ce feu, à environ un kilomètre et demi.

Je rassemblai mes forces et repris ma progression. Et, moins d'une seconde plus tard, je réalisai que j'avais marché dans le vide. Je tombai de la montagne, à pic, dans le vide et non pas sur une pente escarpée. Je m'écrasai plus bas sur la falaise dans un choc terrible qui me coupa le souffle. Puis je continuai à dégringoler la pente en roulant, et me fracassai dans un bosquet d'arbustes avant d'essayer de m'agripper à quelque chose pour ralentir ma chute.

Mais je dévalais trop vite la pente et gagnais même de la vitesse. Je glissais irrésistiblement le long d'une pente, qui finit heureusement par s'aplanir sur quelques mètres, ce qui me permit de ralentir. Je m'arrêtai alors au bord d'un nouveau ravin, dont je devinai l'existence plus que je ne le vis vraiment. Et je restai là pendant une bonne vingtaine de minutes, à reprendre mon souffle, paniqué à l'idée que cette chute ait pu me paralyser.

Mais il n'en était rien. Je pus me relever. J'avais toujours mon fusil, mais j'avais perdu ma lumière stroboscopique. Et il fallait maintenant que je me débrouille pour remonter là-haut. Plus je me trouverais bas sur cette montagne, moins j'aurais de chances d'être secouru. Il fallait que je remonte, et je me remis donc en route.

Je grimpai, je glissai parfois, mais je continuai à escalader pendant plus de deux heures, jusqu'à retrouver plus ou moins le point d'où j'étais tombé. Il était maintenant 2 heures du matin et cela faisait un bon bout de temps que je m'échinais à gravir cette montagne, peut-être six ou sept heures. La douleur devenait infernale, mais j'étais néanmoins soulagé à l'idée de toujours ressentir des sensations dans ma jambe gauche.

L'armée talibane me suivait toujours. Je les entendais qui parlaient de plus en plus fort tandis que je montais de plus en plus haut, comme s'ils m'avaient attendu. Ils étaient sans doute en plus grand nombre qu'ils ne l'avaient été deux heures plus tôt. Je les entendais tout autour de moi, à moins d'un kilomètre, avec leurs chiens qui aboyaient à ma recherche.

Je pouvais également percevoir le ruissellement d'un cours d'eau, sans doute celui dans lequel j'étais tombé l'après-midi de la veille. Le torrent sur les berges duquel reposaient mes trois camarades. Malgré l'envie irrépressible que j'avais de boire, je ne pouvais pas me résoudre à approcher ces eaux glacées qui cascadaient de la montagne. C'était la seule eau sur terre que je ne pourrais jamais boire, l'eau bordant les cadavres de Mikey, de Danny et d'Axe. Il fallait que j'en trouve une autre.

Sans boussole, et disposant seulement de ma montre, il fallait que je me repère aux étoiles que l'on pouvait voir dans le ciel depuis que les gros nuages noirs avaient disparu de l'horizon. Je trouvai la Grande Ourse et suivis la ligne formée par ses étoiles, jusqu'à l'extrémité droite dont l'angle supérieur indiquait la direction de l'étoile du Nord. C'est-à-dire l'étoile polaire. Nous l'avions appris en stage BUD/S.

Si je lui faisais face et tendais mon bras gauche à angle droit de manière latérale, j'indiquerais l'ouest, la direction dans laquelle je souhaitais aller. Je pense que c'est à ce moment que je commençai à

souffrir d'hallucinations, cette sensation bizarre qui fait que vous ne pouvez plus très bien distinguer vos rêves de la réalité.

Comme la plupart des SEAL, j'en avais déjà fait l'expérience, à la fin de la Semaine d'Enfer. Mais sur cette montagne, les choses devenaient vraiment très confuses dans ma tête. J'étais comme un animal traqué, seul, dans un pays étranger, et je faisais comme si mes amis étaient toujours vivants. J'inventai une formation chimérique, avec Danny devant moi sur le flanc droit, Axe devant sur le flanc gauche, et Mikey en arrière-garde.

Je faisais comme s'ils étaient là, même si je ne pouvais pas les voir. Je pense que j'étais alors au bout du rouleau. Mais je n'arrêtais pas de me rappeler ma Semaine d'Enfer. Je me répétais sans cesse qu'il s'agissait d'une nouvelle Semaine d'Enfer, que j'étais déjà passé au travers une fois et que je pourrais recommencer. Quoi que ces salopards veuillent me faire subir, je pourrais l'encaisser. Je l'avais déjà supporté. Je commençais peut-être à péter les plombs, mais j'étais toujours un SEAL.

Je ne pouvais cependant pas nier que je commençais à me décourager même si, pour le moment, mes poursuivants semblaient encore assez calmes. Aussi, lorsque je découvris un immense arbre flanqué de quelques gros troncs couchés juste en dessous, je me glissai sous l'un d'eux et m'allongeai là un moment, sans bouger, en m'apitoyant sur moi-même.

Je rejouai à l'infini dans ma tête les paroles de la chanson *American Soldier*, de Toby Keith. Je me rappelle être resté allongé là, en chantonnant les couplets pour moi-même, notamment ceux qui disaient qu'il me faudrait peut-être mourir… « *Je porterai cette croix avec honneur*. »

Je chantai ces paroles toute la nuit. Je ne pourrais pas expliquer ce que cela me fit. Ce que je peux vous dire, c'est que ce sont des petites choses comme cela, les simples paroles d'une chanson, qui me donnèrent la force de continuer. Il n'en demeurait pas moins que je n'avais aucune idée de ce que j'allais bien pouvoir faire.

Il me vint à l'esprit que je pourrais m'installer là et y conduire ma dernière bataille. Mais j'évacuai rapidement cette idée. Au fond de moi, je me sentais toujours engagé par les dernières paroles d'Axe. « Reste en vie, Marcus. Et dis à Cindy que je l'aime. » Quel bien cela

pourrait-il faire à Cindy Axelson si je finissais criblé de balles sur les pentes de cette montagne perdue au milieu de nulle part ? Et qui saurait alors tout ce que mes camarades avaient accompli ? La manière dont ils s'étaient férocement et courageusement battus ? Moi seul pouvais le faire savoir. Il fallait que je m'en sorte et que je raconte notre histoire.

Je me sentais confortablement installé sous mon tronc et vraiment très, très fatigué, mais la soif me poussa à continuer. Fais chier, décidai-je, et je m'arrachai de là et recommençai à marcher, à clopiner plutôt, en profitant autant que possible de ce bout de terrain plat. Le jour commençait à se lever, il était environ 6 heures, je savais que d'ici midi au plus tard, le soleil serait au sud, mais le soleil était si haut dans cette région, presque à la verticale, qu'il rendait l'orientation bien plus difficile. Je me rappelle que je me demandai où je pourrais bien être la prochaine fois que je verrais l'étoile polaire.

Je me retrouvai presque aussitôt sur un sentier qui allait dans la direction que je souhaitais prendre. À en juger par l'aspect du sol, il était régulièrement fréquenté et qu'il me faudrait donc redoubler de prudence dans mes déplacements. Les sentiers conduisent immanquablement vers des foyers de vie et il me fallut très peu de temps pour apercevoir une habitation plus loin devant moi, peut-être même trois ou quatre maisons. C'était assez difficile à dire, à la distance à laquelle je me trouvais.

Ma première pensée fut qu'il existait peut-être là-bas une fontaine ou un puits. S'il le fallait, j'entrerais dans l'une de ces habitations primitives et me débarrasserais de tous ses habitants. Je pourrais alors boire et nettoyer mes blessures. Mais, tandis que je me rapprochais, je pus voir qu'il y avait quatre maisons, très proches les unes des autres. Pour obtenir de l'eau, il me faudrait tuer une vingtaine de personnes, ce qui était beaucoup trop pour moi. Je choisis de continuer ma route, en priant pour tomber rapidement sur un torrent ou un filet d'eau.

Cela n'arriva pas. Le soleil était haut dans le ciel et chauffait de plus en plus fort. Je continuai à marcher pendant quatre ou cinq heures tandis que mes hallucinations empiraient. Je ne cessais de demander à Mikey ce qu'il fallait faire. Mes lèvres et ma langue avaient doublé de volume. Je n'arrivais plus à bouger ma langue,

sèche comme un vieux parchemin, et désormais complètement collée au palais. J'avais peur de m'arracher la peau en essayant. Difficile de décrire ce que je ressentais. Il fallait vraiment que je trouve de l'eau.

Chaque os de mon corps réclamait du repos, mais je savais que s'arrêter, c'était prendre le risque de s'endormir, et peut-être de mourir. Il fallait que je continue. C'était étrange, mais la soif qui me faisait crever à petit feu était aussi ce qui me poussait à poursuivre ma longue marche désespérée.

Je me rappelle avoir pensé qu'il n'y avait sans doute pas d'eau aussi haut dans les montagnes et je me résolus à redescendre un peu plus bas où, avec un peu de chance, un petit torrent jaillirait peut-être d'une fissure dans les roches comme cela arrivait parfois dans la région. Le soleil dardait alors ses rayons incandescents, mais, au-dessus de moi, les hautes cimes étaient toujours enneigées. Il devait bien y avoir un peu de neige qui avait fondu, bon Dieu ! Et toute cette eau coulait forcément quelque part ! Il fallait juste que je la trouve.

Sur les pentes moins élevées, je me retrouvai dans la plus belle des forêts, un endroit si beau que je me demandai s'il ne s'agissait pas d'un mirage. Des fougères aux feuilles tendres, de l'herbe grasse, de grands conifères, une montagne verdoyante et luxuriante. Bon Dieu, il devait bien y avoir de l'eau quelque part !

Je me figeais régulièrement pour tendre l'oreille, à l'écoute d'un éventuel ruissellement d'eau, mais je ne trouvais que le silence, un silence dévastateur, impitoyable – le silence des hautes montagnes épargnées par les routes, où aucune machine n'était jamais venue troubler ni polluer l'atmosphère. Où il n'y avait ni voitures, ni tracteurs ; pas de télévision, pas de radio, ni même d'électricité. Rien. Juste la nature, à l'image de ce qu'elle était depuis plusieurs milliers d'années sur cette terre d'une beauté merveilleuse habitée par une haine féroce.

Comprenez-moi bien, cependant. Les pentes étaient toujours très raides et je devais toujours me frayer un chemin à travers la forêt. La plupart du temps, j'avançais à quatre pattes pour essayer de soulager la douleur de ma jambe gauche. Pour dire le vrai, je pensais vraiment que j'étais fini. J'étais désespéré, sentant que j'allais m'évanouir d'un instant à l'autre, implorant Dieu de m'aider.

Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort,

Je ne crains aucun mal, car tu es avec moi :

Ta houlette et ton bâton me rassurent…

Psaume 23, bien sûr. Nous avons tendance à penser qu'il s'agit d'un psaume dédié aux SEAL. Nous le récitons tout au long de nos cérémonies religieuses, de nos funérailles. De trop nombreuses funérailles. Je le connais par cœur. Et je m'accrochais à son message, selon lequel, même dans la mort, je ne serais pas abandonné.

Tu dresses devant moi une table, En face de mes adversaires ; Tu oins d'huile ma tête ; Et ma coupe déborde.

Oui, le bonheur et la grâce m'accompagneront ; Tous les jours de ma vie ; Et j'habiterai dans la maison de l'Éternel jusqu'à la fin de mes jours.

Il ne me restait plus rien, seulement ce cri de douleur adressé à Dieu, qui était avec moi, mais dont les voies devenaient impénétrables. J'avais été sauvé d'une mort certaine et j'étais toujours armé de mon fusil. Mais je ne savais plus ce qu'il fallait faire, sinon persévérer.

Je quittai le sentier et, une fois de plus, repris mon ascension vers les hauteurs. Puis je tendis l'oreille, m'efforçant de capter le moindre bruit de source qui devait bien exister quelque part. Je me trouvais alors sur une pente abrupte, agrippé par la main droite à un arbuste, penché en arrière pour mieux percevoir les bruits environnants. Entendrais-je jamais le murmure d'un ruisseau, ou mon destin était-il de mourir de soif en un lieu où aucun Américain ne me trouverait jamais ?

Je n'arrêtais pas de réciter dans ma tête le Psaume 23, encore et encore, pour m'éviter de craquer. J'avais peur, je mourais de froid, sans abri ni vêtements convenables, et je n'arrêtais pas de psalmodier…

L'Éternel est mon Berger ; je ne manquerai de rien.

Il me fait reposer dans de verts pâturages, Il me dirige près des eaux paisibles.

Il restaure mon âme, Il me conduit dans les sentiers de la justice, à cause de son nom.

J'en étais là dans ma prière lorsque j'entendis le ruissellement de l'eau pour la première fois. Il me fut tout d'abord impossible d'y croire. Mais le bruit était bien là, sans aucun doute possible, plus bas, un torrent, ou même une petite cascade. Dans cette montagne à l'air pur, quelque part au milieu de ce fantastique silence, une source coulait doucement. Il fallait que je trouve un moyen de descendre jusqu'à elle.

Je suppose que je sus à ce moment-là que je ne mourrais pas de soif, quoi qu'il puisse m'arriver d'autre. C'était l'un de ces moments qui fait défiler toute votre vie devant vous. Je pensai à mon foyer, à ma mère et à mon père, à mes frères et à mes amis. Étaient-ils au courant ? Savaient-ils ce qui s'était passé ? Ils pensaient peut-être que j'étais mort. Et, durant quelques secondes de flottement, je fus submergé par une vague de tristesse, le cœur brisé à l'idée de ce que pouvait éprouver ma mère, la femme qui m'avait toujours affirmé que j'étais son ange.

Ce que j'ignorais alors, c'est que *tout le monde* pensait que j'étais mort. Chez moi, nous étions maintenant en début de matinée du mercredi 29 juin et, plusieurs heures auparavant, une chaîne de télévision avait annoncé qu'une équipe de reconnaissance de quatre SEAL en mission dans les montagnes du nord-est de l'Afghanistan, avait péri au combat. Mon nom avait été cité.

La chaîne de télévision, comme les médias du monde entier, avait également annoncé la perte d'un hélicoptère MH-47 avec tout son personnel à bord, soit huit membres des SEAL et huit membres du 160^{e} SOAR Night Stalkers. Ce qui faisait vingt membres des forces spéciales tués, la pire tragédie jamais survenue au cours d'une opération spéciale. Ma mère s'était évanouie.

Dans la soirée de mardi, des gens avaient commencé à affluer au ranch – des gens du coin, nos amis, des gens qui souhaitaient être là au cas où ils auraient pu faire quelque chose pour aider. Ils arrivèrent en camion, en voiture ou à moto, un flot continu de familles qui

disaient toutes la même chose : « Nous voulons juste être à vos côtés ».

Devant la porte du bâtiment principal, le jardin ressemblait à un parking. Aux alentours de minuit, il y avait déjà soixante-quinze personnes présentes, dont Eric et Aaron Rooney, deux membres d'une famille possédant l'une des plus grandes entreprises de construction de l'est du Texas ; David et Michael Thornberry, qui exploitent des terres, élèvent du bétail et produisent du pétrole avec leur père, Jonathon ; Slim, Kevin, Kyle et Wade Albright, quelques-uns de mes amis d'enfance qui, pour la plupart, avaient fréquenté les équipes de sport de l'université du Texas.

Il y avait également Joe Lord ; Andy Magee ; Cheeser, Big Roon ; mon frère Opie et notre copain Sean ; Tray Baker ; Larry Firmin ; Richard Tanner ; Benny Wiley ; l'entraîneur de l'équipe athlétique de Texas Tech à Lubbock. Tous avaient été avec moi à l'école primaire.

Un autre de nos pontes locaux du bâtiment, Scott Whitehead, passa à la maison. Il ne nous connaissait pas, mais il voulait être là. Il se révéla un formidable soutien pour ma mère et, aujourd'hui encore, il continue de l'appeler tous les jours. Le sergent Daniel, plusieurs fois décoré par l'armée américaine, vint, en grand uniforme, frappa à la porte et demanda à mon père s'il pouvait être utile d'une manière ou d'une autre. Il continue de passer régulièrement, juste pour s'assurer que ma mère se porte bien.

Et bien sûr, il y avait mon frère jumeau, Morgan, qui s'était précipité au ranch en refusant d'accepter la nouvelle retransmise par les médias selon laquelle j'étais mort. Mon autre frère, Scottie, était arrivé le premier, mais, n'étant pas mon frère jumeau, il n'avait pu qu'accepter ce qui avait été annoncé, et non pas ce que les ondes télépathiques auraient pu lui révéler. Il était presque aussi anéanti que ma mère.

Mon père alla sur Internet pour voir si d'autres informations avaient été diffusées depuis la base des SEAL à Hawaii, là où j'avais été cantonné. Il ne trouva que la confirmation de ce qu'un hélicoptère MH-47 s'était écrasé et que quatre autres Navy SEAL étaient portés disparus. Cependant, l'un des quotidiens de Hawaii

annonçait déjà notre mort à tous. Je pense alors que mon père le crut.

Peu après 2 heures du matin, heure locale au Texas, des SEAL commencèrent à arriver au ranch depuis notre base de Coronado. Le lieutenant de vaisseau John Jones (JJ) débarqua en compagnie du chef Chris Gothro et du maître d'équipage Teg Gill, l'un des hommes les plus robustes que je connaisse. Le lieutenant de vaisseau David Duffield arriva de Coronado juste après, en compagnie de John Owens et de Jeremy Franklin. Les lieutenants de vaisseau Josh Wynn et Nathan Shoemaker arrivèrent de Virginia Beach. L'artilleur de première classe Justin Pitman fit le voyage depuis la Floride. Je dois rappeler que rien de tout cela n'avait été planifié ou organisé. Ils se contentèrent de venir, de se réunir – étrangers et amis mêlés – pour pleurer un frère.

Et pour les accueillir avec ma mère et mon père, il y avait bien sûr l'imposante silhouette de Billy Shelton. Personne ne l'avait jamais vu pleurer auparavant. C'est souvent ainsi avec les hommes les plus durs.

Le chef Gothro déclara tout de suite à mes parents que ce que racontaient les médias n'avait pas d'importance. Il n'y avait encore aucune confirmation officielle de la mort des quatre Navy SEAL, même s'il était probable qu'ils n'aient pas tous survécu. Il était au courant de la dernière transmission de Mikey. « Mes hommes sont en train de mourir ici. » Mais il était impossible d'être sûr de quoi que ce soit pour aucun d'entre eux. Il demanda à ma mère de garder espoir, lui indiqua qu'aucun SEAL ne pouvait être considéré comme mort tant que sa dépouille n'avait pas été retrouvée.

Puis Morgan arriva et leur déclara de but en blanc que j'étais vivant et qu'il n'y avait rien d'autre à ajouter. Il indiqua avoir été en contact avec moi, avoir senti ma présence. Il pensait que j'avais pu être blessé, mais que je n'étais pas mort. « Bon Dieu, je sais bien qu'il n'est pas mort, affirma-t-il. Je le saurais s'il l'était. »

Il y avait désormais environ 150 personnes dans le jardin et les shérifs durent boucler le périmètre. Plus personne ne pouvait entrer dans la propriété sans passer par un de leurs points de contrôle. Il y avait des véhicules de police garés tout le long du chemin de terre menant chez nous. Certains policiers se trouvaient à l'intérieur de la

propriété et priaient à l'occasion de courts services religieux assurés par deux chapelains de l'US Navy arrivés de Coronado. Au cas où, je suppose.

Un peu avant 5 heures, ma mère alla répondre à quelqu'un qui frappait à la porte et elle découvrit un SEAL, le lieutenant de vaisseau Andy Heffele, avec son épouse, Kristina.

— Nous voudrions aider, quoi que nous puissions faire, indiqua Andy. Notre vol en provenance d'Hawaii vient d'atterrir.

— Hawaii, répondit ma mère, mais c'est à l'autre bout du monde.

— Marcus m'a sauvé la vie un jour, répliqua Andy. Il fallait que je vienne. Je sais qu'il y a encore de l'espoir.

Je ne pourrais vous dire ce que tout cela signifia pour ma mère. Elle oscillait entre l'espoir et le désespoir le plus profond. Mais elle dit toujours qu'elle n'oubliera jamais Andy et ce long voyage qu'il fit avec Kristina pour être aux côtés de notre famille.

Tout avait commencé, je suppose, avec les visites de quelques voisins, puis avec l'arrivée, petit à petit, de professionnels du SPECWARCOM. Mais cela se transforma progressivement en une veillée. Personne ne rentra chez lui, les gens restèrent, jour après jour, nuit après nuit, priant ensemble pour que je sois encore en vie.

Quand je repense à tout cela, plusieurs mois après, je suis submergé par l'émotion : tant d'amour, tant de compassion, tant de gentillesse envers mes parents. J'y pense chaque jour, et pourtant je n'ai aucune idée de la façon dont je pourrais exprimer mes remerciements, sinon redire à tous que notre porte leur est ouverte, quelle que soient l'heure ou les circonstances, jusqu'à la fin de mes jours.

Pendant ce temps, sur ma putain de montagne, inconscient de cet incroyable rassemblement chez moi, je tendais l'oreille pour écouter le ruissellement de l'eau. Agrippé à mon arbuste, penché en arrière, je me demandais comment descendre à sa recherche sans me rompre le cou. C'est alors qu'un sniper taliban me tira dessus.

Je sentis la morsure de la balle dans ma chair, à l'arrière et en haut de ma cuisse gauche. Bon Dieu, cela me fit mal, vraiment mal. Et l'impact de la balle d'AK-47 me fit effectuer un véritable salto arrière

qui m'envoya à nouveau m'écraser sur la montagne. Je heurtai la roche face contre terre, ce qui n'améliora guère l'état de mon nez, déjà en piteux état, et rouvrit ma plaie au front.

Puis je commençai à dévaler la pente, à glisser vraiment très vite de ma position, ce qui n'était sans doute pas plus mal car ces enfoirés de talibans avaient commencé à vider leurs chargeurs sur moi. Des balles sifflaient partout, soulevant des nuages de terre tout autour de moi, ricochant sur les rochers, se fracassant dans les troncs d'arbres. Bon Dieu, on rejouait la bataille pour la Montagne de Murphy.

Mais il est beaucoup plus difficile de toucher une cible en mouvement que vous ne pourriez le croire, surtout un corps filant aussi vite que le mien, sans aucun contrôle, au milieu des roches et des arbres. Et ils manquèrent leurs tirs. Finalement, ma glissade s'acheva sur un terrain plat et, bien sûr, mes poursuivants ne firent pas le trajet aussi vite que je l'avais fait moi-même. J'avais pris pas mal d'avance sur eux et, à mon grand étonnement, je n'en avais pas trop souffert. J'imagine que j'avais manqué les principaux obstacles et que la terre sur laquelle j'avais glissé était relativement meuble. Et puis, j'avais toujours mon fusil, ce qui pour moi était un miracle plus grand encore que l'apparition de la Sainte Vierge à Lourdes.

Je me mis à ramper pour m'abriter derrière un arbre et essayer de déterminer les positions ennemies. Je pouvais voir un homme, celui qui était le plus proche de moi, qui criait et montrait ma position à deux autres bonshommes, plus loin sur sa droite. Avant que j'aie pu prendre la moindre décision, tous deux ouvrirent à nouveau le feu sur moi. Je ne les voyais pas très bien car ils étaient à une centaine de mètres plus haut sur la falaise, et les arbres me bouchaient la vue.

Je ne pouvais malheureusement pas garder mon équilibre tout en visant avec mon fusil, aussi je décidai de laisser tomber, de partir à quatre pattes, en attendant de pouvoir trouver un meilleur terrain d'où je pourrais me défendre, je rampai, pas très vite, mais à une allure régulière, et traversai un terrain très accidenté fait de petites buttes et de ravines. Le relief était idéal pour un fugitif, ce que j'étais, mais je ne pouvais pas descendre les ravines en marchant, et encore moins à quatre pattes puisque j'étais loin d'être un léopard des neiges.

Aussi, à chaque fois que j'atteignais un de ces petits trous, je me contentais de me laisser tomber dedans en espérant que la chute ne serait pas trop dure. J'effectuai ainsi pas mal de roulades, et ce fut une traversée aussi longue que douloureuse. Mais cela valait toujours mieux que de se faire tirer à nouveau dans le cul.

Je continuai ainsi pendant une quarantaine de minutes, à ramper, à rouler, et à tomber, à rester loin de mes poursuivants, à gagner du terrain en descendant, à le perdre lorsqu'ils pouvaient courir après moi. Et nulle part, sur cette voie tortueuse qui menait vers le bas, je ne trouvai un seul endroit décent susceptible de me servir de position pour contre-attaquer face aux hommes armés qui me poursuivaient. Les balles volaient toujours et, pour ma part, je progressais toujours. Mais j'atteignis finalement un terrain plat, entouré de gros rochers, et je décidai que ce serait mon dernier carré. Ou le leur. D'une façon ou d'une autre. Même si je ne savais pas combien ils étaient exactement.

Je me rappelle avoir pensé : *Et maintenant, comment Morgan se sortirait-il de ce merdier ? Que ferait-il à ma place ?* Et cela me donna de la force, la formidable force de mon frère aîné de sept minutes. Je me dis que dans ma situation, il attendrait de voir le blanc de leurs yeux avant de tirer. Sans avoir le droit à l'erreur. Alors je me mis à l'abri derrière un gros rocher, vérifiai mon chargeur et ôtai la sécurité de mon Mark 12. Puis j'attendis.

Je les entendis venir, mais pas avant qu'ils ne soient proches, très proches. Ils n'arrivaient pas ensemble, ce qui était pénible car il m'était impossible de les compter. Je pus cependant repérer leur guetteur, le gars qui me pistait au sens littéral du terme, sans même essayer de me tuer. Il n'était d'ailleurs pas armé. Son boulot consistait simplement à suivre ma trace et à appeler les autres pour qu'ils me descendent. Un sale petit enfoiré.

Mais c'était le mode de fonctionnement afghan. Ce Sharmak déléguait très bien. Un homme transportait l'eau, un autre les réserves de munition, et les tireurs n'avaient pas besoin de perdre leur temps à étudier le terrain. Ils avaient un pisteur qui s'en chargeait.

Ce spécialiste n'avait guère de mal à me pister, parce que je laissais sans doute autant de traces qu'un ours blessé, en labourant la

terre et en saignant sur la roche, à la fois du front et de la cuisse.

Je me déplaçais à genoux derrière le rocher, fusil relevé, quand le pisteur taliban apparut devant moi, à moins de 3 mètres – mais il ne m'avait pas encore repéré.

Je tirai aussitôt et le tuai sur le coup. La force de l'impact le projeta en arrière en faisant jaillir le sang de sa poitrine. Je pense que je le touchai en plein cœur et je l'entendis s'écraser par terre. Mais en même temps, juste derrière moi, j'entendis les bruits de pas furtifs des chasseurs. Ils étaient deux, un peu plus haut dans les rochers. En train de passer la zone au peigne fin. Je ne disposais que d'une seconde pour réagir car ils arrivaient sur moi, leurs AK relevées. Et merde ! Je pourrais en descendre un, mais pas les deux en même temps.

Je saisis une de mes grenades, la dégoupillai et la jetai droit sur eux. Je crois qu'ils eurent le temps de lâcher quelques salves, mais pas avant que j'aie plongé derrière mon rocher. Tout cela se déroulait de manière très rapprochée, il n'y avait pas plus de 2 mètres entre nous, je me contentai d'implorer le seigneur pour que ma grenade explose, ce qu'elle fit, en pulvérisant les deux Afghans, en fracassant la roche, en créant une tempête de sable et de terre. Et moi ? Je gardai la tête baissée et priai Dieu pour qu'il n'y en ait pas d'autres.

Ce fut à peu près à ce moment-là que je commençai à souffrir de pertes de conscience, non pas à cause de la grenade, mais en raison de mon état général. Tout me tomba dessus d'un coup et, tandis que j'attendais que les débris de l'explosion retombent par terre, je me sentis soudain complètement usé, sujet à des vertiges, rongé par le doute et pris de tremblements. Je crois que je restai derrière le rocher quelques minutes, incapable de bouger, avant d'oser à nouveau m'aventurer plus loin, toujours en rampant, pour essayer de voir s'il n'y avait pas d'autres talibans à mes trousses. Mais je ne vis personne.

Il était évident qu'il fallait que je parte de là, notamment parce que l'explosion de la grenade devait avoir attiré l'attention de quelqu'un, quelque part. Je restai assis là quelques minutes, en m'émerveillant devant le silence et en méditant sur le monde. Je parvins à la conclusion qu'il fallait que je réapprenne à me battre, non pas

comme un Navy SEAL, mais comme un montagnard afghan, au moins si je voulais survivre.

J'avais appris pas mal de choses au cours de cette dernière heure, la plus importante d'entre elles étant que je devais apprendre à combattre seul, à l'inverse de tout ce que j'avais appris jusque-là. Comme vous le savez, les SEAL se battent en équipe, et seulement en équipe, se reposant entièrement les uns sur les autres pour agir comme il convient. C'est ainsi que nous procédons, nous faisons la guerre en équipe, en équipe de quatre, de dix ou même de vingt, mais toujours en qualité d'unité homogène – un seul esprit, une seule stratégie. Nous nous couvrons instinctivement les uns les autres, évoluant toujours de manière à combler un manque ou à tracer la voie. C'est ce qui fait notre force.

Mais là-haut, tout seul, traqué, les règles étaient bien différentes. Il fallait tout d'abord que j'apprenne à me déplacer comme un montagnard, dans la plus grande discrétion, en restant dissimulé, sans faire de bruit, sans rien déplacer. Bien sûr, nous avions appris à le faire en Californie, mais pas à l'échelle requise ici, contre un ennemi encore plus furtif, silencieux et invisible que nous ne l'étions nous-mêmes.

Marcher à quatre pattes ne me serait pas d'une grande utilité. Je devais me concentrer, adopter la bonne position militaire avant de me jeter sur ma proie. Il fallait que j'économise mes munitions, que je sois certain de tuer ma cible avant de tirer, que je reste hors de vue et que je ne trahisse pas ma présence en me traînant comme l'ours blessé que j'étais.

La prochaine fois que je frapperais mon ennemi, j'étais déterminé à le faire avec la force létale dont nous faisions habituellement preuve, à m'assurer que je disposerais toujours d'un élément de surprise. Il s'agissait là des seules tactiques permettant aux guerriers en position défavorable, comme les moudjahidins, les partisans d'Al-Qaida et, dorénavant, moi-même, de remporter la victoire.

Je me remis à quatre pattes. Je tendis l'oreille comme un chien de chasse et tournai la tête dans le sens du vent. Rien. Pas un bruit. Ils avaient peut-être abandonné, ou peut-être me croyaient-ils mort. Quoi qu'il en soit, il fallait que je foute le camp.

Je partis, le fusil coincé dans la ceinture, en direction de l'ouest, vers le torrent. Il se trouvait beaucoup plus bas et, comme je souhaitais éviter de me casser la gueule une fois de plus dans cette putain de montagne, il fallait que je zigzague en descendant la falaise jusqu'à ce que je le trouve.

J'avais depuis longtemps perdu la notion des distances, mais j'eus l'impression de faire 5 ou 6 kilomètres, à marcher à quatre pattes, à me reposer, à prier, à espérer, à essayer de faire de mon mieux, comme durant la Semaine d'Enfer. Je pense que je perdis connaissance deux ou trois fois. Mais finalement j'entendis la cascade. J'entendis l'eau qui s'écoulait dans le soleil de l'après-midi – tombant d'un rocher en surplomb, puis formant un bassin en contrebas avant de poursuivre sa route.

Je ne sais trop comment, j'arrivai pile au sommet de cette cascade, peut-être à 6 mètres au-dessus. C'était un spectacle magnifique, avec le soleil qui miroitait à la surface de l'eau et caressait les pentes boisées de la montagne, au-dessus de la vallée au fond de laquelle se nichait un village, plus loin, bien plus loin en contrebas, à 1 ou 2 kilomètres.

Pour autant que je puisse m'en souvenir, c'était la première fois que je n'avais pas été pris pour cible pendant aussi longtemps. Je n'entendais rien de menaçant. Je ne voyais rien de menaçant. J'avais très certainement exterminé le groupe de pisteurs en entier car, s'il y en avait eu d'autres sur mes traces, croyez-moi, je les aurais entendus. Je ne me déplaçais peut-être pas encore comme un montagnard, mais j'en avais acquis les facultés auditives.

Cela faisait si longtemps que je désirais boire que je me figurai qu'une demi-minute de plus à attendre ne ferait pas une grande différence, et je pris donc ma lunette de visée pour examiner de plus près ce village, depuis mon excellente position. Je me forçai à tenir debout, appuyé contre un rocher de la main gauche, juste au-dessus de l'eau.

La vue était magnifique et je pouvais parfaitement distinguer le village, ses maisons les plus hautes accrochées à flanc de montagne, construites directement contre la roche par des hommes qui étaient visiblement de véritables artisans. On aurait dit des habitations directement tirées des pages d'un livre pour enfants, comme la

maison de la Méchante Sorcière de l'Ouest dans *Le Magicien d'Oz*, ou des maisons de pain d'épices sur une grande montagne de sucre.

Je rangeai la lunette et, sans oser regarder dans quel état était ma jambe gauche, j'avançai un peu afin de trouver un endroit où je pourrais glisser sur le dos jusqu'au bassin d'eau glacée qui m'attendait plus bas. C'est alors que ma jambe gauche céda. Était-ce à cause de la balle qui l'avait frappée un peu plus tôt, ou des éclats de roquette, ou juste parce que les tendons étaient incapables de supporter un nouvel effort ? Elle se déroba et je basculai en avant, sans rien pour me retenir.

Je dévissai et tombai la tête la première, en glissant sur un sol lisse fait d'ardoise et de sable, en gagnant rapidement de la vitesse, en culbutant, les pieds en l'air, en réussissant parfois à frapper le sol de l'extrémité de mes bottes à la recherche de n'importe quelle prise pour freiner ma chute. Je passai à la vitesse de l'éclair devant le petit bassin et continuai à glisser plus bas. Je n'avais aucune idée de la vitesse à laquelle j'allais, mais je voyais bien que la route était encore longue avant d'arriver en bas – et je ne pouvais plus m'arrêter.

Un jeune arbre se dressait en face de moi, et je me fendis pour l'attraper à pleine vitesse, en cherchant à m'accrocher à n'importe quoi qui pût me ralentir. Mes doigts se refermèrent sur son tronc souple, mais j'allais tout simplement trop vite et je ne fis que lui passer dessus avant de culbuter sur le dos. Pendant quelques secondes, je crus que j'étais mort.

Cela ne faisait de toute manière pas une grande différence, que je sois mort ou vivant, et mon corps brisé continua de glisser sur près de 300 mètres. Puis la pente sembla dévier, et je la suivis encore, en glissant et rebondissant, sur 150 mètres, jusqu'à ce qui semblait être le pied de la falaise. J'atterris sur une butte, avec l'impression de m'être brisé tous les os du corps. J'avais le souffle coupé, du sang coulait de ma blessure au front et je me sentais aussi misérable qu'il était possible de l'être.

Vous ne le croirez sans doute pas, mais mon fusil se trouvait toujours à mon côté, et, une fois encore, ce fut la soif qui me sauva. Au lieu de rester étendu là, ensanglanté sous le chaud soleil de l'après-midi, je songeai à l'eau que j'avais vue, juste au-dessus de

moi. En tout cas, il y en avait, quelques minutes auparavant, quand j'étais passé devant à toute vitesse.

Je savais qu'il fallait que je remonte là-haut, ou je mourrais. J'attrapai donc mon fusil et commençai la longue remontée à quatre pattes vers cette eau qui devait me sauver la vie. Je grimpai et glissai sur ce relief lisse, et je suis certain que vous avez maintenant compris quel terrible alpiniste je fais. Pour ma défense, j'invoquerai l'excuse de la déclivité. C'était incroyablement raide, pas vraiment à pic, mais pas loin. Un véritable alpiniste aurait sans doute emporté tout son équipement pour gravir cette pente.

En ce qui me concerne, je ne sais pas trop ce qui est pire, de grimper ou de dévaler la pente. Mais j'avais encore 60 mètres à gravir avant d'atteindre cette eau, et il me fallut encore deux heures. Je m'évanouis deux fois et, quand j'atteignis enfin l'eau, je plongeai ma tête sous la cascade, juste pour humidifier ma gorge et libérer ma langue. Puis je me décrassai le visage, qui me brûlait, nettoyai la plaie de mon front et essayai de laver ma jambe du sang qui la recouvrait. J'étais incapable de savoir si la balle du sniper était toujours logée dans ma cuisse ou non.

Tout ce que je savais, c'est qu'il me fallait boire beaucoup d'eau, puis essayer d'attirer l'attention des secours et gagner un hôpital. Autrement, je ne pensais pas pouvoir survivre, je décidai de monter de quelques mètres, là où l'eau coulait sur un rocher avant de former un petit bassin. Je baissai la tête et bus. Jamais je n'ai goûté eau plus délicieuse que celle-là.

Et, tandis que je jouissais enfin de ce luxe incroyable, je remarquai que trois gars se tenaient juste au-dessus de moi, dont deux étaient armés d'AK. Pendant quelques secondes, je crus halluciner. Je m'arrêtai de boire. Je me rappelle que je me parlai alors à moi-même, en marmonnant, oscillant entre le rêve et la réalité.

Puis je réalisai que l'un d'eux me hurlait dessus, me criait quelque chose que j'étais censé comprendre, mais, dans mon état de confusion totale, je ne captais rien. J'étais comme un animal salement blessé, prêt à me battre jusqu'à la mort. Je ne comprenais rien, ni la main tendue, ni la possibilité d'une once d'humanité. La seule chose à laquelle j'étais capable de réagir, c'était le danger. Et

tout me semblait danger. Encerclé. Apeuré. Soudain effrayé à l'idée de mourir. Prêt à mordre n'importe quoi. C'était moi.

La seule pensée qui me venait à l'esprit, c'était : *Je vais tuer ces mecs… Donnez-moi juste une chance de le faire*. Je m'écartai du bassin en roulant et empoignai mon fusil en position de tir. Puis je commençai à ramper vers les rochers, les tripes nouées à l'idée qu'à chaque seconde une rafale de balles d'AK-47 pourrait me transpercer et me tuer.

Mais je « pensais » ne pas avoir le choix, je devais prendre le risque d'être tué par ces gars avant de pouvoir répliquer. Je me rappelle vaguement que le premier hurlait toujours à tue-tête, en me gueulant littéralement dessus. Quoi qu'il veuille dire, ce ne pouvait qu'être hors de propos. Mais il avait tout l'air d'être le père outragé de l'un des nombreux Afghans qui avaient été abattus sur le champ de bataille par l'un des quatre hommes détachés auprès de l'équipe SEAL 10. Sans doute par moi-même.

Tandis que je progressais lentement, péniblement, presque à l'aveuglette vers le gros rocher qui se dressait un peu plus loin devant moi, l'idée me traversa l'esprit que ces gars auraient déjà pu me tuer s'ils avaient voulu le faire. En réalité, ils auraient pu le faire à n'importe quel moment. Mais cela faisait déjà si longtemps que les talibans me pourchassaient que je ne pensais à rien d'autre que dénicher un abri et trouver une position raisonnable d'où je pourrais me défendre.

Je fis sauter la sécurité de mon fusil et continuai à me traîner jusqu'à une sorte de cul-de-sac fermé par de gros rochers sur tous les côtés. Nous y étions. Le dernier carré de Marcus. Et, lentement, je roulai à moitié, me tournai à moitié, pour faire face à mon ennemi une dernière fois. Le problème, c'est que mon ennemi avait disparu. Les trois gars se trouvaient maintenant sur les rochers, au-dessus de moi, et ils m'encerclaient – un sur la gauche, un sur la droite, un juste en face. Bon Dieu, pensai-je. Je n'ai plus qu'une grenade. Je suis dans la merde. Vraiment dans la merde.

Puis je remarquai que c'était encore pire que ça. Trois autres gars, leurs AK en bandoulière sur le dos, arrivaient vers moi par le chemin que j'avais suivi. Et eux aussi se dispersèrent pour grimper sur les rochers, mais ils se placèrent derrière moi. Personne ne tira. Je

relevai mon fusil et visai celui qui gueulait. J'essayai de l'accrocher dans ma ligne de mire, mais il bondit prestement derrière un gros arbre, et je pointai mon arme dans le vide.

Je me retournai et tentai de localiser les autres, mais le sang coulait toujours de mon front, obscurcissant ma vision. Ma jambe maculait de sang la plaque de schiste sur laquelle je me trouvais. Je ne savais plus trop ce qui m'arrivait, sinon que je m'étais fourré dans une sorte d'affrontement que j'allais sans doute perdre. Le second trio de gars avança rapidement sur les rochers derrière moi, puis vint se placer juste au-dessus de ma tête.

L'homme derrière le tronc était ressorti à découvert et continuait de crier, en restant debout devant moi, le canon de son arme abaissé. Je pensais qu'il exigeait que je me rende. Mais je ne pouvais m'y résoudre. Je savais simplement qu'il me fallait de l'aide, sinon je me viderais de mon sang et j'en crèverais. Je fis alors ce que j'aurais cru ne jamais pouvoir faire. Je baissai mon arme. Vaincu. Mon environnement échappait à mon contrôle, à tous points de vue. Je luttai pour ne pas m'évanouir.

Je restai là, étendu dans la poussière, pissant le sang, toujours agrippé à mon fusil, toujours défiant d'une certaine manière, mais incapable de me battre. Je n'avais plus de force, j'étais au bord de l'évanouissement et je faisais l'impossible pour comprendre ce que le montagnard essayait de me dire.

« *American ! OK ! OK !* »

Enfin, je compris. Ces gars ne me voulaient pas de mal. Ils m'avaient trouvé par hasard. Ils ne me traquaient pas et n'avaient aucune intention de me tuer. C'était une situation nouvelle à laquelle je n'avais pas été habitué ces derniers jours. Mais le souvenir des bergers croisés la veille hantait toujours mon esprit.

« Talibans ? demandai-je. Vous, talibans ? »

« *No taliban !* », cria l'homme dont je supposais qu'il était leur chef. Et il passa le tranchant de sa main sur sa gorge, en affirmant une nouvelle fois : « *No taliban !* »

De là où j'étais étendu, cela me sembla être l'équivalent de « Mort aux talibans ». Il ne signifiait certainement pas qu'il était l'un d'eux, ni même qu'il les appréciait. Je tâchai de me rappeler si les bergers

avaient dit « *No taliban* ». Et je fus presque certain qu'ils ne l'avaient pas dit. C'était maintenant différent.

Mais j'avais toujours les idées confuses et la tête qui tournait, j'hésitais, et je demandai à nouveau : « Talibans ? Talibans ? »

« *No ! No ! No taliban !* »

J'imagine que si j'avais été au meilleur de ma forme, j'aurai accepté depuis quelques minutes déjà ce qu'il m'affirmait, bien avant que je n'envisage un dernier carré et tout ça. Mais je ne savais plus où j'en étais. Je vis le chef s'approcher de moi. Il me sourit et m'indiqua qu'il s'appelait Sarawa. Il m'expliqua dans un mauvais anglais qu'il était le médecin du village. Il était âgé d'une trentaine d'années, barbu, assez grand pour un Afghan, avec un haut front d'intellectuel. Je me rappelle avoir pensé qu'il ne ressemblait pas tellement à un médecin, surtout au bord de cette falaise, avec sa silhouette de pisteur.

Mais il y avait quand même quelque chose en lui. En tout cas, il n'avait pas l'air d'un partisan d'Al-Qaida. J'avais maintenant vu pas mal de ces guerriers talibans, et il ne ressemblait à aucun d'entre eux. Son regard n'exprimait ni l'arrogance, ni la haine. S'il n'avait pas été habillé à la manière d'un chef de bande dans *Meurtre à Khyber Pass*, il aurait pu passer pour un professeur d'université américain en route pour une manifestation pacifiste.

Il releva les pans de sa longue chemise blanche pour me montrer qu'il n'avait pas dissimulé d'arme à feu ni de couteau. Puis il écarta les bras devant lui – je pense que c'est le signe universel pour signifier « Je suis un ami ».

Je n'avais d'autre choix que de lui faire confiance. « J'ai besoin d'aide », dis-je, croyant sans doute apporter des précisions utiles à une situation par ailleurs particulièrement évidente.

— Hôpital… Eau…

— Oh ?, répondit Sarawa.

— Eau, répétai-je, je dois boire de l'eau.

— Oh ?, reprit Sarawa.

— Eau, criai-je, en désignant le petit bassin d'eau.

— Ah !, s'exclama-t-il, hydrater !

Je ne pus m'empêcher de rire, quoique faiblement. Il fallait que je m'hydrate ! Qui diable était ce chef de clan cinglé qui ne connaissait que des mots compliqués ?

Il appela un gamin qui avait une bouteille avec lui. Il partit la remplir au ruisseau et me la ramena. Je la bus en faisant un bruit monstre et, sans cesser de glouglouter, je vidai deux bouteilles de suite.

— Hydrater, affirma Sarawa.

— T'as raison, mec, confirmai-je.

Et à ce moment, nous commençâmes à converser dans une langue hybride issue de nulle part, cette langue que l'on utilise quand aucun des locuteurs ne comprend un mot de la langue de l'autre.

« Je me suis fait tirer dessus », indiquai-je en montrant ma blessure, qui n'avait jamais vraiment cessé de saigner.

Il l'examina et hocha la tête d'un air sévère, comme s'il comprenait l'absolue nécessité de me prodiguer des soins médicaux. Dieu seul savait à quel point ma jambe gauche pouvait être infectée. Toute la saleté, la boue et les éclats de roche que je lui avais infligée ne pouvaient pas lui avoir fait beaucoup de bien.

Je lui expliquai que j'étais moi aussi médecin, pensant que cela pourrait peut-être aider. Je savais qu'il y aurait très certainement des représailles sauvages si un village non taliban abritait un fugitif américain, mais j'espérais qu'ils ne m'abandonneraient pas sur place.

J'aurais tellement aimé avoir conservé du matériel médical avec moi, mais j'avais tout perdu sur cette montagne, il y avait une éternité déjà, en même temps que j'avais perdu Mikey, Axe et Danny. Quoi qu'il en soit, Sarawa sembla me croire, de même qu'il semblait savoir d'où je venais. En s'exprimant par gestes et avec quelques mots, il me fit comprendre qu'il était au courant de la fusillade sur la montagne. Et il n'arrêtait pas de me désigner du doigt en parlant, comme pour confirmer qu'il savait avec certitude que j'étais l'un des combattants.

Le téléphone arabe devait fonctionner à merveille ici. Ils n'avaient aucun moyen de communication, pas de téléphones, pas de voitures, rien. Juste quelques bergers qui se baladaient dans les montagnes et s'échangeaient les informations importantes. Et il y avait maintenant

ce Sarawa, qui devait s'être trouvé à plusieurs kilomètres des combats et qui me racontait pourtant la bataille à laquelle j'avais participé la veille.

Il me donna une tape rassurante sur l'épaule, puis s'éloigna avec ses compères villageois pour tenir une sorte de conciliabule tandis que je discutais avec le gamin.

Celui-ci n'avait qu'une seule question, et il eut pas mal de difficultés à me la poser, à se faire comprendre d'un Américain. Mais je finis par me faire une bonne idée de ce qu'il voulait savoir : « C'est vous, le cinglé qui a dégringolé de la montagne ? Très haut. Très vite. Très drôle. Tout le monde vous a vu au village. C'était vraiment marrant. Ah ! Ah ! Ah ! »

Bon Dieu ! Ou plutôt Mahomet ! Ou Allah ! Ou quel que soit le patron dans le coin. Ce gamin venait vraiment d'un village en pain d'épices.

Sarawa revint bientôt. Ils me redonnèrent de l'eau. Mais la décision que Sarawa et ses amis étaient en train de prendre impliquait d'énormes responsabilités et pourrait avoir des conséquences capitales : ils devaient décider s'ils m'emmenaient avec eux ou non. Décider s'ils m'aideraient, m'abriteraient et me nourriraient. Plus important encore, décider s'ils me défendraient.

Ces gens étaient des Pachtouns. Et la majorité des guerriers qui combattaient sous l'ancienne bannière des maîtres de l'Afghanistan, ainsi que de nombreux combattants partisans d'Al-Qaida, étaient membres de cette tribu ancestrale aux règles très strictes, qui comptait près de treize millions de personnes vivant en Afghanistan.

Le germe de la secte talibane, sa haine absolue de l'infidèle, était incontestablement pachtoun. L'assise de cette vicieuse armée tribale était pachtoun. Les talibans se déplaçaient sur ces montagnes avec l'assentiment silencieux et la permission tacite des Pachtouns, qui leur procuraient nourriture et toit. Les deux communautés, celle des guerriers et celle de la population montagnarde, étaient irrévocablement liées l'une à l'autre. Les moudjahidins qui avaient combattu les Russes étaient principalement des Pachtouns.

« *No taliban* »ne signifiait strictement rien. Je connaissais le topo. Ces gars étaient peut-être des villageois paisibles en surface, mais les liens tribaux qui les liaient aux autres étaient d'airain. S'ils étaient

confrontés à une armée de talibans exigeant la tête d'un militaire américain, il n'y aurait sans doute pas grand-monde pour parier un vieux bouc sur les chances de l'Américain.

Et pourtant, il y avait quelque chose que je ne savais pas. Je parle du *lokhay warkawal* – une règle inflexible des lois tribales et ancestrales du *pachtounwali* concernant le devoir d'hospitalité. La traduction littérale de *lokhay warkawal* est « offrir le gîte ».

J'ai déjà abordé cet aspect brièvement lorsque j'ai esquissé l'environnement pachtoun au début de ce livre, mais c'est maintenant que cela compte réellement. C'est ici que ce vieux concept de *lokhay warkawal* prend tout son sens. Vraiment ici, tandis que je suis allongé par terre à me vider de mon sang et que ces montagnards discutent de mon sort.

Pour un Américain, l'idée de porter assistance à quelqu'un dans mon état, salement blessé ou agonisant, va de soi. Il fait ce qu'il peut. Mais pour ces gars, cela ne va pas sans entraîner de nombreuses responsabilités. Le *lokhay* n'implique pas seulement de fournir un toit et de la nourriture, il implique également de défendre, jusqu'à la mort si nécessaire, l'homme blessé. Et pas seulement jusqu'à la mort du chef de clan ou de la famille qui aurait pris la décision d'héberger l'homme, mais jusqu'à la mort de tout le village.

Le *lokhay* signifie que la population d'un village se battra jusqu'au dernier de ses hommes, comme l'exige leur code de l'honneur – ils s'engagent à protéger l'individu qu'ils ont invité à bénéficier de leur hospitalité. Et ce n'est pas quelque chose à prendre à la légère quand les choses se corsent. Il n'est pas question de revenir dessus. C'est strictement non négociable.

Ainsi, tandis que je gisais là, persuadé que ces salopards de barbares allaient m'abandonner et me laisser crever sur place, ils discutaient en fait d'une problématique de vie et de mort beaucoup plus importante. Et les vies dont ils parlaient n'avaient rien à voir avec la mienne. Il s'agissait du *Lokhay*, avec un L majuscule. Sans déconner.

Pour ce que j'en savais, ils étaient en train de décider s'ils ne feraient pas mieux de me tirer une balle dans la tête et de s'éviter pas mal de problèmes. Mais je commençais à sombrer, à n'être plus qu'à moitié sur mes gardes, à moitié évanoui, la différence entre les deux

états étant assez minime. Sarawa parlait toujours. Bien sûr, j'imaginais que ces hommes pouvaient être, à l'image des bergers, des espions loyaux des talibans. Ils pouvaient facilement me capturer et envoyer leurs messagers les plus rapides informer les chefs locaux de leur prise, et je pouvais alors être ramassé et exécuté à n'importe quel moment.

J'espérais vraiment que ce ne serait pas le cas. Et même si j'avais le sentiment que Sarawa était quelqu'un de bien, je ne savais pas ce qu'il en était réellement ; personne ne l'aurait pu, en de telles circonstances. De toute manière, je ne pouvais pas faire grand-chose, à part peut-être les flinguer tous, sans guère de chances de m'en tirer. Je pouvais à peine bouger.

Alors, je me contentai d'attendre leur verdict. Je n'arrêtais pas de penser : *Que ferait Morgan ? Existe-t-il un moyen de se sortir de là ? Quelle serait la bonne décision militaire ? Quelles sont mes options ?* Aucune, comme vous l'aurez remarqué. Mes meilleures chances de survie consistaient à essayer de devenir le copain de Sarawa et à gagner les faveurs de ses amis.

Des pensées confuses traversaient mon esprit. Qu'en était-il de tous ces morts qu'il y avait eu dans la montagne ? Que se passerait-il si les gars de ce village avaient perdu des fils, des frères ou des cousins dans la bataille contre les SEAL ? Que penseraient-ils de moi, un militaire américain, armé, en uniforme, ayant survécu à plusieurs batailles et zigouillé plusieurs Afghans sur leurs propres terres ?

Je n'avais évidemment aucune réponse à cela, et je ne pouvais pas savoir non plus ce qu'ils pensaient. Mais rien de très bon ne pouvait en sortir. Ça, je le savais.

Sarawa revint vers moi. Il ordonna d'un ton sec à deux hommes de me relever, chacun venant se placer sous l'un de mes bras pour me soutenir et me soulever. Il ordonna à un troisième de m'attraper par les jambes.

Tandis qu'ils s'approchaient, je pris l'une de mes dernières grenades et la dégoupillai précautionneusement, ce qui mit cette saloperie en mode actif. Je la tins serrée dans une main, plaquée contre ma poitrine. Les montagnards ne semblèrent pas le remarquer. Tout ce que je savais, c'est que s'ils essayaient de

m’exécuter, de me ligoter ou d’appeler leurs collègues talibans, je lâcherais ma grenade au sol et les tuerais tous avec moi.

Ils me soulevèrent. Et, lentement, nous commençâmes à descendre vers le village. Je ne le réalisais pas, pas encore, mais il s’agissait du plus grand répit que j’avais eu depuis que la bataille pour la Montagne de Murphy avait débuté. Ces bienveillants montagnards pachtouns avaient décidé de m’accorder le *lokhay*. Ils avaient pris l’engagement, au péril de leur vie s’il le fallait, de me défendre contre les talibans.

10

Un fugitif américain encerclé par les talibans

Puis je trouvai un morceau de roche dure sur le sol de la grotte et, tourné sur le flanc gauche malgré la douleur, je passai deux heures à graver les mots du comte de Monte-Cristo sur le mur de ma prison : Dieu me rendra justice.

Sarawa et ses amis n'essayèrent pas de me retirer mon fusil. Pas encore, en tout cas. Je le gardai dans une main tandis qu'ils me transportaient doucement en bas du sentier pentu jusqu'au village de Sabray, qui était situé environ 200 mètres plus loin et était composé d'à peu près trois cents habitations. De l'autre main je tenais ma dernière grenade, dégoupillée, prête à nous envoyer dans l'au-delà. Il était un peu plus de 16 heures et le soleil était toujours haut.

Nous passâmes devant deux groupes d'hommes, qui se figèrent à la vision de cet Américain armé, blessé, qui tenait toujours son fusil et recevait pourtant de l'aide. Ils s'arrêtèrent et me fixèrent et, à deux reprises, j'échangeai un regard avec l'un d'eux. À chaque fois, je reconnus cette lueur de haine pure qui m'était si familière. C'était toujours la même chose, un regard de répulsion non dissimulée envers l'infidèle.

Bien sûr, ils n'y comprenaient rien. Ce qui n'était guère surprenant. Moi aussi, j'étais désorienté. Pourquoi Sarawa m'aidait-il ? Le fait que Sarawa me donne l'impression de nager à contre-courant ne laissait pas non plus de m'inquiéter. Ce village était rempli d'islamistes fanatiques qui souhaitaient la mort des Américains. C'est dans ces montagnes que le plan visant à détruire les Twin Towers de New York avait été imaginé.

En tout cas, c'était mon opinion. Mais c'était sous-estimer la part d'humanité des membres les plus âgés de cette tribu pachtoune.

Sarawa et beaucoup d'autres étaient fort bons et ne me voulaient aucun mal, pas plus qu'ils ne permettraient à quiconque de m'en faire ni ne courberaient l'échine devant quelques-uns de leurs concitoyens assoiffés de sang. Ils voulaient simplement m'aider. Je finirais plus tard par le comprendre.

Les regards hostiles des bergers sur le sentier étaient typiques, mais ils ne reflétaient pas la majorité des points de vue. Nous continuâmes notre chemin jusqu'à la maison la plus haut *perchée* de Sabray. Je dis bien la plus haut perchée car les maisons étaient construites les unes au-dessus des autres, à flanc de montagne. Vous pouviez quasiment quitter le sentier montagneux et marcher sur le toit d'une maison.

Il fallait descendre un peu plus bas pour atteindre la porte d'entrée. Une fois à l'intérieur, vous vous retrouviez plus ou moins dans une sorte de grotte faite de torchis et de roche visiblement sculptée par des artisans, avec un sol en terre battue. Des escaliers taillés dans la pierre conduisaient plus bas dans une autre pièce. Mais il valait mieux ne pas trop s'en approcher car c'était là, généralement, que les villageois gardaient leurs chèvres. Et là où il y a des chèvres, il y a du crottin de chèvre. Partout. L'odeur pestilentielle se répandait dans toute l'habitation.

Nous arrivâmes devant cette maison et je tentai de leur faire comprendre que je mourais toujours de soif. Je me rappelle que Sarawa me tendit un tuyau d'arrosage avec beaucoup de manières, comme s'il s'agissait d'un verre de cristal, et qu'il ouvrit un robinet quelque part. Je remis la goupille de ma grenade dans son orifice originel, une procédure fortement déconseillée par les autorités militaires américaines, et l'accrochai au gilet de combat que je portais toujours.

J'avais de nouveau les deux mains libres et l'eau me parut très froide et délicieusement bonne. Ils dénichèrent ensuite un lit de camp et l'installèrent dehors, devant moi, puis quatre hommes me soulevèrent pour me coucher délicatement dessus sous la supervision de Sarawa.

Au-dessus de moi, des appareils américains survolaient les montagnes et filaient dans le ciel. Tout le monde les montrait du

doigt, sauf moi. Je me contentais de les regarder, plein d'espoir, en me demandant quand diable ils viendraient me chercher.

Désormais, toute la population de Sabray entourait mon lit de camp, attentive à la manière dont Sarawa travaillait. Il nettoya soigneusement ma blessure à la jambe, confirmant ce que je pensais, à savoir qu'il n'y avait pas de balle logée dans le haut de ma cuisse gauche. À la place, il identifia l'orifice de sortie de la balle. Bon Dieu ! J'avais perdu du sang par deux trous différents. Pas étonnant s'il ne m'en restait plus beaucoup !

Puis il prit un petit instrument chirurgical et commença à retirer les éclats de métal de ma jambe. Il passa pas mal de temps à éliminer tous les morceaux de roquette qu'il pouvait trouver, ce qui, soit dit en passant, faisait un mal de chien. Mais il n'arrêta pas pour autant son travail. Puis il nettoya encore une fois la jambe, soigneusement, en appliquant de la crème antiseptique avant de la bander.

Je restai ensuite allongé là, complètement épuisé. Ils revinrent bientôt, vers 18 heures, et m'installèrent à l'intérieur – quatre d'entre eux portant mon lit de camp. Ils me donnèrent des vêtements propres, ce qui était la meilleure chose qui pouvait m'arriver depuis que je m'étais désaltéré. Il s'agissait de vêtements traditionnels afghans, très doux, une chemise ample et un de ces pantalons larges incroyablement confortables. Je me sentais presque humain. En fait, ils me donnèrent deux jeux de vêtements presque identiques – un blanc pour le jour, un noir pour la nuit.

Je ne rencontrai de véritable problème que lorsqu'il me fallut me changer et enlever mon treillis américain – à vrai dire, je ne portais quasiment plus que le haut – pour enfiler la tenue montagnarde. Comme mon épaule me faisait encore atrocement souffrir, ils durent me donner un coup de main et, lorsqu'ils virent le tatouage plutôt extravagant que j'arborais dans le dos – la moitié d'un trident SEAL (Morgan avait l'autre moitié) –, ils manquèrent de s'évanouir.

Ils supposèrent qu'il s'agissait de l'emblème d'un clan guerrier, ce qui n'était pas loin de la vérité, mais ils pensèrent également que j'étais l'incarnation du diable – un homme qui portait tatoué sur son dos un symbole sorcier d'une telle puissance ne pouvait être que maléfique et reviendrait probablement un jour pour les exterminer tous. Je m'évertuai donc à leur répéter que j'étais un médecin pour

qu'ils arrêtent de croire que j'étais un guerrier des forces spéciales américaines. Je parvins heureusement à les convaincre, mais ils n'en furent pas moins visiblement soulagés lorsqu'ils m'eurent enfilé la chemise et baissé l'une des manches pour couvrir le haut du bras sur lequel apparaissait une partie du tatouage.

Lorsqu'ils partirent, ils souriaient, et j'étais devenu, pour le restant de mon séjour dans le village, et je suppose pour bien plus longtemps encore, le « Docteur Marcus ».

Je leur demandai une dernière chose, qu'ils me conduisent vers les feuillées du village pour que je puisse vider ma vessie, mais là-bas ils me firent adopter la position traditionnelle afghane. Je me rappelle être tombé en arrière, ce qui les fit rire sans aucune retenue.

Ils me ramenèrent en sécurité sur mon lit de camp, sans cesser de plaisanter, mais je réalisai alors avec horreur qu'ils m'avaient retiré mon fusil. Je demandai à savoir où il était, et les montagnards essayèrent de m'expliquer qu'ils avaient dû me le prendre, *lokhay* ou pas *lokhay*, car si jamais les talibans pénétraient dans cette pièce, ils ne croiraient jamais que je n'étais qu'un simple médecin blessé, avec un fusil de sniper dans les mains. *Lokhay* ou pas *lokhay*.

À ce moment-là, je ne les comprenais pas et, de toute manière, je ne pouvais pas faire grand-chose. Je me contentai donc de ne plus y penser. Et je restai allongé là, dans la lumière déclinante du soir, quand ils me laissèrent entièrement seul.

J'avais bu de l'eau et mangé quelques-uns de ces pains plats qu'ils confectionnent dans les pays arabes. Ils m'avaient offert un bol de lait de chèvre chaud, dans lequel j'étais censé tremper mon pain, mais la combinaison des deux s'était révélée la chose la plus infecte que j'eus jamais goûtée. J'avais failli vomir et leur avais demandé de reprendre leur lait, prétextant que ma religion me l'interdisait. Il ne m'était donc resté que cet affreux morceau de pain sec, dur comme un os, auquel je m'attaquai à nouveau. Je leur étais cependant reconnaissant de leur aide et j'avais essayé de le leur faire savoir. Bon Dieu, j'aurais pu crever dans cette montagne. Et, s'ils ne m'avaient pas trouvé, c'est sans doute ce qui se serait passé.

Mais à présent, une fois de plus, je me retrouvais seul. Je regardai autour de moi, examinant pour la première fois ce qui m'entourait. Un épais tapis de laine afghan recouvrait le sol tandis que des

coussins colorés étaient disposés contre le mur. Des ornements sculptés étaient accrochés aux murs, mais aucune photo. Les fenêtres étaient vitrées, et en contrebas de cette maison je devinais d'autres toits de chaume. Ils étaient sans aucun doute habiles de leurs mains, mais je n'avais aucune idée de la provenance des matériaux de construction, qu'il s'agisse des pierres, du verre ou de la paille.

Un très grand coffre de bois fermé à clé se trouvait dans la pièce où j'étais. J'appris plus tard qu'il abritait les biens les plus précieux d'une famille et, vous pouvez me croire, il ne contenait en réalité pas grand-chose. Pourtant, le peu qu'ils avaient, ils semblaient disposés à le partager avec moi.

Ils m'avaient laissé plusieurs couvertures et, tandis que la nuit tombait, je compris vite pourquoi. La température passa directement d'une chaleur caniculaire à zéro degré.

Je remarquai qu'il y avait un vieux poêle à bois dans un coin de la pièce, et j'appris plus tard que c'était là qu'ils faisaient cuire chaque jour leur pain. Le système en vigueur ici faisait que les deux plus grandes maisons du village, comme celle où je me trouvais, permettaient de cuire le pain pour tout le monde avant de le distribuer. Allongé, je me demandais où allait la fumée quand ils allumaient le four puisqu'il n'y avait pas de cheminée. Mais c'était encore une découverte que je ferais plus tard. Réponse : nulle part. La fumée de bois stagnait dans la pièce qui me servait de chambre.

Je flottais dans un demi-sommeil, souffrant toujours de mes blessures qui, heureusement, ne semblaient pas s'infecter. *Hooyah*, Sarawa ! Pas vrai ?

La porte de ma nouvelle demeure était assez épaisse, mais mal ajustée. Elle protégeait du froid et de la pluie, mais il fallait la pousser d'un coup vraiment sec pour pouvoir l'ouvrir. Je l'avais déjà remarqué et je savais que personne ne pourrait entrer dans la pièce sans que cela me réveille, aussi estimai-je n'avoir pas besoin de dormir d'un seul œil.

Ce qui arriva ensuite ne manqua pourtant pas de me surprendre. La porte s'ouvrit sous un coup de pied brutal qui brisa le silence. J'ouvris les yeux juste à temps pour voir huit talibans armés faire irruption dans la pièce. Le premier marcha droit sur le lit de camp et me frappa au visage de toute sa force. Cela me rendit fou de rage, et il

put s'estimer heureux que je sois incapable de bouger et quasiment prisonnier. Je lui aurais défoncé la tête si j'avais été en bonne santé et s'il avait seulement songé à lever la main sur moi. Quel sale petit con.

Je savais qu'il s'agissait de talibans en raison de leur physionomie – des barbes propres et bien taillées, de belles dents, des mains et des vêtements soignés. Ils étaient bien nourris et savaient plus ou moins parler anglais. Aucun d'entre eux n'était très grand, 1,70 mètre en moyenne, et ils portaient tous ces vieux ceinturons soviétiques en cuir, ceux avec une étoile rouge au centre de la boucle. Ils portaient des vêtements afghans, avec, par-dessus, une veste d'une couleur différente pour chacun, ainsi qu'un poignard et un pistolet d'origine russe glissé dans le ceinturon. Tout cela en provenance de Moscou. Volé.

Je n'avais rien sous la main pour me défendre. Je n'avais pas de fusil, pas de grenade, seulement la marque du courage tatouée sur mon bras et ma poitrine, l'Étoile solitaire du Texas. Et j'en eus besoin, de ce courage, car ces salopards me tombèrent dessus, me frappèrent à la jambe gauche et me rouèrent de coups au visage et au torse, me faisant subir un véritable passage à tabac.

Je m'en fichais. Je savais encaisser ce genre de connerie, j'avais été entraîné pour cela. De toute manière, il n'y en avait aucun parmi eux qui ait une bonne droite. Ils avaient surtout beaucoup de chance car, en d'autres circonstances, j'aurais balancé n'importe lequel d'entre eux par la fenêtre. Je craignais surtout qu'ils décident de me flinguer ou de me ficeler pour m'emmener je ne sais où avec eux, de l'autre côté de la frontière avec le Pakistan, afin de me filmer lorsqu'ils me trancheraient la gorge.

Si j'avais pensé, ne serait-ce qu'un seul instant, que cela pût être leur intention, les choses auraient rapidement dégénéré. J'étais blessé, mais pas grièvement, et j'avais eu le temps de me reposer un peu. Je réfléchissais déjà à un plan pour me sortir de là. Au-dessus de moi, simplement posée sur les poutres, je voyais une barre de fer de 1,20 mètre environ. Pouvais-je l'attraper si je me relevais ? Oui, sans doute.

Dans une situation de vie ou de mort, je me serais emparé de cette barre, j'aurais choisi le plus agressif d'entre eux et je la lui aurais

écrasée sur la gueule. Il n'aurait plus jamais pu se relever. Puis je me serais attaqué aux deux plus proches avant de repousser les autres dans un coin de la pièce, toujours avec la barre. Je les aurais coincés tous ensemble, me conformant aux procédures de combat SEAL, empêchant ainsi quiconque de me braquer avec son arme, de dégainer un couteau ou de s'enfuir.

Il m'aurait sans doute fallu défoncer quelques crânes avant de pouvoir utiliser un de ces pistolets russes pour achever ceux qui auraient été encore en vie. Aurais-je été capable de le faire ? Je le pense. Mes copains de l'équipe SEAL 10 auraient été déçus si je n'y étais pas parvenu.

Mon dernier recours aurait ainsi consisté à les tuer tous, à m'emparer de leurs armes et de leurs munitions et à me barricader dans l'habitation jusqu'à ce que des Américains arrivent pour me secourir.

Le problème, c'est que je ne voyais pas très bien où cela aurait pu me conduire sur le court terme. À quoi cela m'aurait-il servi d'agir comme un SEAL teigneux, comme certains peuvent l'être ? Mon habitation était entourée de nombreux autres talibans, tous armés de AK. Certains étaient entrés, puis ressortis. Plusieurs de ces enfoirés se trouvaient juste devant la fenêtre. De toute manière, tout le village était entouré de talibans. Sarawa me l'avait affirmé plus tôt, et je n'arrivais pas à comprendre pourquoi alors ils m'avaient laissé seul. À moins qu'ils n'aient su… À moins qu'ils n'aient été endoctrinés… À moins que je ne me sois en réalité retrouvé entre les mains de guerriers talibans en relâche ?

Mais les gars à mon chevet, eux, n'étaient pas vraiment en relâche. Ils ne me lâchaient pas, exigeaient de savoir pourquoi j'étais là, ce que faisaient les avions américains, s'ils allaient lancer une attaque, qui allait venir à mon secours (excellente question, non ?). Je savais pour l'instant que la meilleure preuve de courage serait encore de prendre sur moi, car je cherchais avant tout à rester en vie, et surtout pas à initier une rixe au couteau ou, pire encore, à me faire tirer dessus.

Je n'arrêtais pas de leur dire que je n'étais qu'un médecin, envoyé ici pour aider les blessés. Je leur inventai également un énorme mensonge, selon lequel j'étais diabétique. Je n'étais pas membre des

forces spéciales et j'avais besoin d'eau, ce dont ils ne tinrent pas compte. Bizarrement, c'était surtout ma barbe qui leur posait problème ; ils savaient que l'armée américaine n'autorise pas le port de la barbe, seules les forces spéciales américaines ont le droit de la porter.

Je réussis à les persuader que j'avais besoin d'aller dehors, et ils me donnèrent cette unique chance, cette dernière opportunité désespérée de pouvoir m'esquiver. Mais je fus incapable de marcher assez vite et ils n'eurent qu'à me rattraper et à me traîner à l'intérieur, où ils me jetèrent à terre et me passèrent à nouveau à tabac, plus violemment qu'auparavant. Ils me brisèrent les os d'un poignet à coups de crosse. Cela fait terriblement mal, et il m'a fallu subir deux opérations chirurgicales par la suite pour le remettre en état.

Ils avaient entre-temps allumé des lanternes, trois il me semble, et la pièce était assez bien éclairée. Ils poursuivirent leurs investigations pendant environ six heures. En criant et en me frappant, en gueulant et en me tabassant. Ils m'annoncèrent que tous mes copains avaient été tués, qu'ils leur avaient coupé à tous la tête et que j'étais le prochain sur leur liste. Ils m'indiquèrent qu'ils avaient abattu un hélicoptère et tué tous les hommes à son bord. Ils fanfaronnaient, criaient, se vantaient qu'ils finiraient bientôt par tuer tous les Américains dans leur pays, entrecoupant leurs crâneries de quelques « Nous vous tuerons tous ! Mort au grand Satan ! Mort aux infidèles ! »

Ils hurlaient d'une même voix que j'étais leur principal infidèle et qu'il ne me restait plus que quelques instants à vivre. Je jetai un coup d'œil à la barre de fer, peut-être mon dernier espoir. Mais je ne leur dis rien, je ne déviai pas d'un pouce et continuai de prétendre que je n'étais qu'un médecin.

À un moment, un des gamins du village, dix-sept ans environ, entra dans la pièce. J'étais quasiment sûr qu'il se trouvait dans l'un des deux groupes que j'avais croisés en arrivant. Et il avait ce que j'appelle maintenant le Regard. Cette haine méprisante envers mon pays et moi-même.

Les talibans le firent entrer et le laissèrent assister à mon tabassage. Il appréciait vraiment ce qu'il voyait et ils le considéraient

comme « l'un des nôtres ». Il fut autorisé à s'asseoir sur le lit lorsqu'ils frappèrent mon bandage à la cuisse. Il prenait vraiment son pied. Il n'arrêtait pas de passer le tranchant de sa main sur sa gorge en riant. « Taliban, hein ?... Taliban ! » Je n'oublierai jamais son visage, son sourire, son regard triomphant. Et, du coin de l'œil, je regardais la barre de fer. Ce gamin, lui aussi, avait beaucoup de chance.

Mes interrogateurs trouvèrent ensuite la visée laser de mon fusil et mon appareil photo, et ils émirent le souhait de se prendre en photo les uns les autres. Je leur montrai comment utiliser le laser pour réussir leurs photos, mais je leur exposai une mauvaise procédure et leur indiquai de bien fixer le rayon. Je suppose qu'un des derniers services que je pouvais leur rendre était de les aveugler tous ! Car ce rayon leur aurait aussitôt brûlé la rétine. Désolé, les gars. C'est le boulot.

Tout de suite après cela, il devait être aux alentours de minuit, une nouvelle tête apparut dans la pièce, accompagnée de deux autres hommes. Je savais qu'il s'agissait du patriarche du village, un petit homme barbu qui inspirait le plus grand respect. Les talibans se relevèrent immédiatement et se placèrent sur le côté tandis que le vieil homme s'approchait jusqu'à l'endroit où je gisais. Il s'agenouilla et m'offrit à boire dans une petite tasse en argent, me proposa du pain, puis se releva et se tourna vers les talibans.

Je ne compris pas ce qu'il leur dit, mais j'appris plus tard qu'il leur avait interdit de m'emmener avec eux. Je pense qu'ils le savaient déjà avant de venir, sinon ils l'auraient déjà fait depuis longtemps. Mais il était impossible d'ignorer l'autorité que dégageait la voix de ce vieil homme. C'était une petite voix calme, ferme, et personne ne parla en même temps que lui. Personne ne l'interrompit.

Ils se gardèrent bien de prononcer un seul mot tandis que cette silhouette puissante et frêle à la fois leur rappelait la loi. Leur loi tribale, je suppose. Lorsqu'il partit, il s'éloigna dans la nuit, très digne, le genre d'attitude qu'adoptaient ceux qui n'ont pas l'habitude d'être défiés. Vous auriez pu le repérer à 2 kilomètres, c'était un peu le pendant afghan de l'instructeur Reno. Bon Dieu ! J'imaginais la tête de Reno s'il m'avait vu à cet instant !

Après le départ du patriarche, vers 1 heure du matin, six heures après leur arrivée, les talibans décidèrent soudain de partir. Avec les yeux douloureux, espérais-je.

Leur leader, celui qui avait la langue la mieux pendue, était un bonhomme maigre plus grand d'une tête que tous les autres. Il les conduisit dehors, puis je les entendis s'éloigner en marchant, avancer d'un pas souple sur le sentier qui conduisait en dehors de Sabray, jusque dans les montagnes. Une fois de plus, je fus laissé en sang, le corps meurtri, mais éternellement reconnaissant envers le patriarche du village, et je dérivai à nouveau dans un demi-sommeil, apeuré, vraiment effrayé à l'idée que ces salopards puissent revenir me chercher.

Bang ! Soudain, la porte s'ouvrit à nouveau. Je faillis sauter hors de ma nouvelle chemise de nuit afghane. Étaient-ils de retour ? Avec leur matériel d'exécution ? Allais-je pouvoir me relever et me battre pour ma survie ?

Mais, cette fois, il s'agissait de Sarawa. Et je ne manquai pas de m'interroger : Qui était-il réellement ? Avait-il renseigné quelqu'un ? Était-il aux ordres des talibans ? Ou les talibans étaient-ils venus en douce, sans que personne ne soit prévenu ?

Je n'avais *pas encore* été informé du concept de *lokhay*. Sans doute parce qu'ils n'avaient aucun moyen de m'en informer, et de toute manière je n'avais pas d'autre choix que de leur faire confiance. Ils étaient ma seule chance de survie.

Sarawa, qui apportait avec lui une petite lanterne, était accompagné de quelques amis. Je sentais leur présence plus que je ne les voyais dans cette obscurité presque totale, à la lumière de cette flamme vacillante, dans ma condition.

Trois villageois me soulevèrent du sol et me transportèrent vers la porte. Je me rappelle avoir vu leurs silhouettes se découper sur les murs de torchis, de sinistres silhouettes sombres et enturbannées. Très honnêtement, cela ressemblait à une scène des *Mille et Une Nuits*. Le grand Marcus emporté par Ali Baba et ses quarante voleurs pour lui faire rencontrer un putain de génie. Bien sûr, je ne savais pas qu'ils agissaient sous les ordres directs du patriarche, qui leur avait demandé de me sortir de là au cas où les talibans décideraient d'ignorer les règles ancestrales et de m'emmener de force.

Une fois dehors, ils éteignirent la lampe et se mirent en formation. Deux gars devant, armés d'AK-47, et un troisième derrière, portant également une AK. Les trois gars de tout à l'heure, dont Sarawa, continuèrent de me porter et ils empruntèrent bientôt un sentier qui sortait du village. Le voyage dura assez longtemps, sans que les gars s'arrêtent de marcher pendant une bonne heure, peut-être deux. Et ils marchaient sans jamais se fatiguer, comme des Bushmen ou des Bédouins.

Vers la fin, nous descendîmes un nouveau sentier jusqu'à un torrent à côté d'une cascade – la même que celle où nous nous étions rencontrés la première fois, supposai-je –, mais à un niveau légèrement supérieur. Je devais avoir constitué un poids mort insupportable à transporter, mais ce n'était pas la première fois que j'admirais la résistance de ces hommes.

Lorsque nous atteignîmes la rivière, ils s'arrêtèrent pour raffermir leur prise, puis nous la traversâmes dans un silence presque total, dans l'obscurité de cette nuit sans lune. Je pus entendre l'eau ruisseler, mais rien de plus, tandis qu'ils traversaient agilement. Ils ne ralentirent pas en arrivant de l'autre côté et commencèrent à grimper une pente relativement abrupte et boisée.

C'était un coin luxuriant et magnifique en plein jour. Je m'en étais déjà rendu compte et, même au cœur de cette nuit froide, je pouvais toujours ressentir l'effet isolant de la végétation, avec ses épais arbustes et ses hautes fougères. Finalement, nous atteignîmes ce qui me sembla être une grotte s'enfonçant profondément dans la montagne. Ils me déposèrent par terre et je tentai de leur parler, mais ils ne pouvaient pas voir mes gestes ni comprendre mes paroles, aussi je laissai tomber. Mais je réussis à faire comprendre à Sarawa que je souffrais de diabète et que j'avais besoin d'eau en permanence. Je suppose que la peur de mourir de soif était encore vive en moi et, à ce moment-là, je m'estimais dans l'incapacité de revenir au bord de l'eau par mes propres moyens.

Ils me transportèrent jusqu'au fond de la grotte et me reposèrent par terre. Je pense qu'il était aux alentours de 4 heures du matin lorsque nous arrivâmes là. Nous étions le jeudi 30 juin. Ils me laissèrent sans nourriture mais dénichèrent un récipient rempli d'eau, en fait une vieille bouteille de Pepsi, la plus infecte et la plus nauséabonde de toutes les bouteilles de verre que j'aie jamais vues

sur cette planète. Je pense qu'elle avait dû contenir du crottin de chèvre dans une autre vie. Mais c'était tout ce que j'avais – une bouteille trouvée dans les égouts, mais remplie d'eau.

Je n'osais pas la porter à mes lèvres, de peur de contracter la fièvre typhoïde. Je me débrouillai pour la soulever au-dessus de moi et laisser couler l'eau dans ma bouche, comme le faisaient ces Espagnols avec leurs gourdes en peau de vache.

Je n'avais pas de nourriture ni d'arme, et Sarawa et ses hommes n'allaient pas tarder à repartir. J'étais terrifié à l'idée qu'ils ne reviennent jamais et qu'ils aient tout simplement décidé de se débarrasser de moi. Sarawa m'indiqua qu'il serait de retour dans cinq minutes, mais je n'étais pas certain de le croire. Je restai seul, allongé sur la roche, frissonnant de froid dans le noir, incertain de ce qui m'attendait.

Plus tard au cours de cette nuit, je m'effondrai. Je perdis pied et me mis à sangloter de désespoir, tenaillé par la peur, incapable de résister plus longtemps. Je pensais ne plus pouvoir en supporter davantage. Reno m'aurait sans aucun doute foutu des coups de pied au cul. Avec un peu de chance, sur la fesse droite, pas sur la gauche.

Je ne cessais de penser à Morgan, j'essayais désespérément de communiquer avec lui, de relier mes pensées aux siennes, implorant Dieu de le laisser m'entendre. Et bientôt, il commença à faire jour. Bon Dieu ! Ils m'avaient amené ici pour m'y laisser mourir ; Morgan ne savait pas où j'étais, ni si j'étais mort ou vivant ; et mes copains SEAL me croyaient sans doute mort.

Je n'aurais pas manqué de me tourmenter encore longtemps si je n'avais été la proie d'une colonie de grosses fourmis noires qui accaparèrent toute mon attention. J'avais peut-être abandonné tout espoir, mais il était hors de question que je me fasse bouffer vivant par ces petites saloperies. Je me relevai et les attaquai à coups de bouteille de Pepsi.

La plupart d'entre elles périrent sans doute à cause de l'odeur, mais j'en tuai suffisamment pour les repousser un moment. Et les heures continuèrent de s'écouler. Sans que rien ne se passe. Pas de montagnard pachtoun. Pas de Sarawa. Pas de taliban. Mon désespoir était à son comble. Les fourmis revenaient à l'assaut. Et je n'avais même plus la force d'organiser une véritable contre-attaque pour me

défendre. Je choisis le mode sniping et m'attaquai à leurs chefs avec ma bouteille de Pepsi.

Puis je trouvai un morceau de roche dure sur le sol de la grotte et, tourné sur le flanc gauche malgré la douleur, je passai deux heures à graver les mots du comte de Monte-Cristo sur le mur de ma prison : *Dieu me rendra justice.*

Je n'étais pas sûr de pouvoir encore y croire. Nous avions perdu le contact depuis un petit moment. Mais j'étais toujours vivant. Tout juste. Et il y avait peut-être de l'aide en route. Les voies du Seigneur ne sont-elles pas mystérieuses ? Pourtant, j'avais perdu mon fusil, et quasiment tout espoir.

Je recommençais à dériver, un peu avant 8 heures du matin, quand le secteur commença à s'animer de nouveau. Je pouvais entendre les clochettes de ces sales chèvres et elles semblaient se trouver juste au-dessus de moi. Quand du sable et des cailloux commencèrent à pleuvoir sur moi, je réalisai que ma grotte n'avait pas de plafond. J'étais à ciel ouvert, je pouvais entendre les sabots des chèvres marteler le sol quelque part au-dessus de moi, et le sable n'arrêtait pas de me tomber dessus.

La bonne nouvelle, c'est qu'il ensevelissait les fourmis, mais me tombait aussi dans les yeux, je me retournai sur le ventre en cachait mon visage dans mes mains, réveillant la douleur de mon poignet qui se ressentait terriblement des coups de crosse qu'il avait reçus. Soudain, ce fut l'horreur absolue, je vis le canon d'une AK-47 apparaître au coin du rocher qui protégeait mon flanc gauche. Je ne pouvais pas me cacher, je ne pouvais même pas m'abriter et je ne pouvais évidemment pas me défendre.

Le canon continua d'avancer, puis le reste du fusil, les mains et enfin le visage – le visage d'un de mes copains de Sabray, qui souriait joyeusement. J'étais tellement sous le choc que je ne pouvais même pas me résoudre à le traiter d'enfoiré pour m'avoir fait une telle peur, et pourtant il l'aurait mérité. Mais il m'avait apporté du pain et du lait de chèvre et il remplit ma bouteille avec. La bouteille trouvée dans les égouts.

Une demi-heure plus tard, ce fut au tour de Sarawa de venir, avec cinq heures de retard sur ce qu'il avait annoncé. Il examina ma blessure par balle et me redonna de l'eau. Puis il posta une sentinelle

à l'entrée de ma grotte à ciel ouvert. Ce garde avait une trentaine d'années et, comme tous les autres, il était maigre comme un clou et barbu. Il s'assit sur un rocher un peu au-dessus de l'entrée de la grotte, son AK-47 en bandoulière.

Je n'arrêtais pas de somnoler, allongé par terre, et chaque fois que je me réveillais, je me redressais pour voir si la sentinelle était toujours là. Il s'appelait Norzamound et, à chaque fois, il souriait chaleureusement en m'adressant un signe de la main. Mais nous ne pouvions pas converser, nous n'avions aucune langue en commun. Il descendit une fois remplir ma bouteille d'eau et j'essayai de faire en sorte qu'il partage la sienne avec moi. Rien à faire.

Je soulevai alors ma bouteille de Pepsi et la vidai directement au-dessus de ma bouche, puis la balançai au fond de la grotte. La fois suivante, quand Norzamound m'apporta de l'eau, il retrouva cette putain de bouteille et la remplit à nouveau.

Je restai seul en fin de soirée et je vis les bergers passer une fois ou deux. Ils ne m'adressèrent aucun signe et n'essayèrent pas de me parler, mais ils ne trahirent pas non plus ma cachette. S'ils l'avaient fait, je ne pense pas que je serais ici pour en parler. Pourtant, aujourd'hui encore, je ne suis toujours pas certain que le *lokhay* fonctionne pour quelqu'un qui a quitté le village.

Norzamound m'avait laissé un peu de pain frais, ce dont je lui étais reconnaissant. Il était reparti peu après la tombée de la nuit et, durant plusieurs heures, je ne vis personne. J'essayais de rester calme et rationnel car j'avais le sentiment que Sarawa et ses hommes étaient décidés à me sauver. Même le patriarche du village semblait clairement de mon côté. Cela n'avait d'ailleurs rien à voir avec mon charme. Il s'agissait strictement de *lokhay*.

Je restai allongé seul durant cette longue soirée et cette nuit. Le 1er juillet succéda au 30 juin ; j'avais jeté un coup d'œil à ma montre vers minuit, aussi je sus quand cela se produisit. J'essayais de ne pas penser à chez moi, à ma mère et à mon père, de ne pas m'apitoyer sur mon sort, mais je savais qu'il était environ 15 heures au Texas et je me demandais si quelqu'un avait la moindre idée des ennuis dans lesquels j'étais et s'ils réalisaient à quel point j'avais désespérément besoin d'aide.

***

Ce que je ne savais pas, c'est qu'il y avait maintenant près de deux cents personnes rassemblées au ranch. Personne n'était reparti. C'était comme s'ils attendaient tous qu'une situation désespérée redevienne prometteuse, comme si leurs prières à mon intention pouvaient être entendues, comme si leur présence pouvait d'une manière ou d'une autre me protéger de la mort – comme s'ils pensaient qu'en restant sur place personne ne pourrait annoncer que j'avais été tué au combat.

Ma mère affirme qu'elle assistait à un miracle. Mon père et elle servaient à manger trois fois par jour aux personnes présentes, mais elle ne sut jamais d'où provenait la nourriture. Et la nourriture ne cessa jamais d'arriver – des camions de grossistes locaux apportaient des steaks ou des poulets pour tout le monde, parfois deux cents repas d'un coup. Sans rien faire payer. Des restaurants des environs faisaient parvenir des repas ; des poissons, des pâtes, des hamburgers. Ma mère reçut des plats chinois pour cinquante personnes, puis à nouveau pour soixante. Elle récupéra des œufs, des saucisses, du jambon et du bacon. Mon père raconte que le barbecue ne cessa jamais de fonctionner.

Tout le monde aidait, même la famille Herzogg, de riches éleveurs locaux, fervents pratiquants, patriotes, toujours prêts à aider un ami dans le besoin. Mme Herzogg vint avec ses filles et, sans rien demander, commença à nettoyer la maison. Et elle le fit tous les jours.

Les aumôniers de la Navy faisaient réciter à tout le monde le Psaume 23, comme je le faisais moi-même de mon côté. Durant les services qui se déroulaient dans le jardin, tout le monde se levait pour chanter solennellement l'hymne de la Navy :

Père éternel, si puissant à servir,
Dont le bras calme les mers agitées,
Dont la volonté pénètre les profondeurs de l'océan,
Qui sait toujours se maîtriser

Et, bien sûr, ils finissaient toujours par le couplet spécial Navy SEAL, l'hymne éternel du SPECWARCOM :

Père éternel, ami fidèle,
Soit prompt à répondre à ceux que nous dépêchons
Dans l'urgence, la confiance et la fraternité
Accomplir nos périlleuses missions
Entends-nous lorsque nous t'implorons
Car les SEAL sont dans les airs, sur terre et dans la mer.

Les gens dormaient quand ils le pouvaient et où ils le pouvaient. Nous avions une grande maison d'amis en bois à l'entrée de la propriété et les gens s'y relayèrent. Les SEAL s'installèrent dans la maison et dormirent partout où ils le purent ; sur les lits, les canapés, les fauteuils, partout. Et, toutes les trois heures, ils recevaient un coup de téléphone passé directement depuis le champ de bataille en Afghanistan. C'était toujours la même chose. « Pas de nouvelles. » Personne ne laissa jamais ma mère seule, mais elle était rongée par l'angoisse.

Alors que juin s'était transformé en juillet, beaucoup commencèrent à perdre espoir et à croire que j'étais mort. À l'exception de Morgan, qui n'en croyait rien et continuait d'affirmer que nous avions communiqué l'un avec l'autre, par l'esprit. J'étais blessé, mais vivant. Il en était certain.

Les SEAL n'envisageaient pas non plus la possibilité que je sois mort. *Il est seulement porté disparu au combat*. C'était là leur conviction. Et, jusqu'à ce que quelqu'un leur affirme le contraire, ils ne voulaient rien entendre d'autre. Pas comme ces chaînes de télévision, pas vrai ? Elles pensaient pouvoir affirmer tout et son contraire, que ce soit vrai ou non, et elles blessèrent mes parents à un point difficile à imaginer.

***

Pendant ce temps, dans ma grotte, Norzamound était revenu avec deux autres gars en me fichant encore la trouille de ma vie. Il était

environ 4 heures du matin, ce vendredi 1er juillet, et ils n'avaient pas apporté de lanterne. Ils communiquaient en chuchotant et m'intimèrent l'ordre de garder le silence. Une fois encore, ils me soulevèrent et me transportèrent en bas de la montagne, jusqu'à la rivière. J'essayai de me débarrasser de ma bouteille nauséabonde, mais ils la retrouvèrent et me la ramenèrent aussitôt. Je suppose qu'ils étaient à court de bouteilles dans l'Hindu Kuch. Ils tenaient à cette bouteille comme à la prunelle de leurs yeux.

Nous traversâmes la rivière et descendîmes le sentier pentu, en reprenant le chemin du retour vers le village. Cela me sembla prendre un temps fou et, à un moment, j'allumai le cadran lumineux de ma montre, mais ils devinrent aussitôt hystériques. « Non ! Non ! Non, Dr Marcus. Taliban, taliban ! »

Bien sûr, je ne savais pas de quoi ils parlaient. La lumière était minime, mais ils n'arrêtaient pas de la montrer. Je compris rapidement qu'elle représentait un danger pour nous tous et que le village de Sabray était encerclé par les talibans, qui attendaient la première opportunité pour me capturer ou me tuer. Mes porteurs armés avaient reçu la même formation pachtoune et ils savaient que la moindre lumière au cœur de la montagne, aussi faible fût-elle, était tout à fait inhabituelle et pourrait facilement attirer l'attention de n'importe quel veilleur sur le qui-vive.

J'éteignis tout de suite mon cadran. L'un des gars qui marchait devant avec son AK possédait quelques notions d'anglais. Il s'approcha de moi et me murmura à l'oreille : « Les talibans voient la lumière, ils vous tuent, Dr Marcus. »

Finalement, nous atteignîmes un plateau situé en hauteur et j'entendis le mot « hélicoptère ». Je crus alors que quelqu'un allait venir me sauver. Mais c'était une fausse alerte. Rien ne vint. Je m'allongeai sur le sol et, peu de temps avant l'aube, Sarawa arriva avec sa trousse médicale et s'occupa de ma jambe. Il ôta les pansements gorgés de sang, nettoya les blessures et appliqua de la pommade antiseptique, puis posa de nouveaux bandages. Puis, à mon grand étonnement, il sortit une seringue d'insuline pour traiter le diabète que je n'avais pas.

J'imagine que j'étais meilleur menteur que je ne le pensais. Et il fallait bien sûr que j'accepte cette injection. Ce qu'on ne ferait pas

pour son pays. C'est dingue, non ?

Ils m'emmenèrent ensuite dans une maison sur les hauteurs du village et, peu après mon arrivée, je rencontrai là mon premier véritable ami, Mohammed Goulab, le fils du patriarche, âgé de trente-trois ans et chef de la police locale. Tout le monde l'appelait Goulab (prononcer *Gou-larb*) et il jouissait d'une position assez élevée au sein de sa communauté. Il me fit comprendre de manière très claire que les talibans ne me toucheraient pas tant qu'il aurait son mot à dire.

C'était quelqu'un d'extrêmement sympathique et nous devînmes de bons amis, en tout cas aussi proches qu'on puisse l'être quand la barrière de la langue est quasiment insurmontable. Nous essayâmes surtout de parler de nos familles et je crus comprendre qu'il avait une femme et six enfants, et Dieu sait combien de cousins et d'oncles. Lui faire comprendre que j'avais un frère jumeau se révéla assez compliqué car Goulab – comme beaucoup d'autres l'avaient fait avant lui –croyait toujours que j'étais Morgan, aussi j'en restai au fait que j'avais simplement un frère.

Goulab avait amené un ami qui était assez costaud, et qui avait été vraisemblablement désigné comme mon garde du corps, car ils ne me laissèrent jamais seul. Je comprenais pourquoi. Le village s'était retrouvé dans une situation extrêmement embarrassante quand les talibans avaient débarqué, armés jusqu'aux dents, et m'avaient interrogé brutalement sans tenir compte des souhaits de la population. Ces guerriers avaient été à deux doigts de provoquer les représailles ultimes rendues nécessaires par les lois du *lokhay*, qui auraient obligé tous les hommes du village – jusqu'au dernier – à leur déclarer la guerre.

Je ne comprenais pas encore toutes les implications du *lokhay*, mais je savais que c'était important et qu'ils ne me livreraient pas. Et je disposais maintenant d'une protection permanente dans ma chambre. Cela n'empêchait pas d'autres visiteurs d'entrer, et le premier d'entre eux à pénétrer dans ma nouvelle habitation ce matin-là fut un petit garçon âgé de huit ou neuf ans.

Il s'assit sur le rebord de mon lit et essaya de m'enseigner une prière musulmane. « *La La e La L a – Mohamet del la su La La* ». J'accrochai rapidement le rythme et commençai à chantonner avec

lui. Tout excité, il applaudit et éclata de rire, puis se rua dehors pour rameuter ses copains. Goulab essaya de m'expliquer que la répétition de cette prière signifiait que j'étais désormais un musulman. Et, presque aussitôt, le petit garçon revint, accompagné d'une vingtaine de ses copains, tous impatients de prier avec le nouveau converti texan.

J'essayai de leur expliquer que j'étais un médecin et ils le comprirent assez vite, ne cessant de répéter, encore et encore « Hello, Dr Marcus », en rigolant comme des baleines et en se tordant de rire comme seuls des gamins savent le faire. Je voyais qu'ils m'aimaient bien et j'empruntai un stylo à l'un d'eux pour inscrire sur leurs bras la transcription phonétique de leurs noms en anglais. Puis je les laissai écrire leurs noms sur le mien.

Nous échangeâmes notre vocabulaire pour les oreilles, le nez et la bouche. Puis pour l'eau (*ouba*) et la marche (*doucari*), qui me furent fort utiles tous les deux. Ils finirent par partir, mais d'autres villageois entrèrent pour parler à Goulab et, avec ses encouragements, je commençai à parler avec les hommes qui gardaient les chèvres, ceux qui avaient une notion des distances alentour. Peu à peu, au cours de cette journée, nous établîmes qu'il y avait une petite base américaine à environ 3 kilomètres.

Ils me désignèrent par la fenêtre une montagne qui semblait avoir été détachée des montagnes Rocheuses, aux États-Unis. Elle se dressait au-dessus de nous, comme un énorme mur de granit qui aurait mis en échec n'importe quelle chèvre des montagnes. « Par-là, Dr Marcus, de l'autre côté », parvint à dire l'un d'entre eux. Mais je n'étais déjà pas capable d'atteindre la fenêtre, alors la montagne… Je mis de côté ce plan pour l'instant.

Il s'agissait du village de Monagee, dans le district de Manrogai, où je savais que les forces armées américaines disposaient d'un petit avant-poste. Mais c'était pour l'heure hors de question. Je ne pouvais pas y aller, ni même sortir de ma chambre, avant que l'état de ma jambe ne se soit amélioré. Quoi qu'il en soit, les bergers avaient de bonnes informations sur le relief environnant et sur les distances qui nous séparaient des autres villages ou des bases américaines avoisinantes. Le travail de ces gars consistait à circuler dans toute la montagne. Ils disposaient de vraies informations de terrain. Elles

étaient essentielles à n'importe quel SEAL en service actif, et surtout à un SEAL qui, comme moi, prévoyait de se faire la belle en douce.

À l'aide des bergers, je fus capable de calculer que j'avais effectué de nuit un peu plus de 10 kilomètres depuis le champ de bataille sur lequel mes camarades étaient morts – plus de 6 kilomètres en marchant, plus de 4 kilomètres en rampant. Dix kilomètres ! Whaou ! Je n'arrivais pas à y croire. Mais ces bergers connaissaient leur région. Et, comme tout le monde dans le coin, ils avaient entendu parler de la bataille pour la Montagne de Murphy, de l'endroit où elle avait été menée et des lourdes pertes subies par les talibans. « Vous avez tiré, Dr Marcus ? Vous avez tiré ? »

Moi ? Tirer ? Jamais. Je n'étais qu'un simple médecin errant qui essayait de prendre soin de ses patients. Mais j'étais vraiment fier d'avoir parcouru plus de 10 kilomètres dans la montagne dans les conditions dans lesquelles je m'étais retrouvé après la bataille.

Je pris mon bic et marquai les distances, dessinai des cartes et traçai des schémas des montagnes sur ma cuisse droite. Lorsque je n'eus plus assez de place, je dus utiliser la gauche. (Putain, ça faisait mal. Vraiment mal !).

À midi, les gamins revinrent pour les prières, en amenant avec eux plusieurs adultes, visiblement impatients de rencontrer l'Américain nouvellement converti, l'ancien infidèle. Nous priâmes Allah ensemble, en nous agenouillant – douloureusement dans mon cas – sur le sol. Après quoi, nous nous serrâmes la main et j'imagine qu'ils m'accueillirent dans leurs prières. Bien entendu, je me gardai de leur dire que j'en glissai une en passant à mon propre Dieu, en l'interrogeant respectueusement pour savoir s'il ne verrait pas d'inconvénient à ce que je récupère vite mon fusil.

Ils revinrent tous pour les prières de l'après-midi, vers 17 heures, et à nouveau au coucher du soleil. Les enfants, mes premiers amis, durent repartir se coucher juste après, mais je me rappelle qu'ils vinrent tous m'embrasser avant de partir et, puisqu'ils n'avaient pas encore maîtrisé « Bonsoir » ou « Bonne nuit », ils en restèrent à la première phrase américaine qu'ils avaient apprise jusque-là et la répétèrent, encore et encore, tandis qu'ils quittaient la pièce. « Hello, Dr Marcus. »

Les enfants plus âgés, les adolescents, furent autorisés à bavarder avec moi encore un moment. Goulab les aida à se faire comprendre et nous nous séparâmes amis. Le problème, c'est que je commençais à me sentir malade et vaseux, pas seulement à cause de mes blessures, mais un peu comme si j'avais attrapé la grippe – en pire.

Après le départ des enfants, je reçus la visite du patriarche en personne. Il m'apporta du pain, me donna de l'eau fraîche, puis s'assit à côté de moi, pendant trois heures peut-être, et nous discutâmes du mieux que nous pûmes de la manière dont je pourrais atteindre la base américaine. Il était évident que je posais un problème énorme au village. Les talibans avaient déjà menacé les villageois et les avaient informés qu'il était dans leur intérêt de me remettre au plus vite entre leurs mains.

Le vieil homme m'expliqua tout cela, mais décida que je n'étais pas en état de faire le voyage et que ce serait beaucoup plus simple si un membre de sa tribu pachtoune se rendait à pied jusqu'à la base américaine d'Asadabad pour rendre compte de ma situation. Je ne pouvais alors imaginer qu'il s'apprêtait à partir lui-même et à effectuer tout seul quelque 50 ou 60 kilomètres à travers la montagne.

Il me demanda de lui écrire une lettre qu'il pourrait remettre à Asadabad. J'écrivis : « Cet homme m'a abrité et nourri, et il doit être aidé à tout prix ». À ce moment-là, je croyais encore que lui et moi ferions le trajet ensemble, probablement avec une escorte de quelques hommes pour me transporter. L'heure du départ avait été fixée à 19 h 30, tout de suite après les prières du soir.

Mais j'avais mal compris. Le vieil homme n'avait aucune intention de voyager avec moi, jugeant de manière parfaitement raisonnable que je serais une bien plus grande charge sur ces montagnes que je ne le serais en restant allongé ici. Sans compter que si les talibans s'apercevaient que nous partions, nous tomberions sans doute dans une embuscade. Je ne le revis jamais et ne pus jamais le remercier pour sa gentillesse.

J'attendis tout l'après-midi et une bonne partie de la nuit qu'il vienne me chercher. Mais, bien sûr, il ne se montra jamais. Je me rappelle avoir été formidablement déçu, et pas pour la première fois,

que des plans plus précis n'aient pas été formulés pour mon évacuation.

À un moment, au cours de la nuit, les chefs du village vinrent tenir conseil dans ma chambre. Ils s'assirent par terre et palabrèrent. Ils avaient rapporté la petite tasse d'argent que j'avais eue dans ma première chambre. Ils me versèrent plusieurs tasses de ce thé qu'ils buvaient et qui, je crois, était cultivé sur une petite parcelle dans le coin. Cette cérémonie n'alla pas sans quelques douceurs que nous dégustâmes en même temps que nous buvions notre thé. Tout cela me parut extraordinairement bon après le régime de galettes de pain sèches, très sèches, que j'avais subi jusque-là.

Galoub demeura avec moi et demeura aussi enjoué qu'à son habitude, mais il ne voulut pas ou fut incapable de répondre aux questions concernant son père et ce qu'il comptait faire. Je pense que les chefs du clan avaient estimé qu'il était préférable de me laisser dans l'ignorance – compartimentation de l'information, secret défense, dans le plus pur style pachtoun. Ce que faisait le patriarche ne regardait que ceux qui étaient impliqués dans l'opération. Pour ma part, je commençais à m'habituer à cette mise à l'écart.

Goulab commença à vouloir m'expliquer les liens complexes qui unissaient les différentes tribus pachtounes à Al-Qaida, qui coopérait avec l'armée talibane. Les États-Unis essayaient de les chasser d'Afghanistan depuis près de quatre ans, mais sans rencontrer beaucoup de succès.

Les djihadistes semblent exercer une sorte de mainmise sur la notion de loyauté clanique, usant de tout un éventail de stratégies mafieuses sur les tribus, qu'il s'agisse de leur offrir des cadeaux, de l'argent, de leur promettre une protection ou de proférer des menaces directes. En vérité, cependant, ni Al-Qaida, ni les talibans, ne peuvent s'en sortir sans la coopération des villages pachtouns.

Et souvent, au sein de chaque communauté, il existe d'anciens liens familiaux, et de jeunes hommes sympathisent avec les mentalités guerrières des chefs talibans ou des leaders d'Al-Qaida. Des gamins à peine sortis de l'école primaire – je plaisante, ils n'ont pas d'écoles primaires là-haut – sont attirés par l'image romantique des trancheurs de gorge qui ont déclaré qu'ils combattraient l'armée américaine jusqu'au départ du dernier soldat.

Je suppose que cela a quelque chose de très séduisant pour certains gamins. Dans tous les villages on peut voir de jeunes recrues talibans potentielles. J'en ai vu des douzaines, dont on se demande comment, si jeunes, ils peuvent avoir une telle haine, une telle envie de meurtre dans leurs yeux comme dans leurs cœurs. Bon Dieu, l'un de ces petits salopards s'était même assis sur mon lit pour encourager huit hommes armés à me torturer. Sympa. Il n'avait certainement pas plus de dix-sept ans.

Mais il y a une autre facette à cela. Sabray était visiblement gouverné avec sagesse par le père de Goulab. Et il avait instauré un sens de l'ordre, de la loi et de la discipline dans une région qui en était largement dépourvue. En effet, Al-Qaida régnait sur de vastes surfaces dans la province de Kounar, qui avait été ma base arrière la majeure partie de ces trois derniers mois. Et ce, principalement en raison du relief.

Comment diable voulez-vous imposer une administration centrale dans un endroit comme celui-ci ? Sans aucune route, sans électricité, sans courrier, sans guère de moyens de communication, où les principales ressources sont le lait de chèvre et l'opium, la principale compagnie des eaux un simple torrent de montagne et où tout est transporté à dos de mule, y compris l'opium. Cela n'arrivera jamais.

Les gens d'Al-Qaida se promènent donc partout à la lumière du jour, font ce qui leur chante, sauf quand nous nous en mêlons et refoulons ces salopards vers la frontière pakistanaise. Où ils restent. Pendant une bonne dizaine de minutes, avant d'effectuer une nouvelle incursion dans ces montagnes sur lesquelles leurs ancêtres ont régné pendant des siècles.

Ces derniers temps, il y a de moins en moins de cadeaux, et de plus en plus de peur. Le taliban est un individu impitoyable, doté d'un véritable instinct de tueur – qui n'a guère changé depuis deux mille ans – dès lors qu'il s'agit de combattre un ennemi. À cette heure, ils auraient dû réussir à terroriser mon pote Goulab et son père, mais, d'après ce que j'en voyais, ils n'avaient pas encore réussi. Goulab, son père et les autres avaient quelque chose d'indestructible en eux et étaient fermement déterminés à suivre les anciennes lois pachtounes – des lois qui pourraient s'avérer suffisamment fortes pour résister aux talibans et à Al-Qaida.

Mais de là où j'étais assis, dans la pièce enfumée d'une des maisons haut perchées de Sabray, en train de parler au flic du village, ce n'était pas la direction que les choses prenaient. Et tant que les États-Unis ne seront pas décidés à manier un très gros bâton dans le coin pour soutenir un gouvernement élu par le peuple, alors je ne suis pas persuadé que les choses changeront dans l'immédiat. L'ennemi est prêt à tout pour obtenir la victoire, et si nécessaire à terroriser ses propres concitoyens ou à recourir à des pratiques barbares, comme décapiter ses adversaires ou les massacrer.

Pour notre part, nous n'avons pas le droit de nous battre selon les mêmes principes. Et nous ne le souhaitons d'ailleurs pas. Cependant, nous pourrions nous battre de manière bien plus impitoyable, en cessant de nous demander à chaque instant si le monde nous aime toujours ou pas. En agissant ainsi, nous pourrions sans doute vaincre en Afghanistan et en Irak en moins d'une semaine.

Mais nous n'en avons pas le droit. Et je suppose que nous ferions mieux de commencer à nous habituer aux conséquences et à laisser les progressistes couiner et pousser leurs petits cris d'orfraie jusqu'à notre défaite totale. Je crois que c'est le mot qui convient quand il s'agit de faire son paquetage et de rentrer chez soi, quand une guerre que vous souhaitez mener de manière « civilisée » est impossible à gagner.

Nous sommes plus résistants, mieux entraînés, mieux organisés, mieux armés, et nous avons la possibilité d'employer des armes auxquelles personne ne peut résister. Les forces armées américaines représentent la plus grande force combattante que ce monde a jamais vue, mais nous n'arrêtons pourtant pas de nous faire botter le cul par une bande de bandits qui méritent d'être éliminés.

Regardez-moi, à ce stade de mon histoire. Désespéré, torturé, blessé par balle ou par des tirs de roquette, mes meilleurs copains morts, et tout cela parce que nous avons eu peur de quelques progressistes chez nous, peur de faire ce qu'il aurait fallu faire pour sauver nos vies. Peur des avocats américains. Je n'ai qu'un seul conseil à donner, quoi qu'il vaille : si vous ne souhaitez pas vous impliquer dans une guerre qui risque de dégénérer, dans une guerre où les mauvaises personnes risquent de mourir, dans une guerre où des innocents seront tués, alors gardez-vous bien de vous y laisser entraîner.

Car c'est ce qui arrive. Dans toutes les guerres, depuis l'origine des temps. De terribles injustices, la mort de personnes qui ne méritaient pas de mourir. C'est ainsi que sont les guerres. Et si vous ne pouvez pas le supporter, alors ne les faites pas.

Pendant ce temps, je restais coincé dans ma pièce à attendre que le vieil homme se montre, alors qu'il se trouvait déjà à des kilomètres de là, à parcourir les montagnes, à effectuer les 50 ou 60 kilomètres qui nous séparaient d'Asadabad. À un moment, je m'échappai dehors alors que personne ne me regardait et j'essayai de le trouver, mais il semblait avoir disparu. Même à ce moment-là, je n'aurais jamais pensé que ce vieil homme pût partir à pied tout seul vers Asadabad.

Je ne savais pas très bien pourquoi, mais je sentais que quelque chose rendait mes amis nerveux. Et, vers 22 ou 23 heures ce soir-là, nous déménageâmes. Ils m'avaient apporté de l'eau fraîche et du pain, et j'eus tout juste le temps de me restaurer avant qu'ils me demandent de ranger mes affaires et de me préparer à partir. Ma jambe allait alors un peu mieux et, même si elle me faisait toujours mal, j'étais capable de marcher avec de l'aide.

Nous descendîmes dans le noir jusqu'à une nouvelle maison et quittâmes le sentier pour arriver directement sur son toit. Nous avions une sorte de couverture et nous nous enroulâmes dedans à trois, en nous serrant les uns contre les autres pour nous tenir chaud. Il faisait très, très froid, mais je suppose qu'ils avaient eu peur qu'il m'arrive quelque chose si j'étais demeuré dans mon ancienne habitation. Ils soupçonnaient peut-être un villageois d'avoir informé les talibans de ma résidence exacte. Mais, quoi que ce pût être, ces gars avaient préféré ne prendre aucun risque. Si des hommes de main talibans débarquaient dans mon ancien gîte, ils ne m'y trouveraient pas.

J'étais là, sur mon toit, blotti contre Goulab et son copain, transi de froid, mais en sûreté. Et, une fois encore, je fus ébahi par le silence, le silence de la montagne. Il n'y avait pas un seul bruit dans tout le village de Sabray, ce qui est assez inimaginable pour un Occidental.

Goulab et son copain ne faisaient aucun bruit. Je les entendais à peine respirer. Chaque fois que nous bougions, ils me disaient *chhht* alors que je pensais avoir été silencieux comme une tombe. C'était un

autre monde, ici, un monde qui défiait la logique d'une ouïe occidentale. C'était peut-être la raison pour laquelle personne n'avait jamais réussi à conquérir ces hautes terres des montagnards afghans.

Je somnolai au cours de cette nuit, me réveillant par intermittence sur mon toit. Une fois, j'osai changer de position et j'eus l'impression d'avoir déclenché l'équivalent d'une alarme incendie auprès de mes nouveaux amis. « Chhht… Dr Marcus… Silence ! » Cela montrait combien ils étaient fébriles, nerveux à l'idée de voir arriver les tueurs silencieux de l'armée talibane.

À l'aube, nous remballâmes nos affaires et retournâmes dans la maison. Je voulais dormir encore un peu, mais devant la fenêtre se dressait un arbre gigantesque dont le feuillage s'ouvrait sur la montagne et dans lequel vivait le coq le plus bruyant du monde. Ce volatile aurait pu réveiller un cimetière. Et il se contrefichait totalement du lever du soleil, de l'aube et de toutes ces conneries. Il commençait à chanter dès minuit et ne s'arrêtait jamais. Il y eut plusieurs fois où, s'il avait fallu jouer à pile ou face la vie de Sharmak ou celle de ce coq, j'aurais joué celle du coq.

Les chefs tribaux revinrent vers 7 heures pour faire leurs prières matinales dans ma chambre. Bien sûr, je me joignis à eux en récitant le peu que j'avais appris et, quand les adultes s'en allèrent, la porte ne tarda pas à s'ouvrir à la volée et tout un groupe d'enfants débarqua à l'intérieur en piaillant : « Hello, Dr Marcus. »

Ils n'avaient pas frappé, s'étaient contentés de se ruer à l'intérieur, de m'agripper et de m'embrasser. Et cela continua ainsi par intermittence toute la journée. Sarawa avait laissé sa trousse médicale dans la chambre et je l'utilisai pour nettoyer leurs bobos et leurs égratignures tandis qu'ils m'apprenaient quelques mots de leur langue. Ces gamins étaient formidables, je ne les oublierai jamais.

En ce samedi 2 juillet au matin, j'éprouvais encore de terribles douleurs ; mon épaule, mon dos et ma jambe me torturaient. Goulab en avait conscience et il demanda à un vieil homme du village de venir me voir. Celui-ci arriva avec une pochette plastique contenant de l'opium à fumer qui ressemblait à une sorte de farine de seigle verte. Il me donna la pochette et je pris une pincée de ce truc, la coinçai sous ma lèvre et attendis.

Je suis toujours de ce monde pour vous affirmer que ce fut un miracle. La douleur diminua graduellement, puis disparut. C'était la première fois que je me droguais et j'adorais cela ! Cet opium me requinqua, me libéra. Je me sentais mieux que je ne l'avais jamais été depuis que j'avais dégringolé ces montagnes. Entre mes prières à la sauce musulmane et mon accoutumance à la drogue locale, je me transformais en un véritable paysan afghan. *Hooyah*, Goulab, pas vrai ?

Le vieil homme me laissa sa pochette et elle m'aida à supporter les heures qui suivirent mieux que je ne pourrais le dire. Quand vous avez vécu dans la souffrance permanente pendant plusieurs jours, le soulagement est incroyable. Pour la première fois, je comprenais la puissance de cette drogue qui, bien sûr, était celle que les talibans et Al-Qaida donnaient à leurs martyrs avant qu'ils n'aillent se faire exploser avec leur bombe dans un lieu public.

Ces martyrs n'ont rien d'héroïque. Pour la plupart, ce ne sont que des idiots, des gamins dont le cerveau a été lessivé et qui sont complètement défoncés.

Dehors, je vis soudain apparaître des hélicoptères américains dans le ciel, des Black Hawk 60 et des MH-47, visiblement à la recherche de quelque chose. De moi, espérai-je. Compte tenu de ce que les talibans avaient affirmé, je savais qu'un de nos hélicoptères avait été descendu, mais, bien sûr, je ne savais pas qui se trouvait à bord, et je ne savais pas non plus que huit de mes amis de la section Alfa, dont Shane Patton, James Suh et le chef Healy, étaient morts.

J'ignorais également que les corps de Mikey, de Danny et d'Axe n'avaient toujours pas été retrouvés et que ces hélicoptères ratissaient la zone pour retrouver la trace des quatre hommes qui avaient pris part à cette infortunée mission Redwing. Les équipages ne savaient toujours pas si nous étions vivants ou morts. Et, à la maison, les médias oscillaient d'une version à l'autre, selon celle qui faisait les meilleurs titres du jour. Je peux vous dire que ça ne faisait guère de bien dans mon coin du Texas.

Quoi qu'il en soit, dès que je vis ces hélicos, je fonçai dehors. J'enlevai ma chemise et la fis voltiger au-dessus de ma tête en gueulant : « Hé, je suis là, les gars ! Je suis là ! C'est moi, Marcus ! Juste ici, les gars ! »

Mais ils ne s'arrêtèrent pas et me laissèrent en plan, silhouette désespérée, figée sur le pas de porte, qui peinait à remettre sa chemise et se demandait si quelqu'un viendrait un jour à son secours.

Avec le recul, je compris le dilemme de l'appareil militaire américain. Quatre SEAL, qui se battaient pour leur vie, avaient établi un dernier contact au cours duquel ils avaient affirmé qu'ils étaient en train de se faire tuer. Depuis, ils n'avaient plus donné aucun signe de vie ; il n'y avait plus eu ni communication, ni contact visuel avec aucun d'entre nous.

D'un point de vue militaire, il y avait plusieurs possibilités, la première étant que nous étions maintenant tous morts. La seconde était que nous étions toujours vivants. La troisième, qu'il y avait quelques survivants, ou au moins un, en fuite, peut-être blessé, dans un relief si escarpé qu'il n'y avait pratiquement aucune possibilité qu'un hélicoptère puisse atterrir quelque part.

J'imagine qu'une dernière possibilité suggérait que nous avions été faits prisonniers et qu'il y aurait prochainement une demande de rançon exigeant le versement d'une somme faramineuse en espèces, ou une vidéo nous montrant tout d'abord ligotés, puis nous en train de nous faire égorger.

Cette dernière option avait peu de chance de se produire avec des Navy SEAL. Nous ne nous laissions habituellement pas capturer. Soit nous tuions nos ennemis, soit ils nous tuaient. Les SEAL ne lèvent pas les mains et ne brandissent pas de drapeau blanc. Point barre. Nos chefs le savaient parfaitement, que ce soit à Asadabad ou à Bagram.

Ils ne s'attendaient certainement pas à recevoir un communiqué des talibans affirmant que des SEAL avaient été faits prisonniers. Il existe un vieux dicton SEAL : « Ne déclare jamais un homme-grenouille mort tant que son corps n'a pas été retrouvé. » Tout le monde savait cela.

Le scénario le plus probable, en dehors de notre mort à tous, était que l'un d'entre nous, ou plusieurs d'entre nous, étions blessés, dépourvus de moyens de communication et incapables d'établir le moindre contact. Le principal problème consistait donc à nous localiser. Où pouvions-nous être ? Comment nous trouver ?

Il était désormais évident que les talibans n'avaient pas fait de prisonniers – ils n'avaient diffusé aucun communiqué. De la même manière, les SEAL portés disparus ne réapparaissaient pas non plus. Morts ? Probablement. Blessés au combat, mais toujours vivants quelque part dans la montagne, sans la moindre possibilité d'établir un contact ? Cette option devenait chaque jour moins probable.

Goulab m'avait finalement révélé que son père était parti seul pour rejoindre Asadabad. Tous mes espoirs résidaient désormais dans la foulée souple de ce vieil homme, frêle mais puissant.

11

La nouvelle de ma mort grandement exagérée

Il me remit littéralement debout… Il courait tout en essayant de m'entraîner avec lui, sans cesser de crier, de faire de grands gestes, encore et encore. Les talibans ! Les talibans sont là ! Dans le village ! Courez, Dr Marcus, pour l'amour de Dieu, courez !

Goulab était devenu le personnage le plus important de ma vie. Il s'occupait de ma sécurité, faisait en sorte que je ne manque jamais de nourriture ni d'eau et, dans mon esprit, il représentait un lien entre nous et son père pendant que celui-ci s'épuisait sur les pentes abruptes menant à Asadabad.

Le policier afghan ne trahissait aucun signe d'inquiétude, mais il me montra une lettre qu'il avait reçue un peu plus tôt du commandant des forces talibanes. C'était une demande écrite exigeant des villageois de Sabray qu'ils leur remettent l'Américain immédiatement.

Cette demande provenait de l'étoile montante de l'armée talibane au nord-est, l'officier provocateur « Commodore Abdoul », le bras droit de Sharmak, un homme qui se prenait clairement pour une sorte de Che Guevara oriental. La réputation que l'officier avait acquise en montant des embuscades et en conduisant ses jeunes recrues à travers les passes ne faisait que grandir.

Cela ne m'aurait pas étonné s'il s'était trouvé en première ligne de cette armée qui avait combattu notre équipe dans la montagne, mais je pense néanmoins que la stratégie de cet assaut avait été pensée par leur chef le plus ancien, Sharmak, qui avait déjà fait tant de mal.

Goulab ne s'était pas décontenancé pour autant. Lui et son père avaient répondu que peu importait le degré d'exigence des talibans,

jamais ils ne leur livreraient l'Américain. En m'expliquant cela, Goulab fit un geste très éloquent de la main, très courageux – un geste de mépris. Et il passa un peu de temps avec moi pour me faire part de sa position. « Ils ne me font pas peur. Mes villageois sont bien armés et nous obéissons à nos lois et à nos coutumes. Les talibans ont besoin de notre soutien bien plus que nous avons besoin du leur. »

C'était un homme courageux et sûr de lui, en tout cas en apparence. Mais je remarquai qu'il ne prenait jamais aucun risque lorsqu'il y avait la moindre chance que des talibans approchent. Je suppose que c'était la raison pour laquelle nous avions fini par dormir sur le toit.

Il n'avait pas non plus exprimé le moindre intérêt pour une éventuelle récompense. Je lui avais offert ma montre en remerciement pour l'infinie bonté dont il avait fait preuve à mon égard. Je l'avais imploré d'accepter ma montre, car je n'avais rien d'autre à lui offrir. Mais il avait toujours refusé de l'accepter. Quant à l'argent, quel usage en aurait-il fait ? Il n'aurait pas su comment le dépenser. Il n'y avait pas de boutiques, et la ville la plus proche était à des kilomètres et des kilomètres, accessible uniquement par des sentiers qui devaient être parcourus à pied.

Quelques-uns des gamins avaient demandé de l'argent, des adolescents de seize ou dix-sept ans arborant un sourire railleur, mais ils souhaitaient rejoindre les talibans, quitter Sabray et combattre pour la « liberté ». Goulab m'avait en fait indiqué que lui n'avait aucune intention de partir d'ici. Et je le comprenais. Il faisait partie intégrante du village. Un jour, ce serait lui le patriarche. Sa famille grandirait ici. Il ne connaissait rien d'autre, il ne souhaitait rien d'autre. Il appartenait à ce coin magnifique de l'Hindu Kuch. Qu'aurait bien pu faire Mohammed Goulab, l'homme de Sabray, avec de l'argent ?

Le dernier des gamins avait quitté ma chambre et j'étais allongé à méditer sur le monde lorsqu'un coup de pied arracha quasiment la porte de ses gonds. Personne n'envoyait un tel coup de pied dans une porte, à l'exception de talibans donnant l'assaut et, sur le moment, je fus incapable d'imaginer qu'il pût s'agir d'autre chose. Mais dans le coin, lorsqu'une porte était de guingois, un bon coup de sandale – ou

un bon coup d'épaule – était souvent le seul moyen d'ouvrir cette saloperie.

Ce choc soudain d'une porte ouverte à la volée à moins de 2 mètres de ma tête fut une expérience traumatisante. Et j'en souffre toujours nerveusement aujourd'hui. Car ce bruit est celui que j'entendis avant d'être torturé. Parfois, il domine encore mes rêves. Je me réveille alors en sueur, l'écho d'un fracas formidable résonnant dans mon crâne. Et quel que soit l'endroit où je me trouve alors, il faut que je vérifie si la porte est bien fermée à clé avant de pouvoir me rendormir. Ce n'est pas toujours très pratique.

Quoi qu'il en soit, ce n'étaient pas les talibans. Il ne s'agissait que de mes gars qui ouvraient la porte, qui avait sans doute été trop bien refermée par les gamins. Mon cœur recommença à battre normalement et ma chambre retomba dans le silence jusqu'au milieu de la matinée, lorsqu'elle s'ouvrit à nouveau dans un terrible *bang !* qui fit trembler toute cette putain de montagne, sans parler de ma pièce. Et, une fois encore, je manquai de sauter hors de ma chemise de nuit. Mais, cette fois-ci, ils me criaient quelque chose. Je ne comprenais pas ce dont il s'agissait, mais il se passait visiblement quelque chose. Bon Dieu ! Il fallait que je les calme. Il y avait des enfants et des adultes, tous mélangés, et ils criaient tous la même chose : « Parachute ! Parachute ! Parachute ! Dr Marcus, dépêchez-vous ! »

Je sortis à l'extérieur, souffrant le martyre à chaque pas. Je me résolus à reprendre un peu de cet opium dès que je reviendrais, mais, pour l'heure, je fixai le ciel bleu, sans nuage. Que pouvions-nous voir là-haut ? Rien. Quoi qu'il y ait pu y avoir, ça avait atterri, et je restai là, à essayer de leur faire comprendre que j'avais besoin de savoir s'il y avait un homme au bout de ce parachute et, si oui, combien de parachutes étaient tombés. Pouvait-il s'agir d'une zone de saut pour des copains qui viendraient me récupérer tout de suite après avoir sauté ?

Une fois de plus, je me heurtai à un mur. Les villageois ne comprenaient tout simplement pas ce que je leur demandais. Les gamins, dont je pensais qu'ils étaient ceux qui avaient repéré le parachute, ou les parachutes, étaient tout aussi confus. Toutes les heures de cours que nous avions passées ensemble n'avaient servi à rien.

Il y eut alors comme un début de conférence et la plupart des adultes se relevèrent et s'en allèrent pour tenir conseil. Pour ma part, je rentrai dans ma chambre. Ils revinrent environ un quart d'heure plus tard en me ramenant tout mon équipement qu'ils avaient caché à cause des talibans. Ils me rendirent mon fusil et mes munitions, mon gilet de combat avec dans ses poches ma radio tactique PRC-148, celle dont j'avais perdu la petite oreillette. Elle avait toujours une batterie assez faible et pouvait toujours émettre un signal de détresse.

J'avais conscience que si j'attrapais le taureau par les cornes et me précipitais dehors, en faisant feu de tout bois avec mon matériel de transmission, je me transformerais à nouveau en une sorte de signal de détresse vivant que les Américains pourraient peut-être capter depuis l'un des hélicoptères en patrouille dans le coin. D'un autre côté, les talibans planqués tout autour du village dans les collines pourraient difficilement m'ignorer. Je trouvais cela assez problématique.

Mais les villageois de Sabray m'avaient également ramené ma visée laser et mon appareil photo. J'attrapai mon fusil et le tins serré contre moi comme on étreint un amour retrouvé. C'était l'arme que Dieu m'avait donnée. Et, pour autant que je puisse le dire, l'arme qu'il voulait que je garde. Nous avions fait un bon bout de chemin ensemble et je méritais probablement une sorte de prix pour avoir escaladé la montagne avec, peut-être le Grand Prix de l'Hindu Kuch décerné au sherpa Marcus. Désolé, oubliez tout ce que je viens de dire, je voulais dire un prix pour avoir *dégringolé* la montagne avec : le Grand Prix de l'Hindu Crash, décerné à l'unanimité au sherpa Marcus le Bancal.

Dehors, je revêtis mon gilet, enclenchai mon chargeur dans mon fusil et l'armai, puis je me préparai à ce qui pourrait advenir, quoi que ce fût. Mais, maintenant que j'avais récupéré mon gilet, j'avais encore à faire avec les gamins. Ce gilet contenait mon calepin, et j'avais à ma disposition le stylo du village.

Je les réunis dans ma maison et dessinai soigneusement deux parachutes ; l'un avec un homme accroché aux suspentes, l'autre avec une caisse se balançant au bout des cordes. Je montrai les deux images aux gamins et leur demandai : lequel ? Environ vingt petits doigts se tendirent, tous en direction du parachute avec une caisse.

Formidable. Je disposais de renseignements. Il y avait eu un largage quelconque. Et comme les gens du cru n'utilisaient ni avions ni parachutes, il s'agissait évidemment de matériel américain. Il devait être destiné aux survivants de mon groupe. Tous les autres étaient morts. Le survivant, c'était moi.

Je demandai aux gamins où exactement le parachute avait été largué, et ils me désignèrent la montagne. Puis ils s'élancèrent et se ruèrent en direction de la montagne, pour mieux me montrer, je suppose. Je restai dehors et les regardai s'éloigner, toujours perplexe. Mes copains m'avaient-ils retrouvé ? Le vieil homme avait-il atteint Asadabad ? Quoi qu'il en soit, ce largage de ravitaillement à quelques centaines de mètres de l'endroit où je me cachais était tout de même une drôle de coïncidence. Les montagnes s'étendaient à perte de vue et j'aurais pu me trouver n'importe où.

Je retournai à l'intérieur de la maison pour reposer ma jambe et discuter un peu avec Goulab. Il n'avait pas été témoin du largage du parachute et n'avait aucune idée de la distance qu'avait bien pu parcourir son père. Pour ma part, je n'ignorais pas ce que l'on enseignait à tous les soldats, à savoir que l'armée de Napoléon progressait à la vitesse de 6 kilomètres/heure, avec paquetage complet et mousquet. À ce rythme, il aurait suffi de 11 heures au patriarche pour arriver à destination.

À deux détails près : (1) il avait près de deux cents ans et (2) de là où je me trouvais, la montagne qu'il devait franchir avait une déclivité proche de celle du monument de Washington, en forme d'obélisque. J'aurais de quoi m'estimer heureux s'il arrivait avant le Ramadan 2008.

Une heure plus tard, ça recommença. *Bang !* Cette putain de porte retentit comme une bombe. Même Goulab sursauta. Mais pas autant que moi. Des gamins entrèrent, accompagnés de quelques adultes. Ils nous apportaient un document, en papier blanc, qui devait leur avoir semblé aussi étrange qu'une boule de neige au fond d'une mine de charbon, puisque le mot « papier » n'existait tout simplement pas sur ces hauteurs.

Je le leur pris des mains et constatai qu'il s'agissait d'un manuel d'instruction pour téléphone portable.

— Où diable avez-vous trouvé ça ?, leur demandai-je.

— Dehors, Dr Marcus, juste dehors, répondirent-ils tous en désignant la montagne, et je n'eus dès lors aucun problème pour les comprendre.

— Parachute ?, questionnai-je.

— Oui, Dr Marcus. Oui. Parachute.

Je les renvoyai là-bas, en essayant de leur faire bien comprendre que j'avais besoin de leur aide pour fouiller la montagne à la recherche de tout autre type d'objet qu'aurait pu contenir le parachute.

Mes collègues n'avaient pas l'habitude de parachuter des manuels de téléphone portable, mais ils avaient peut-être largué un téléphone avec un manuel. Je ne pouvais cependant pas aller vérifier par moi-même et il fallait que je me repose sur eux pour le faire. Goulab resta avec moi, mais les autres adultes partirent avec les gamins, comme un public sur un parcours de golf qui serait parti chercher la balle de Tiger dans les buissons en bordure de terrain.

Goulab et moi, nous prîmes nos aises en attendant. Nous bûmes une tasse de thé accompagnée d'une de ces merveilleuses sucreries, puis nous nous calâmes confortablement sur nos grands coussins. Soudain, *bang !*, la porte faillit bondir hors de ses gonds. Je renversai du thé partout sur le tapis tandis que tout le monde revenait.

Cette fois, ils avaient trouvé une batterie de radio 55-90 et une ration de combat. Les gars devaient imaginer que je mourais de faim. Ils n'avaient pas tort. Mais la batterie n'était pas compatible avec ma radio PRC-148, ce qui était plutôt contrariant, car dans le cas contraire j'aurais pu transmettre un signal de détresse permanent dans le ciel au-dessus du village. En l'état actuel des choses, je ne pensais pas que les réserves de batterie dont je disposais me permettraient de transmettre plus haut que le toit de la maison dans laquelle je me trouvais.

Il était inutile d'interroger les gamins plus avant. S'il y avait eu quoi que ce soit d'autre dans la montagne, ils l'auraient trouvé. Visiblement, ce n'était pas le cas. Quoi qu'il y ait eu dans ce largage, les talibans avaient mis la main dessus les premiers. La seule bonne nouvelle dans tout ça, c'est que les talibans avaient sans aucun doute un téléphone portable tout neuf – ou plusieurs – et qu'ils tenteraient probablement de l'utiliser. Et tout le système de surveillance

électronique américain de la province de Kounar serait alors aux aguets, prêt à localiser le moindre appel.

Mais je remarquai autre chose, qui me fit bouillir de rage. Presque tous les gamins avaient été battus. Ils avaient des éraflures au visage, les lèvres éclatées, les nez en sang. Ces salauds dans la montagne avaient frappé mes gamins et les avaient boxés au visage pour les empêcher de récupérer quoi que ce soit du largage. Ces gens-là ne reculaient devant rien pour gagner cette guerre.

Et je n'oublierai jamais ce qu'ils ont fait aux gamins de Sabray. Je passai le reste de la journée à les raccommoder, à soigner tous ces courageux petits gars qui essayaient de ne pas pleurer. Je vidai presque entièrement la trousse médicale de Sarawa. Quand j'entends le mot « taliban », je repense d'abord à cette journée.

D'un point de vue plus stratégique, il semblait que les militaires américains estimaient qu'au moins un SEAL était toujours vivant quelque part. La question était de savoir quoi faire. Personne ne souhaitait risquer un nouvel hélicoptère MH-47, puisque les talibans avaient montré leur habileté à les descendre. Au cas où vous l'auriez oublié, ils avaient eu le temps de s'exercer avec de vieux missiles Stinger quand ils avaient cherché à nettoyer le ciel des hélicoptères soviétiques.

Et nous savions tous que le moment délicat était l'atterrissage, lorsque la rampe s'ouvrait, que l'équipe était prête à sauter. C'était à ce moment-là qu'un montagnard avait tiré sa roquette droit dans la cabine et fait exploser le réservoir de l'hélicoptère, j'imagine que les équipages américains n'avaient jamais aucune certitude quant aux villages afghans ; qui pouvait y habiter, quelles armes les villageois pouvaient avoir, et avec quelle habileté ils savaient les manier.

Je savais qu'il leur faudrait un sacré appui aérien pour pouvoir préparer le terrain avant de venir me récupérer. Et j'étais anxieux de pouvoir leur fournir la moindre information. Je branchai ma balise de secours et commençai à transmettre à travers la fenêtre ouverte. Je n'avais aucune idée de la réserve de batterie dont je disposais encore, aussi je me contentai de l'allumer et de la laisser sur le rebord de la fenêtre, en espérant ainsi transmettre de mes nouvelles à tout appareil qui survolerait la zone ou aux Night Stalkers.

À ma grande surprise, la réaction américaine fut beaucoup plus rapide que je ne l'aurais imaginée. Elle survint l'après-midi même. L'armée de l'air américaine gronda dans le ciel et lâcha des bombes de 600 kg dans les montagnes derrière le village, à l'endroit même où les talibans avaient récupéré le matériel largué.

Les explosions furent inimaginables. Dans ma chambre, j'eus l'impression que toute la maison allait s'écrouler. Des pierres et des tonnes de poussière cascadèrent du toit. L'un des murs se fendit après qu'une explosion eut secoué la montagne de haut en bas. Dehors, les gens criaient tandis que les bombes sifflaient et explosaient ; des toits de chaume furent soufflés ; une véritable tempête de poussière s'abattit sur le village. Des mères et leurs enfants couraient se mettre à l'abri, les villageois étaient complètement désorientés. Tout le monde avait entendu parler de la puissance de feu américaine, mais n'en avait encore jamais été témoin.

En réalité, aucune bombe ne toucha le village – j'imagine que c'était délibéré. Mais ils visèrent vraiment à côté. Tout à côté. Dans les alentours immédiats. Ils avaient voulu donner une bonne leçon, une leçon très simple. Si vous laissez des talibans et Al-Qaida établir leur campement dans votre village ou autour de votre village, rien de bon ne pourra en découler.

Cependant, il n'y avait là rien de réconfortant pour mes villageois, qui essayaient déjà de nettoyer ce foutoir, de réparer leurs murs ou leurs toits et de calmer les enfants dont la plupart avaient vécu une sale journée. Et tout cela à cause de moi. Je regardai les dégâts tout autour et sentis l'abattement me gagner. Goulab comprit ce que je ressentais. Il vint vers moi et me passa son bras autour du cou. « Ah, Dr Marcus, les talibans très mauvais. Nous savons. Nous nous battons. »

Bon Dieu. Comme si j'avais encore besoin de cela. Une nouvelle bataille. Nous nous réfugiâmes tous les deux dans la maison et nous nous assîmes un moment pour discuter ensemble de la conduite à tenir qui causerait le moins de tort possible aux fermiers de Sabray.

Il était évident que ma présence dans le village entraînait une attitude de plus en plus menaçante de la part des talibans et que la dernière chose que je souhaitais, c'était attirer de nouvelles

souffrances et de nouveaux malheurs sur ces gens qui m'avaient recueilli. Mais mes options étaient plutôt limitées même si les Américains, comme il le semblait, paraissaient être sur mes traces. L'un des plus gros problèmes était l'absence de nouvelles du père de Goulab, tout simplement parce qu'il n'avait aucun moyen de nous en donner. Et nous n'avions aucun moyen de savoir s'il était arrivé jusqu'à la base américaine.

Les talibans n'étaient vraisemblablement pas très excités à l'idée de se faire bombarder par l'armée de l'air américaine et ils avaient sans aucun doute subi d'importantes pertes dans les montagnes. Il nous vint à l'esprit, à Goulab et à moi-même, que le mot « vengeance » ne serait peut-être pas très éloigné des lèvres retroussées de ces musulmans fanatiques débordant de haine et que je constituais la cible la plus facile.

Cela posait un problème majeur et risquait d'entraîner la mort de tous les villageois de Sabray. Goulab lui-même, depuis qu'il avait reçu cette lettre de menace des talibans, était soumis à une forte pression. Il avait une épouse, des enfants et une famille étendue à protéger. La décision s'imposait d'elle-même. Clairement, il fallait que je parte, pour éviter que ce village ne se transforme en champ de bataille. Le *lokhay* avait bien fonctionné jusque-là, mais nous nous demandions tous deux combien de temps encore ce folklore tribal et mystique allait résister face aux guerriers talibans et aux partisans d'Al-Qaida, blessés et humiliés.

Les bombardements américains à flanc de montagne avaient fait naître mes espoirs et mes attentes pendant un moment. Après tout, il s'agissait des miens, qui avaient fondu sur ces montagnards du Moyen Age, qui les avaient frappés avec des munitions à la pointe de la technologie. J'aurais dû apprécier, non ?

Mais les choses ne sont jamais simples. L'éventualité de représailles contre mes protecteurs et moi-même accaparait tout mon esprit, je crois que c'est le magnat du pétrole John Paul Getty, un homme à la poigne de fer, qui affirmait que pour chaque « plus » dans ce monde, il y avait, quelque part, un « moins ». Il avait raison.

La question consistait à savoir où je devais aller. Et les choix étaient plutôt limités. Je n'arriverais jamais à parcourir le long chemin jusqu'à la base d'Asadabad et, de toute manière, ç'aurait été

stupide puisque le patriarche était soit là-bas, soit tout près d'y arriver. L'avant-poste américain de Monagee, à 3 kilomètres derrière de hautes montagnes, constituait le seul refuge possible.

Ce plan ne m'enthousiasmait guère, et il n'enchantait pas non plus ceux qui allaient devoir m'assister. Mais, pour Goulab comme pour moi, il n'y avait rien d'autre à faire, à part baisser la tête et nous préparer à une attaque talibane, et je ne souhaitais pas imposer cela aux autres. Surtout pas aux enfants.

Nous décidâmes donc que je partirais avec lui et deux autres villageois en direction de Monagee, un village à consonance irlandaise, mais qui était en réalité cent pour cent pachtoune et coopérait avec les militaires américains. Notre plan consistait à attendre assez longtemps après la tombée de la nuit, puis, vers 23 heures, à nous glisser dans l'obscurité en direction des hauts pâturages et à nous faufiler silencieusement sous le nez des veilleurs talibans, probablement endormis.

J'espérais simplement que ma jambe gauche supporterait le voyage. J'avais perdu pas mal de poids, mais j'étais toujours assez massif et difficile à soutenir pour deux maigres Afghans de 50 kg tout mouillés. Mais cela n'avait pas l'air d'inquiéter Goulab outre mesure, et nous nous installâmes en attendant que la nuit tombe et que 23 heures arrivent, heure à laquelle nous nous esquiverions.

La nuit tomba assez rapidement, comme elle avait l'habitude de le faire à cette hauteur, quand le soleil disparaissait d'un coup derrière les sommets. Nous n'allumâmes aucune lanterne, pour ne fournir aucun repère aux talibans. Nous restâmes simplement assis dans le noir, à boire du thé et à attendre le bon moment pour partir.

Soudain, de façon tout à fait inattendue, une tempête colossale se déchaîna. La pluie se mit à tomber à verse, une pluie cinglante qui frappait la montagne de biais. C'était une pluie assez rare à voir, le genre de déluge accompagnant les tornades qu'ils ont l'habitude de passer en boucle sur la chaîne météo.

L'orage se déversa entièrement sur le village de Sabray. Toutes les fenêtres et les portes avaient été hermétiquement fermées car il s'agissait d'une des premières pluies de la mousson qui traversait le pays en venant du sud-ouest. Personne n'osait plus mettre le pied dehors, de peur de se faire balayer par le vent et la pluie.

Devant les maisons, des torrents creusaient les sentiers en cascadant. Le village donnait l'impression d'avoir été établi au milieu d'une rivière, avec des gerbes d'eau qui ruisselaient devant les portes. Un endroit comme celui-ci ne pouvait bien sûr pas être inondé, car les pentes étaient bien trop raides pour permettre à l'eau de stagner. Mais ça n'empêchait pas que tout soit mouillé.

Notre toit de pierre et de torchis semblait tenir le coup, mais je me demandais comment certaines des maisons plus bas pouvaient rester debout. Ici, tout appartenait à la communauté, aussi je supposai que tout le monde s'était retrouvé dans les maisons les plus solides, à l'abri de la pluie.

Au-dessus de nous, d'énormes éclairs déchiquetaient le ciel et baignaient les cimes de leur lumière de néon bleu électrique. Le tonnerre grondait à travers tout l'Hindu Kuch. Goulab et moi nous réfugiâmes contre le mur de roches épaisses au fond de la maison car elle n'était pas complètement hermétique partout. Mais la pluie ne s'écoulait cependant pas dans les interstices qui subsistaient entre la pierre et le torchis. Notre petit coin était au sec, mais la violence de la tempête au-dehors nous aveuglait autant qu'elle nous rendait sourds.

Une tempête d'une telle puissance peut se révéler assez déroutante, mais nous finîmes par nous habituer à cette furie au bout d'un moment. Chaque fois que je regardais par la fenêtre, la foudre illuminait les montagnes et craquait dans le ciel. Mais, parfois, elle illuminait le ciel bien au-delà des montagnes les plus proches et c'était alors une vision terrifiante qu'il nous était donné de voir, comme si la cruelle sorcière de l'Hindu Kuch n'allait plus tarder à fondre sur nous en chevauchant son balai.

Les éclairs que nous pouvions voir, même s'ils étaient violents, étaient une chose. Mais les éclairs similaires, qui étaient cachés à notre vue, coloraient le ciel d'un drôle de bleu électrique et soulignaient la nature sombre et surnaturelle des gigantesques sommets noirs qui se dressaient sur la voûte céleste. C'était une vision effrayante pour un guerrier blessé plus accoutumé aux grandes plaines infinies du Texas.

Mais je m'y accoutumai lentement et finis par sombrer dans le sommeil, par terre. L'heure de notre départ, 23 heures, passa sans que la pluie s'arrête de tomber. Minuit passa, qui marqua le début

d'une nouvelle journée, le dimanche 3 juillet, qui cette année marquerait le point central des célébrations du week-end du 4 juillet – un moment de festivités dans tous les États-Unis, en tout cas presque partout, sauf pour ceux qui portaient le deuil des soldats des forces spéciales disparus.

Tandis que je m'abritais de la tempête, l'humeur chez nous, selon ma mère, était en berne. Cela faisait cinq jours que j'avais été porté disparu. Il y avait maintenant près de trois cents personnes réunies dans notre jardin. Aucune d'entre elles n'était partie, mais l'ambiance devenait de plus en plus solennelle.

Il y avait toujours un cordon de police autour de la propriété. Les shérifs locaux avaient reçu l'assistance de juges et la police d'État escortait en voiture les SEAL lors des footings qu'ils faisaient deux fois par jour, devant et derrière la maison.

Toutes sortes de gens – des pompiers, des ouvriers du bâtiment, des éleveurs, des gérants de magasin, des ingénieurs, des mécaniciens, des enseignants, et même deux capitaines de chalutier – assistaient aux offices religieux célébrés chaque jour. Il y avait également des vendeurs, des financiers, des avocats de Houston ou de la région, qui luttaient tous à leur manière contre l'éventualité de ma mort.

Ma mère raconte que toute la propriété était éclairée la nuit par les phares des voitures. Quelqu'un avait apporté des bâtiments en préfabriqué et il n'y avait aucune raison pour que les gens repartent. Pas avant de savoir si j'étais vivant ou mort. Selon ma mère, ils s'étaient répartis en plusieurs groupes, certains d'entre eux priant toutes les heures, d'autres préférant chanter, d'autres encore boire des bières. Des vieilles dames du comté, qui nous avaient connus toute leur vie, Morgan et moi, étaient incapables de retenir leurs larmes. Tous ces gens étaient présents pour une seule raison : apporter un peu de réconfort à mes parents au cas où le pire devrait leur être annoncé.

Je ne sais pas comment cela se passe dans les autres États, car le temps que j'avais passé en Californie l'avait été dans l'enceinte du SPECWARCOM, mais je pense que ce long week-end de veillée qui se déroula de manière complètement improvisée en dit long sur les

Texans, leur compassion, leur générosité et leur amour envers leurs voisins touchés par la fatalité.

Mon père et ma mère ne les connaissaient pas tous, loin de là, mais ils n'oublieront jamais l'unique objet de leur visite. Ils voulaient aider, de n'importe quelle manière, ne serait-ce qu'en faisant acte de présence, tout simplement parce qu'un des leurs avait été porté disparu sur un champ de bataille lointain.

Et, tandis que le week-end tirait à sa fin, aucune bannière étoilée ne fut hissée dans le vent. J'imagine que les gens ne savaient pas trop s'il aurait fallu la hisser à mi-mât, en signe de deuil ou non. Mon père affirme s'être rendu compte que les gens perdaient tout espoir en raison des appels réguliers et sinistres de la base de Coronado – « Aucune nouvelle » – ou à cause des annonces répétées et déprimantes des médias – « Tout espoir de retrouver les SEAL portés disparus s'amenuise… Il semblerait que les premières annonces de la mort de quatre Navy SEAL soient aujourd'hui confirmées… Une famille du Texas pleure son enfant… La Navy refuse toujours de confirmer la mort de quatre Navy SEAL… »

Je n'arrive d'ailleurs pas à le comprendre. Au sein de l'armée, lorsque nous ne savons pas quelque chose, nous expliquons que nous ne savons pas et nous ne disons rien de plus jusqu'à ce que nous apprenions quelque chose de nouveau. Mais quelques charlatans très bien rémunérés du monde des médias estiment qu'il n'y a pas de mal à prendre quelques libertés avec la vérité et à affirmer à des millions de personnes qu'ils sont certains de ce qu'ils affirment, juste au cas où cela se révélerait vrai par la suite.

J'espère qu'ils sont fiers d'eux, car ils faillirent briser le cœur de ma mère – et elle aurait sans doute été victime d'une crise de nerfs si elle n'avait pu s'appuyer sur l'autorité naturelle du premier maître Chris Gothro.

Ce matin-là, il l'avait trouvée dans la maison, pleurant toute seule dans un coin, et le premier maître Chris Gothro s'était approché. Il l'avait fait se relever, se retourner et lui avait ordonné de le regarder droit dans les yeux. « Écoutez, Holly, avait-il dit. Marcus est porté disparu. C'est tout. "Porté disparu" ne signifie strictement rien d'autre que cela. Ça veut dire que nous ne savons pas où il est pour l'instant. Cela ne veut pas dire qu'il est mort. Et n'imaginez surtout

pas qu'il puisse être mort tant que je ne vous aurai pas dit qu'il l'était. Vous m'avez compris ?

« Nous n'avons pas retrouvé de corps, mais nous savons qu'il se passe des choses sur le terrain. Cependant, personne au sein du SPECWARCOM, je répète, personne, ne pense qu'il est mort. Je veux que vous le compreniez bien. »

Ces mots simples exprimés par un professionnel durent faire leur chemin. Ma mère reprit courage après cela, aidée et confortée par Morgan, qui affirmait toujours avoir été en contact avec moi et, quoi qu'il ait pu se passer, était toujours persuadé que j'étais vivant.

Il y avait maintenant trente-cinq SEAL chez nous, y compris le capitaine de frégate Jeff Bender, l'officier de communication de l'amiral Maguire, ce qui constituait un formidable encouragement pour chacun. L'aumônier des Navy SEAL à Coronado, le *padre* Trey Vaughn, dispensait également un grand réconfort spirituel sur lequel la famille pouvait s'appuyer. Tout le monde voulait lui parler, et il traitait tout le monde avec optimisme et espoir. Quand l'humeur devenait trop sombre et que les gens étaient trop nombreux à pleurer, il faisait renaître l'espoir. « Arrêtez de pleurer maintenant… Nous avons besoin de vous… Nous avons besoin de vos prières… et Marcus a besoin de vos prières. Mais avant tout, nous avons besoin de votre énergie. Il ne faut pas abandonner, vous m'entendez ? » Personne n'oubliera jamais le *padre* Trey Vaughn.

Il y avait également deux aumôniers du commandement maritime régional, apparus de nulle part. Le chef Bruce Misex, le responsable du recrutement pour la Navy à Houston, qui me connaissait depuis un bon bout de temps, se présenta aussi et demeura chez nous jusqu'à la fin. Tandis que les jours passaient, des livraisons en provenance du golfe du Mexique, au sud, commencèrent à arriver : des crevettes fraîches, des loups de mer et d'autres poissons à chair blanche. Une vieille dame apporta un gigantesque plateau de sushi chaque jour. Et des familles qui étaient établies dans le Sud depuis plusieurs générations respectèrent notre vieille tradition sudiste consistant à apporter des soupières de pot-au-feu à des funérailles.

Mon père jugea que c'était un peu prématuré, mais comme il y avait beaucoup de monde à nourrir, il fit preuve d'un peu de

relâchement sur le ravitaillement. Tout le monde était reconnaissant pour toutes choses. Il m'expliqua ensuite que c'était un peu étrange, mais que personne ne songea jamais à rentrer chez lui. Les gens restaient là, pour le meilleur ou pour le pire.

Pendant ce temps, bloqué par la monstrueuse tempête, avec 14 kg de moins que lorsque j'étais parti en mission quelques jours plus tôt, je dormais comme un bébé. Goulab m'indiqua qu'il avait plu jusqu'à 3 heures du matin – six heures d'affilée, sans la moindre accalmie. Pour ma part, pour la première fois depuis une semaine, je dormais profondément, inconscient de ce qui se passait autour de moi, sans plus me préoccuper ni des conditions climatiques ni des talibans.

Je dormis toute la nuit et me réveillai à la lumière du jour. La pluie avait cessé. Je jetai un coup d'œil à ma montre et m'en pris aussitôt à Goulab. J'étais censé être à Monagee, bon Dieu, pourquoi n'avait-il pas fait en sorte que j'y sois ? Quelle sorte de guide était-il donc pour m'avoir permis de dormir ainsi ?

Goulab était quelqu'un d'optimiste. Et comme nous arrivions maintenant à communiquer de manière assez satisfaisante, il réussit à m'expliquer qu'il avait compris que cette nuit était la première depuis longtemps où je réussissais à dormir profondément, et il lui avait semblé préférable de me laisser me reposer. De toute manière, ajouta-t-il, nous n'aurions pas pu sortir dehors par ce temps car c'eut été trop dangereux. Une marche nocturne vers Monagee dans de telles conditions était tout simplement hors de question.

Quoi qu'il en soit, je le pris assez mal. Pris de colère, je dévastai la pièce, ravagé par cette nouvelle désillusion après l'affaire des hélicoptères qui n'étaient jamais arrivés, la disparition soudaine de Sarawa tandis que j'étais à bout de forces dans la grotte, ou encore le patriarche filant sans que j'en sois informé. Et maintenant, ce départ pour Monagee qui tombait à l'eau. Bon Dieu ! Comment pouvais-je accorder la moindre foi à ce que racontaient ces gens ?

J'avais dormi si longtemps que je décidai de m'accorder un peu de bon temps en allant pisser. Je sortis dehors avec mon gilet de combat et un air renfrogné, en oubliant momentanément que je devais la vie à tous ces villageois. Je laissai mon fusil dans la maison et grimpai

avec précaution le sentier pentu, rendu plus glissant encore par la pluie.

À l'issue de ma petite opération, je montai un peu plus haut sur la colline et m'assis sur l'herbe humide, je ne voulais pas recommencer à être grossier envers Goulab, et je désirais aussi passer un peu de temps tout seul pour me remettre les idées en place.

Je considérais toujours que rallier la base militaire américaine la plus proche constituait la meilleure solution. Et s'il s'agissait bien sûr de Monagee. Je scrutai alors l'immense montagne qu'il me faudrait franchir, dont les pentes scintillaient des reflets d'eau ou de rosée que les rayons du soleil levant commençaient à sécher, et je crois que je frissonnai.

Cela représentait une escalade infernale alors que ma jambe m'élançait déjà, non pas à l'idée de gravir cette montagne, mais simplement parce que je venais de parcourir une centaine de mètres – les blessures par balle tendent à mettre un peu de temps avant de cicatriser. Et malgré tous les efforts de Sarawa, je savais que ma jambe était encore criblée de métal, ce qui ne m'aiderait guère pour entreprendre une balade indolore sur les cimes.

Je restai donc là, sur le flanc de ma montagne, à essayer de mettre de l'ordre dans mes idées et à me demander s'il y avait autre chose à faire, à part, rester planté là et passer une nouvelle nuit dans le village en attendant que Goulab et ses hommes puissent m'aider à aller à Monagee. Pendant tout ce temps, je ne cessai de penser à l'éventualité d'une attaque des talibans sur le village en représailles au bombardement de la veille.

Le fait est que j'étais autant une cible vivante qu'un signal de détresse. J'avais devant moi le redoutable Sharmak, assisté de son commandant en second, « Commodore Abdoul », et leur cohorte d'hommes, entraînés et armés, qui n'avaient probablement rien de mieux à faire que de me tuer. Et s'ils parvenaient à pénétrer dans le village et à assaillir la maison où j'étais retranché, j'aurais vraiment de la chance si je réussissais à les repousser et à m'épargner ainsi un petit voyage vers le Pakistan suivi d'une exécution médiatique.

Bon Dieu, ces gars-là n'auraient rien aimé autant que pouvoir me capturer et annoncer aux chaînes de télévision arabes qu'ils avaient vaincu une section de Navy SEAL. Pas seulement vaincu, mais

anéanti au cours d'une bataille, puis pulvérisé l'équipe de secours, foudroyé un hélicoptère, exécuté tous les survivants et, maintenant, ils avaient l'occasion de se payer le dernier d'entre eux.

Plus j'y pensais, plus j'avais le sentiment que ma position était intenable. Les bergers de Sabray pourraient-ils faire cause commune et se battre tous ensemble pour me sauver ? Ou bien les tueurs sanguinaires des talibans et d'Al-Qaida arriveraient-ils à leurs fins ? C'était étrange, mais je ne réalisais pas encore toute la pleine signification du *lokhay*. Personne ne me l'avait vraiment expliqué. Je savais qu'il se passait quelque chose, mais cette ancienne loi tribale était encore un mystère pour moi.

Je balayais du regard les collines, mais je ne pouvais voir personne en dehors du village. Goulab et ses hommes se comportaient en permanence comme si toute la montagne autour du village recelait un danger invisible, et bien que Goulab ne constitue pas à lui seul un système d'alarme très fiable, il n'en devait pas moins connaître avec précision le relief hostile qui entourait Sabray.

Ce fut donc avec une inquiétude grandissante que je le vis descendre la colline en courant vers moi. Il m'arracha quasiment de ma position assise pour me mettre debout et m'entraîner sur le sentier menant au bas du village. Il courait et essayait de me tirer derrière lui, sans cesser de crier, de m'adresser des signes, encore et encore. « Les talibans ! Les talibans sont là ! Dans le village ! Courez, Dr Marcus, pour l'amour de Dieu, courez ! »

Il cala son épaule droite sous mon bras gauche pour supporter un peu de mon poids, et j'avançai, mi-claudiquant, mi-courant, manquant à chaque instant de dégringoler la pente. Bien sûr, si l'on considérait mon état récent, j'avais plutôt l'impression de me débrouiller pas mal, comme pour une balade sur la plage.

Je réalisai soudain que nous pourrions avoir à nous battre et que j'avais laissé mon fusil dans la maison. J'avais mes munitions dans mon gilet de combat, mais rien pour m'en servir. Et ce fut à mon tour de crier : « Goulab ! Goulab ! Stop ! Stop ! Je n'ai pas mon flingue ! »

Il me répondit quelque chose en afghan, que j'interprétai comme : « T'es vraiment une triple buse ».

Mais, quoi qu'il ait vu, cette menace était toujours présente et il n'avait aucune intention de s'arrêter tant qu'il ne nous aurait pas

trouvé un refuge. Nous filâmes dans les ruelles de la partie basse du village jusqu'à ce que Goulab trouve la maison qu'il cherchait, ouvre la porte d'un coup de pied, la referme derrière lui et m'aide à m'asseoir sur le sol. Et je restai là, désarmé, inutile, et terriblement anxieux de ce qui pourrait arriver dans l'heure à venir.

Goulab, sans un mot, rouvrit la porte et disparut à toute vitesse. Il passa devant la fenêtre comme un éclair et remonta la pente en courant, comme s'il cherchait à battre le record du 100 mètres de l'Hindu Kuch. Dieu sait où il pouvait bien aller, mais il s'était éclipsé.

Trois minutes plus tard, il défonçait la porte d'un coup de pied et se ruait à l'intérieur. Il portait mon fusil ainsi que sa propre AK-47. Il me restait soixante-quinze balles. Je pense qu'il en avait bien plus dans ses poches à munitions. Il me tendit d'un air grave mon fusil de sniper Mark 12 et me dit tout simplement : « Des talibans, Dr Marcus. Nous nous battons. »

Il avait l'air plus grave que jamais. Il n'avait pas peur, il était juste déterminé. Là-haut, sur cette montagne, Sarawa et ses amis avaient décidé que moi, un soldat américain blessé, je devais me voir accorder le *lokhay*. Depuis les premiers instants au bord de ce torrent tumultueux, le médecin savait que la situation pourrait dégénérer jusqu'à l'affrontement. Même si moi, je n'en avais pas eu la moindre idée.

C'était une décision qui, dès l'origine, avait impliqué tout le monde dans le village. Je pense que la plupart des gens l'avaient acceptée et elle avait été évidemment confirmée par le patriarche. J'avais vu quelques visages en colère, pleins de haine, mais ils étaient une minorité. Et maintenant, le représentant de l'ordre et de la loi dans le village, Mohammed Goulab, se préparait à assumer à mes côtés la promesse silencieuse que son peuple m'avait faite.

Il ne le faisait pas par intérêt personnel, mais par sens de l'honneur – un honneur qui remontait plusieurs générations en arrière, sur près de deux mille ans d'histoire et de tradition *pachtounwali* : vous défendrez votre hôte au péril de votre vie. Je regardai Goulab tandis qu'il enclenchait un chargeur dans son AK. Il se conduisait en homme prêt à tenir son rang. Et je vis cette lueur de bonté dans ses yeux sombres, cette lueur que l'on peut voir chaque fois que quelqu'un se conduit avec courage et dévouement.

Je remerciai Goulab et insérai un chargeur dans ma culasse. Nous étions dans la partie basse du village, presque sur un terrain plat, mais les talibans lanceraient leur attaque depuis les hauteurs, comme ils aimaient à le faire, je me demandai combien d'autres maisons de pierres et de torchis de Sabray abritaient des hommes prêts à se battre.

La situation était sérieuse, mais pas désespérée. Nous avions un excellent abri et je ne pensais pas que l'ennemi sache précisément où nous étions. J'avais le sentiment que la bataille pour la Montagne de Murphy constituait un épisode à double tranchant. Tout d'abord, les montagnards pouvaient être fous de rage à l'idée du nombre de gars que nous leur avions tués, Mikey, Axe, Danny et moi. Cela aurait pu justifier un kamikaze bardé d'explosifs, ou même une attaque si téméraire qu'ils auraient été prêts à risquer n'importe quelles pertes juste pour me choper. Cette option ne n'enthousiasmait guère.

D'un autre côté, ils éprouvaient peut-être quelques craintes à l'idée d'affronter une portion, aussi faible soit-elle, de cette section américaine qui avait peut-être détruit la moitié d'une force d'assaut talibane.

Bien sûr, ils savaient que j'étais blessé, mais ils savaient également que les villageois m'auraient fourni des armes dans l'éventualité où j'aurais perdu mon fusil. J'imaginais qu'ils hésitaient entre lancer toutes leurs forces dans la bataille, quoi que cela puisse leur coûter, ou progresser avec un maximum de précautions, maison par maison, jusqu'à ce qu'ils réussissent à nous acculer, Goulab et moi.

Mais l'imminence d'une attaque exigeait que je fasse preuve d'un minimum de stratégie. J'avais besoin d'opérer rapidement et Goulab avait besoin de comprendre notre tactique. Il accepta tout de suite de se fier à mon expérience, ce qui m'incita à penser qu'il n'avait jamais vraiment mordu à l'hameçon de ma prétendue qualité de médecin. Il savait que j'avais participé aux combats sur la montagne et, maintenant, il était prêt à exécuter mes ordres.

Nous avions deux zones à couvrir, la porte et la fenêtre. Cela ne nous aurait guère avancés si quelques-uns de ces enfoirés avaient défoncé la porte et m'avaient tiré dans le dos tandis que j'aurais moi-même été occupé à descendre leurs copains par la fenêtre.

J’expliquai à Goulab qu’il était chargé de défendre la porte, de faire en sorte que je dispose de cette fraction de seconde supplémentaire pour me retourner et ouvrir le feu sur quiconque voudrait entrer, avant qu’ils puissent eux-mêmes tirer. Dans l’idéal, j’aurais préféré qu’il m’avertisse à l’avance que l’ennemi approchait afin que je puisse me dissimuler dans un des coins de la maison et les tuer par paquets de cinq ou six plutôt que flinguer seulement leur chef.

Dans l’idéal, j’aurais également aimé disposer d’un meuble quelconque pour bloquer la porte, afin de gagner quelques secondes supplémentaires. Mais il n’y avait aucun meuble, juste quelques gros coussins qui n’étaient pas assez lourds pour bloquer quoi que ce soit.

Goulab comprit la stratégie que je lui exposai et acquiesça d’un air farouche, comme il l’avait toujours fait quand il était sûr de quelque chose. « OK, Marcus », me dit-il – et il ne m’échappa pas qu’il avait laissé tomber le « Docteur ».

Quand les combats commenceraient, Goulab se placerait au coin de la fenêtre afin de disposer de la meilleure vue possible sur la porte. Je me concentrerais pour ma part sur la vague d’assaut frontale, quelle qu’elle puisse être. J’aurais besoin de tirer calmement et avec régularité, sans jamais manquer ma cible, comme l’avaient fait Axe et Danny tandis que Mikey donnait les ordres.

J’essayai de faire comprendre à Goulab l’importance de rester calme et de tirer avec application, sans devenir hystérique. Ce n’était qu’ainsi que nous pourrions vaincre, ou tout au moins provoquer une retraite désordonnée des talibans.

Il avait le regard vague. Je pouvais voir qu’il n’avait pas compris tout ce que j’avais dit. Alors, je lui balançai l’expression que nous avions coutume d’employer avant une bagarre : « OK, les gars, préparez-vous pour la danse. »

En fait, il eut l’air encore plus confus. Goulab pensait que j’allais lui donner des leçons de danse. Ç’aurait pu être amusant si notre situation n’avait pas été aussi sérieuse. Et c’est alors que nous entendîmes des coups de feu éclater au-dessus du village.

Il y en avait vraiment beaucoup. Beaucoup trop. Le volume de cette fusillade était ridicule, à moins que les talibans n’aient décidé de liquider toute la population de Sabray. Et je savais qu’ils

n'auraient jamais osé faire une chose pareille, car un tel massacre aurait signifié la fin de tout soutien de la part des villages dans les montagnes.

Non, ils n'auraient pas osé. Ils voulaient ma peau, mais ils n'auraient jamais osé tuer une centaine d'Afghans, dont des femmes et des enfants, pour l'avoir. Les talibans et leurs congénères d'Al-Qaida étaient cruels et sans pitié, mais Ben Sharmak n'était pas un imbécile.

D'autre part, cette fusillade n'avait pas le rythme du champ de bataille. Elle n'était pas faite de ces courtes rafales sèches que des hommes entraînés lâchaient pour atteindre leur cible. Elle était faite de longues rafales interminables, et je tendis l'oreille. Personne ne semblait répliquer aux tirs et je compris alors ce qui arrivait.

Ces cinglés avaient déboulé de la forêt environnante et pénétré dans le village en tirant au hasard et en vidant leurs chargeurs dans le ciel, comme ils avaient l'habitude de le faire, en bondissant et en hurlant : « Mort aux infidèles ! » Quelle bande de petits cons.

Leur objectif consistait à terroriser les villageois, et ils semblaient parfaitement l'atteindre. Je pouvais entendre des femmes crier, des enfants pleurer, sans que personne ne réplique à leurs tirs. J'aurais reconnu de tels tirs, et je n'en entendais aucun.

Je jetai un coup d'œil à Goulab. Il était prêt pour l'action, penché à la fenêtre comme moi, et ne quittait pas l'axe de la porte des yeux. Nous défîmes tous les deux la sécurité de nos armes.

Dans le village au-dessus de nous, nous pouvions toujours entendre des cris, mais le volume de la fusillade allait décroissant. Ces petits crétins s'en prenaient sans doute aux gamins. Cela me donna envie d'aller voir sur place et d'affronter cette armée de djihadistes à moi tout seul, mais je pris sur moi, retins mon tir et patientai.

Nous attendîmes peut-être quarante-cinq minutes, puis le calme revint. Comme s'ils n'avaient jamais été là. Le village était redevenu paisible, sans aucun signe de panique et sans que nous puissions voir ou entendre la moindre personne blessée. Je laissai Goulab m'expliquer ce qu'il en était. « Les talibans, partis. » répondit-il simplement.

« Et, maintenant, on fait quoi ? On va à Bagram ? », interrogeai-je.

Goulab secoua la tête. « Bagram », répéta-t-il. Puis, pour la millième fois, il affirma : « Hélicoptère va venir ».

Je levai les yeux au ciel. J'avais déjà entendu cette connerie avant. Et j'avais de nouvelles informations pour Goulab : « Hélicoptère pas venir », lui annonçai-je.

« Hélicoptère venir », rétorqua-t-il.

Comme toujours, je n'avais aucune idée de ce que Goulab pouvait savoir, ou comment il avait découvert ce qui était en train d'arriver. Mais, pour l'heure, il pensait que les talibans avaient perquisitionné la maison où j'avais été logé et s'étaient rendu compte que je n'y étais plus. Personne ne m'avait trahi, et ils n'avaient pas osé entreprendre une fouille maison par maison de peur de se mettre le village à dos, et notamment le patriarche.

Ces bandes de brigands armés jusqu'aux dents, déterminés à chasser les Américains et à renverser le gouvernement, ne pouvaient pas survivre dans ces montagnes par leurs seuls moyens. Ils avaient besoin de soutien local, sinon ils se retrouveraient rapidement à court de ravitaillement et commenceraient à perdre leurs recrues. Toutes les armées avaient besoin de nourriture, de refuges et de coopération, et les talibans ne pouvaient pas dépasser certaines limites, au risque de faire pencher les chefs de village du côté des Américains.

C'est pourquoi ils avaient évacué Sabray. Ils continueraient pourtant d'encercler le village, en attendant d'avoir une chance de me mettre la main dessus, mais sans courir le risque de bouleverser la vie quotidienne des villageois. J'avais déjà passé cinq nuits ici, dont une dans une grotte, et les talibans n'avaient franchi les limites que deux fois, une fois pour quelques heures de violence tard le soir, et l'autre fois maintenant, pour une heure seulement.

Goulab était certain de leur départ, mais il était également certain que nous ne devions pas retourner dans la maison. Il était maintenant près de 10 heures du matin et Goulab se préparait à partir, en m'emmenant une fois de plus avec lui, dans les montagnes.

* * *

Il était maintenant plus de minuit au Texas et, au ranch, la veillée se poursuivait. Les médias continuaient à partager leur opinion selon laquelle tous les membres de l'équipe SEAL étaient morts et Coronado venait d'appeler. Il n'y avait toujours aucune nouvelle me concernant. Ils savaient tous qu'il y aurait un prochain appel à 4 heures du matin et tout le monde continuait d'attendre dehors, par cette douce nuit du 4 juillet, les espoirs s'affaiblissant, selon ma mère, à mesure que les heures s'égrenaient.

Les gens commençaient à se demander comment il m'aurait été possible de survivre sans que personne, sur notre base américaine, ne sache où j'étais. Mais les informations étaient rares, à l'exception des quelques histoires que certains médias inventaient. Et les gens commençaient à désespérer.

À l'exception, apparemment, de Morgan et des autres SEAL, qui n'envisagèrent jamais que je puisse être mort. En tout cas, c'est ce qu'ils disaient à tout le monde. « Porté disparu », n'arrêtaient-ils pas de répéter. « Porté disparu. Il ne peut pas être considéré comme mort tant que nous ne l'avons pas dit. »

Morgan indiquait à tout le monde qu'il pensait toujours à moi, et que je pensais toujours à lui. Il était en contact avec moi, même, si personne d'autre ne l'était. Et le premier maître Gothro gardait ma mère à l'œil au cas où elle s'effondrerait.

Mais elle se rappelle aujourd'hui encore de cette nuit et de la tristesse qui gagnait les gens de minute en minute. Et comment les SEAL aidaient tout le monde à tenir le coup ; les aumôniers, les officiers, les sous-officiers ordonnant à l'assemblée, ou l'implorant pour certains, de garder la foi.

« Marcus a besoin de vous ! », clamait le *padre* Trey Vaughn face à une assistance aussi nombreuse que diverse. « Et Dieu le protège, et répétez maintenant après moi les paroles du Psaume 23 : "Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, Je ne crains aucun mal, car tu es avec moi : Ta houlette et ton bâton me rassurent". »

Certains des hommes les plus durs des forces armées américaines se tenaient solennellement, au coude à coude, avec le *padre*, chacun d'entre eux songeant à moi comme à un vieil ami et, je l'espère, comme à un équipier fiable et apprécié. En ces moments-là, chacun

d'entre eux se retrouvait seul avec son Dieu, comme je l'étais moi-même, à l'autre bout de la planète.

À 4 heures du matin, l'appel de Coronado parvint au ranch. Il n'y avait toujours aucune nouvelle. Et les SEAL recommencèrent à encourager l'assistance, à partager leur optimisme, à expliquer que j'avais été spécialement entraîné pour subir ce type d'épreuve. « Si quelqu'un peut s'en sortir, c'est bien Marcus, affirmait le *padre* Vaughn. Il sentira l'énergie que dégagent vos prières et vous lui procurerez de la force – et je vous interdis d'abandonner – Dieu le ramènera à la maison. »

Là, dans les pâturages secs de l'été, au milieu de milliers de têtes de bétail, les paroles de l'hymne de la Navy retentirent au cœur de la nuit. Il n'y avait aucun voisin susceptible d'être réveillé. Il n'y avait personne à plusieurs kilomètres à la ronde, tous étaient chez nous. Ma mère m'indiqua plus tard que tout le monde se trouvait dehors dans notre jardin cette nuit-là, près de trois cents personnes. Et les policiers, les juges, les shérifs et tous les autres s'étaient joints à mon père et à ma mère et aux hommes de fer du SPECWARCOM pour chanter avec eux, de toute la puissance de leurs poumons : « Entends-nous quand nous te prions, Pour les SEAL qui sont dans les cieux, sur terre ou en mer. »

À Sabray, Goulab et moi nous apprêtions à prendre la poudre d'escampette. Nous attrapâmes nos fusils, abandonnâmes notre petite redoute de torchis et de pierres dans la partie basse du village et descendîmes la montagne. Je traversai avec difficulté les 200 mètres qui nous séparaient d'un champ récemment moissonné. Il n'y avait plus que de la terre, mais nue, comme si elle attendait de nouvelles semailles.

J'avais déjà vu ce champ auparavant, depuis la fenêtre de ma deuxième résidence que je pouvais apercevoir un peu plus loin, à environ 350 mètres plus haut sur la pente. Je dirais que ce champ faisait environ deux fois la taille d'un terrain de football américain ; il était bordé de pierres sur tout le pourtour. Il constituait une formidable aire d'atterrissage pour un hélicoptère, sans doute la seule aire envisageable dans les parages. Un pilote de MH-47 aurait pu y poser son appareil sans risquer d'entrer en collision avec un

arbre, de verser dans un précipice ou d'atterrir au beau milieu d'un piège taliban.

Pendant quelques instants, j'envisageai la possibilité de tracer un SOS géant dans la terre, mais Goulab n'était pas tranquille, et il m'entraîna – en me bousculant à moitié, en me portant à moitié – vers les pentes boisées de la montagne, où il me trouva un coin au bord du sentier où je pus me cacher derrière un buisson pour me reposer. Je bénéficiais d'un bonus car les rameaux du buisson étaient chargés de mûres. Et je m'allongeai là, dans l'ombre, dégustant les mûres, qui étaient encore un peu dures mais me semblèrent néanmoins incroyablement bonnes.

Le calme était revenu et mon ouïe de sniper, plus aiguisée encore qu'auparavant, ne détectait aucun bruit dans les sous-bois. Pas une seule brindille écrasée, pas un bruissement d'herbe. Aucune ombre étrange derrière un arbre. Rien du tout.

Nous attendîmes là un petit moment puis Goulab se releva et fit quelques pas, se retourna vers moi et murmura : « Maintenant, on part. » J'empoignai mon fusil et basculai sur le côté droit, prêt à me relever pour accomplir un mouvement qui m'avait demandé tout au long de la semaine un grand effort et beaucoup de concentration.

Je n'ai aucune idée de la manière dont cela arriva. Mais quelque chose m'incita à relever les yeux et je dirigeai mon regard vers la pente dans notre dos. Et là, tranquillement assis, son regard fixé sur moi sans rien laisser paraître, se tenait Sharmak, le chef taliban, l'homme que j'étais venu capturer ou tuer.

Je ne l'avais vu que sur une photo de mauvaise qualité, une photo granuleuse, mais elle avait suffi pour que je le reconnaisse. J'étais certain qu'il s'agissait de lui. Et je pense qu'il savait que je le savais. C'était un homme assez maigre, comme tous les Afghans, d'une quarantaine d'années, avec une longue barbe noire aux reflets roux. Il portait des vêtements afghans, une veste rouge et un turban noir.

Je crois me rappeler qu'il avait les yeux verts et que ces yeux débordaient d'une haine telle qu'elle aurait suffi à faire fondre un char de l'armée américaine. Il me fixait sans ciller ni prononcer le moindre mot. Je remarquai qu'il était désarmé et je raffermis ma poigne sur la crosse de mon Mark 12 puis, lentement, je le tournai vers lui jusqu'à ce que le canon pointe entre ses yeux.

Il n'avait pas peur, ne bougea pas, et je fus pris soudain d'une furieuse envie de flinguer ce salaud, de l'allonger raide mort sur cette montagne. Après tout, j'étais venu pour cela, pour le tuer ou le capturer, et cette deuxième option ne m'était guère accessible.

Sharmak était entouré de toute son armée. Si je le tuais, je ne vivrais guère plus de vingt secondes. Ses hommes ouvriraient immédiatement le feu pour nous tuer, Goulab et moi, puis, privés de leur chef vénéré, ils s'en iraient aussitôt massacrer tous les villageois, enfants compris. J'envisageai tout cela et décidai de ne pas tirer.

J'estimai également que Sharmak ne me tirerait pas dessus. La présence de Goulab rendait cette possibilité hors de question, et Sharmak n'allait pas ordonner à ses hommes de tuer le fils aîné du chef du village – de la même manière que je ne me sentais pas disposé à me suicider. Tout le monde retint son feu.

Tandis que Sharmak restait assis, Goulab lui adressa un signe de tête, et le chef taliban – remarquai-je – lui répondit par une infinitésimale inclinaison du visage, comme un lanceur l'aurait fait au receveur au cours d'une partie de base-ball pour confirmer qu'il avait compris le message. Puis Goulab marcha lentement jusqu'à lui et Sharmak se releva. Ils me tournèrent le dos et s'enfoncèrent un peu plus loin dans la montagne, hors de ma vue.

Il n'y avait qu'un seul sujet de discussion qu'ils puissent avoir en commun. Les villageois de Sabray acceptaient-ils enfin de me livrer ? Et je ne savais absolument pas jusqu'où Goulab et son père étaient prêts à aller pour me défendre.

Je m'affalai à nouveau derrière mon buisson de mûres, incertain de ce que me réservait mon destin, incertain de ce que ces deux montagnards décideraient. Car chacun d'eux, à sa manière, s'était montré jusque-là inflexible dans ses principes. Le tueur impitoyable, un homme qui se voyait comme l'ultime guerrier susceptible de sauver l'Afghanistan, tenait conseil avec le flic du village, un homme qui semblait prêt à tout risquer uniquement pour me défendre.

12

Deux-deux-huit ! Deux-deux-huit !

Dans son esprit, il ne pouvait y avoir qu'une seule raison à cet appel… Ils avaient retrouvé mon corps sur la montagne… Une voix résonna dans l'écouteur et demanda : « Est-ce que toute la famille est rassemblée ? »

Ils s'absentèrent moins de cinq minutes avant de revenir ensemble. Ben Sharmak demeura quelques instants à me dévisager, puis il repartit seul dans la montagne, vers son armée. Goulab continua à descendre la pente pour me rejoindre et essaya de m'expliquer que Sharmak lui avait remis un message qui disait : « Soit tu nous livres l'Américain, soit nous tuons tous les membres de ta famille. »

Goulab fit son geste de mépris habituel, puis nous nous retournâmes tous les deux pour regarder le taliban s'enfoncer dans les sous-bois. Le flic du village m'offrit ensuite sa main pour m'aider à me relever et, une fois de plus, il me conduisit dans la forêt, me portant presque pour descendre la pente, accordant toujours beaucoup d'attention à ma jambe gauche en sale état, et ce jusqu'au lit d'un torrent asséché.

Là, nous nous reposâmes. Nous restâmes aux aguets, attentifs à d'éventuels tireurs talibans embusqués, mais nous n'en vîmes aucun. Autour de nous dans la forêt, leurs AK relevées, il n'y avait que des visages familiers de Sabray prêts à nous défendre.

Nous attendîmes encore trois bons quarts d'heure. Et puis, au cœur du silence diabolique de cette montagne, deux hommes du village arrivèrent. Il était évident qu'ils nous faisaient signe de partir tout de suite.

Chacun vint me soutenir et ils m'aidèrent à monter la pente à travers les arbres. Je dois reconnaître que je ne savais plus trop ce

qui se passait, où nous allions, ni ce que j'étais censé faire. Je réalisai que nous ne pouvions plus retourner au village et je n'aimais pas trop le ton du message que Goulab avait enfoui dans sa poche.

J'avais le sentiment d'être dans l'impasse, seul avec ces montagnards, sans aucun plan qui vaille. Je pouvais à peine poser le pied par terre car ma jambe me faisait un mal de chien et les deux gars qui me soutenaient portaient presque tout mon poids. Quand nous arrivâmes à un petit affleurement de rochers qui se dressaient sur la pente, ils durent se mettre derrière moi pour me pousser avec leurs épaules.

J'escaladai le premier rocher et, relevant la tête, je tombai subitement nez à nez avec un guerrier afghan armé que je n'avais jamais vu. Il portait une AK-47 prête à faire feu et pointa son canon sur moi à la seconde où il me vit. Apercevant son couvre-chef, je vis qu'il portait un badge dont les mots manquèrent me faire défaillir : « BUSH FOR PRESIDENT » !

C'était un soldat des forces spéciales afghanes, mais je fus soudain pris de panique car j'étais vêtu de vêtements de montagnards afghans identiques à ceux des talibans. Au même moment, deux Rangers de l'armée américaine en tenue de combat, avec un grand Black comme chef, jaillirent derrière lui des sous-bois et pointèrent à leur tour leurs fusils sur moi. J'entendis alors Goulab hurler dans mon dos, avec une présence d'esprit incroyable, mon numéro de classe BUD/S qu'il avait vu tatoué sur mes épaules, au-dessus de mon Trident : « Deux-deux-huit ! Deux-deux-huit ! »

Le visage du Ranger s'éclaira soudain d'un sourire magnifique. Il jeta un coup d'œil à ma carcasse de 1,95 mètre et aboya : « Américain ? » J'eus à peine le temps de hocher la tête qu'un terrible rugissement déchira toute la montagne – « C'est Marcus, les gars ! Nous l'avons trouvé ! Nous l'avons trouvé ! »

Et le Ranger courut vers moi et me prit dans ses bras. Je pus sentir l'odeur de sa transpiration, de son gilet de combat et de son fusil – les odeurs de chez moi, les odeurs avec lesquelles je vivais. Des odeurs américaines. Je luttai pour rester calme, pour ne pas m'effondrer, surtout parce que les SEAL s'interdisent le moindre accès de faiblesse devant un Ranger.

« Salut, mon frère, dis-je. Content de te voir. »

En quelques secondes, la montagne se transforma en un véritable cirque. Des gars de l'armée sortirent de la forêt en surgissant de partout. Je pouvais voir qu'ils en avaient vraiment bavé ; ils portaient des tenues très abîmées et tous avaient une barbe de plusieurs jours. Ils étaient couverts de boue, négligés, mais ils avaient le sourire aux lèvres. J'imaginai alors – et je ne me trompais pas – qu'ils étaient en opération à la recherche de mon équipe depuis qu'elle avait disparu mercredi matin. Bon Dieu, ils avaient même passé la nuit sous ces trombes ! Pas étonnant qu'ils aient l'air débraillés.

Nous étions dimanche. Et c'était formidable de pouvoir à nouveau entendre parler anglais, juste les mots de tous les jours, les différents accents, les sons qui m'étaient familiers. Vous pouvez me croire, quand vous vous retrouvez dans un environnement hostile pendant plusieurs jours, sans personne à qui expliquer quoi que ce soit, et que vous êtes sauvé par les vôtres – des gars durs, confiants, organisés, professionnels, bien entraînés, armés jusqu'aux dents, prêts à tout, débordants d'amitié – eh bien, c'est un sentiment d'exaltation incroyable. Mais je ne conseille à personne ce qui précède un tel moment.

Aussitôt, ils passèrent à l'action. Un capitaine ordonna à une de ses équipes de m'escorter hors de la forêt, sur les hauteurs. Ils me transportèrent au sommet d'une colline et me firent asseoir près d'un enclos à chèvres. L'infirmier Travis se consacra aussitôt à mes blessures. Il ôta les vieux pansements que Sarawa m'avaient donnés et appliqua une pommade antiseptique avant de poser de nouveaux bandages. Il me donna de l'eau pure ainsi que des cachets antibiotiques. Lorsqu'il eut fini, je me sentis presque redevenu humain.

L'atmosphère était aux réjouissances car les gars avaient rempli leur mission. Tous les Américains ayant été en opération connaissent ce sentiment de célébration, lorsqu'on songe après coup, comme nous ne le faisons tous, à ce qui aurait pu mal se passer, aux erreurs qui ont été évitées grâce à l'expérience acquise sur le champ de bataille, à toutes les fois où la situation aurait pu basculer d'un côté comme de l'autre.

Ces Rangers et ces Bérets verts n'étaient pas différents. Ils avaient réussi à me retrouver vivant au milieu de plusieurs centaines de kilomètres carrés. Mais je savais qu'ils ne pouvaient pas comprendre

la situation d'extrême danger dans laquelle nous nous trouvions tous. Je leur révélai alors le nombre de guerriers talibans positionnés autour de nous, combien nous en avions affronté sur la Montagne de Murphy, la présence de Sharmak et de toute son armée, qui nous observait probablement… non, qui nous observait certainement. Nous étions maintenant réunis et nous représentions une formidable force armée si nous étions attaqués, mais nous restions bien inférieurs en nombre alors que nous étions presque certainement encerclés. Je n'étais plus seul à l'être, cette fois-ci.

Je les briefai aussi précisément que possible, en expliquant tout d'abord que mes équipiers étaient tous morts, Mikey, Axe et Danny. Ces mots furent extrêmement difficiles à prononcer car je ne l'avais encore dit à personne. Je n'avais eu personne à qui rendre compte, personne qui aurait pu comprendre ce que ces gars signifiaient pour moi et le vide qu'ils laisseraient dans ma vie jusqu'à la fin de mes jours.

J'exhibai mes cuisses, où j'avais toujours mes notes et les schémas des routes, des distances et du relief alentour, et je leur montrai les zones dont je savais qu'elles étaient occupées par les talibans afin qu'ils puissent les retranscrire sur leurs cartes. *Là, et là, les gars, voilà où ils sont*. En réalité, ces salopards étaient partout, tout autour de nous, à l'affût de la moindre occasion de nous frapper. Mais j'avais également le sentiment que Sharmak avait appris à se méfier de la puissance de feu américaine dans l'éventualité d'un assaut frontal. La moitié de son armée s'était fait décimer sur la montagne par seulement quatre types. Nous étions maintenant beaucoup plus nombreux, et toujours rassemblés autour de l'enclos à chèvres en attendant que Travis finisse de me rafistoler.

Je demandai au capitaine des Rangers combien d'hommes il avait avec lui. Il me répondit : « Pas d'inquiétude. Nous sommes vingt. »

Dans mon esprit, c'était peut-être un peu léger, d'autant plus que Sharmak pouvait très bien avoir reconstitué des effectifs de cent cinquante à deux cents guerriers, renforcés peut-être par des partisans d'Al-Qaida.

« Nous avons un soutien aérien, des Apache 64 en stand-by, ajouta-t-il. Nous pouvons obtenir tout ce que nous voulons. Pas d'inquiétude. »

Je soulignai encore une fois que nous étions presque certainement encerclés et il me répondit : « Bien reçu, Marcus. Nous agirons en conséquence. »

Avant que nous ne repartions, je lui demandai comment diable ils avaient fait pour me retrouver. Il s'avéra que c'était grâce à l'émission radio de mon signal de détresse par la fenêtre de ma petite maison de pierres, en direction de la montagne. Des pilotes l'avaient accroché tandis qu'ils survolaient la zone et avaient localisé la source d'émission comme étant située dans le village. Ils avaient été assez confiants dans le fait que l'utilisateur de cette radio PRC-148 puisse être un des membres de l'équipe SEAL originelle, mais il leur avait néanmoins fallu envisager la possibilité que cette radio ait pu être volée par les talibans.

En la circonstance, ils avaient cependant estimé improbable que des montagnards afghans aient réellement utilisé cette radio et n'avaient pas cru possible que des gars n'ayant pas la moindre idée de son usage aient pu la faire fonctionner et la pointer en direction du ciel.

Ils avaient donc estimé qu'un des SEAL devait se trouver dans le village, ou en tout cas à proximité. Ils avaient donc commencé à converger sur la zone, en s'infiltrant à travers les positions talibanes. Et soudain, j'étais apparu devant eux, vêtu à la manière d'un officier d'Oussama Ben Laden, bras dessus bras dessous avec deux montagnards afghans à la manière de trois ivrognes, gravissant péniblement la montagne, tandis que le flic du village qui nous suivait de près s'était mis à gueuler : « Deux-deux-huit ! »

Nous retournâmes au village sous la conduite de Goulab et retrouvâmes ma deuxième maison, celle dans laquelle nous nous étions installés en attendant la fin de la tempête. L'armée établit un périmètre de sécurité tout autour du village de Sabray et ils me portèrent en passant devant le grand arbre qui bordait la maison, puis dans la pièce principale. Je remarquai que le coq était toujours dans l'arbre ; il était calme pour le moment, mais le souvenir qu'il m'avait laissé ne m'en donnait pas moins envie de lui exploser la crête sur-le-champ.

Les gars firent vite chauffer un peu de thé et nous nous installâmes pour un débriefing plus complet. Il était maintenant midi et il y avait

autour de moi un nombre assez important de militaires, depuis le simple soldat jusqu'au capitaine, pour la plupart des Rangers ou des Bérets verts. Avant de commencer le débriefing, je me sentis obligé de leur préciser que j'avais espéré être secouru par des SEAL – parce que maintenant j'allais devoir me farcir leurs conneries, du genre : « Vous voyez, dès que les SEAL ont des problèmes, ils envoient des biffins à leur secours, comme toujours. »

Cela me valut une clameur générale, mais ne masqua pas la gratitude éternelle que j'éprouvais pour eux et pour ce qu'ils avaient fait au péril de leur vie. C'étaient vraiment des gars bien et ils prirent le contrôle de la situation avec un professionnalisme à toute épreuve. Ils communiquèrent tout d'abord à la base qu'ils m'avaient trouvé, que j'étais dans une condition physique stable avec peu de chances de décéder dans les prochaines heures, mais que malheureusement les trois autres membres de mon équipe étaient morts au combat. Je les entendis confirmer que nous étions en sécurité, mais que nous étions toujours dans un village afghan potentiellement hostile et que nous étions encerclés par des forces talibanes et des hommes d'Al-Qaida. Ils demandaient une exfiltration dès la tombée de la nuit.

Le débriefing se poursuivit un certain temps, tandis que j'expliquai ce qui s'était passé pendant les combats et après. Durant tout ce temps-là, les gamins ne cessèrent d'entrer pour venir me voir. Ils étaient partout dans la maison, s'accrochaient à mes bras, passaient les leurs autour de mon cou, piaillaient, criaient, riaient. Les adultes du village passèrent également me voir et il fallut que j'insiste pour qu'ils puissent rester, notamment pour Sarawa, qui était revenu, ainsi que pour Goulab, qui ne m'avait jamais quitté. Je leur devais la vie à tous les deux.

Jusque-là, personne n'avait découvert les corps de Mikey, Danny et Axe. Et nous passâmes un long moment à étudier des photos satellite pour que je puisse désigner les lieux précis où ils avaient été tués. Les gars de l'armée disposaient de quelques informations sur les combats, mais je fus capable de leur en fournir bien plus. J'expliquai notamment comment nous avions dû faire retraite en dévalant les pentes de la montagne sous le commandement de Mikey et pourquoi nous n'avions jamais eu d'autre possibilité qu'établir de nouvelles lignes de défense plus bas, toujours plus bas sur la montagne.

Je racontai comment Axe avait défendu notre flanc gauche avec un formidable courage, et comment Danny, blessé à plusieurs reprises, avait continué à tirer et à protéger notre flanc droit jusqu'à son dernier souffle. Et comment, à la fin, nous avions été submergés par leur nombre, par leur puissance de feu, par leurs trop nombreux tirs de roquettes russes, lesquelles avaient finir par nous éliminer du champ de bataille, Axe et moi-même.

Les pertes talibanes, bien sûr, avaient été très élevées. Tout le monde semblait le savoir. Je pense que chacun d'entre nous dans cette petite pièce, Goulab y compris, estimait que les talibans n'oseraient pas mener une nouvelle attaque frontale contre les Américains. Alors, nous attendîmes que le soleil glisse derrière les montagnes et je fis mes adieux aux gamins, dont plusieurs pleuraient. Sarawa s'éclipsa discrètement. Je ne le revis jamais plus.

Goulab nous conduisit jusqu'au champ défriché que j'avais repéré en bas du village et, une fois le ballet des transmissions engagé, nous commençâmes à attendre. Le cordon de sécurité des Rangers était établi tout autour du périmètre dans l'éventualité d'une attaque de la dernière chance de la part des talibans. Je savais qu'ils étaient là, autour de nous, et je ne quittai jamais les flancs de la montagne des yeux, je restai assis là, avec une vingtaine de militaires et une dizaine de villageois, ceux qui m'avaient toujours soutenu depuis le début.

Nous restâmes assis dans l'obscurité, adossés contre un muret de pierres, les yeux braqués sur le champ, sans rien faire d'autre qu'attendre. Au loin au-dessus de l'horizon, peu avant 22 heures, nous entendîmes le grondement caractéristique d'un gros hélicoptère américain dont les pales tranchaient l'air.

Nous le vîmes approcher, loin des pentes où je pensais que le gros des forces talibanes ou d'Al-Qaida était rassemblé. Puis, soudain, Goulab m'attrapa par le bras en braillant : « Marcus ! Marcus ! Talibans ! »

Je regardai en direction de la montagne et, dans l'obscurité, je pus discerner des lumières blanches qui se déplaçaient rapidement sur les pentes. « Talibans ! Marcus ! Talibans ! » Je voyais bien que Goulab était particulièrement inquiet et j'appelai le capitaine pour lui exposer le danger.

Nous réagîmes tous au quart de tour. Goulab, qui n'était pas armé, attrapa mon fusil et, avec deux de ses amis, m'aida à escalader le muret de pierres et à sauter de l'autre côté, dont le niveau était beaucoup plus bas. Plusieurs villageois repartirent en courant vers leurs maisons. Pas Goulab. Il prit position derrière le muret et pointa mon fusil de sniper droit sur l'ennemi, en direction de la montagne.

Les gars responsables des transmissions entrèrent également en action et contactèrent l'armada aérienne dont nous savions qu'elle était quelque part au-dessus de nous – des chasseurs bombardiers et des hélicoptères, prêts à fondre sur la montagne s'il y avait la moindre probabilité que des talibans cherchent à s'en prendre à l'hélicoptère de secours.

Pour ma part, je n'avais aucun doute sur le fait que les talibans planifiaient un ultime assaut, qu'ils feraient tout leur possible pour tenter une dernière fois de me tuer. Je m'emparai d'une paire de jumelles de vision nocturne et pris position comme guetteur derrière le muret, essayant de localiser les montagnards talibans, de leur régler leur compte une bonne fois pour toutes.

L'hélicoptère de secours se trouvait toujours à bonne distance lorsque l'armée de l'air américaine, qui en avait clairement sa claque de Ben Sharmak, décida de passer à la vitesse supérieure. Leurs appareils surgirent au-dessus des crevasses noires et balancèrent tout ce qu'ils avaient dans le ventre – bombes, missiles – sur les pentes de la montagne. Ce fut une tempête d'explosions meurtrières. Personne n'aurait pu survivre à cela.

Les lumières des talibans s'éteignirent cette nuit-là. Toutes les lueurs blanches, leurs feux de camp ou leurs lanternes, tout disparut. Je restai accroupi, à identifier les positions talibanes, à fournir des cibles aux gars des transmissions – le boulot pour lequel j'avais été entraîné. J'avais le sourire aux lèvres en regardant se faire massacrer ces petits salopards, ceux-là mêmes qui avaient tabassé les enfants du village et tué mes copains.

C'était un sourire sinistre, je veux bien l'admettre, mais ces gars m'avaient traqué, torturé et poursuivi ; ils avaient essayé de me tuer près de quatre cents fois, m'avaient tiré dessus au lance-roquettes, m'avaient pour ainsi dire kidnappé et m'avaient menacé de mort. Et maintenant, mes gars la leur mettaient bien profond. Fantastique !

Je lus plus tard un compte rendu selon lequel trente-deux guerriers talibans ou d'Al-Qaida avaient trouvé la mort au cours de cette nuit-là. Ce n'était pas encore assez à mon goût.

L'extraordinaire fracas sur les hautes pentes de l'Hindu Kuch finit par s'estomper. L'armée de l'air avait terminé son offensive. Les abords de l'aire d'atterrissage avaient été nettoyés et l'hélicoptère de secours put fondre sur nous depuis le sud.

Les Bérets verts étaient toujours pendus à leur radio, et ils purent entrer en contact avec le pilote du ventilo pour le diriger sur le champ d'opium du village récemment moissonné. Je me souviens que les rotors de l'hélicoptère firent naître comme une bioluminescence verte dans l'atmosphère de la nuit.

Et je pus l'entendre piquer brutalement sur nous, véritable irruption sonore de la toute-puissance américaine au beau milieu de la nuit. Ce fut un grondement assourdissant qui nous submergea entièrement, comme un coup de tonnerre qui nous aurait foudroyés depuis les hautes cimes de l'Hindu Kuch. Aucun hélicoptère ne passa jamais le mur du son avec une telle violence. Le silence habituel et angoissant des montagnes se dissipa entièrement lors de cette seconde attaque sonore. La terre trembla. La poussière s'éleva en une véritable tempête de sable. Les rotors hurlèrent dans l'air pur de la montagne. Ce fut le plus beau vrombissement de ma vie.

L'hélicoptère descendit lentement et se posa à quelques mètres de nous. Le chef de soute sauta à terre et ouvrit la porte principale. Les gars m'aidèrent à monter en cabine, et Goulab m'accompagna. Nous décollâmes aussitôt et ni lui ni moi ne regarda Sabray s'évanouir dans l'obscurité. Moi, parce que je savais que je ne verrais rien dans le noir ; Goulab, parce qu'il ne savait pas trop quand il reviendrait. Les menaces talibanes qui pesaient sur lui et sa famille étaient bien plus sérieuses qu'il n'avait voulu l'admettre.

Il n'était pas très rassuré dans l'hélicoptère et resta accroché à mon bras pendant tout le voyage jusqu'à Asadabad. Et nous y débarquâmes tous les deux, je continuerais pour ma part sur Bagram, mais Goulab resterait sur cette base, dans son propre pays, pour un certain temps, et assisterait l'armée américaine du mieux qu'il le pourrait. Je serrai dans mes bras ce montagnard afghan plutôt impénétrable, qui avait risqué sa vie pour sauver la mienne, et

je lui fis mes adieux. Il semblait ne rien attendre en retour, mais je tentai une dernière fois de lui offrir ma montre. Il la refusa, comme il l'avait déjà refusée quatre fois.

Notre séparation me fut très douloureuse car je ne connaissais aucun mot de sa langue qui aurait pu exprimer mes remerciements. Je ne le saurai jamais, mais lui aussi aurait peut-être souhaité me dire quelque chose s'il avait connu les mots appropriés. Ils auraient pu démontrer sa chaleur, son affection, et exprimer quelque chose comme… « Jamais vu un enfoiré aussi bruyant, aussi discret qu'un éléphant, heureusement meilleur avec un flingue ! » Ou encore : « Qu'est-ce que tu lui reproches, à notre lait de chèvre, trouduc ? »

Mais nous ne pûmes rien nous dire. Je rentrais chez moi. Et il ne pourrait peut-être jamais retourner chez lui. Nos chemins, qui s'étaient croisés de manière si soudaine et si violente, à l'occasion d'une rencontre qui avait changé nos vies pour toujours, allaient à nouveau diverger.

J'embarquai à bord d'un gros C-130 à destination de Bagram – retour à ma base. Nous y atterrîmes vers 23 heures, très exactement six jours et quatre heures après que Mikey, Axe, Danny et moi-même avions occupé ce même tarmac, allongés par terre, les yeux braqués sur les cimes enneigées et lointaines, en plaisantant, en riant, toujours optimistes, complètement inconscients de l'épreuve du feu qui nous attendait au cœur de ces hautes montagnes. Moins d'une semaine auparavant. C'aurait tout aussi bien pu être mille ans plus tôt.

Je fus accueilli par quatre médecins qui me proposèrent toute l'aide dont je pouvais avoir besoin. Il y avait également un petit groupe d'infirmières, dont au moins une me connaissait pour m'avoir vu auparavant quand je donnais un coup de main à l'hôpital. Les autres furent stupéfaites de voir l'état dans lequel j'étais, mais celle-ci fondit en larmes dès qu'elle me vit apparaître en haut de la passerelle de débarquement.

Il faut avouer que j'avais une allure vraiment terrible. J'avais perdu près de 17 kg, j'avais le visage écorché à la suite de mes chutes dans la première montagne, mon nez cassé avait besoin de soins, la douleur de ma jambe me torturait, mon poignet brisé me faisait un

mal de chien – tout comme mon dos, ce qui était normal puisque j'avais trois vertèbres fracturées. Dieu sait combien de litres de sang j'avais perdu. J'étais livide comme un fantôme et je pouvais à peine marcher.

L'infirmière eut à peine le temps de s'écrier : « Oh, Marcus ! » avant de se retourner et d'éclater en sanglots. Je déclinai le brancard qu'on me proposait et m'appuyai sur un médecin en ignorant la douleur. Mais il ne fut pas dupe. « Allons, mon gars, me dit-il, allonge-toi sur le brancard. »

Mais je secouai à nouveau la tête. J'avais reçu une injection de morphine et j'essayai de me débrouiller tout seul. Je me tournai vers le médecin, le regardai droit dans les yeux et lui répondis : « Je suis parti d'ici debout, et je reviens debout. Je suis peut-être blessé, mais je suis toujours un SEAL, et ils n'ont pas réussi à m'avoir. Je vais marcher. »

Le médecin secoua la tête. Il avait déjà rencontré pas mal de gars comme moi auparavant, et il savait que ça ne servirait à rien de protester. J'imagine qu'il savait parfaitement à quoi je pensais. *Quel genre de SEAL serais-je donc s'ils devaient m'aider à descendre de l'avion. Non, je ne le permettrai pas.*

Et je rentrai donc sur base une fois de plus, en descendant très lentement la passerelle de débarquement, à mon propre rythme, jusqu'à ce que je touche terre. Je remarquai alors que deux autres infirmières étaient en pleurs. Et je me rappelle avoir pensé : *Bon Dieu, heureusement que ma mère ne peut pas me voir dans cet état.*

Ce fut à ce moment-là que je m'effondrai. Les médecins et les infirmières se précipitèrent vers moi et me brancardèrent dans une ambulance pour aller me déposer directement dans un lit d'hôpital. L'heure de ma petite démonstration d'héroïsme avait passé. Je m'étais enfilé tout ce que ce putain de pays m'avait balancé à la gueule, j'avais vécu une nouvelle Semaine d'Enfer à la puissance 10 et j'étais maintenant hors de danger.

En réalité, je me sentais particulièrement lessivé. La morphine ne me faisait pas autant d'effet que l'opium que l'on m'avait donné. Et tout mon corps me faisait souffrir. Je fus cérémonieusement salué par le pacha des SEAL, le capitaine de frégate Kent Pero, qui était accompagné de mon médecin traitant, le colonel Cari Dickens.

Le capitaine de frégate Pero, un très haut gradé SEAL, qui, depuis le jour de notre rencontre, n'avait jamais oublié mon prénom, monta dans l'ambulance. Il s'assit à côté de moi, me pressa le bras de sa poigne de fer, puis me demanda comment je me sentais. Je me rappelle avoir répondu : « Oui, capitaine. Je vais bien. »

Mais je l'entendis soupirer « Marcus », puis il secoua la tête. Je remarquai alors que ce personnage incroyablement dur, le boss de mon boss, pleurait – il pleurait de soulagement, supposais-je, le soulagement de me voir vivant. C'est étrange, mais ça me semblait être la première fois depuis longtemps que je me trouvais en compagnie de quelqu'un qui se préoccupait vraiment de moi, la première fois depuis que Mikey, Axe et Danny étaient morts.

Bouleversé, je m'effondrai à mon tour dans l'ambulance. Quand j'eus retrouvé mes moyens, le capitaine de frégate Pero me demanda si j'avais besoin de quoi que ce soit car, quoi que ce pût être, il me l'obtiendrait.

« Oui, capitaine, répondis-je en séchant mes yeux sur le drap. « Pensez-vous que je puisse avoir un cheeseburger ? »

Dès que je fus en sécurité à Bagram, ils rendirent officielle l'annonce de mon sauvetage. Je me trouvais déjà depuis quelques heures entre les mains de militaires américains, mais je savais que la Navy n'avait pas souhaité que quiconque puisse commencer à fêter cela avant qu'on ne se soit assuré que j'étais en bonne santé et vraiment en sécurité.

L'annonce téléphonique fit le tour du monde à la vitesse d'un missile de croisière : Bagram – Bahreïn – de SATCOM à SPECWARCOM, Coronado – puis liaison directe avec le ranch.

Le coup de téléphone habituel avait sonné vers 13 heures et personne chez moi n'attendait d'appel – qui annoncerait encore une fois « Pas de nouvelles » – avant 16 heures. Mais le téléphone sonna à nouveau, vers 15 heures cette fois. Une heure trop tôt. Selon mon père, quand le chef Gothro sortit dans le jardin et traversa l'assistance pour chercher ma mère afin de la prévenir qu'il y avait un appel en provenance de Coronado, elle faillit s'évanouir. Dans son esprit, il ne pouvait y avoir qu'une seule raison à cet appel, et c'était l'annonce de la mort de son petit ange (c'est moi).

Le chef Gothro dut presque la porter jusque dans la maison, et lorsqu'ils arrivèrent dans la chambre à coucher où le téléphone était installé, la première chose qu'elle vit fut Morgan et mon autre frère, Scottie, qui se soutenaient l'un et l'autre en pleurant sans retenue. Tout le monde croyait connaître les militaires. Il ne pouvait y avoir qu'une seule raison justifiant un appel prématuré. Ils avaient retrouvé mon corps dans la montagne.

Le chef Gothro accompagna ma mère jusqu'au téléphone et lui expliqua que, quelle que soit la nouvelle, elle devait l'affronter. Une voix résonna dans l'écouteur et demanda : « Est-ce que toute la famille est rassemblée, chef ? »

« Affirmatif. »

« Monsieur et Madame Luttrell ? »

« Oui », murmura ma mère.

« Nous l'avons récupéré, Madame, nous avons récupéré Marcus. Et il est en bonne santé. »

Ma mère s'effondra sur le sol de la chambre à coucher, mais Scottie s'avança prestement pour l'empêcher de tomber. Le lieutenant JJ Jones bondit vers la porte, se précipita sous le porche et ordonna à tout le monde de faire silence, puis il hurla : « Ils l'ont récupéré, les gars ! Marcus est sauvé ! »

Ils m'affirment que la clameur qui s'éleva au-dessus de ces pâturages désertiques avait dû s'entendre jusqu'à Houston, à 90 kilomètres de là. Morgan souligne qu'il ne s'agissait pas d'une clameur habituelle. Elle avait été spontanée. Assourdissante. Tous ensemble, de toute la puissance de leurs poumons, ils avaient laissé jaillir le soulagement et la joie qu'ils avaient alors éprouvés pour ma mère, mon père, ma famille.

Elle marquait la conclusion d'une veillée de cinq jours durant laquelle quelques pauvres pécheurs avaient adressé des zillions de prières et avaient compris, en cette fraction de seconde qui avait succédé à l'annonce faite, qu'elles avaient été entendues et prises en considération. Pour eux, c'était une confirmation de leur foi, ainsi que des convictions et des croyances inébranlables du *padre* des SEAL, Trey Vaughn, et des autres.

Tout de suite après, ils hissèrent les couleurs et la bannière étoilée se mit à flotter dans une brise chaude. Puis les SEAL s'accrochèrent les uns aux autres par les bras, et firent de même avec ma famille, mes amis et mes voisins, des gens qui ne se reverraient peut-être plus jamais mais qui seraient irrévocablement liés par ce qu'ils avaient vécu ensemble durant ces quelques jours. Car personne, selon ma mère, ne pourrait jamais oublier ce court moment qu'ils avaient partagé, cet instant de relâchement tant attendu, quand les peurs et les craintes avaient enfin cessé.

J'étais vivant. C'était suffisant. Et tous ces gens étonnants, à la générosité aussi grande que les prairies texanes, se mirent soudain à entonner : « Que Dieu bénisse l'Amérique, le pays que j'aime… »

Il y avait Mme Herzogg et ses filles ; Billy Shelton ; le chef Gothro ; mon père et ma mère ; Morgan et Scottie ; le lieutenant de vaisseau Andy Haffele et son épouse, Kristina ; Eric Rooney ; le capitaine de frégate Jeff Bender ; le sergent Daniel ; le lieutenant de vaisseau JJ Jones ; et tous ceux que j'ai déjà mentionnés. Cela faisait cinq jours et cinq nuits qu'ils attendaient ce moment. Et j'étais maintenant dans un lit d'hôpital, à plus de 12 000 kilomètres de distance, à penser à eux, comme eux pensaient à moi.

Pour ne rien vous cacher, à ce moment-là, je pensais en réalité à la blague à deux balles que j'allais pouvoir faire à Morgan car ils m'avaient prévenu que je serais bientôt mis en relation téléphonique avec ma famille. J'imaginais que Morgan serait à l'autre bout du fil et que si j'arrivais à sortir quelque chose de suffisamment drôle et nonchalant, il saurait tout de suite que j'étais en bonne santé. Bien sûr, ce n'était pas aussi important de lui parler que ça l'était de parler avec ma mère. Morgan et moi étions tout le temps restés en contact, comme seuls des jumeaux peuvent le faire.

À peu près à ce moment-là, on m'assigna un ange gardien, le maître Jeff Delapenta (équipe SEAL 10), qui devait ne plus me quitter. Et rappelez-vous, presque tout le monde sur cette base voulait passer me voir et discuter un brin avec moi. En tout cas, c'est ce qu'il me semblait. Mais Jeff ne laissa rien passer. Il se tint devant ma porte comme un véritable berger allemand, estimant que j'étais très fatigué et que j'avais besoin de tranquillité et de repos et que lui, le maître Jeff, allait faire en sorte que je puisse en avoir.

Les médecins et les infirmières, ça allait. Les officiers SEAL… OK, mais tout juste. Tous les autres, rien à faire. Jeff Delapenta refoula des généraux ! En prétextant que je me reposais, que personne ne pouvait me déranger quelles que soient les circonstances. « Ce sont les ordres de ses médecins… Je risquerais ma carrière en vous laissant entrer. »

Je pus discuter en privé avec ma famille, mais je me gardai bien de dire à ma mère que j'avais contracté une sorte de tourista des montagnes afghanes. Je jure devant Dieu que ce microbe provenait de cette putain de bouteille de Pepsi. Cette saloperie aurait pu empoisonner toute la population de l'Hindu Kuch.

Ça ne m'empêcha cependant pas de déguster mon cheeseburger. Et dès que je fus un peu remis sur pied, le véritable débriefing commença. C'est là que j'appris pour la première fois toute la signification et toutes les implications du *lokhay*, et que les villageois de Sabray auraient été prêts à se battre pour moi jusqu'au dernier. Un gars des renseignements militaires me confirma ces éléments que j'avais soupçonnés, mais dont je n'avais jamais eu la certitude.

Les réunions de débriefing fournirent suffisamment d'informations pour pouvoir localiser précisément l'endroit où les corps de mes camarades reposaient. Et je trouvai ce travail véritablement difficile. Ne serait-ce que regarder les photographies satellite, revoir – comme personne d'autre ne pourrait jamais le faire – le lieu où mon meilleur ami était tombé, me torturant l'esprit pour savoir s'il y avait quoi que ce soit d'autre que j'aurais pu faire pour le sauver. Aurais-je pu faire quelque chose de plus ? Cette nuit-là, pour la première fois, j'entendis Mikey crier.

Lors de ma troisième journée à l'hôpital, les corps de Mikey et de Danny furent rapatriés depuis les montagnes. On m'informa également que personne n'avait retrouvé le corps d'Axe. Plus tard dans la journée, je revêtis un jean et un T-shirt pour que le Dr Dickens puisse me conduire à la cérémonie de la Rampe, l'une des traditions SEAL les plus sacrées, durant laquelle nous adressons officiellement nos adieux à nos frères disparus.

Ce fut la première fois que des personnes en dehors de mon entourage proche me virent réapparaître et elles reçurent certainement un choc. J'étais propre comme un sou neuf, mais pas

vraiment comme le Marcus qu'ils avaient connu avant. Et je souffrais toujours de ma rencontre impromptue et dramatique avec cette saloperie de bouteille de Pepsi.

Le C-130 était garé sur le tarmac, rampe abaissée. Il y avait environ deux cents militaires rassemblés devant quand les Humvee arrivèrent en transportant les deux cercueils, chacun d'eux drapé dans un grand drapeau américain. Et tous se mirent au garde-à-vous, sur l'instant, sans qu'aucun ordre n'ait été donné, tandis que les SEAL faisaient un pas en avant pour honorer les dépouilles de leurs frères d'armes.

Très lentement, avec une immense dignité, ils portèrent les cercueils à l'épaule et transportèrent les corps de Mikey et Danny sur les 50 mètres qui les séparaient de la rampe de l'avion.

Je me plaçai moi-même à l'arrière de l'avion et regardai les dépouilles de mes amis entamer leur voyage de retour vers les États-Unis. Des milliers de souvenirs envahirent mes pensées, comme ç'aurait été le cas pour quiconque aurait assisté à la bataille pour la Montagne de Murphy.

Danny, qui avait dégringolé la pente, son pouce droit tranché, et qui n'avait pourtant jamais cessé de faire front, de tirer, de tirer encore, qui s'était relevé lorsque j'avais voulu le traîner à l'abri, qui avait à nouveau relevé son arme, qui avait continué à tirer, sans jamais céder, se comportant en guerrier jusqu'à son dernier souffle. Et maintenant, le voilà qui s'en allait dans un cercueil de bois verni.

Je vis passer ensuite le cercueil qui contenait la dépouille de Mikey Murphy, notre officier, celui qui s'était avancé dans la mitraille pour passer un dernier appel sur son téléphone portable, un appel qui l'avait placé en danger de mort mais dont il pensait qu'il constituerait la dernière chance de tous nous sauver.

Mitraillé par les talibans, blessé dans le dos, le sang jaillissant de sa poitrine, il s'était tout de même baissé pour ramasser son téléphone, catapulté par terre. « Bien reçu. Merci. » Avait-on jamais démontré plus de courage ? Je me rappelle avoir été impressionné par la manière dont il s'était redressé pour marcher vers moi, imposant et droit, et par sa détermination à continuer le combat, jusqu'à être mortellement blessé au visage. « Marcus, tout ça fait vraiment chier. »

Il avait eu parfaitement raison à ce moment-là. Et il avait encore raison. Tout cela faisait chier. Tandis qu'ils transportaient Mikey vers l'avion, j'essayai d'imaginer une épitaphe possible pour mon ami, et rien d'autre ne me vint à l'esprit qu'un poème écrit par l'Australien Banjo Paterson, sans doute à l'attention d'un de ses héros, de la même manière que Mikey était le mien :

C'était un homme dur, coriace et sec – le genre d'homme qui ignorait la mort

Une foulée rapide et impatiente, empreinte de courage,

Un regard ardent et passionné, éblouissant de souffrance,

Et ce port de tête, si fier, si noble.

Tel était précisément le lieutenant de vaisseau Michael Patrick Murphy. Vous pouvez me croire. J'avais vécu à ses côtés, je m'étais entraîné avec lui, j'avais combattu avec lui, plaisanté avec lui, et j'avais bien failli mourir avec lui. Chaque mot de ce poème aurait pu être écrit à son attention.

Et son cercueil défilait maintenant devant l'assistance, devant moi, et soudain mes supérieurs vinrent me dire que cela serait bien si je pouvais venir me placer tout à côté de la rampe de l'avion. Aussi, j'avançai et me plaçai au garde-à-vous – aussi droit que mon dos me le permettait.

Le *padre* avança sur la rampe et, tandis que les cercueils disparaissaient dans le ventre de l'avion, il commença son homélie. Je savais qu'il ne s'agissait pas des funérailles, pas celles auxquelles assisteraient les familles aux États-Unis. Mais il s'agissait de nos funérailles, le moment durant lequel nous autres qui servions à l'étranger, sa deuxième famille, adresserions nos derniers adieux à ces deux grands hommes. La voix de l'aumônier, qui se tenait sur la rampe de l'avion, me parut douce. Il fit l'éloge de leurs vies et demanda une dernière faveur à Dieu : « Que ta lumière éternelle les enveloppe à jamais. »

Environ soixante-dix soldats, des SEAL, des Rangers et des Bérets verts, formèrent ensuite une file et pénétrèrent chacun leur tour dans l'avion, s'arrêtèrent, les saluèrent avec solennité, puis débarquèrent. Je restai sur le tarmac jusqu'à ce que le dernier d'entre eux soit

ressorti, puis j'avançai à mon tour sur la rampe, lentement, jusqu'aux cercueils.

À l'intérieur, derrière les SEAL qui allaient escorter les cercueils, je vis un vétéran de nombreux combats, un dur, le premier maître Ben Saunder, l'un des plus proches amis de Danny, en pleurs, incapable de retenir ses larmes. Ben était un montagnard de Virginie, un homme dur à la tâche, un formidable pisteur et alpiniste qui avait un lien presque spirituel avec les terres sauvages. Il était maintenant effondré contre la carlingue, dévasté par la douleur, trop perturbé pour pouvoir descendre sur la rampe. (Il faisait partie de l'équipe SDV 2 avec Danny.)

Je m'agenouillai devant les cercueils et fis mes adieux à Danny. Puis je me retournai vers Mikey et je crois lui avoir dit : « Je suis désolé, vraiment désolé. » Je ne m'en rappelle plus très bien. Mais je me rappelle parfaitement ce que je ressentais. Je me rappelle ne pas avoir su quoi faire. Je me rappelle avoir pensé que la dépouille de Mikey partirait bientôt et que la plupart des gens finiraient par l'oublier, que quelques autres s'en souviendraient un peu et qu'une minorité ne l'oublierait jamais et se rappellerait toujours de lui avec tendresse.

Mais la mort de Mikey ne toucherait personne comme elle me touchait. Il ne manquerait à personne comme il me manquerait. Personne ne connaîtrait sa souffrance, n'entendrait ses pleurs comme moi. Personne ne croiserait Mikey au milieu de la nuit, dans d'épouvantables cauchemars, sans jamais cesser de se tourmenter à son sujet et de se demander si tout avait été tenté pour le sauver, comme moi.

Je ressortis de l'avion et marchai tout seul en bas de la rampe. Le Dr Dickens vint à ma rencontre pour me ramener à l'hôpital. Je restai encore un moment et j'attendis que le C-130 décolle, que les turbines rugissent et qu'il disparaisse au loin, en emmenant Mikey et Danny vers le soleil levant, quelques kilomètres plus haut, plus près du paradis.

Et les paroles de plusieurs milliers de services funèbres traversèrent mon esprit : « Les jours qui passent n'effaceront pas leur souvenir, pas plus que les années/Et au soleil couchant ainsi qu'au matin, tous les jours/Nous nous souviendrons d'eux. » Ici, à

Bagram, en Afghanistan, je célébrai à ma manière les funérailles militaires de mes deux amis morts au combat.

Mon dernier sujet d'inquiétude concernait Axe. Où était-il ? Il n'y avait aucune possibilité qu'il ait pu survivre. Mais les gars ne l'avaient pas retrouvé, et c'était terrible. Je leur avais parlé de ce trou dans lequel nous étions tous les deux restés pour attendre la mort tandis que des talibans invisibles nous tiraient dessus du haut des rochers, jusqu'à ce qu'ils nous atteignent d'une roquette qui nous avait tous deux projetés à découvert.

J'avais survécu, mais je n'avais pas été blessé quatre fois comme Axe. Et je savais au centimètre près où son corps se trouvait la dernière fois que je l'avais vu. J'en parlai à nouveau aux gars et ils m'indiquèrent que le commandement SEAL avait tenu à poursuivre les recherches. Ils allaient bientôt y retourner, cette fois avec de meilleurs renseignements, un plus grand effectif et des guides locaux en plus grand nombre.

Je leur suggérai de se rapprocher du patriarche de Sabray, de voir s'il était toujours dans le village. Car lui, mieux que n'importe qui d'autre, pourrait certainement les conduire jusqu'au SEAL disparu. Les gars des renseignements m'apprirent alors que l'homme auquel je faisais référence était en réalité le chef des trois villages que nous avions observés. C'était un homme très respecté dans tout l'Hindu Kuch, car cette culture n'avait pas le culte de la jeunesse ni celle des célébrités médiatiques. Ces montagnards respectaient par-dessus tout la connaissance, l'expérience et la sagesse.

Nous le contactâmes immédiatement et, quelques jours plus tard, ce même vieil homme, le père de Goulab, mon protecteur, s'enfonça à nouveau dans les montagnes, sur 6 ou 8 kilomètres. Il conduisait cette fois-ci une équipe de SEAL américains, la section Alfa, qui comprenait plusieurs de mes amis, Mario, Carey, Garrett, Steve, Sean, Jim et James. (Pas de noms de famille. Ces gars sont toujours en service actif, pas vrai ?)

Il y avait également un groupe de la section Echo. Ils gravirent toute la journée cette montagne abrupte, et ils avaient même emmené avec eux des réserves d'eau et de ravitaillement au cas où cela leur prendrait plus de temps que prévu. Mais, cette fois, ils

étaient décidés à ne pas revenir sans Axe. Non, nous ne laissons jamais personne derrière nous.

Le vieil homme leur adressa à peine un mot ou deux. Mais il les conduisit directement à l'endroit où reposait la dépouille de Matthew Gene Axelson. Son visage avait été criblé de balles à bout portant, ce qui est la manière de faire des talibans lorsqu'ils trouvent un Américain mortellement blessé. Soit dit en passant, si quelqu'un osait me chuchoter à l'oreille les mots « Convention de Genève » tandis que j'écris ces lignes, je pourrais piquer une crise de nerfs.

Quoi qu'il en soit, ils trouvèrent Axe, le visage criblé des balles que les talibans lui avaient tiré dessus à bout portant tandis qu'il agonisait, comme ils l'avaient fait pour Mikey. Mais Axe ne se trouvait pas là où j'avais pensé qu'il pouvait être. Je savais que nous avions tous les deux été soufflés hors de notre trou par la roquette, car j'avais été projeté dans le ravin, mais Axe se trouvait encore plus loin, à quelques centaines de mètres de là. Personne ne savait comment il avait pu arriver jusque-là.

Axe avait encore trois chargeurs de pistolet avec lui quand le tir de RPG nous avait soufflés. Mais lorsqu'ils l'avaient retrouvé, il n'en avait plus qu'un. Et cela ne pouvait signifier qu'une seule chose : Axe devait avoir continué à se battre après avoir repris connaissance une fois encaissé le choc de la roquette, il avait continué à se défendre, en leur vidant plus de deux chargeurs dessus, soit une trentaine de balles – ce qui devait les avoir rendus fous. J'imagine que c'est pour cela, lorsqu'il avait fini par succomber à ses blessures, qu'ils avaient agi de manière aussi barbare avec lui.

Je pensais auparavant qu'il n'y avait pas eu de plus grand guerrier américain qu'Audie Murphy. Je n'en suis plus tellement sûr. Plus maintenant. Plus après tout cela. Et penser à la manière dont ils ont traité Mikey et Axe, à la fin de leur vie, m'insupporte plus que je ne pourrais le dire. Et cela met Morgan dans un tel état qu'il est impossible de mentionner le nom d'Axe en sa présence. J'imagine qu'il fallait le connaître pour comprendre cela. Je connais peu de personnes qui ne soient jamais arrivées à la hauteur de Matthew Axelson.

Quand ils ramenèrent la dépouille d'Axe, j'étais déjà parti. Ils me firent décoller dans la nuit du 8 juillet, à bord d'un gros Boeing

militaire, un C-141, pour un long voyage à destination de l'Allemagne. Jeff Delapenta m'accompagna et ne me quitta pas une seconde. Là-bas, je me rendis à l'hôpital régional de la base aérienne américaine de Landstuhl, près de la frontière avec la France, à environ 90 kilomètres à l'ouest de Francfort.

J'y restai environ neuf jours, à reprendre des forces et à soigner mes blessures, à recevoir des traitements spécifiques pour mon dos, mon épaule, mes vertèbres brisées ou encore mon poignet. Mais le microbe de ma bouteille de Pepsi ne voulait pas quitter mes intestins. Il fit preuve d'une résistance hors du commun pendant de nombreux mois et m'empêcha pendant longtemps de reprendre le poids que j'avais perdu.

Mais j'allais mieux et je pus finalement quitter l'Allemagne pour mon voyage de retour de 6 000 kilomètres jusqu'aux États-Unis. Cette fois-ci, c'est le lieutenant de vaisseau Clint Burk, mon frère de nage durant le stage BUD/S, qui m'accompagna, avec le Dr Dickens. Clint et moi étions des amis proches depuis une éternité et le voyage se passa très rapidement. Nous voyageâmes dans un avion-cargo C-17, en première classe à l'étage supérieur… enfin, presque. Mais dans des fauteuils en tout cas. Ce fut formidable. Et nous touchâmes terre dans le Maryland neuf heures plus tard, puis la Navy nous fit monter à bord d'un Gulfstream qui avait été mis à notre disposition par son propriétaire, un sénateur.

Et j'imagine que je fis forte impression en arrivant à l'aéroport de San Antonio, Texas, à près de 320 kilomètres à l'ouest de Houston, tout au bout de la route 10, de l'autre côté du fleuve Colorado. La possibilité que je reparte tout de suite pour la base navale de San Diego avait été envisagée, mais Morgan avait apparemment coupé court en disant : « Vous pouvez oublier cette idée. Il revient à la maison et c'est nous qui irons le chercher. »

Morgan et mon petit frère Scottie prirent la Suburban de la famille, ils embarquèrent le lieutenant de vaisseau SEAL JJ, ainsi que JT, et ils traversèrent le Texas pour venir chercher ce frère dont les médias avaient affirmé qu'il était mort. Je n'en crus pas mes yeux lorsque je les vis tous attendre au bas de la passerelle après l'atterrissage de mon jet privé.

Il y eut quelques pleurs. Des larmes de joie, j'imagine, car ils avaient tous vécu avec la pire des craintes, la peur que nous ne puissions plus jamais nous revoir. Je dois avouer que cette éventualité m'avait également traversé plusieurs fois l'esprit.

Mais je me rappelle surtout de nos rires. « Bon Dieu, quelle sale tête tu as !, s'exclama Morgan. Maman va avoir une crise cardiaque en te voyant. » Cela me rappelle ce que j'avais moi-même dit à Axe lorsqu'il avait été mortellement touché sur cette montagne. « Hé, Bon Dieu, tu as vraiment une sale gueule. »

C'était juste la façon que nous avions de nous parler. Rappelez-vous, Morgan est un SEAL lui aussi, et la manière dont il s'exprimait, même à l'égard de son frère jumeau, était toujours teintée d'humour, comme il est d'usage entre nous. Un jour, ce sera peut-être Morgan qui se retrouvera piégé sur une montagne et moi qui l'attendrai, rongé par la peur et l'inquiétude à l'idée qu'il puisse y rester. Je me rappelle qu'il me glissa cependant qu'il m'aimait, comme le fit aussi Scottie. Et cela signifiait énormément pour moi.

En l'absence du capitaine de frégate Pero, Scottie fit provision d'un sac plein de cheeseburgers pour que nous puissions tenir pendant nos cinq heures de route jusqu'à la maison et nous les dévorâmes en traversant le Texas ; moi-même faisant peu de cas de l'épreuve que j'avais vécue, affirmant à tout le monde que ce n'était vraiment pas grand-chose, et personne ne voulant me croire. J'imagine qu'il était impossible d'être crédible, en ayant l'air aussi mal en point.

Mais nous réussîmes quand même à plaisanter et, vers la fin du voyage, je leur lâchai quelques bribes des horreurs que j'avais traversées. Morgan se mit à pleurer quand je racontai ce qui était arrivé à Axe. Pour notre part, nous restâmes silencieux car il n'y avait rien à dire pour le réconforter, rien ne pouvait alléger sa tristesse. Dans mon esprit, rien ne le pourra jamais. C'est comme pour Mikey et moi.

Nous finîmes enfin par arriver dans notre petit coin de Texas. Nous nous recomposâmes une figure quand la voiture s'engagea sur le sentier de terre rouge qui conduisait jusqu'au ranch, la maison que j'avais cru ne plus jamais revoir. Les grands chênes ombrageaient toujours le jardin et les chiens de mon père coururent à notre

rencontre, en aboyant comme des fous, avec Emma à leur tête, qui agitait la queue comme si elle savait quelque chose que les autres ignoraient.

Comme il fallait s'y attendre, ma mère fondit en larmes dès qu'elle me vit – je pesais encore 15 kg de moins que la dernière fois où elle m'avait vu. Et j'imagine que j'avais toujours l'air plutôt mal en point. Je ne lui révélai jamais l'affaire de la bouteille de Pepsi bactériologique. Des tonnes de gens étaient là, venus de tout le voisinage pour m'accueillir.

À ce moment-là, je ne savais pas que ces gens formaient la base des cinq jours de veillée et de prière qui s'étaient déroulés tandis que j'étais porté disparu. Une veillée à laquelle personne n'avait été invité et dont personne ne savait qu'elle se tiendrait ; une veillée née d'une amitié et d'une préoccupation sincères, qui avait débuté sur un air de tristesse et sans guère d'espoir, mais s'était achevée dans la liesse de prières exaucées. J'eus du mal à y croire lorsque j'appris ce qui s'était passé.

Et pourtant, devant moi, je pouvais voir la preuve de cet amour que les Texans éprouvaient à mon égard et à l'égard de ce que j'avais essayé de faire pour mon pays. Elle prenait la forme d'une nouvelle maison de pierre qui se dressait à l'extrémité d'une nouvelle cour pavée, à environ 6 mètres du bâtiment principal. C'était une maison à un étage, avec des chambres aux murs de bois et une salle de bains aux murs de pierre, faite sur mesure pour moi. L'intérieur était parfaitement décoré, avec des tapis, des meubles et même un grand écran à plasma.

« Comment diable cela est-il arrivé là ? », demandai-je à ma mère. Et ce qu'elle m'expliqua me coupa le souffle. Tout avait commencé avec la visite, à la fin de la veillée, d'un formidable propriétaire foncier texan du nom de Scott Whitehead. Ce n'était qu'une de ces innombrables personnes qui étaient venues saluer mes parents et leur exprimer leur soulagement à l'annonce que j'avais été retrouvé sain et sauf. Il n'avait jamais rencontré aucun membre de notre famille auparavant.

Et avant de repartir, il expliqua qu'il avait un ami qui possédait une société de construction à Houston et il demanda s'il n'y aurait

pas quelque chose que Marcus aimerait trouver en réintégrant son foyer.

Ma mère expliqua que j'avais toujours rêvé d'avoir un petit coin à moi où je pourrais… décompresser, comme aurait sans doute dit ce vieux Shane Patton. Et dans ce sens-là, une petite extension de ma chambre au rez-de-chaussée pourrait être appréciée. Elle pensait, à condition que ce ne soit pas trop cher, qu'elle et mon père pourraient peut-être me l'offrir.

Peu de temps après, elle eut la surprise de voir apparaître les deux plus gros camions qui aient jamais emprunté le chemin conduisant jusque chez nous, suivis d'une grue, d'une pelleteuse mécanique, de quelques architectes et ingénieurs et de Dieu sait quoi encore. Puis une équipe d'une trentaine de gars se relayant vingt-quatre heures sur vingt-quatre s'attela à la construction d'une nouvelle maison en moins de trois jours !

Scott Whitehead expliqua simplement qu'il était fier d'avoir rendu un petit service à un très grand Texan (bon Dieu ! Il parlait de moi !). Et il continue encore d'appeler ma mère tous les jours, juste pour s'assurer que tout va bien.

Morgan et moi, nous nous installâmes dans cette nouvelle maison et libérâmes un peu de place dans le ranch pour les SEAL qui continuaient de nous rendre visite. Je restai à la maison, me reposai pendant près de deux semaines durant lesquelles ma mère mena une lutte acharnée contre le microbe de la bouteille de Pepsi, en essayant de me faire reprendre du poids malgré lui.

Les gars de Scott Whitehead avaient pensé à tout. Ils avaient même branché le téléphone dans ma nouvelle maison, et le premier appel que je reçus là fut une véritable surprise. Je décrochai et j'entendis une voix me dire : « Marcus, ici George Bush. Le 41e ».

Bon Dieu ! Il voulait dire le 41e président des États-Unis, ça ne m'avait pas échappé. Le président Bush vivait à Houston.

« Oui, Monsieur, répondis-je. Je sais parfaitement qui vous êtes. »

« Eh bien, je vous appelais juste pour vous dire combien nous sommes fiers de vous. Mon fils également est très fier de vous, et il veut que vous sachiez combien les États-Unis sont fiers de vous, de votre bravoure et de votre courage sous le feu. »

Cela se sentait qu'il était lui-même un ancien militaire. Je connaissais ses états de service comme pilote de chasseur bombardier dans le Pacifique durant la Seconde Guerre mondiale, abattu par les Japonais, médaillé de la *Distinguished Flying Cross*. Il avait lui-même nommé le général Colin Powell, le vainqueur de la Première Guerre du Golfe, chef d'état-major des armées.

Bon Dieu ! « Je suis George Bush, le 41e, et je vous appelle pour vous dire que nous sommes fiers de vous ! » Cela me fit vraiment chaud au cœur. « N'hésitez surtout pas à m'appeler », ajouta-t-il dans l'éventualité où j'aurais eu besoin de quelque chose, quoi que ce fût. Puis il me donna son numéro de téléphone. Qu'est-ce que vous en dites ? Son numéro de téléphone à moi, Marcus ! Il n'était pas obligé de le faire, bien sûr. Les Texans seraient-ils les gars les plus formidables du monde ou quoi ? Vous ne partagez peut-être pas mon avis, mais je parie que vous comprenez mon point de vue.

J'étais enchanté que le président Bush m'ait appelé, et je le remerciai avec sincérité. Je me contentai de lui dire : « S'il y a le moindre problème, Monsieur, je n'hésiterai pas à vous appeler. »

Vers la mi-août, étant toujours de service actif dans la Navy, je dus repartir à Hawaii (équipe SDV 1). Au cours de mes deux semaines sur place, j'eus la visite du chef des opérations navales arrivé directement du Pentagone, l'amiral Mike Mullin.

Il me demanda de venir le voir dans le bureau du chef de corps et me promut sur-le-champ au grade de maître.

Il s'agissait tout de même du chef de la marine des États-Unis, et il me rendit là le plus grand des honneurs possible. M'être trouvé en présence de l'amiral Mullin fut un moment que je n'oublierai jamais. Rien ne me toucha plus que lorsqu'il me déclara être très fier de moi – je faillis craquer nerveusement.

Les civils ne comprennent sans doute pas ce que peut signifier un tel honneur pour nous ; la reconnaissance que nous avons bien servi notre pays, que nous avons accompli notre devoir et que, d'une manière ou d'une autre, nous avons donné tout ce que l'on attendait de nous.

Tout cela peut paraître étrange à certains, comme peuvent l'être, pour d'autres, d'étranges coutumes tribales comme le *lokhay*, mais je

pense que vous saisissez l'idée générale.

Bref, il me demanda lui aussi s'il y avait la moindre chose qu'il pût faire pour moi, et je lui répondis qu'il y avait en effet une chose. J'avais avec moi l'écusson du Texas que j'avais porté sur ma poitrine durant tout mon service en Afghanistan, lorsque j'avais combattu les talibans et Al-Qaida. C'était un écusson décoré de l'Étoile solitaire du Texas. Il avait été roussi par le souffle de la dernière explosion de roquette et était encore taché de sang bien que j'aie essayé de le nettoyer. Mais je l'avais enveloppé dans une pochette plastique et il était possible de reconnaître l'étoile du Texas. Je demandai à l'amiral Mullin s'il lui serait possible de l'offrir au président des États-Unis.

Il me répondit qu'il s'en chargerait sans faute et qu'il pensait que le président George W. Bush serait honoré de l'avoir.

« Souhaiteriez-vous joindre un petit courrier au président pour accompagner cet écusson ? », me demanda l'amiral.

Mais je lui répondis que non. « Je vous serais juste très reconnaissant si vous pouviez le lui remettre, amiral. Le président Bush est un Texan. Il comprendra. »

J'avais une autre requête à formuler, mais je la réservai à mes supérieurs immédiats. Je souhaitais retourner à Bahreïn, rejoindre mon équipe SDV 1 et plus tard les raccompagner au pays à l'issue de leur affectation en opex.

« Je suis parti en opex avec eux, et je souhaite revenir avec eux », expliquai-je, et mon ami Mario, l'officier responsable de la section Alfa, considéra que cette requête était justifiée. Le 12 septembre 2005, je m'envolai donc à nouveau pour le Proche-Orient et atterris sur la base de l'US Air Force de l'île de Muharraq, l'endroit même d'où j'étais parti pour l'Afghanistan en compagnie de Mikey, Axe, Shane, James et Dan Healy, cinq mois plus tôt. J'étais le seul encore en vie.

Ils m'emmenèrent ensuite sur la base américaine située au nord-est du pays, dans la banlieue ouest de la capitale, Manama. Nous traversâmes la ville, ces quartiers dans lesquels les citadins affichaient si clairement la haine qu'ils éprouvaient à notre égard, et je dois avouer que cette fois-ci, j'éprouvai un sentiment de méfiance. Je savais maintenant, pour l'avoir vécue, à quel point la haine djihadiste pouvait être violente.

Je retrouvai mes gars et restai à Bahreïn jusqu'à fin octobre. Puis nous retournâmes tous à Hawaii et je me préparai alors pour un autre voyage, celui que je m'étais promis d'accomplir, celui que j'avais promis à mes frères dans mes prières, et celui que j'avais promis aux familles dès que je serais en mesure de l'effectuer. Je comptais rendre visite à tous les proches et leur expliquer qu'elle avait été la conduite exemplaire de leurs enfants, de leurs maris et de leurs frères en première ligne du champ de bataille contre le terrorisme.

J'imagine que d'une certaine manière je comblais ainsi un vide, l'impossibilité que j'avais eue d'exprimer mon chagrin quand les corps de mes camarades avaient été rapatriés d'Afghanistan. Je n'avais pu assister à leurs obsèques qui, pour la plupart, s'étaient déroulées avant que je ne sois rentré. Et j'avais également manqué les services funèbres organisés par la Navy en mémoire de mes frères.

Ainsi, les obsèques du lieutenant de vaisseau Mikey Murphy, qui s'étaient déroulées à Long Island, New York, avaient été gigantesques. Ils avaient dû fermer des rues entières. Des bannières avaient été disposées au-dessus de la voie express de Long Island en mémoire du Navy SEAL qui avait payé de sa vie notre combat contre les guerriers d'Al-Qaida.

Une escorte policière avait accompagné le cortège tandis que des milliers d'anonymes avaient adressé un dernier hommage à l'enfant de la ville qui avait tout donné pour son pays. Et ils ne connaissaient même pas le quart de ce qu'il avait fait. Personne n'en savait rien. À part moi.

On me montra une photo de la cérémonie au cimetière. Elle s'était déroulée sous une pluie battante, alors que tout le monde était trempé jusqu'aux os, mais les SEAL au visage de marbre étaient restés droits dans leurs uniformes, solennels, sans ciller, tandis que le cercueil de Mikey était descendu lentement dans le silence de sa tombe.

Chacune des dépouilles avait été raccompagnée au pays par une escorte de SEAL, en uniforme d'apparat, lesquels avaient monté la garde devant les cercueils drapés dans la bannière étoilée. Comme je

l'ai déjà mentionné, nous n'abandonnons jamais personne derrière nous, même dans la mort.

Ils avaient fermé l'aéroport international de Los Angeles pour l'arrivée de l'avion de James Suh. Il n'y eut aucun départ, ni aucune arrivée, lorsque l'appareil effectua son approche, puis son atterrissage. L'aéroport resta silencieux jusqu'à ce que l'escorte ait déposé le cercueil dans le corbillard.

Dans l'État du Colorado, presque tout était fermé pour accueillir la dépouille de Danny Dietz, car l'héroïsme dont il avait fait preuve était parvenu d'une manière ou d'une autre aux oreilles de la presse.

Mais, comme les braves gens de Long Island, les gars du Colorado ne connaissaient pas le dixième de ce qu'avait fait ce puissant guerrier face à l'ennemi, au nom de notre pays.

En Californie du Nord, ils avaient fermé toute la ville de Chico pour permettre le retour d'Axe. C'est une petite ville, à une centaine de kilomètres de Sacramento, qui dispose de son propre aéroport municipal. Une garde d'honneur avait accueilli le cercueil et son escorte en face d'une immense assemblée. Les funérailles, le lendemain, avaient bloqué toute la ville tant les embouteillages avaient été importants.

Ce n'étaient que des gens ordinaires, des anonymes, venus adresser un dernier hommage. La même chose partout. Et je suis enclin à penser que l'hostilité distillée par les médias progressistes compte peu, car le peuple américain n'en tient tout simplement pas compte. Il a raison d'être fier des forces armées des États-Unis d'Amérique. Il comprend de façon innée ce que nous faisons. Et toutes ces calomnies sur notre prétendue brutalité, notre mépris de la Convention de Genève ou notre manque de considération pour les « droits de l'homme » des terroristes ne pourra changer ce que croient la plupart des gens.

Je ne pense pas que le rédacteur d'un quelconque média aurait pu recevoir un accueil tel que les SEAL en reçurent, même si ces soldats avaient donné le meilleur d'eux-mêmes dans le secret de l'Hindu Kuch. Peut-être que les médias ont proposé un calice empoisonné au public, avant de devoir le boire eux-mêmes.

Certains journalistes pensent qu'ils peuvent faire avaler n'importe quoi au public, n'importe quand, mais je sais que ce n'est pas le cas.

Pas ici. Pas aux États-Unis.

Durant le long périple qui nous conduisit auprès de tous les proches, nous ne fûmes accueillis qu'avec chaleur, amitié et gratitude en notre qualité de représentants de l'US Navy. Je pense que notre présence au sein de ces foyers dispersés dans tout le pays démontrait une fois pour toutes que le souvenir de ces hommes aimés serait chéri pour l'éternité, pas seulement par les familles, mais également par la marine qu'ils avaient servie. Car l'US Navy y attache énormément d'importance. Vous pouvez me croire.

Lorsque je suggérai à mes supérieurs que les autres membres de la section Alfa devraient faire le voyage avec moi, la Navy offrit tout de suite son soutien et accepta que nous partions tous, en prenant en charge tous les frais du voyage, jusqu'au dernier centime.

Nous retournâmes à San Diego et louâmes trois grosses voitures. Puis nous roulâmes jusqu'à Las Vegas, où nous rencontrâmes la famille de mon collègue Shane Patton, qui était mort dans l'attaque de l'hélicoptère. Nous arrivâmes le 11 novembre, le jour des vétérans. Ils nous placèrent comme invités d'honneur lors de la cérémonie du souvenir au cimetière. Ce fut extrêmement troublant pour moi. Le père de Shane avait lui-même été un SEAL, et il comprenait à quel point j'avais pu connaître Shane. Je me comportai du mieux que je pus.

Puis nous nous envolâmes pour New York pour voir la mère de Mikey et sa fiancée, et après cela pour Washington, pour rencontrer les parents du capitaine de corvette Eric Kristensen qui, cet après-midi-là, avait tout laissé en plan et s'était précipité vers l'hélicoptère pour s'y entasser avec les gars, enfonçant un chargeur dans la culasse de son arme et leur criant que Mikey aurait besoin de tout le soutien possible. Je pense que c'est avec Eric que Mikey avait parlé lorsqu'il avait donné ce dernier appel.

J'indiquai à l'amiral Kristensen, son père, qu'Eric serait toujours un héros à mes yeux, comme il l'avait été aux yeux de ceux qui étaient morts avec lui sur cette montagne. Notre chef d'équipe fut enterré dans le cimetière de l'Académie navale d'Annapolis.

Nous nous rendîmes ensuite au cimetière national d'Arlington pour saluer les tombes du lieutenant de vaisseau Mike McGreevy Jr et du maître Jeff Lucas. Ils étaient tous les deux décédés dans

l'hélicoptère et avaient été inhumés côte à côte, de la même manière qu'ils étaient morts au-dessus de l'Hindu Kuch.

Nous retraversâmes ensuite le pays pour nous rendre dans la grande famille du second maître James Suh. Tout le monde nous accompagna au cimetière pour réciter une prière à l'intention de cet homme qui avait été l'un des plus populaires de sa section.

Le chef Dan Healy est enterré au cimetière militaire de Point Loma, San Diego, pas très loin de Coronado. Nous fîmes tous le déplacement jusqu'en Californie du Nord pour rendre visite à sa famille. Puis nous continuâmes jusqu'à Chico, où j'expliquai à l'épouse d'Axe combien son mari s'était battu avec acharnement, quel héros il était et quelles furent ses dernières paroles : « Dis à Cindy que je l'aime. »

Danny Dietz était originaire du Colorado, et c'est là qu'il fut enterré. Mais sa famille résidait en Virginie, près de la base navale de Virginia Beach. Je vins voir sa très belle épouse aux cheveux noirs, Patsy, et j'essayai de lui expliquer du mieux possible le rôle crucial qu'il avait joué dans notre équipe et comment il était mort en continuant de se battre jusqu'à la fin, avec plus de courage que n'importe quel autre soldat des forces armées américaines.

Mais le chagrin de Patsy était impossible à apaiser. Je savais qu'elle estimait sa vie brisée par la perte de Danny, de manière irrévocable, même si elle parvenait à surmonter sa peine. Elle resta assise avec les deux gros chiens de Danny et, avant que je reparte, elle dit simplement : « Je sais qu'il n'y aura jamais un homme comme Danny. »

Que répondre à cela ?

Tandis que l'année se terminait, les séquelles de mes blessures continuaient à se résorber – sans disparaître pour autant – et je fus réaffecté à Coronado. Je fus détaché de l'équipe SDV 1 et rejoignis l'équipe SEAL 5, où je fus nommé chef de la section Alfa. Comme toutes les sections SEAL, elle fonctionnait au quart de tour. L'officier commandait, le chef de groupe en était responsable, le chef d'équipe la faisait tourner. Ils me donnèrent même un bureau. Le chef de corps, le capitaine de frégate Rico Lenway, devint aussitôt un père pour moi, tout comme le maître principal chef Pete Naschek, un gars formidable qui avait combattu presque partout.

Ce retour à Coronado, où je n'avais pas vécu depuis sept ans, depuis mon stage BUD/S, marqua le début d'une période propice à la réflexion. Je retournai marcher sur la plage où j'avais découvert la réalité d'une vie de Navy SEAL, ce que l'on attendait d'eux et ce à quoi on devait s'attendre : le froid – un froid de loup –, la souffrance, l'aptitude à obéir à des ordres sur-le-champ, sans se poser de question, sans rancœur ; les fondements de notre discipline.

Ici, j'avais couru, sauté, je m'étais traîné par terre, j'avais fait des pompes, nagé, piétiné et persévéré jusqu'à l'extrême limite de mes possibilités. D'une manière ou d'une autre, j'avais continué à tenir tandis que d'autres abandonnaient. Un million d'espoirs et de rêves avaient été laminés sur cette plage baignée par le ressac. Mais pas les miens, et j'avais l'étrange sensation que cette plage serait pour moi, et pour l'éternité, hantée par le fantôme du jeune Marcus Luttrell se débattant pour tenir le coup.

Je retournai voir mon premier baraquement et manquai de sauter hors de mes bottes lorsqu'une sirène hurlante fit soudain revivre ce décor. Je vins me placer sur le broyeur, où des capitaines SEAL m'avaient finalement accueilli avec chaleur après m'avoir présenté mon Trident. Là où j'avais serré pour la première fois la main de l'amiral Joe Maguire.

Je regardai la cloche silencieuse devant le bureau des stages BUD/S et l'endroit où les candidats déposaient leur casque en signe d'abandon. Il y aurait bientôt de nombreux casques, lorsque le prochain stage BUD/S débuterait. La dernière fois que je m'étais trouvé là, j'étais en grande tenue, avec tout un groupe de jeunes SEAL immaculés dont beaucoup avec lesquels je servirais par la suite.

Et il me vint à l'esprit que n'importe lequel d'entre eux, n'importe quel jour, aurait fait exactement la même que ce que j'avais fait lors de ma dernière mission dans l'Hindu Kuch. Je n'étais pas différent d'eux. Je n'étais rien d'autre, du moins l'espérais-je, que ce garçon originaire du Texas qui était venu se frotter à l'un des meilleurs centres d'entraînement au monde, avec certains des hommes les meilleurs qu'on puisse rencontrer. Les SEAL, les guerriers, la première ligne de défense des États-Unis. J'ai toujours la gorge nouée quand je pense à ce que nous sommes.

Je me rappelle que mon dos m'élançait légèrement tandis que je restai immobile sur le broyeur, perdu dans mes pensées, et que mon poignet, qui subirait bientôt une nouvelle opération, continuait de me faire souffrir. Et je suppose que je savais au fond de moi-même que je ne serais plus jamais le même physiquement, jamais aussi dur à la peine que je l'avais été autrefois, car je ne pouvais plus aussi bien courir ou grimper. Même si je n'avais jamais eu le niveau olympique !

Mais j'étais allé au bout de mes rêves. Je suppose que l'on me demandera souvent si cela en valait finalement la peine, et ma réponse sera toujours celle que je prononçai si souvent au cours de ma première journée au centre :

« Affirmatif ! »

Car je suis allé jusqu'au bout, j'en garde aujourd'hui le souvenir et je n'échangerais cela pour rien au monde. Je suis un Navy SEAL.

ÉPILOGUE

Étoile solitaire

Le 13 septembre 2005, Danny Dietz et Matthew Axelson reçurent la décoration la plus honorifique que la marine des États-Unis ou le corps des Marines peut attribuer à qui que ce soit : la *Navy Cross*, pour comportement héroïque au combat. Je fus invité à la Maison-Blanche, pour y être à mon tour décoré de la *Navy Cross,* le 18 juillet de l'année suivante.

J'étais accompagné par mes frères, Morgan et Scottie, par ma mère et mon père, ainsi que par mon proche ami, Abbie. Le capitaine de frégate Lenway, de l'équipe SEAL 5, et le maître principal chef Pete Naschek étaient également présents, avec le lieutenant de vaisseau Drexler, l'aide de camp de l'amiral Maguire.

Vêtu de mon uniforme bleu, ma récente médaille du *Purple Heart* agrafée sur la poitrine, à côté de mon Trident, j'avançai dans le bureau ovale. Le président des États-Unis, George W. Bush, se leva pour m'accueillir.

« C'est un honneur de vous rencontrer, Monsieur », dis-je.

Et le président me salua de son petit sourire typique, que je pris comme voulant dire : « Nous sommes texans tous les deux, pas vrai ? » Il me répondit en tout cas : « C'est un plaisir de vous rencontrer, mon garçon. »

Il regarda le plâtre de mon poignet gauche et je lui précisai : « J'essaie de redevenir opérationnel pour le combat, Monsieur. »

Je lui serrai la main, qu'il avait puissante, et il me regarda dans les yeux en me fixant sans ciller. La dernière personne qui m'avait regardé ainsi était Ben Sharmak, en Afghanistan. Mais il s'agissait dans son cas d'un regard haineux. Cette fois, c'était un regard amical.

Notre poignée de main fut prolongée et ressentie, en ce qui me concerne, comme sincère. Il s'agissait de mon commandant en chef

et il m'accordait toute son attention, comme ce serait le cas chaque fois qu'il m'adresserait la parole. Le président Bush faisait cela de manière très naturelle, s'adressant à quelqu'un en particulier comme s'il n'y avait personne d'autre dans la pièce.

Je me rappelle avoir voulu lui dire que mes collègues l'appréciaient, croyaient en lui et que nous étions prêts à donner le meilleur de nous-mêmes la prochaine fois qu'il aurait besoin de nous. Mais il le savait déjà. Il était des nôtres. Même Shane, dans son manteau en peau de léopard, avait qualifié notre commandant en chef de « mec cool ».

Le président Bush semblait savoir ce que je pensais. Et il me tapa sur l'épaule en me disant : « Merci, Marcus. Je suis fier de vous. »

Je ne saurais décrire ce que cela signifiait pour moi, combien cela importait. Je me mis au garde-à-vous et le lieutenant de vaisseau Drexler lut ma citation. Le président fit un nouveau pas vers moi. Il portait dans sa main la légendaire *Navy Cross*, avec son ruban bleu traversé en son centre par une bande blanche qui symbolisait le dévouement.

La croix en elle-même représentait un navire entouré par une couronne. Le président me l'agrafa directement sous mon Trident et répéta : « Marcus. Je suis vraiment fier de vous. Et j'aime vraiment les SEAL. »

Je le remerciai une nouvelle fois. Puis il me vit lorgner en direction de son bureau, sur lequel se trouvait l'écusson que j'avais confié à l'amiral Mullin pour qu'il le lui offre. Le président sourit et me demanda : « Vous vous en rappelez ? »

« Oui, Monsieur ! » Comment aurais-je pu l'oublier ? Je l'avais caché dans mon pantalon afghan pour être sûr que ces salopards de talibans ne me le prennent pas. Et maintenant, je le revoyais sur le bureau du président des États-Unis, cet écusson du Texas, l'Étoile solitaire, marqué par le combat mais toujours là.

Nous discutâmes pendant quelques minutes en privé et il me parut évident que le président Bush n'ignorait rien des combats que nous avions menés sur la Montagne de Murphy, et la manière dont j'avais réussi à m'en tirer.

À l'issue de notre petite discussion, je m'avançai vers le bureau et pris dans la main mon vieil écusson, juste pour le plaisir. Le président me dit alors, avec cet accent du Texas si particulier : « Veuillez reposer cela tout de suite, mon garçon ! Cela ne vous appartient plus ! »

Nous sourîmes tous les deux, puis il m'annonça que mon ancien écusson rejoindrait bientôt son futur musée. Tandis que je quittais le bureau ovale, il ajouta : « Quoi que ce soit dont vous ayez besoin, Marcus, *quoi que ce soit*, vous me téléphonez. Ici. C'est compris ? »

« Oui, Monsieur ! » Et, aujourd'hui encore, j'ai l'impression qu'il ne s'agissait que d'une rencontre amicale entre deux Texans qui ne s'étaient jamais vus auparavant. L'un d'entre eux assez paternel, humain. L'autre très impressionné en présence de son commandant en chef, le président des États-Unis.

POSTFACE

Par Patrick Robinson

À l'automne 2006, Marcus Luttrell fut déployé avec l'équipe SEAL 5 en Irak. Le vendredi 6 octobre, à 9 heures du matin, trente-six hommes de l'équipe décollèrent à bord d'un Boeing C-17 de la base aérienne de North Air Station, à Coronado, à destination d'Al-Ramadi, une base aérienne située à une centaine de kilomètres à l'ouest de Badgad – un coin doté d'une sale réputation. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les SEAL s'y rendaient.

Le fait que la marine américaine y ait déployé un héros des montagnes afghanes, blessé et plusieurs fois décoré, fut une surprise pour de nombreuses personnes, qui pensaient qu'il quitterait le SPECWARCOM pour une vie civile moins dangereuse. Car, même au bout d'un an, son dos continuait à le faire souffrir, son poignet n'était pas encore complètement rétabli et il subissait toujours les conséquences de ce microbe contracté dans la bouteille de Pepsi.

Mais le déploiement de Marcus Luttrell était une décision personnelle. C'était lui, et non la Navy, qui décidait de ce qu'il pouvait endurer. Son engagement au sein des SEAL courait encore sur plusieurs mois et il était hors de question qu'il le rompe avant son terme. Je crois que vous l'aurez remarqué, il n'y a aucun esprit d'abandon en lui. Marcus voulait rester, remplir ses obligations comme chef d'équipe (section Alfa), un poste qui impliquait de nombreuses responsabilités.

Il m'avait expliqué : « Je ne veux pas que mes gars y aillent sans moi. Car, s'il leur arrivait quelque chose pendant que je ne suis pas là, je ne pourrais jamais me le pardonner. »

Et Marcus retourna donc au front. Le C-17 était chargé de tout l'équipement de l'équipe SEAL 5, depuis les fusils-mitrailleurs jusqu'aux grenades. À bord se trouvait également le quartier maître Morgan Luttrell (section Bravo), une nouvelle affectation qui n'avait pas particulièrement enthousiasmé sa mère.

Marcus portait un nouvel écusson à sa poitrine, identique à celui qu'avait le président dans son bureau ovale. « Voilà pour qui je me bats, m'avait-il dit. Pour mon pays, et pour l'Etoile solitaire. » Les derniers mots que m'adressa ce Navy SEAL avant que nous ne nous quittions furent : « Je pars avec mes gars pour quelques mois. Que Dieu ait pitié de notre ennemi, et que Dieu bénisse le Texas. »

REMERCIEMENTS

Tous mes remerciements à mon coauteur, Patrick Robinson, dont l'admiration et le respect qu'il éprouve envers les SEAL se reflète dans ses nombreux romans. Il a compris que j'avais fait le serment solennel à mes camarades morts de m'en sortir d'une manière ou d'une autre afin de pouvoir faire connaître leur courage et leur bravoure. Patrick a rendu cela possible, au-delà de tous mes espoirs. Je n'aurais rien pu faire sans lui.

Je dois également des remerciements au 160e escadron d'hélicoptères ; aux commandants en chef du SPECWARCOM, qui m'ont donné l'autorisation d'écrire mon histoire : en particulier l'amiral Joe Maguire ; notre avocat général, le capitaine Jo King ; et le capitaine Barbara Ford, lesquels m'aidèrent et me guidèrent dans les coulisses de l'administration navale avant publication.

Mon pacha de l'équipe SEAL 5, le capitaine de frégate Rico Lenway, et le maître principal chef Pete Naschek comprirent parfaitement mes demandes de disponibilité durant le temps que nécessita l'écriture de ce livre. En tant que chef d'un de leurs groupes (section Alfa), je leur dois des remerciements, non seulement pour leur coopération, mais aussi pour leur conviction selon laquelle l'histoire de mes camarades sur cette montagne devait être rendue publique.

J'aimerais également exprimer mes remerciements à l'ancien Navy SEAL Dick Couch, auteur de l'excellent livre *The Warrior Elite*, l'histoire de la classe 228 à l'entraînement. Bien sûr, j'y apparais de temps à autre, mais surtout je me suis servi de son ouvrage comme point de référence pour son déroulé très précis en termes de dates, d'événements ou d'abandons. J'avais quelques notes, mais pas aussi précises, et je lui en suis reconnaissant.

Merci également à mes amis et à ma famille, et surtout à ma mère et à mon père, David et Holly Luttrell, pour tant de choses, mais surtout, dans ce contexte, pour avoir pris le temps de me raconter, point par point, chapitre après chapitre, les événements

extraordinaires qui se déroulèrent au ranch au début de l'été 2005 tandis que j'étais porté disparu en Afghanistan.

Enfin, merci à mon camarade SEAL et frère jumeau Morgan, qui se précipita au ranch quelques heures après la bataille pour la Montagne de Murphy en jurant devant Dieu que j'étais vivant, et qui ne cessa jamais d'encourager tout le monde. Dévasté par la mort de son grand ami Matthew Axelson, trop touché pour pouvoir en parler, il fut cependant là pour moi, disponible pour me corriger et améliorer mon manuscrit… toujours à mes côtés, comme il n'a jamais cessé de l'être et comme il le sera toujours.

Comme nous avons l'habitude de le dire, frère, ensemble, « du ventre maternel à la tombe ! » Et personne n'y changera jamais rien.

- Marcus Luttrell

Notes

[←1]

- SEAL Delivery Vehicle Team (équipe SEAL de propulsion sous-marine).

[←2]

- SEAL est la contraction de Sea, Air, Land (mer, ciel, terre). Par ailleurs, *seal* signifie « phoque » en anglais.

[←3]

- En 1973, le cheval de course Secrétariat gagne le *Triple Crown*, une épreuve hippique composée de trois courses successives organisées à deux semaines d'intervalle et réservée aux pur-sang de moins de trois ans. En vingt-cinq ans, aucun cheval n'avait alors gagné les trois courses de cette épreuve.

[←4]

- Ben Hogan (1912-1997) est l'un des plus grands joueurs de l'histoire du golf.

[←5]

- Pour avoir le statut de nageur « *All American* », le nageur doit établir le meilleur temps dans une compétition officielle régionale (épreuve de natation ou d'endurance longue distance).

[←6]

- Le cycle BUD/S (pour Basic Underwater Demolition / SEAL – Destruction sous-marine / SEAL,) représente un cycle d'enseignement de sept mois, divisé en plusieurs phases d'instruction ou d'épreuves dont chacune est éliminatoire.

[←7]

- Terme utilisé pour désigner l'ensemble d'une promotion d'élèves officiers de l'Académie militaire de West Point (alignés dans leurs uniformes gris sur une grande ligne).

[←8]

- Coalition anti-talibane.

[←9]

- Cette place, entourée sur trois faces de bâtiments administratifs, sert de lieu de rassemblement et de culture physique (assouplissement, barres de traction…). Son auvent abrite la cloche que les stagiaires doivent sonner pour signifier qu'ils abandonnent l'entraînement des SEAL. Ils laissent alors leur casque, portant leur numéro de matricule, sous la cloche.

[←10]

- Underwater Demolition Team (équipe de démolition sous-marine).

[←11]

- Depuis 1904, la fondation Rhodes permet chaque année à quatre-vingts jeunes anglophones dans le monde, dont trente-quatre Américains, de bénéficier d'une bourse pour poursuivre des études universitaires à Oxford. Les critères de sélection de ces étudiants reposent sur l'excellence de leur parcours universitaire et leurs qualités morales.

[←12]

- Les toilettes, dans l’argot marin.

[←13]

- Gymnastique à mains libres où la résistance est fournie par le seul poids du corps.

[←14]

- **Spec**ial **War**fare **Com**mand (Commandement des Opérations Spéciales)

[←15]

- Improvised Explosive Devices (engins explosifs improvisés).

[←16]

- Race texane de bovidés.

[←17]

- Emblème du Texas.

[←18]

- Personnage d'une série de neuf romans populaires anglais, mettant en scène les exploits d'un gentilhomme anglais traqué par la police française durant la Révolution. Il aurait inspiré ultérieurement le personnage de Zorro.

[←19]

- Special Reconnaissance (reconnaissance rapprochée).

[←20]

- Central Europe (Europe Centrale).

[←21]

- Image Stabilization and Light Distribution Unit (marqueur de lumière stroboscopique).

[←22]

- Transmissions.

[←23]

- Originaire du Texas, Audie Murphy fut l'un des soldats américains les plus décorés de la Seconde Guerre mondiale.

[←24]

- Originaire du Tennessee, le sergent York est un héros américain de la Première Guerre mondiale.

[←25]

- Régiment des opérations spéciales aéroportées – unité fournissant un soutien aérien (hélicoptères) pour des missions des forces spéciales ou des missions plus classiques. Les pilotes de ces hélicoptères sont surnommés les « Night Stalkers » (rôdeurs nocturnes) avec pour devise officielle « Les Night Stalkers n'abandonnent jamais ».

[←26]

- Avion spécialement conçu pour la couverture aérienne rapprochée des forces terrestres.

[←27]

- Radio tactique portable